HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Docteur en Médecine, Philosophie et Lettres, Professeur à l'Université de Groningue, Membre de l'Institut Royal des Pays-Bas, Membre honoraire de la Société archéologique d'Athènes, etc.

TOME CINQUIÈME.

Seconde Partie,

DEPUIS LE RETOUR DES HÉRACLIDES JUSQU'A LA DOMINATION DES ROMAINS.

TOME TROISIÈME.

à Groningue,

CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1839.

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,

Depuis le retour des Héraclides jusqu'à la domination des Romains,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Docteur en Médecine, Philosophie et Lettres, Professeur à l'Université de Groningue, Membre de l'Institut Royal des Pays-Bas, Membre honoraire de la Société archéologique d'Athènes, etc.

TOME TROISIÈME.

à Groningue,

CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1839.

CHAPITRE XIV.

Influence qu'ont exercée sur la civilisation morale et religieuse des Grecs les législateurs et les hommes d'état, les poëtes, les philosophes et les ministres de la religion. — Influence des législateurs. — Confédérations amphictioniques. — L'Aréopage. — Quelques réflexions sur l'éducation en Grèce. — Remarques générales sur l'influence que les grands hommes de la Grèce ont pu avoir sur leurs concitoyens. — Surtout ceux qui encouragèrent les arts et les sciences. — Réflexions spéciales sur Alexandre le Grand.

Influence qu'ont exercée sur la civilisation morale et religieuse des Grecs les législateurs et les hommes d'état, les poëtes, les philosophes et les ministres de la religion.

En poursuivant invariablement le plan que nous nous sommes tracé, dans la première partie de cet ouvrage, nous en sommes venus à cette partie de nos recherches qui doit occuper la place intermédiaire entre l'examen de la civilisation morale et les investigations sur la civilisation religieuse des habitants de la Grèce.

Nous avons tâché de faire connoître à nos lecteurs la marche qu'a tenue en Grèce la civilisation morale, tant par rapport aux relations politiques des différents états qu'aux relations domestiques des individus; nous avons tâché de faire observer l'influence qu'ont pu avoir sur elle les circonstances extérieures aussi bien que la disposition naturelle des esprits et les qualités précieuses dont la nature avoit favorisé ce peuple remarquable. Mais cet examen seroit incomplet si nous ne nous efforcions après tout à faire connoître l'influence qu'ont exercée sur la civilisation tant morale que religieuse les grands hommes qui, soit par leurs institutions, soit par leurs actions, soit par leurs talents et les productions de leur génie, sont parvenus à se faire distinguer

1

parmi leurs compatriotes. Nous avons déjà pu nous en apercevoir, dans le cours de ces recherches, et d'ailleurs l'observation est assez connue, que c'est par ses grands hommes qu'il faut connoître une nation. Ce sont eux qui nous offrent le type des différentes qualités, tant bonnes que mauvaises, qui la distinguent; ce sont eux qui la représentent, pour ainsi dire, devant le tribunal de l'histoire, et qui lui fournissent les traits saillants du tableau qu'elle va offrir à ses lecteurs. Mais, tout en avouant la justesse de cette réflexion, il est impossible de confondre ces grands hommes avec la masse du vulgaire; et, quand même ils ne s'en distingueroient que par le plus grand éclat, soit de leurs vertus, soit même de leurs vices, nous serions toujours tentés de nous informer de l'influence qu'ils ont eue, par leur exemple, par leurs institutions et par leurs écrits, sur leurs contemporains ou sur la postérité.

Il faudra donc les envisager sous un double point de vue, c'est à dire, comme des agents extérieurs qui ont exercé quelque influence sur la civilisation morale et religieuse, et comme des personnes qui nous fournissent la mesure pour en mieux connoître la marche et le développement. Et, comme cette influence se remarque aussi bien dans les opinions religieuses que dans les principes de morale, nous avons cru devoir en parler dans cet endroit, comme nous l'avons fait dans la première partie de notre ouvrage. Si elle contribue en quelque chose à former les moeurs de la nation, elle se manifeste surtout dans la direction qu'elle imprime aux idées religieuses, ou au moins dans la manière dont des hommes éminents savent les utiliser pour parveuir au but qu'ils se sont proposé. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir en parler après avoir esquissé le tableau de la civilisation morale; et voilà pourquoi nous sommes d'avis qu'il faut s'en occuper avant de développer les opinions relatives au culte et aux rapports avec la divinité.

Il n'y pas de doute, et nous l'avons fait observer dans la première partie de cet ouvrage, que l'examen que nous faisons ici offre les résultats les plus évidents, lorsqu'il s'agit de nations encore barbares et peu civilisées. Aussi ne nous occuperons-nous pas, dans cette période, de ces bienfaiteurs du genre humain qui lui apprirent à satisfaire les besoins les plus pressants de la vie. Les Prométhée, les Phoronée, les Cécrops avoient enseigné aux Grecs l'usage du feu, les moyens de se garantir de l'intempérie des saisons ou de se défendre des attaques des bêtes féroces. Ici nous les trouvons déjà bien avancés au-delà de ces premiers éléments de la civilisation. Mais, quoique l'impression produite par les conseils et par les institutions des grands hommes de ce siècle soit peut-être moins manifeste, les observations que cette impression nous offre n'en seront souvent que plus piquantes, et la difficulté d'en saisir les rapports sera compensée par l'importance des résultats auxquels nous conduira leur examen.

Il nous faudra donc rechercher l'influence qu'ont eue sur la civilisation morale et religieuse des Grecs les hommes d'état et les princes par leurs institutions et par leur exemple, les poëtes et les philosophes par leurs leçons et par leurs écrits, les ministres de la religion par leur instruction et par leurs préceptes, et en général par la direction qu'ils tâchoient d'imprimer au sentiment tant moral que religieux. Mais, comme à l'égard des premiers, nous nous sommes déjà acquittés d'une grande partie de notre tâche dans le troisième volume, ceci contribuera beaucoup à abréger notre travail, d'autant plus que, dans le coup-d'oeil historique dont nous avons fait précéder nos réflexions sur cette période, comme dans nos recherches sur la civilisation morale des Grecs, considérée sous les rapports politique et domestique, nous avons envisagé sous plusieurs points

de vue l'influence qu'avoient exercée sur les Spartiates et sur les Athéniens les institutions de Lycurgue et celles de Solon, ainsi que les changements que Périclès a introduits dans la constitution de sa patrie.

Il suffira donc de nous rappeler ici une réflexion générale que ces recherches sur les législations anciennes ont dû nous suggérer.

Influence des législateurs.

Je crois que nous ne nous tromperons pas en assurant que les législations anciennes se distinguent surtout des modernes par un soin minutieux pour la pureté des moeurs [1]. Mais les législateurs anciens, en prenant un soin si scrupuleux des bonnes moeurs, se proposoient-ils de former le coeur et de régler la conduite de leurs concitoyens? D'après tout ce que nous en apprennent les auteurs, à qui nous devons des renseignements sur leurs institutions, et d'après le génie évident de ces institutions elles-mêmes, il est impossible, ce me semble, de ne pas reconnoître dans presque toutes les lois de ces grands hommes une tendance vers un but plus général et plus élevé. Il est certain qu'en prévenant les crimes et qu'en inspirant à leurs concitoyens l'amour de la vertu, ils travailloient plus efficacement à augmenter leur bonheur que s'ils leur

[1] Il suffit d'alléguer ici les examens auxquels on soumettoit à Athènes ceux qui se destinoient à remplir quelque charge publique ou à haranguer le peuple à la tribune. Voyez, p. e., Æschin. c. Timarch. (Or. Att. T. III. p. 259, 260). Le fils ingrat qui avoit maltraité ses parents, ou qui avoit négligé de pourvoir à leur subsistance, le lâche qui s'étoit dérobé au service militaire, ou qui avoit quitté le poste qui lui avoit été confié, le libertin, le prodigue même étoit réputé indigne de se mêler de l'administration des affaires publiques, et le jeune homme qui avoit fait un trafic infâme de sa beauté étoit même exclu des sacrifices publics et des assemblées nationales (ib. p. 256 fin.). Au sujet de la loi qui menaçoit de la peine d'ἀτιμία ceux qui avoient maltraité leurs parents, voyez encore Andoc. de myst. (Oratt. Att. T. I. p. 106. l. 74. fin.), Isæus, de Ciron. hæred. (ib. T. III. p. 103. l. 32.), Dinarch. c. Aristogit. (ib. p. 183. l. 17 fin.)

avoient appris l'art d'amasser des richesses ou de raffiner sur leurs jouissances : mais il n'est pas moins évident que c'étoit plutôt pour l'état, considéré comme personne morale, que pour les individus, qu'ils comptoient sur les effets salutaires de ces ordonnances, et que non seulement ils tâchoient de contribuer au bien-être de l'ensemble, en corrigeant les défauts et en augmentant le bonheur des individus, mais aussi qu'ils n'hésitoient pas à subordonner les intérêts spéciaux à ceux de la société en général.

Nous ne citerons pas ici la législation de Lycurgue : il est assez connu, et nous avons pu nous en convaincre par ce qui précède, que la qualité dont nous venons de parler est un trait caractéristique de ses lois; nous ne parlerons pas de la république de Platon, dont les brillantes visions sont toutes basées sur le même principe : mais, sans même alléguer les institutions de Solon ou d'autres législateurs, qui toutes plus ou moins s'en ressentent, nous n'avons, pour nous persuader combien cette idée étoit généralement répandue, qu'à jeter un coup-d'oeil sur les raisonnements politiques du philosophe le plus raisonnable et le moins visionnaire de tous ceux qui ont illustré la Grèce ancienne ([2]).

Il sera superflu sans doute de faire observer combien un pareil système devoit être funeste à la moralité individuelle : nous en avons vu d'ailleurs des exemples frappants dans les observations faites sur la législation

([2]) Nous avons déjà vu qu'Aristote conseille de faire avorter les femmes enceintes, pour arrêter une population trop étendue. Ajoutons qu'ayant fixé une époque déterminée pour la τεκνοποιΐα φανερὰ, comme il l'appelle, il permet aux deux sexes de continuer leur commerce, après cette époque, ὑγιείας χάριν, ἤ τινος ἄλλης τοιαύτης αἰτίας., tandis qu'il est évident que ce n'est que l'infidélité des époux pendant les années de cette τεκνοποιΐα qui soit qualifié d'adultère. Rep. VIII. 16. (T. II. p. 337. F. G.)

de Lycurgue. Le législateur qui n'exige l'honnêteté, la bonne foi, la continence qu'autant qu'il en résulte quelque profit pour la société, se relâchera facilement sur tous ces points, aussitôt que ni la tranquillité ni la sécurité contre des invasions de l'extérieur en rendent l'observation nécessaire; et ce qui mériteroit le nom de crime dans la conduite de l'individu, est décoré du titre de dévouement et d'amour de la patrie, aussitôt que cela concerne l'état. L'histoire de la civilisation morale des Grecs nous a déjà fourni les preuves de cette assertion.

Cependant il seroit injuste de prétendre que la Grèce manquât absolument d'institutions qui, en maintenant l'ordre soit parmi les différentes républiques, soit parmi les individus, n'aient eu une tendance morale plus directe et plus manifeste qu'on n'en remarque généralement dans ses institutions. Les assemblées des Amphictions, celle de Delphes surtout, et l'Aréopage nous en offrent des exemples.

Malheureusement ces institutions étoient loin de répondre toujours au but qu'on s'en étoit proposé. Nous l'avons déjà fait remarquer, dans la première section, relativement aux confédérations amphictioniques. Mais l'intention n'en étoit pas moins louable.

Confédérations amphictioniques.

Les Amphictions, en punissant les téméraires qui avoient osé profaner les champs consacrés au culte de la divinité [3], devenoient quelquefois eux-mêmes les instruments de la perfidie des traîtres qui perdirent la Grèce, et de l'ambition des conquérants qui voulurent l'assujetir [4]. Cependant, s'il

[3] Voyez en un exemple dans la guerre qu'ils firent aux Crisséens, au sujet du sacrilège qu'ils avoient commis. Hippocr. epist. p. 1292, 1293. ed. Foës., et dans la sentence qui donna lieu à la guerre sacrée. Diod. Sic. T. II. p. 99.

[4] Il est inutile de dire que je pense ici à Éschine et à Philippe. Voyez le discours contre Ctésiphon (Oratt. Att. T. IV.). Les Am-

avoit été possible de soumettre les républiques grecques à un tribunal suprême qui décidât des questions relatives au droit des gens, une institution comme la confédération amphictionique eût dû paroître la seule propre à atteindre ce but. Ce fut elle qui prit soin de la tranquillité publique, en condamnant les pirateries des Dolopes ([5]). Ce fut elle qui, en imposant une amende aux Spartiates, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la Cadmée, leur témoigna l'indignation que la Grèce entière ressentoit à cause de cette perfidie ([6]). Ce fut elle qui maintint le droit des gens, en punissant les Mégariens, qui avoient accablé et tué en route les théores du Péloponnèse, envoyés pour aller consulter l'oracle de Delphes ([7]). Ce fut elle qui, en condamnant à une amende le traître qui avoit montré aux ennemis de la Grèce le sentier par où ils pourroient y pénétrer et rendre inutiles les efforts de Léonidas et de ses compagnons d'armes, et qui, en honorant la mémoire de ce héros par des monuments et des inscriptions, donna une preuve éclatante du soin qu'elle prenoit du salut et de la sécurité de la patrie commune ([8]). Ce fut elle enfin qui s'efforça de maintenir l'équilibre politique entre les nations grecques, en les empêchant de s'arroger des droits ou des titres incompatibles avec l'égalité qui devoit régner parmi elles. La sentence prononcée contre les Lacédémoniens à cause de l'inscription dont ils avoient décoré le monument érigé à Platée, par laquelle Pausanias s'attribuoit à lui seul l'hon-

phictions qui déférèrent à Alexandre l'hégémonie ne faisoient qu'exécuter les ordres de ce prince ambitieux. Diod. Sic. T. II. p. 162.

([5]) Plut. Cim. 8.

([6]) Diod. Sic. T. II. p. 99.

([7]) Plut. Quæst. gr. (T. VII. p. 213 fin. 214.)

([8]) Herod. VII. 213, 228.

neur de la victoire remportée, le prouve évidemment (9). Si nous en pouvons croire Pline le naturaliste, les Amphictions montroient aussi leur amour pour les arts, par la récompense qu'ils accordèrent à Polygnote, pour avoir décoré d'une inscription le portique Poecile à Athènes, sans exiger aucune rétribution (10).

S'il y avoit eu moyen de réunir les nations grecques dans un même corps d'état, la ligue achéenne auroit sans doute mieux encore satisfait à cette intention salutaire. Déjà le Péloponnèse entier étoit soumis aux mêmes magistrats, aux mêmes juges, aux mêmes lois; déjà on y avoit introduit un système uniforme de monnoie, de poids et de mesures: mais la même cause qui avoit fait échouer tous les autres projets de ce genre, formés auparavant pour le bonheur de la Grèce, empêcha encore la consolidation de la ligue achéenne, en la rendant impuissante d'atteindre au but qu'on s'en étoit proposé. On s'évertua plus à étendre sa propre domination qu'à défendre la patrie commune, ainsi que nous l'indique Polybe (11).

L'Aréopage. L'assemblée des Amphictions ne fut pas en état de s'opposer aux projets de l'ambition et de l'injustice dans les rapports des différents états de la Grèce; l'Aréopage ne put arrêter les progrès de la cupidité et de la corruption des moeurs des habitants d'Athènes: mais chacune de ces institutions prouve au moins que les Grecs savoient apprécier les vertus et honorer les

(9) Demosth. c. Neær. (Oratt. Att. T. V. p. 571.). Je n'ose y ajouter la décision de la querelle des Spartiates et des Argiens, à cause de la possession de Thyrée, dont parle Plutarque (Parall. T. VII. p. 218 fin. 219), parceque Hérodote, dans l'endroit où il en fait mention, attribue cette décision à une convention entre les parties belligérantes, sans dire un seul mot des Amphictions. I. 82. Sur les questions décidées par les Amphictions dont parlent Cicéron et Quintilien, voyez Hist. de l'Académie royale des inscr. et belles lettres, T. V. p. 412 sq. Voyez en général ce mémoire et celui contenu dans le vol. III.

(10) Plin. H. N. XXXV. 35 fin. (11) Polyb. II. 37—39.

droits des individus comme ceux des nations, dans leurs rapports réciproques. L'une est un effort imparfait de l'art de gouverner, pour arriver à une perfection à laquelle les plus grands hommes n'ont pu atteindre jusqu'ici ([12]); l'autre est la réalisation d'une idée grande et éminemment morale, dont on chercheroit envain un exemple dans l'histoire moderne.

Les Athéniens furent les premiers qui tâchèrent d'arrêter les vengeances particulières et les inimitiés de famille, comme nous l'avons fait observer dans la première période ([13]). Il paroît que l'Aréopage fut anciennement le tribunal destiné à décider de semblables querelles et à prendre connoissance des accusations de meurtre, et qu'en général il surveilloit non seulement l'ordre et la tranquillité publique, mais aussi la moralité des individus.

Non seulement l'Aréopage, comme tribunal suprême, prenoit connoissance de tous les crimes qui pouvoient compromettre la tranquillité publique et la vie aussi bien que les possessions des citoyens ([14]), mais il avoit aussi anciennement une influence marquée sur l'administration de la république et sur ses relations extérieures ([15]); il

([12]) M. Heeren (Ideen, Histor. Werke, T. XV. p. 173) dit très à propos, au sujet des efforts des assemblées amphictioniques: Allein auch das ist ein grosses Verdienst, Grundsätze im Andenken der Menschen zu erhalten, wenn man auch ihre Uebertretung nicht verhindern kann. — Den Frieden zu erhalten vermochten sie nicht; aber dass die Hellenen auch im Kriege es nicht ganz vergassen dass sie Hellenen seyn, dazu haben sie mitgewirkt. Voyez, en général, ses réflexions judicieuses sur ces assemblées, p. 163—173.

([13]) Voyez encore, à ce sujet, Isocr. Panegyr. (Oratt. Att. T. II. p. 52 fin.) cf. Æschyl. Eumen. 671 sq. Eur. El. 1258 sq.

([14]) Voyez les passages cités dans L. Bos, Antiq. Græc. P. II. cap. XI. § 11, surtout Pollux, VIII. 117. et Ælian. V. H. V. 15. Ajoutez y Demosth. c. Aristocr. T. VII. p. 19. ed. Auger.

([15]) Il suffit de nous rappeler la place que lui accorda Solon à côté du sénat des quatre-cents, pour empêcher les extravagances de la licence populaire.

protégeoit la religion ([16]) et les bonnes moeurs. Isocrate assure que l'Aréopage ne se contentoit pas de punir les crimes, mais qu'il tâchoit aussi de les prévenir, en surveillant la conduite de la jeunesse, en empêchant les jeunes gens de se corrompre par l'oisiveté, de se ruiner par de folles dépenses, ou même de choisir un état qui ne convenoit pas à leur caractère ou à la place qu'ils occupoient dans la société ([17]). Il faut croire que, dans cet endroit où l'orateur compare la dépravation de son siècle avec la simplicité des moeurs antiques, il n'aura rien négligé pour en faire ressortir tous les avantages, et qu'il les aura peut-être exagérés: cependant Phanodème, Philochore et plusieurs autres auteurs confirment ce témoignage par des exemples qui prouvent le soin que prenoit anciennement l'Aréopage de la conduite de la jeunesse ([18]). Les mêmes auteurs assurent que les Aréopagites, conjointement avec les gynéconomes, surveilloient les festins et les nôces, pour empêcher que le nombre des convives ne surpassât celui prescrit par la loi ([19]). Et quoiqu'il soit certain que, surtout après les innovations introduites par Périclès, qui dépouilla l'Aréopage d'une grande partie de son autorité, son influence est devenue beaucoup moins sensible sur

([16]) Il est inutile de rappeler le discours de S. Paul devant l'Aréopage. Le passage de Clément d'Alexandrie (Strom. II. 14. T. I. p. 461), cité par Perizonius ad Ælian. V. H. V. 15, prouve que l'Aréopage jugeoit aussi ceux qui avoient divulgué les mystères.

([17]) Isocr. Areop. (Oratt. Att. T. II. p. 165—168). Il dit expressément qu'ils surveilloient l'εὐκοσμία et l'εὐταξία dans les moeurs.

([18]) Ap. Athen. IV. 65. C'est l'histoire de Ménedème et d'Asclépiade, qui, ayant été cités devant le tribunal des Aréopagites, pour rendre compte de la manière dont ils pourvoyoient à leur subsistance, puisqu'ils ne paroissoient s'occuper que de la philosophie, prouvèrent, par le témoignage d'un meunier, qu'ils travailloient la nuit, pour pouvoir se livrer à leurs études pendant la journée.

([19]) Ap. Athen. VI. 46.

la vie domestique et sur l'administration des affaires, comme il paroît par le témoignage d'Isocrate lui-même ([20]) et par les preuves abondantes qu'en fournit l'histoire d'Athènes ([21]), il est pourtant remarquable que la renommée de son intégrité, comme tribunal de justice, se maintint jusque dans les temps de la plus grande dépravation des moeurs ([22]). Aussi n'y avoit-il aucun corps politique dans les républiques grecques, le sénat de Sparte peut-être excepté, pour lequel on fût si scrupuleux dans le choix des membres et dont les membres mêmes fussent assujetis à une règle aussi sévère que l'Aréopage. Choisis exclusivement parmi les ex-archontes, magistrats soumis eux-mêmes à un examen rigoureux, avant de pouvoir entrer en fonction ([23]), les Aréopagites faisoient l'élite de la bourgeoisie d'Athènes. Non contents, comme l'assure

([20]) Isocr. Areop. (Oratt. Att. T. II. p. 168. l. 51). Il paroît cependant que l'Aréopage reprit son autorité dans la politique, au moins en partie, comme il est évident par la nomination d'Hypéride comme député au conseil des Amphictions, au lieu d'Eschine, qui y avoit été appelé par le peuple. Demosth. pro Ctesiph.

([21]) Aristote (Rep. V. 4. T. II. p. 294. G.) dit expressément que du temps de la guerre avec les Perses, l'administration des affaires se ressentit de l'influence salutaire de l'Aréopage. Cicéron (Off. I. 22.) lui attribue la conservation des lois et des institutions (hoc consilio leges Atheniensium, hoc majorum instituta servantur), ce qui est d'accord avec le témoignage de Plutarque (Sol. 19.), qui appelle l'Aréopage ἐπίσκοπον πάντων καὶ φύλακα τῶν νόμων.

([22]) Dans Xénophon (Mem. III. 5. 20.) Socrate demande à Périclès s'il a jamais vu des juges dont les sentences fussent plus légitimes, plus graves ou plus justes que celles de l'Aréopage. Lycurgue (c. Leocr. Oratt. Att. T. III. p. 198.) et Démosthène (c. Aristocr. T. VII. p. 52, 55. ed. Auger.) assurent que jamais encore personne, soit qu'il eût vu renvoyer de la plainte la personne qu'il avoit accusée, soit qu'il eût été condamné lui-même, avoit élevé aucun doute sur la justice de la sentence prononcée. Mais Démosthène, lorsqu'il lui rendit ce témoignage favorable, n'avoit pas encore eu à se plaindre lui-même de ce tribunal, comme il l'eut par la suite, dans l'affaire de Harpalus. Plut. Demosth. 26.

([23]) Voyez les auteurs cités par L. Bos, Antiq. Græc. P. II. c. XI. § 9.

Éschine, de s'abstenir de crimes, les Aréopagites ne se pardonnoient pas même les fautes les plus légères; et, comme ils se refusoient jusqu'à ces signes de réjouissance dont d'ailleurs les hommes les plus graves n'avoient pas honte de se décorer ([24]), il n'est pas étonnant que celui d'entr'eux qu'on avoit vu entrer une seule fois dans un cabaret, étoit immédiatement déclaré indigne d'occuper son poste ([25]). Enfin les séances de ce tribunal sévère étoient marquées par une gravité et une austérité qui offroient un contraste frappant avec la légéreté et l'enjouement ordinaire du caractère ionien ([26]).

Il seroit étonnant qu'une institution aussi admirable n'eût eu une influence salutaire sur les moeurs, et c'est surtout à elle qu'il faut attribuer que les Athéniens n'aient été corrompus bien plus tôt et plus irrévocablement qu'ils ne l'ont été effectivement. On peut en juger par l'autorité qu'avoit ce tribunal même auprès des autres nations. Car non seulement les Messéniens proposèrent aux Spartiates de lui remettre la décision de leurs querelles ([27]), mais longtemps après le proconsul Cn. Dolabella en appela à sa prudence pour prononcer dans une cause difficile qu'il n'osa pas décider de son chef ([28]). Malheureusement l'ambition de l'homme à qui d'ailleurs Athènes n'avoit

([24]) C'est à dire les Aréopagites ne portoient jamais des couronnes. Æschin. c. Ctesiph. Oratt. Att. T. III. p. 385 fin. 386 in. *'Αλλ' ἐκ ἀγαπῶσιν ἐάν τις παρ' αὐτοῖς μὴ ἀδικῇ, ἀλλ' ἐάν τις ἐξαμαρτάνῃ κολάζεσιν.*

([25]) Hyperid. ap. Athen. XIII. 21.

([26]) Il suffit de rappeler ici la défense de se servir, dans les plaidoyers devant l'Aréopage, de ces mouvements oratoires d'ailleurs si usités à Athènes (Luc. de gymn. 19. T. II. p. 899, Pollux VIII. 112.), et la coutume de prononcer les sentences pendant la nuit. Le respect pour ce tribunal étoit si grand que dans sa présence on réprimoit même les plus légers mouvements d'hilarité. Une fois cependant la nature fut plus forte que le respect. Voyez Æschin. c. Timarch. (Oratt. Att. T. III. p. 277.).

([27]) Paus. IV. 5 in. ([28]) A. Gell. XII. 7.

pas moins d'obligation qu'à l'Aréopage, lui assigna des bornes qui l'empêchèrent de maintenir son autorité et d'être aussi utile à la patrie qu'il l'avoit été jusqu'alors (29), tandis qu'on conçoit facilement qu'enfin les Aréopagites eux-mêmes furent entraînés par le torrent qui déborda de toutes parts et engloutit jusqu'aux derniers restes de l'ancienne discipline. La célèbre Phryné comptoit déjà un Aréopagite parmi ses parasites (30), et, lorsque les membres de ce tribunal sévère citèrent devant eux le petit-fils de Démétrius de Phalère, pour lui faire des rémontrances sur l'irrégularité de sa conduite : Je ne me gène pas, leur répondit-il, il est vrai, j'ai dans ma maison l'une des plus belles courtisanes; je bois du vin de Chios, et je me procure tous les agréments qui sont à ma portée, et auxquels mes revenus peuvent amplement suffire, sans avoir besoin, comme vous autres, de couvrir mes dépenses par l'argent que je reçois pour prix de mes prévarications, et sans chercher à me délasser, en séduisant les femmes de mes amis (31).

Quelques réflexions sur l'éducation en Gréce.

Lorsqu'il s'agit des moyens employés pour exercer une influence salutaire sur les moeurs, ce ne sont pas seulement les lois dont il faut s'occuper, mais aussi spécialement l'instruction donnée à la génération naissante, d'autant plus que l'éducation est, pour ainsi dire, le fondement de

(29) La nature de ce changement introduit par Périclès dans l'autorité de l'Aréopage a été exposée avec érudition et précision par M. D. J. van Lennep, de varia variis temp. Areopagi potestate etc. in Comm. Lat. IIIiae Class. Inst. reg. Belg. T. VI. p. 11 sq. Il a prouvé que seulement depuis Périclès jusqu'à la domination des Macédoniens la religion n'appartenoit pas aux attributions de ce tribunal; que son autorité s'est relevée dès les temps qui ont suivi la guerre du Péloponnèse, et que sous les Macédoniens et sous les Romains elle regagna presque toute l'autorité, judiciaire au moins, dont elle avoit joui avant le siècle de la licence démocratique.

(30) Athen. XIII. 60.

(31) Hegesander ap. Athen. IV. 64.

la législation et le meilleur moyen d'en consolider et d'en assurer la durée, surtout dans les républiques anciennes, où les lois avoient un rapport bien plus direct avec les moeurs, que dans nos états, et où elles pouvoient être considérées comme le complément et la continuation de l'éducation.

Les anciens eux-mêmes en étoient si persuadés qu'Aristote déclare que le plus sûr moyen de conserver la constitution d'un état et de prévenir les révolutions est l'éducation de la jeunesse, les lois ne pouvant avoir aucune force, si les citoyens ne sont pas accoutumés dès l'enfance à leur obéir ([32]).

La maxime exposée ici par un philosophe est confirmée par l'opinion publique, dans les traditions populaires. Crésus, voulant indiquer à Cyrus un moyen pour empêcher les Lydiens de se révolter, lui conseilla entr'autres de leur ordonner de donner à leurs enfants une éducation efféminée, et de leur inspirer l'avarice et l'amour du gain, persuadé que des hommes élevés de la sorte supporteroient sans murmure le joug qu'on voudroit leur imposer ([33]); et, s'il faut en oroire

([32]) Aristot. Rep. V. 9. (T. II. p. 303. C.). *Μέγιστον δὲ πάντων τῶν εἰρημένων πρὸς τὸ διαμένειν τὰς πολιτείας* (il ajoute *οὗ νῦν ὀλιγωρῦσι πάντες*, ce qui prouve que de son temps on n'en apprécioit plus autant la nécessité), *τὸ παιδεύεσθαι πρὸς τὰς πολιτείας. ὄφελος γὰρ ὐθὲν τῶν ὠφελιμωτάτων νόμων, καὶ συνδεδοξασμένων ὑπὸ πάντων τῶν πολιτευομένων, εἰ μὴ ἔσονται εἰθισμένοι καὶ πεπαιδευμένοι ἐν τῇ πολιτείᾳ.*

([33]) Herod. I. 155. De crainte qu'à l'avenir (dit l'historien dans son langage naïf, rendu avec non moins de naïveté par le savant Larcher, T. I. p. 118.), de crainte qu'à l'avenir ils ne se soulèvent, et qu'ils ne se rendent redoutables, envoyez leur défendre d'avoir des armes chez eux, et ordonnez leur de mettre des tuniques sous leurs manteaux, de porter des brodequins, de faire apprendre à leurs enfants à jouer de la cithare, à chanter, et les arts propres à les rendre efféminés. Par ce moyen, Seigneur, vous verrez bientôt des hommes changés en femmes, et il n'y aura plus à craindre de révolte de leur part.

Polyen, Cyrus, qui suivit ce conseil, en obtint le succès désiré ([34]).

Suivant Plutarque, Xerxès ordonna la même chose aux Babyloniens, qui s'étoient révoltés ([35]).

Aristodème, tyran de Cumes, n'en agissoit pas autrement avec le peuple qu'il vouloit asservir. Pour accoutumer la jeunesse au luxe et à la mollesse, il fit fermer les gymnases, il fit défendre les exercices, il ordonna aux jeunes gens de se coiffer comme des filles, de porter de longs vêtements de différentes couleurs, de se servir de fards, de baumes et de miroirs, et, au lieu de leurs maîtres accoutumés, il leur donna, pour les accompagner au bain, des femmes qui portoient les instruments de leur toilette ([36]). Enfin les Mitylénéens punissoient ceux de leurs alliés qui s'étoient révoltés, en leur défendant de faire apprendre à leurs enfants les lettres et la musique ([37]).

Si ces récits ne sont pas tout-à-fait fondés sur la vérité, ils peuvent au moins nous faire connoître l'importance qu'on attachoit en Grèce aux premières impressions que reçoit la jeunesse.

La seule législation de Lycurgue nous fournit une preuve irréfragable de l'influence de l'éducation sur les moeurs des individus, aussi bien que sur la conservation des lois et des institutions publiques. Par cette influence Lycurgue est parvenu à assurer une durée de plusieurs siècles à des ordonnances qui au premier abord paroissoient à peine pouvoir se soutenir pendant une seule année; par elle des hommes d'un caractère naturellement doux et

([34]) Polyæn. Strat. VII. 6. 4.

([35]) Voyez le passage cité par Larcher, dans les notes sur sa traduction d'Hérodote, T. I. p. 426 fin.

([36]) Dion. Hal. Antiq. Rom. VII. p. 424.

([37]) Ælian. V. H. VII. 15. Il ajoute très à propos: πασῶν κολάσεων ἡγησάμενοι βαρυτάτην εἶναι ταύτην, ἐν ἀμαθίᾳ καὶ ἀμυσίᾳ καταβιῶναι.

humain sont devenus cruels et farouches ; par elle les Spartiates ont appris à étouffer dans leurs coeurs les sentiments les plus naturels et les plus convenables à l'homme ([38]). Les soins de Lycurgue pour ses jeunes concitoyens commençoient dès avant leur naissance. Les exercices qu'il prescrivit aux jeunes filles, la simplicité de leur genre de vie, l'éloignement de tous les objets de luxe, tout cela n'avoit d'autre but que de les rendre dignes de devenir les mères de Spartiates ([39]). Nous n'aurons pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs sur la sévérité de l'éducation de la jeunesse à Sparte. Les privations auxquelles on les assujettissoit, les peines douloureuses qui les attendoient pour les fautes qu'ils venoient de commettre, les services qu'on exigeoit d'eux, l'état de dépendance dans laquelle on les tenoit constamment non seulement de leurs parents, mais de tous les autres citoyens, les entraves qu'on mettoit même à leurs amusements les plus innocents, tout cela est d'ailleurs trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ([40]) ; et ce que nous avons dit de leurs moeurs tant publiques que privées, de leur civilisation intellectuelle et de leur inhumanité, a pu nous convaincre que les Spartiates devoient en grande partie leurs vertus, et malheureusement aussi leurs défauts et leurs vices, à l'éducation que Lycurgue avoit eu soin de leur prescrire.

S'il pouvoit encore rester quelque doute à cet égard, on

([38]) *Τὸ γὰρ ὅλον καὶ πάσης νομοθεσίας ἔργον εἰς τὴν παιδείαν ἀνῆψε.* Plut. Lyc. 13. T. I. p. 188. cf. 14 in. et, absolument comme Aristote: *Μικρὸς γὰρ ἂν ἦν ὁ τῶν ὁρκῶν φόβος, εἰ μὴ διὰ τῆς παιδείας καὶ τῆς ἀγωγῆς οἷον ἀνέδευσε τοῖς ἤθεσι τῶν παίδων τὲς νόμες, συνῳκείωσε τῇ τροφῇ τὸν ζῆλον τῆς πολιτείας.* Comp. Num. c. Lyc. T. I. p. 311. Sur la manière dont Lycurgue tâcha de persuader ses concitoyens de l'influence de l'éducation sur les moeurs, voyez Nicol. Damasc. fr. ed. Orell. p. 46—49.

([39]) Plut. Lyc. 16.

([40]) Plut. Lyc. 16—18, 22 sq. Xenoph. Rep. Lac. II, III.

n'auroit qu'à comparer les moeurs des Crétois avec celles des Spartiates ([41]), et la conduite des Spartiates eux-mêmes, après les temps de Lysandre, surtout à l'époque de la ligue achéenne, avec celle qu'ils tenoient auparavant. Aussi la sévérité de l'éducation prescrite par les lois de Lycurgue étoit telle que, comparée avec les institutions des autres républiques de la Grèce, on pourroit dire, avec Aristote, que Sparte étoit à peu-près la seule ville où les lois eussent soin de l'éducation et de la conduite des citoyens ([42]).

Toutefois il seroit injuste de priver les autres législateurs des éloges qu'ils ont mérités à cet égard. Si nous pouvons en croire Diodore, Charondas auroit même ordonné qu'on entretînt des maîtres aux frais du gouvernement, pour empêcher que les enfants des citoyens pauvres ne fussent privés de l'instruction nécessaire pour les rendre capables de s'acquitter un jour de leurs devoirs envers la patrie ([43]).

Dénys d'Halicarnasse, il est vrai, dans son enthousiasme pour les lois sévères des Romains sur l'autorité paternelle, se plaint amèrement de la négligence des législateurs grecs à cet égard, et il est d'avis que, parcequ'ils n'avoient pas permis aux pères de maltraiter et de tuer leurs fils, les exemples de désobéissance envers les parents étoient bien plus fréquents en Grèce qu'à Rome ([44]) : mais,

([41]) On sait que les institutions des Crétois avoient servi de modèle à celles de Lycurgue, mais qu'ils se lassèrent bientôt de la rigidité de leurs anciennes ordonnances. Strab. p. 736, 739. Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 158.

([42]) Aristot. Mor. ad Nicom. X. 9. (T. II. p. 105. G.) C'est dans le même sens que Xénophon (Rep. Laced. III. 1.) dit que les Lacédémoniens étoient les seuls qui eussent encore soin des jeunes gens, après leur sortie d'école.

([43]) Diod. Sic. T. I. p. 486. l. 55.

([44]) Dion. Hal. Antiq. Rom. II p. 96, 97. Solon avoit, il est vrai, permis aux pères de disposer de la vie de leurs enfants, pendant quelques jours après la naissance (Sext. Empir. Pyrrhon.

pour ne pas parler des traits qui prouvent que les maîtres eux-mêmes étoient loin de pécher par une trop grande indulgence envers la jeunesse ([45]), il suffit, pour se convaincre des soins qu'on prenoit à Athènes, par exemple, des moeurs de la jeunesse, de se rappeler les ordonnances minutieuses sur les gymnases dont nous avons déjà parlé auparavant. On y avoit fixé le temps pour ouvrir et pour fermer les écoles, le nombre des enfants qui pouvoient sortir ensemble, l'âge et la condition des écoliers, l'âge des chorèges, etc. ([46]).

Ayant passé les premières années de son enfance dans le gynécée, sous la surveillance de la mère ([47]), le jeune

Hypot. III. 211. cf. adnot. ad h. l.), mais ce n'étoit pas ce que vouloit Dénys d'Halicarnasse.

([45]) La description de l'éducation sévère des anciens Athéniens (Aristoph. Nub. 958—979) est sans doute exagérée: cependant il y a d'autres passages qui doivent nous faire croire que l'humanité ne caractérisoit pas ordinairement la conduite des instituteurs envers leurs disciples. Xénophon, parlant de l'humeur altière et difficile de Cléarque, dit que les soldats étoient disposés envers lui, comme des enfants envers leur maître. Anab. II. 6. 12. *Ἀεὶ χαλεπὸς καὶ ὠμὸς ἦν· ὥστε διέκειντο πρὸς αὐτὸν οἱ στρατιῶται, ὥσπερ παῖδες πρὸς διδάσκαλον.* Le philosophe Téles, en parlant des calamités de la vie humaine, n'oublie pas les *coups de fouet* qu'on reçoit de tous ses maîtres (*ὑπὸ τέτων πάντων μαστιγῦται, ὄρθρυ ἐγείρεται, σχολάσαι ἐκ ἔστιν.* Stob. Serm. XCVI. p. 466 med.) Élien, faisant mention de l'instinct des animaux pour connoître les nombres, ajoute: Combien ne faut-il pas de leçons et de coups, avant que l'homme ait appris tout cela! *Ἀνθρώπῳ δὲ δεῖ πόσων μὲν τῶν μαθημάτων, πόσων δὲ τῶν πληγῶν, ἵνα ἢ μάθῃ ταῦτα εὖ καὶ καλῶς, ἢ πολλάκις μὴ μάθῃ.* H. A. IV. 53 fin. Suivant Protagoras, dans Platon (Prot. p. 199. *E*,), on employoit des menaces et des coups pour diriger la conduite de la jeunesse.

([46]) Æschin. c. Timarch. (Oratt. Att. T. III. p. 253, 254 in. Voyez aussi les lois contre la mauvaise conduite et la séduction des jeunes gens, contre la prostitution et le viol. ib. p. 254, 255 in.

([47]) P. e. Plut. Pelop. 9. Voyez la lettre de Théano à son amie sur l'éducation de ses enfants (J. C. Wolff, Mul. Græc. fr. pros. or. ep. CLXIII. p. 224 sq.). On y voit que ni les mères ni les enfants d'alors ne différoient pas beaucoup des nôtres.

homme, dont les parents étoient dans l'aisance, étoit envoyé, sous la conduite d'un esclave, qu'on appeloit pédagogue, à l'école, pour y apprendre à lire et à écrire, la musique et les exercices du corps (48). Ces pédagogues, quoique esclaves, et quoique souvent traités comme tels, partageoient pourtant avec les parents et les maîtres les soins de l'éducation, tant intellectuelle que morale, des enfants (49), et il y a lieu de croire qu'ils tenoient souvent une place distinguée dans la famille (50).

Les renseignements que nous donnent les anciens auteurs sur l'instruction de la jeunesse s'expliquent suffisamment par le caractère pratique de la civilisation intellectuelle de la nation. Au lieu de surcharger la mémoire des jeunes gens d'une foule de connoissances dont ils ne peuvent ordinairement acquérir qu'une notion bien superficielle, et qu'ils oublient pour la plupart dans un âge plus avancé (51), on se bornoit à leur faire lire et apprendre

(48) Xenoph. Rep. Laced. II. 1.

(49) Ceci est évident entr'autres par le passage de Platon, cite plus haut (Protag. p. 199. E.), et par celui de Lucien, de Gymn. 20. (T. II. p. 901. l. 35.). Cf. Plut. de lib. educ. T. VI. p. 11.

(50) Aristide (Or. XLV. T. II. p. 127.) parle de pédagogues, négligés par leurs maîtres, lorsqu'on n'avoit plus besoin de leurs services. Plutarque, au contraire, dans la Vie de Thémistocle (26), fait mention d'un pédagogue qui paroît avoir été très honoré dans la famille où il servoit, puisqu'il assistoit au sacrifice et au banquet, avec les hommes libres. Sans vouloir prétendre que ce qu'Aristide dit de son siècle soit une règle pour les temps qui nous occupent dans ces pages, il est bien probable que le sort de ces gouverneurs aura été différent d'après le degré d'humanité ou de fierté des personnes qui les entretenoient. Quant aux écoles, voyez Periz. ad Ælian. V. H. III. 21 in.; sur les pédagogues, Schwarz, de pædagogis veterum, et Jacobs, Verm. Schriften, T. III. p. 186—190.

(51) La παιδεία ἐγκύκλιος, à laquelle on rapportoit la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, n'a été introduite que plus tard. Voyez, à ce sujet, Tzetz. Chil. XI. 525. Max. Tyr. Diss. XXXVII. 3. (T. II. p. 201 fin. 202 in.). Plutarque n'y attachoit pas grande importance, de lib. educ. T. VI. p. 23.

par coeur des morceaux choisis des meilleurs poëtes, et à leur faire chanter les vers des poëtes lyriques, lorsqu'ils avoient appris à jouer de la lyre. Bien loin de se contenter de rendre les enfants plus savants, on s'efforçoit surtout à leur former le coeur, puisqu'on choisissoit de préférence des passages où le poëte célébroit les belles actions des ancêtres et où l'on trouvoit des maximes de vertu et de sagesse. Enfin cette partie de l'éducation qui chez nous n'est ordinairement que trop négligée, le développement des forces corporelles, y tenoit chez les Grecs une place non moins importante que celle qui étoit destinée à fortifier la mémoire et le jugement ([52]).

En un mot, l'éducation, qui se composoit en Grèce de deux parties principales, le développement de l'esprit et celui du corps, n'avoit qu'un seul but, celui de rendre les jeunes gens capables de devenir des citoyens utiles à la patrie ([53]). L'éducation étoit pratique, comme l'étoit la civilisation intellectuelle, comme l'étoit la philosophie, comme l'étoit le génie de la nation. Remarquons encore qu'aussi bien Platon que Lucien, dans les passages où ils exposent les principes de l'éducation en Grèce, considèrent les lois de l'état comme une continuation de l'in-

([52]) Je dois encore renvoyer le lecteur au passage remarquable de Platon (Protag. p. 199 fin.), qui est absolument conforme au témoignage de Lucien (de Gymn. 21. T. II. p. 902). Il dit entr'autres: *Πολὺ μᾶλλον ἐντέλλονται* (savoir les parents aux maîtres) *ἐπιμελεῖσθαι εὐκοσμίας τῶν παίδων ἢ γραμμάτων τε καὶ κιθαρίσεως*. Dans cet endroit les *διδάσκαλοι* (qui apprennent à lire et à réciter les poëtes), les *κιθαρισταὶ* (les maîtres de musique) et les *παιδοτρίβαι* (les maîtres de gymnastique) sont distingués les uns des autres. L'illustre Hemsterhuis (ad Luc. Tim. 14. T. I. p. 124) nous avertit de ne pas confondre le titre de *παιδοτρίβης* avec celui de *παιδότριψ*. Le dernier est synonyme de *παιδαγωγός*.

([53]) *Μάλιστα δὲ καὶ ἐξάπαντος τοῦτο προνοοῦμεν, ὅπως οἱ πολῖται ἀγαθοί μὲν ψυχὰς, ἰσχυροὶ δὲ τὰ σώματα γίγνοιντο.* de Gymn. 20 (T. II. p. 901 in.).

struction de la jeunesse, tandis que la fréquentation même des écoles des philosophes, desquelles les jeunes gens n'approchoient que dans un âge plus avancé, n'avoit d'autre but que celui que se proposa Pélée lorsqu'il confia son fils Achille aux soins du sage Phénix, celui d'apprendre à agir avec dignité et à parler avec élégance ([54]).

Une nation qui honoroit les athlètes et ceux qui avoient remporté le prix à la course comme les bienfaiteurs de la patrie, devoit bien attacher une grande importance aux exercices gymnastiques, importance qui d'ailleurs devoit être d'autant plus sensible dans les petites républiques de la Grèce, que chacun y payoit de sa personne, et que non seulement l'état y étoit intéressé d'avoir de bons et de valeureux soldats, mais que chaque individu faisoit une partie intégrante de cet ensemble qui ordinairement étoit souverain et sujet à la fois ; et c'est ainsi que Solon pouvoit déclarer à Anacharsis que la richesse, la gloire, le bonheur, la liberté publique et privée étoient les fleurs dont étoit entrelacée la couronne, proposée comme prix dans les gymnases ([55]).

Une nation qui avoit un goût décidé pour la poésie, une sensibilité exquise pour les beautés de cet art et de la musique, qui anciennement au moins n'en étoit jamais séparée, devoit bien chercher dans les poëtes les préceptes pour former le coeur et l'esprit de la jeunesse. Nous verrons bientôt combien on étoit persuadé que les chants d'Homère, les vers d'Hésiode et des autres poëtes, tant

([54]) Lucian. de Gymn. 22. (T. II. p. 903.). Plat. Protag. p. 200. *Λέγειν τά δέοντα, καὶ πράττειν τὰ δίκαια, καὶ ἐκ τοῦ ἴσου ἀλλήλοις συμπολιτεύεσθαι, καὶ μὴ ἐφίεσθαι τῶν αἰσχρῶν, καὶ ὀρέγεσθαι τῶν καλῶν, βίαιον δὲ μηδὲν ποιεῖν.*

([55]) *Ταῦτα πάντα τῷ στεφάνῳ, ὅν φημι, συναπέπλεκται.* Lucian. de Gymn. 15. (T. II. p. 894). Voyez, en général, au sujet de l'importance des exercices gymnastiques pour l'éducation des jeunes gens, et en conséquence pour la félicité et la liberté publique, ib. 14 sq., surtout 24 sq.

lyriques que didactiques, étoient les meilleurs moyens d'enseigner aux jeunes citoyens les devoirs qu'ils auroient à remplir envers la patrie.

Pour le moment il suffira d'observer que, suivant Héraclide, on pouvoit dire que les enfants apprenoient, pour ainsi dire, Homère par coeur, sur les genoux de leurs nourrices, et que leur âme étoit empreinte des maximes qui dominent dans ses chants, dès le moment où leur corps commençoit à se fortifier par le lait maternel (56). Aussi les Grecs regardoient-ils la poésie comme la philosophie la plus ancienne et le meilleur moyen de former le coeur de la jeunesse (57).

La musique dont on accompagnoit la poésie étoit aussi peu un simple amusement que les vers des poëtes. Tous les auteurs qui en parlent en font considérer l'usage comme ayant un but moral. Les maîtres de musique, dit Strabon, prétendent aussi bien que les autres, faire servir leur art à former le coeur et à corriger les moeurs (58). Protagoras, dans Platon, s'explique dans le même sens (59). Nous avons déjà fait mention des Thébains (60) et des Arcadiens (61), qui, en faisant

(56) Heracl. Alleg. Hom. p. 408. (Opusc. Mythol. etc. ed. Gal.)

(57) Je me contente de citer Æschin. c. Ctesiph. (Oratt. Att. T. III. p. 427. l. 135). *Διὰ τῦτο γὰρ οἶμαι ἡμᾶς παῖδας ὄντας τὰς τῶν ποιητῶν γνώμας ἐκμανθάνειν, ἵν' ἄνδρες ὄντες αὐτοῖς χρώμεθα.* cf. Isocr. ad Demon (Oratt. Att. T. II. p. 15) ad Nicocl. (ib. p. 18 fin.) et Strab. p. 29 in. *Οἱ παλαιοὶ φιλοσοφίαν τινὰ λέγυσι πρώτην τὴν ποιητικὴν, εἰσάγυσαν εἰς τὸν βίον ἡμᾶς ἐκ νέων, καὶ διδάσκυσαν ἔθη, καὶ πάθη καὶ πράξεις μεθ' ἡδονῆς.* —— *διὰ τῦτο καὶ τὺς παῖδας αἱ τῶν Ἑλλήνων πόλεις πρώτιστα διὰ τῆς ποιητικῆς παιδεύυσιν, ἐ ψυχαγωγίας χάριν δήπυθεν ψιλῆς, ἀλλὰ σωφρονισμῦ.*

(58) Strab. p. 29. *Ὅπυγε καὶ οἱ μυσικοὶ ψάλλειν καὶ αὐλίζειν διδάσκοντες, μεταποιῦνται τῆς ἀρετῆς ταύτης· παιδευτικοὶ γὰρ εἶναι φασὶ, καὶ ἐπανορθωτικοὶ τῶν ἠθῶν.*

(59) Plat Protag. p. 199 F. *Οἵ τε αὖ κιθαρισταὶ, ἕτερα τοιαύτα, σωφροσύνης τε ἐπιμελῦνται, καὶ ὅπως ἂν οἱ νεοὶ μηδὲν κακυργῶσι.*

(60) Plut. Pelop. 19. (61) Polyb. IV. 20 sq.

apprendre la musique à leurs enfants, tâchoient de corriger l'âpreté naturelle du caractère national. Il paroît même que dans la suite on y ajoutoit le dessin (62). Aristote, qui d'ailleurs est loin d'accorder à la musique une place aussi distinguée que ne le font Platon ou les autres auteurs, Aristote accorde même la préférence au dessin (63), ce qui certainement n'étonnera personne, d'abord à cause de la manière de voir de ce philosophe, et ensuite parceque de son temps la musique avoit déjà beaucoup perdu de son antique simplicité, et n'étoit plus regardée que comme un honnête amusement.

Il y a ici quelques réflexions à faire. La première c'est que les renseignements que nous ont donnés les anciens auteurs sur l'éducation en Grèce prouvent le rapport intime et réciproque qui existoit entre elle et le caractère de la nation. Ce caractère étoit la principale cause de la direction qu'on donnoit aux études, ainsi qu'aux exercices de la jeunesse; et ces études, ces exercices, servoient, à leur tour, à développer le caractère et à rendre plus saillants les traits qui distinguoient la nation de toutes les autres, tant anciennes que modernes. La sociabilité, l'humanité, l'amour de la patrie engagèrent les Grecs à donner à leurs fils une éducation publique, à leur inspirer le goût de la poésie et de la musique et à se représenter les vertus civiques comme le but principal de toute instruction.

(62) Pline en parle comme d'une coutume généralement reçue, mais qui ne paroît avoir été introduite que dans le siècle d'Apelle. H. N. XXV. 8. Hujus auctoritate effectum est Sicyone primum, deinde et in tota Græcia, ut pueri ingenui ante omnia graphicen, hoc est, picturam in buxo, docerentur, recipereturque ea ars in primum gradum liberalium.

(63) Aristot. Rep. VIII. 3. *Νῦν μὲν γὰρ ὡς ἡδονῆς χάριν οἱ πλεῖστοι μετέχουσιν αὐτῆς.* Il assure qu'anciennement même la musique n'a été enseignée, ni comme *ἀναγκαῖος*, ni comme *χρησίμος*, mais simplement comme *ἐλευθέριος καὶ καλή*. Je crois que l'histoire prouve le contraire.

Et cette éducation publique, ces réunions dans les gymnases et dans les palestres, cette lecture des poëtes, cette musique, ces chants, cette contemplation continuelle des plus belles proportions du corps humain, cet exercice non interrompu des forces du corps développoient de plus en plus dans les jeunes gens la sociabilité, le sentiment du beau, la conviction de leurs propres forces, et par conséquent l'amour de la patrie et de la liberté, la nationalité qui ont constamment caractérisé les habitants de la Grèce.

Une autre réflexion nous est suggérée par l'observation du défaut de proportion entre les soins que prenoient les législateurs de l'éducation de la jeunesse, et des moeurs des citoyens en général, et les effets que ces soins ont produits sur la moralité. Il est facile, il faut l'avouer, de louer la pudeur et la continence des jeunes Grecs, et, pour peu qu'on prenne pour thème de ces éloges les moyens qu'on employoit pour leur inspirer l'amour de la vertu, les expressions ne sauroient nous manquer (64) : mais, pour ne pas dire qu'il faut d'abord distinguer la conduite de la jeunesse dans le commencement de cette période, et celle qu'elle tenoit ordinairement depuis la guerre du Péloponnése, spécialement à Athènes depuis l'introduction des principes et de la doctrine des sophistes (65), nous avons pu nous convaincre, par le tableau que nous avons tâché d'esquisser de la marche de

(64) J'ai spécialement en vue ici le traité de M. Jacobs, über die Erziehung der Griechen zur Sittlichkeit, dans le 3e volume des Vermischte Schriften. Ce mémoire est bien écrit; l'on y trouve des remarques très justes : mais — à l'ensemble du tableau il ne manque malheureusement que la vérité.

(65) Voyez, à ce sujet, Hartman, Culturgeschichte Griechenlandes, T. II. p. 400 sq. Il me fâche que je n'ai pu consulter l'ouvrage de Hochheimer, Versuch einer systematische Erziehung der Griechen.

la civilisation morale en Grèce, que malheureusement l'éducation fut aussi peu en état d'arrêter le débordement des moeurs que ne le firent les lois et les institutions publiques. Nous aimons à croire, et avec quelque droit, que, sans cette éducation, ce débordement se seroit déclaré bien plus tôt, et se seroit étendu bien davantage : mais le fait que nous venons d'établir n'en existe pas moins. Les lois somptuaires de Lycurgue n'ont pu empêcher les Spartiates de se livrer au luxe et à la corruption ; les lois de Solon sur les gymnases et sur les chorèges n'ont pu empêcher la prostitution et l'immoralité. Il seroit superflu peut-être d'en rechercher les causes, car c'est un phénomène qui se réproduit par tout : mais il est nécessaire d'en signaler une qui étoit spécialement propre à la Grèce; c'étoit, comme nous l'avons déjà observé, en parlant des lois, c'étoit que la tendance morale de l'éducation étoit plutôt politique qu'individuelle. On s'efforçoit plutôt de rendre les jeunes gens capables de bien servir la patrie, que de devenir hommes de bien. Nous en avons vu les preuves. Or, il n'est pas nécessaire de dire quel a dû en être l'effet sur la moralité des individus. Ajoutons qu'aussi bien la complication de la musique dont Platon et Aristote se plaignent si souvent, que la prédilection pour les exercices gymnastiques ([66]) devoient faire manquer son but à la direction primitive donnée aux occupations de la jeunesse.

Enfin nous ne pouvons manquer d'observer que, dans tout ce que nous lisons sur l'éducation de la jeunesse en Grèce, nous ne trouvons jamais un mot de la religion. Les passages des poëtes qu'ils apprenoient par coeur auront sans doute pu leur en donner quelque idée, mais ce

([66]) C'est en ce sens qu'il faut expliquer les plaintes qu'élève, p. e., Hippocrate contre l'abus des exercices du corps, de vict. rat. I. 4. (p. 346 fin. 347 in.).

n'étoit pas là le motif qui engagea les maîtres à leur en prescrire la lecture dans les écoles. On le faisoit, comme l'assurent tous les auteurs qui en ont parlé, pour inspirer aux jeunes gens l'amour de la vertu, et surtout celui de la patrie, et afin d'exciter en eux une noble émulation à imiter les hauts faits des ancêtres : l'amour de Dieu, l'accomplissement des devoirs de la religion n'y étoient pour rien absolument. Or ceci s'accorde parfaitement avec la nature de cette religion elle-même, comme avec la morale et avec la politique des Grecs. Nous verrons bientôt que la théologie, comme doctrine sacerdotale, leur étoi ttotalement inconnue ; et dans la suite nous pourrons nous convaincre que les effets salutaires que pouvoit avoir la religion, et qu'elle a eu décidément sur les moeurs, se manifestoient en grande partie par l'intermédiaire, pour ainsi dire, de la politique, des institutions publiques, et que, si elle opéroit d'une manière favorable sur les individus, ce n'étoit nullement à l'éducation qu'on en étoit redevable, mais bien plutôt au sentiment religieux en général, et quelquefois même au sentiment moral, qui, dans plus d'un cas, corrigeoit les défauts et remplissoit les lacunes qu'on ne pouvoit manquer de remarquer dans les opinions religieuses.

Remarques générales sur l'influence que les grands hommes de la Grèce ont pu avoir sur leurs concitoyens.

Certainement les grands hommes de la Grèce ont opéré non moins efficacement sur la civilisation morale de leurs concitoyens par leur exemple que par leurs institutions. Toutefois il est presque inutile de faire observer combien il est difficile de suivre cette influence dans tous ses détails, et qu'il est presque impossible de la signaler dans toutes ses particularités. Pour y parvenir, il faudroit passer en revue presque tous les événements de la vie, tant privée que publique, de ces hommes illustres, il faudroit faire le portrait de chacun d'eux et développer leur caractère, dans toutes les nuances : il

faudroit écrire autant de biographies qu'il y a eu de grands hommes en Grèce ; et encore faudroit-il se contenter pour la plupart de faire observer quelle influence tout ceci pourra avoir eue, sans être en état d'en indiquer les suites par des faits positifs.

Il est facile d'imaginer que Pisistrate, par son humanité et par l'équité de son administration, que Périclès, par la noblesse de son caractère et par son désintéressement, que Timoléon, par sa libéralité et par sa sagesse, qu'Épaminondas et Pélopidas, par leurs vertus, auront pu avoir une influence salutaire sur leurs concitoyens ; et, si nous avons raison de croire que rien n'est si propre à former l'esprit et le coeur de la jeunesse que l'exemple de ces grands hommes, et que la lecture seule de leurs belles actions, dans Plutarque et dans les autres écrivains illustres de l'antiquité, doit lui inspirer le désir de les imiter, quelle idée devons-nous donc avoir de l'impression que leurs actions elles-mêmes auront pu faire sur leurs contemporains? Mais, s'il n'y a rien dans cette observation qui ne semble devoir entraîner l'assentiment du lecteur, il ne lui sera pas moins évident qu'il est tout-à-fait impossible de déterminer le degré de cette influence et même de la signaler partout par les témoignages de l'histoire, pour ne pas dire qu'il est bien plus facile de se représenter quels ont pu être les effets salutaires de la contemplation de pareils modèles, que de s'assurer si elle les a effectivement produits. Ce qu'il y a de certain c'est que ces effets sont devenus de moins en moins sensibles. Le tableau de la dépravation des moeurs que nous venons d'esquisser dans le volume précédent a pu nous en convaincre. Nous savons comment Périclès, par sa mâle éloquence, foudroya les Athéniens, comment il sut gouverner ce peuple inconstant et frivole [67] ; mais nous

[67] Voyez surtout les réflexions judicieuses de Plutarque, Pericl. 15.

savons aussi que, tout en admirant l'éloquence non moins admirable de Démosthène, ce même peuple ne suivit jamais les conseils salutaires qu'il lui donna, et que, tout en en avouant l'utilité, il ne se soucia guère de s'en prévaloir.

La réflexion que nous venons de faire s'applique également à ceux qui, par une conduite opposée, ont donné un mauvais exemple à leurs concitoyens. Il n'y a pas de doute que les extravagances d'un jeune homme riche, de naissance illustre et doué des qualités les plus brillantes, comme Alcibiade (68), n'aient eu une influence des plus funestes sur la jeunesse d'Athènes; on conçoit que les remontrances que Lysandre fit à un jeune homme efféminé (69) n'auront jamais pu contribuer autant à arrêter le débordement des moeurs, qu'il a été encouragé par les trésors que le même Lysandre introduisit à Sparte, après la victoire qu'il avoit remportée sur les Athéniens. L'histoire est là pour prouver que l'ambition de Philippe de Macédoine a fourni un aliment puissant à la cupidité des hommes les plus illustres de la Grèce. Et, lorsque nous nous rappelons la manière dont Polus, dans le Gorgias de Platon, parle des richesses d'Archelaüs et de son pouvoir arbitraire, il est aisé d'observer que les voluptés auxquelles les tyrans pouvoient se livrer excitoient plus d'envie parmi la multitude, que leurs vices et leurs cruautés même ne leur attiroient d'indignation et de haine. Mais encore, comment signaler les effets particuliers de l'impression que ces modèles ont dû produire !

Il suffit donc, je crois, pour le but que nous nous sommes proposé, d'avoir rappelé à nos lecteurs les noms de quelques-uns des hommes les plus illustres de la Grèce. Au reste nous pouvons-nous contenter de les

(68) Voyez, entr'autres, les exemples frappants qu'en rapporte Athénée, XII. 47—49.

(69) Agatharch. ap. Athen. XII. 74.

renvoyer à ce que nous en avons dit tant dans le coup-d'oeil historique dont nous avons fait précéder cette partie de notre ouvrage, que dans les réflexions sur la civilisation politique de la Grèce.

Surtout ceux qui encouragèrent les arts et les sciences.

Il est cependant nécessaire de faire spécialement mention de ceux qui, par l'encouragement qu'ils ont donné aux arts et aux sciences, ont contribué efficacement à répandre les lumières souvent si efficaces pour réprimer ou au moins pour arrêter la corruption du coeur, qui sans elles bientôt dépasseroit toutes les bornes.

Lycurgue et Solon jetèrent les fondements d'un ordre de choses qui, dans Sparte et dans Athènes, devint non seulement la base de la vie civile, mais la règle de la vie domestique et des moeurs de leurs concitoyens.

Plusieurs législateurs suivirent leur exemple, dans les autres républiques de la Grèce. Thémistocle, Cimon, Conon, Agésilas, par leur sagesse et par leur courage, consolidèrent ou étendirent la puissance de leur patrie. Aristide, Épaminondas, Pélopidas, Phocion, Philopémen rehaussèrent l'éclat de leurs talents militaires par des vertus qui, dans quelque position qu'ils se fussent trouvés, les auroient rendus dignes de l'admiration de leurs contemporains et des siècles à venir. Thrasybule, Dion, Timoléon furent les restaurateurs de la tranquillité publique et de la liberté opprimée par les tyrans (70). Mais, quelques grands que soient les mérites de ces hommes illustres et d'une foule d'autres qu'il est inutile d'énumérer, ni les Lycurgue ou les Solon, par leurs institutions,

(70) L'on trouve une énumération remarquable des grands hommes qu'a produits la Grèce, chez Pausanias, VIII. 52. Les vertus de Timoléon, les bienfaits dont la Sicile lui fut redevable et la brillante manière dont il termina sa carrière sont dignement commémorées par Plutarque, Timol. 37—fin.; l'humanité et la générosité d'Épaminondas et de Pélopidas, par le même auteur, Com-

ni les Épaminondas ou les Phocion, par leurs vertus, n'ont contribué autant à la véritable civilisation de la Grèce, que ces hommes de génie qui, par leurs productions, ont éclairé la nation et ont propagé les germes de la vertu et de la philosophie, non seulement longtemps après le siècle où ils vécurent, mais jusque chez les nations les plus éloignées. Et, s'il en est ainsi, il faut avouer que les princes et les hommes illustres qui, en encourageant les arts et les sciences, ont contribué à en rendre l'exercice et l'étude plus facile et plus profitable, méritent une place distinguée parmi ceux qui ont agi efficacement sur la civilisation, non seulement intellectuelle, mais morale, puisqu'il est sûr que, quoique ni l'érudition ni l'exercice des arts ne puissent arrêter la dépravation générale, rien cependant n'est plus favorable à la propagation du vice et des désordres de tout genre que l'ignorance et la barbarie, et que, quand même la nation en général auroit été encore plus corrompue que ne l'atteste l'histoire, il y aura eu une foule d'individus qui dans les entretiens de Socrate, dans les dialogues de Platon, dans les poëmes même d'Homère et d'Hésiode, auront trouvé un puissant antidote contre la séduction du vice et contre les mauvais exemples qu'ils avoient sous les yeux.

Il ne nous est donc pas permis de passer sous silence des princes comme Polycrate de Samos, Pisistrate et Hipparque d'Athènes, Nicocrate de Chypre (71), Hiéron de Syracuse (72), qui employèrent leurs richesses à fonder

par. Pelop. c. Marcello (T. II. p. 471 sq.), et l'influence salutaire de l'honnêteté et de la véracité de Philopémen sur ses concitoyens, par Polybe, XI. 10.

(71) Voyez Athen. I. 4. Suivant Aulu-Gelle (N. A. VI. 17.) Pisistrate fut le premier qui donna à Athènes l'exemple de l'institution d'une bibliothèque publique. Il ajoute que les Athéniens l'augmentèrent considérablement dans la suite, mais que Xerxès fit transporter tous les livres en Perse, d'où Seleucus Nicator les renvoya à Athènes.

(72) Voyez l'éloge que fait Pindare d'Hiéron, Ol. I. 22 sq. 167 sq. cf. Ælian. V. H. IV. 15. IX. 1.

des bibliothèques ou à encourager les études des savants et des poëtes, quand même les motifs qui les y engagèrent, ne sauroient entrer en ligne de comparaison avec les belles actions des hommes illustres dont nous venons de parler. S'il est vrai qu'Hipparque, fils de Pisistrate (que d'ailleurs nous jugeons peut-être trop sévèrement, parceque nous sommes accoutumés à lui opposer les noms sacrés d'Harmodius et d'Aristogiton) ([73]), s'il est vrai qu'Hipparque ait introduit à Athènes l'usage de chanter en public les poëmes d'Homère ([74]), Hipparque mérite une place à côté de Lycurgue, qui le premier introduisit ces poëmes en Grèce ([75]), et lui rendit ainsi un service bien plus précieux qu'il n'en rendit à ses concitoyens, en leur prescrivant des lois qui, sans pouvoir les empêcher de prêter l'oreille à la voix séduisante de la volupté, éteignirent dans leurs coeurs ces sentiments d'humanité et de décence dont l'Iliade et l'Odyssée sont remplies d'un bout à l'autre.

Personne, sous ce rapport, n'à rendu d'aussi grands services à la Grèce, et à Athènes en particulier, que Périclès. Mais, comme nous avons cru devoir nous abstenir de répéter ce que nous avons dit auparavant à l'égard de Lycurgue et de Solon, nous nous voyons encore forcés de renvoyer le lecteur aux réflexions que nous avons déjà faites sur les effets tant favorables que nuisibles de l'administration de Périclès, aussi bien dans le coup-d'oeil

([73]) Voyez Ælian. V. H. VIII. 2. Ἐβέλετο ὑπὸ προσχήματι τῷ ἑαυτῦ Ἀθηναίϋς παιδεύεσθαι, καὶ βελτιόνων αὐτῶν ὄντων ἄρχειν ἔσπευδεν. Chez Platon: ταῦτα δ' ἐποιεῖ βϋλομένος πείθειν τὸς πολίτας ἵνα ὡς βελτίστων αὐτῶν ὄντων ἀρχῇ.

([74]) Ælian. l. l. Plat Hipparch. p. 2. E. sq., qui parle encore des inscriptions qu'il fit placer dans les rues, contenant des préceptes de morale. Voyez, sur la difficulté à accorder le témoignage d'Élien dans cet endroit avec un autre passage de cet écrivain et avec ceux de quelques autres auteurs anciens, Perizonius, in not. 2 ad h. l.

([75]) Ælian. V. H. XIII. 14. Dion. Chrysost. or. II. (T. I. p. 87).

historique qui fait le premier chapitre de cette partie de notre ouvrage, que dans nos observations sur le sentiment du beau qui animoit les Grecs, comme dans plusieurs autres endroits, et nous nous contentons de lui rappeler ici ce nom immortel comme celui d'un homme à qui Athènes et la Grèce entière sont en partie au moins redevables de la place qu'elles occupent dans les annales de la civilisation.

Réflexions spéciales sur Alexandre le Grand.

Mais nous n'avons pas eu l'occasion de parler d'un prince qui, s'il eût vécu plus longtemps, eût, sans aucun doute, changé la face non seulement de la Grèce, mais du monde entier, et qui, tant par l'éclat de ses victoires que par ses institutions et par la protection qu'il accordoit aux savants et aux poëtes, eût agi puissamment sur la civilisation tant intellectuelle que morale du peuple dont nous nous occupons dans ces pages. Il est vrai que ses projets n'ont eu qu'un commencement d'exécution: mais ce commencement même est si remarquable qu'il vaut bien la peine de nous y arrêter quelques moments. D'ailleurs, quand même nous ne pourrions que soupçonner ce que seroient devenus les Grecs, si Alexandre avoit eu le temps de consolider ses conquêtes, il ne seroit pas superflu, après tout ce que nous avons dit sur les causes de discorde et de dissensions qui ont eu des suites si funestes pour la civilisation morale de ce peuple, de nous transporter pour un moment dans un avenir possible, dont la seule méditation peut déjà nous fournir des rapprochements utiles avec nos réflexions précédentes.

Nous ne discuterons pas la question si Alexandre mérite les éloges que quelques auteurs lui ont prodigués, ou le blâme dont d'autres ont chargé sa mémoire [76].

[76] Ceci a été fait avec beaucoup de discernement par J. C. Horch, de Alexandri M. ingenio politico. Gron. 1836.

Alexandre étoit homme, il étoit prince, il étoit conquérant. En voilà assez, je ne dis pas pour excuser, mais pour expliquer ses fautes, et même pour faire juger avec plus d'indulgence les crimes qu'il peut avoir commis. Mais Alexandre étoit un grand homme, Alexandre avoit des vertus vraiment royales, et il étoit conquérant, non pour détruire, mais pour établir un empire qui, s'il eût vécu, auroit embrassé une grande partie du monde connu des anciens. Pour nous convaincre qu'Alexandre n'étoit pas un conquérant barbare et farouche, qu'il ne cherchoit pas la gloire dans la guerre seulement, mais qu'il honoroit les arts, qui sont la véritable source de la civilisation, nous pouvons nous passer de parler de la maison de Pindare, épargnée par lui à Thèbes [77], des récompenses magnifiques qu'il accordoit aux poëtes qui faisoient son éloge, même de la vénération qu'il avoit pour les chefs-d'oeuvre d'Homère [78] : il suffit de nous rappeler que le plus grand prince que la Grèce ait jamais produit fut le disciple de l'un de ses plus illustres philosophes, et de se convaincre, par l'étude de sa vie, combien il a profité de ses leçons [79]. On a beaucoup vanté le jugement de quelques historiens qui croyoient avoir découvert qu'Alexandre, corrompu par la fortune et bouffi d'arrogance, se livra, sur la fin de sa carrière, à des excès d'emportement, à la crapule et à la vanité la plus ridicule [80]. On lui a

[77] Arrian. Exped. Alex. p. 27. Le motif que Tzetzes (Chil. VII. 413.) assigne à cette action en diminueroit considérablement le mérite, mais heureusement nous n'avons pas besoin de nous en rapporter à de semblables autorités.

[78] Plut. de fort. vel virtut. Alex. or. 1. T. VII. p. 298.

[79] Il est remarquable qu'Alexandre passa sa vie, pour ainsi dire, à observer la leçon donnée par Aristote sur la nécessité pour un prince de témoigner du respect pour la religion. Rep. V. 10. (T. II. p. 309. E. F.).

[80] L'un des plus savants, mais aussi l'un des plus injustes détracteurs d'Alexandre est M. le baron de Sainte-Croix,

réproché d'avoir imité le luxe des peuples orientaux, et on a cru que l'homme qui avoit conquis le monde, pouvoit encore s'amuser, comme un enfant, à endosser un plus bel habit qu'il n'en avoit porté jusqu'alors.

dans son ouvrage connu: Examen des historiens d'Alexandre le Grand. Cet auteur, non content de lui faire les reproches dont je parle dans le texte, méconnoît même son mérite comme prince et comme politique. Voyez, p. e , p. 413. A l'entendre, Alexandre ne fut qu'un brigand, qu'un coureur d'aventures, qu'un insensé à qui la tête tournoit par le moindre succès, qui affrontoit tous les périls sans réflexion comme sans nécessité, p. 418. Loue-t-on les profondes vues du prince macédonien, en protégeant le commerce, c'est, aux yeux de M. de Sainte-Croix, en faire *un marchand armé, un chef de factorerie*, p. 415. Fait-on l'éloge de son amour pour les sciences et les arts, M. de Sainte-Croix assure que ce fut par vanité, et non pour en retirer quelque fruit qu'Alexandre montra cet empressement, p. 438. Fait-on observer qu'Alexandre, en adroit politique, se prévalut de la superstition de ses contemporains, en se faisant passer pour fils d'Ammon, M. de Sainte-Croix nous dit qu'un sot orgueil y avoit bien plus de part, p. 502. En général il faut avouer que M. de Sainte-Croix connoît bien mieux les historiens que l'histoire d'Alexandre, et que son jugement sur la véracité de ces historiens eux-mêmes est souvent absolument faux. Il est en effet étonnant de le voir préférer plusieurs fois le témoignage de Quinte-Curce à celui d'Arrien, qui puisa dans les sources les plus pures, puisqu'il tenoit ses renseignements de témoins oculaires et dont la bonne foi ne sauroit être suspecte. M. de Sainte-Croix, au contraire, trouve que le récit de ce misérable rhéteur, dont le témoignage ne repose sur aucun fondement solide, peut servir *à dévoiler le coeur* d'Alexandre, p. 344. Certes, Quinte-Curce, mauvais politique, s'il en fut jamais, et encore plus mauvais raisonneur, a aussi peu compris le caractère et les vastes plans d'Alexandre que ne l'a fait son admirateur, M. de Sainte-Croix. On accuse, dit-il, injustement Quinte-Curce, d'avoir écrit plutôt l'éloge que la vie d'Alexandre, p. 386. Certainement, celui qui ne voit pas que Quinte-Curce remplit bien plus le rôle de calomniateur que de panégyriste, ne l'a certainement jamais lu avec quelque attention. Il est impossible d'en alléguer ici les preuves. Mais j'ose assurer et je suis pret à le prouver à quiconque seroit tenté d'en douter, que, hormis les faits qui sont connus d'ailleurs, ce livre de Quinte-Curce n'est pour la plupart qu'un ramas des mensonges et des calomnies les plus absurdes et les plus ridicules; et je dois avouer que je suis tenté de croire que l'auteur, qui paroît avoir vécu sous l'empire romain, a orné cette histoire à sa manière, pour censurer en

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ces accusations. Les noms de Parménion (81) et de Clitus (82) rappellent des événements qui ont souillé la mémoire de ce grand prince. Il ne seroit pas difficile peut-être de trouver dans son histoire d'autres exemples d'un naturel emporté et enclin à la colère: mais, sans vouloir excuser ses fautes, il est nécessaire de se rappeler que malheureusement la justice d'un roi absolu ne sauroit être celle d'un simple magistrat; que les crimes aussi bien que les vertus des princes sont plus éclatants, par la place qu'ils occupent, que ceux d'un simple particulier, et qu'il y a tel honnête homme, aimé et révéré de tout ce qui l'approche et auquel on ne sauroit reprocher que d'être un peu vif, dont les emportements ne sont oubliés que parcequ'ils ne pouvoient faire du mal à personne.

L'imitation du luxe asiatique n'étoit qu'un effet de la sage politique d'Alexandre. Par elle il se conforma aux usages des peuples vaincus et il se fit regarder comme le successeur de ces monarques qu'on avoit coutume d'adorer comme des divinités, et qu'on ne se représentoit qu'entourés d'une nuée de satellites et d'un faste éblouissant (83). Mais, sans nous inquiéter du plus ou du moins

passant et d'une manière occulte les extravagances du despotisme sous lequel il vivoit. Mais, si je crois devoir différer de Quinte-Curce et de M. de Sainte-Croix, au sujet d'Alexandre, il n'est pas nécessaire, je crois, de dire ce que je pense du jugement inique que porte sur ce grand homme l'un des écrivains les plus spirituels de notre siècle, M. Paul Louis Courrier, dans ses Oeuvres, T. IV. P. I. p. 191.

(81) Arrian. Exp. Alex. p. 225. Diod. Sic. T. II. p. 222.

(82) Arrian. Exp. Alex. p. 256 sq. Action (pour me servir des paroles de Montesquieu, Esprit des Lois, X. 14), action qu'il rendit célèbre par son repentir.

(83) Il est étonnant que l'on n'ait pas vu que ceci étoit le seul but qu'Alexandre se proposa, en imitant, dans ses vetemens, le faste asiatique Peucestas, le seul qui avoit le bon sens de suivre cet exemple, le fit sans aucune vanité; et le motif qui l'y porta est prouvé évidemment par la peine qu'il se donna en meme temps d'apprendre la langue persienne. Arrian. p. 440. Diodore

de luxe de sa garderobe, voyons plutôt le nombre des villes qu'il a bâties, des ports de mer qu'il a construits, des chemins qu'il a frayés, des régions incultes qu'il a rendu habitables; voyons le prince qu'on représente comme un jeune écervelé, courant le monde pour envahir des pays inconnus, voyons le s'assurant de la faveur des vaincus, en leur laissant leurs lois, leurs coutumes, leurs magistrats, tâchant de réunir en un seul empire l'Orient et l'Occident, en les rapprochant par un lien indissoluble, par les mariages de ses généraux et de ses soldats avec les femmes de l'Asie, et par l'ordre qu'il donna aux Perses d'apprendre la langue de leurs nouveaux parents. On a reproché à Alexandre d'avoir incendié le palais de Persépolis ([84]), sans penser que cet incendie entroit aussi bien dans le plan de sa politique que les bienfaits qu'il accorda aux Grecs de l'Asie ([85]), et que la modération qu'il montra

(T. II. p. 328) veut qu'Alexandre accorda au seul Peucestas la permission de prendre l'habit asiatique. Nous voyons, par le passage d'Arrien, qu'Alexandre, bien qu'approuvant la conduite sensée de Peucestas, n'étoit pas assez despote pour prescrire à ses généraux comment ils devoient se vêtir. Polyen (Strat. IV. 3. 24.) fait observer que devant les Grecs Alexandre avoit un maintien simple et modeste, imposant et fastueux devant les Barbares.

([84]) D'après Diodore (T. II. p. 216. cf. Clitarch. ap. Athen. XIII. 37.) et Quinte-Curce (V. 7), Alexandre, après avoir bien dîné avec sa maîtresse Thaïs, auroit incendié ce palais et la ville entière dans un accès d'ivrognerie. Arrien, au contraire, sans approuver cette action, mais aussi sans parler un mot ni de Thaïs ni de l'ivrognerie, lui assigne le vrai motif, c'est à dire de confirmer, aux yeux des Grecs, par ce seul acte de violence envers les vaincus, le motif plausible de son expédition, qui étoit de venger la Grèce sur les Barbares, qui, du temps de Xerxès, avoient détruit les temples d'Athènes. La manière dont Plutarque raconte le fait (Alex. 38) est un terme moyen entre les extravagances de Diodore et de Quinte-Curce et le bon sens d'Arrien.

([85]) Voyez, p. e., Diod. T. II. p. 213 fin. 214. Voyez son humanité envers les Milésiens (Arrian. p. 57), envers les Halicarnassiens (ib. p. 65) et même envers les ambassadeurs envoyés par les républiques grecques à Darius (ib. p. 123).

envers les Barbares (86). On se rappelle qu'Alexandre incendia le palais de Persépolis, et on oublie qu'il rétablit le tombeau de Cyrus (87).

Pour les Grecs Alexandre devoit être le vainqueur des Barbares, qui terminât par une victoire éclatante les longues querelles entre l'Asie et l'Europe: voilà pourquoi il rendit la liberté aux colonies, affranchit les captifs, leur restitua leurs biens et délivra les provinces des vexations des satrapes avides qui les opprimoient. Pour les Perses il n'étoit et il ne vouloit être que le successeur de Darius: voilà pourquoi il fit punir Bessus, qui l'avoit tué (88); voilà pourquoi il continua dans leurs gouvernements les satrapes qui lui étoient restés fidèles (89); voilà pourquoi il récompensa les Agriaspes, leurs ancêtres ayant prêté du secours à Cyrus, dans son expédition contre les Scythes (90); voilà pourquoi il prononça la peine de mort contre les gouververneurs qui avoient maltraité les habitants des provinces qu'ils administroient (91); voilà enfin pourquoi il fit célébrer les noces de ses généraux et de ses soldats d'après les coutumes asiatiques et pourquoi il donna aux Perses des armes macédoniennes (92). Alexandre

(86) P. e. envers la Chorière (Arrian. p. 288, 289) et envers Porus (ib. p. 349, 350 in.). Il est inutile de parler de son admirable conduite envers l'épouse et la famille de Darius (ib. p. 284. cf. p. 115). Plut. Alex. 21. (87) Arrian. p. 439.

(88) Arrian. Exped. Alex. p. 224, 234, 235. Quant à la cruauté dont Plutarque l'accuse, dans cette occasion (Alex. 43 fin.), voyez les justes réflexions de M. de Sainte-Croix, Examen etc. p. 316. En général on trouve dans Plutarque plusieurs traits d'emportement et de cruauté dont Arrien ne dit pas un seul mot.

(89) Arrian. p. 220. Cet auteur a admirablement bien exposé l'adroite politique d'Alexandre.

(90) Arrian. p. 228. (91) Arrian. p. 431.

(92) Arrian. p. 448 et 450. On conçoit aisément que cette conduite ne pouvoit plaire aux Macédoniens. Arrien le fait sentir dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, d'une manière si évidente, qu'il est étonnant que des auteurs modernes, bien loin de voir que la plupart des accusations portées contre Alexandre déri-

aimoit la gloire, mais il la cherchoit dans le bonheur de ses sujets; et, si nous devons regretter que ses victoires ont causé souvent de grands malheurs, nous ne pouvons nous défendre de déplorer sincèrement que la Providence ne lui ait accordé la faveur de consolider l'existence de l'immense empire dont il avoit jeté les fondements, d'établir des entrepôts d'un commerce universel à Babylone, à Alexandrie, à Carthage, de réunir, par des chemins frayés à travers les sables de l'Afrique et les déserts de l'Arabie, les nations des trois parties du monde connu alors, de les amalgamer par des colonies, envoyées de part et d'autre, et de leur fournir des points de ralliement dans les temples qu'il s'étoit proposé d'élever à Delphes, à Dodone et dans l'île de Délos ([93]).

Enfin Alexandre, si la Providence lui avoit permis d'accomplir ses desseins, auroit été l'un des princes qui, par la protection qu'il accorda aux savants et aux hommes de génie, auroit peut-être le plus contribué à cette civilisation intellectuelle qui est si intimement liée avec la civilisation morale et religieuse des peuples. Quant à la protection qu'il accorda au culte de toutes les nations sur lesquelles il étendit son sceptre, nous aurons occasion de nous en occuper plus tard; pour ce qui concerne son amour pour les arts et les sciences, les dépenses immenses qu'il fit et les recherches qu'il fit faire pour procurer à Aristote l'occasion de composer son grand ouvrage sur l'histoire naturelle, suffiroient

vent de cette source, ont joint leurs voix aux clameurs de cette soldatesque effrénée, qui, ne demandant que de s'enrichir des depouilles de l'Asie, n'étoit pas capable d'apprécier la sage politique de ce grand homme. On n'a qu'à voir combien ils étoient souvent injustes envers lui, p. e. Arrian. p. 454 fin. 455 sq.

([93]) Les papiers trouvés chez Alexandre après sa mort contenoient les plans de ces différentes entreprises. Diod. Sic. T. II. p. 259.

seules pour le démontrer (94); les récompenses et les honneurs accordés aux poëtes et aux artistes, l'indulgence et l'admiration qu'il témoigna à Diogène (95), et surtout la fondation de la ville d'Alexandrie, destinée par lui à devenir le siége du commerce, et devenue ensuite, par les Ptolémées, qui semblent avoir saisi l'idée de leur grand prédécesseur, le point de ralliement des savants et des artistes de ce siècle, doivent nous faire croire que, si Alexandre avoit eu une plus longue carrière, elle n'auroit pas moins été illustrée par des institutions utiles à l'humanité et à la culture de l'esprit que par des guerres et par des conquêtes. Encore est-il à remarquer que les victoires même de ce grand prince ont eu une influence très marquée sur la civilisation de l'Asie; et, sans répéter les éloges un peu outrés que lui donne Plutarque à cet égard, en disant qu'il a appris l'agriculture aux Arachosiens, qu'il a fait connoître la religion grecque aux Indiens, et que, par son intervention, les Bactriens et les Susiens ont appris à chanter les tragédies de Sophocle et d'Euripide (96), il est certain que l'introduction des moeurs et des arts de la Grèce

(94) Voyez, à ce sujet, Plin. H. N. VIII. 17. Athen. IX. 44.

(95) Plut. de fort. Alex. T. VII. p. 310, 311. Voyez en général les passages des anciens qui viennent à l'appui de ces faits, chez M. de Sainte-Croix, Examen crit. des historiens d'Alexandre le Grand, p. 209—217. Ce savant a omis un trait qui caractérise admirablement le vaste plan qu'Alexandre poursuivit dans les moindres détails. Selon Plutarque (Symp. III. 2. T. VIII. p. 570), Alexandre avoit eu soin de faire transporter des plantes européennes à Babylone. Croiroit-on que l'interlocuteur qu'il introduit ici soit très content de l'hèdre, qui ne se soutint pas dans ce sol étranger, puisqu'ainsi elle montra son aversion pour les Barbares et ne vouloit pas imiter Alexandre qui se conforma à leurs coutumes (ib. p. 575, 576.)?

(96) Plut. de fort. vel. virtut. Alex. or. I. T. VII. p. 299 fin.—302. Mais p. 303 il est appelé à juste titre *κοινὸς ἁρμοστὴς καὶ διαλλακτὴς τῶν ὅλων — πατρίδα τὴν οἰκουμένην προσετάξαντα ἡγεῖσθαι πάντας*. Voyez encore, sur son projet d'une domination universelle, ib. p. 306 fin. 307.

en Asie a contribué efficacement à adoucir les moeurs de ses habitants, et que, par les conquêtes d'Alexandre, la civilisation de la Grèce, qui, avec la liberté, avoit perdu tout son éclat en Europe, a été rétablie en Asie et en Égypte, civilisation qui, quoique sous des formes différentes, a continué à exercer son influence salutaire sous la domination de Rome et de Constantinople, et a été transmise en partie aux conquérants fanatiques, qui, sortis des déserts de l'Arabie, ont fait revivre l'amour des lettres, et nommément des lettres grecques, à Bagdad, lorsque l'Europe entière étoit plongée dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance.

Il est pourtant juste d'observer que plusieurs des successeurs d'Alexandre, bien que, par leurs guerres continuelles, ils ne fussent pas en état de poursuivre le vaste plan de ce prince, ce qui d'ailleurs étoit déjà impossible par le démembrement même de son empire, pouvoient s'attribuer une partie au moins des suites avantageuses dont nous venons de parler (97). On connoît les obligations que l'Égypte et la Syrie ont eues aux premiers Ptolémée et aux premiers Séleucide (98), et Démétrius Poliorcète, qui d'ailleurs ne méritoit certainement pas d'être proposé pour modèle à ses sujets, non seulement traita les Grecs, et spécialement les Athéniens, avec la plus grande humanité (99), mais il montra aussi pour les chefs-d'oeuvre de l'art un respect qui nous rappelle les grands hommes du beau siècle d'Athènes (100).

Je me suis arrêté plus longtemps à ce sujet que je n'en avois d'abord l'intention; mais ma digression

(97) Voyez, en général, leur éloge chez Polybe, VIII. 12.

(98) Voyez, p. e., Diod. T. II. p. 279 fin. 280. cf. Curt. IX. 8. 22 sq., et Justin. XIII. 6 fin.

(99) Voyez, entr'autres, Plut. Demetr. 17, 34, 39, 40. Il avoit l'attention de faire célébrer à Athènes les jeux pythiques, Delphes étant occupée par les Étoliens, ib.

(100) Nous avons déjà fait mention auparavant de sa vénération pour un tableau de Protogène. Voyez Demetr. 22.

trouvera, j'espère, une excuse aussi bien dans l'importance du personnage que dans l'injustice des accusations dont on a chargé sa mémoire. D'ailleurs l'expédition et les conquêtes d'Alexandre le Grand rattachent l'histoire de la Grèce à celle de l'Asie, et en quelque sorte, par les royaumes formés des débris de son vaste empire, à celle de la république romaine; et, comme cet ouvrage ne doit être considéré que comme une partie d'un grand ensemble, comme une petite section de l'histoire générale du genre humain, je croyois qu'on me pardonneroit de dépasser quelquefois les bornes que me prescrit mon entreprise actuelle, pour faire entrevoir le rapport qui existe entre cette section et celles qui pour le moment au moins sont placées hors de la sphère de mes recherches.

Nous terminons ce chapitre par une réflexion essentielle.

Si nous croyons pouvoir connoître les Romains, en étudiant le caractère des Fabius et des Scipion, si la différence entre les grands hommes des diverses périodes de leur histoire nous mène à des résultats certains quant à la marche de leur civilisation morale, les Thémistocle et les Épaminondas, les Périclès et les Alexandre nous apprendront à mieux connoître les Grecs et à mieux juger de leurs défauts aussi bien que de leurs mérites. Pour se persuader de la justesse de cette réflexion, il ne faut qu'une comparaison superficielle des personnages qui distinguent les annales des différentes nations. L'histoire des empires asiatiques, par exemple, quels noms rappelle-t-elle à notre mémoire? Combien le nombre de ceux qui s'y présentent, hors la liste chronologique de ses despotes, est petit en comparaison des titres glorieux que les fastes d'Athènes et de Rome offrent à notre admiration. Certes, si les Lycurgue et les Solon n'ont pas eu sur leurs concitoyens toute l'influence que nous croirions pou-

voir en attendre, ils en auroient eu une bien moins manifeste encore sur des Perses ou sur des Scythes, par cette seule raison que jamais ni la Perse ni la Scythie n'ont pu produire un seul homme qui leur ressemblât.

Cette réflexion s'applique aussi bien à la classe d'hommes éminents dont nous allons nous occuper incessamment qu'à celle dont nous venons de parler.

CHAPITRE XV.

Influence des poëtes sur la civilisation morale et religieuse des Grecs. — Homère. — Admiration universelle pour ce poëte. — Défaut de discernement chez les Grecs pour reconnoître la beauté morale de la poésie d'Homère. — Réflexions qui tendent à modifier la conclusion qu'on croiroit pouvoir en tirer. — Archiloque, Tyrtée, Alcman, etc. — Hésiode. — Les Fabulistes. Ésope. — Solon, Simonide, Théognis. — Pindare. — Les poëtes tragiques, surtout Sophocle. — Préférence donnée par les Grecs à Euripide. — Les poëtes comiques, surtout Aristophane. — Réflexions générales sur les poëtes du siècle qui suivit Alexandre le Grand. — Sur la différence entr'eux et les plus anciens, quant à la tendance morale.

Influence des poëtes sur la civilisation morale et religieuse des Grecs.

La réflexion que nous avons faite à l'égard des hommes d'état et des généraux de la Grèce peut s'appliquer aussi en grande partie à ses poëtes et à ses philosophes, dont nous allons nous occuper maintenant.

Rien n'est plus facile que d'indiquer l'effet que leurs ouvrages ou leurs leçons ont pu avoir sur la civilisation morale du peuple parmi lequel ils vécurent ; rien n'est plus facile que de faire sentir la beauté morale de leurs chefs-d'oeuvre [1] : mais, lorsqu'on cherche à déterminer l'impression que cette beauté a réellement faite sur le vulgaire, on se voit souvent destitué de tout renseignement positif et réduit à de simples conjectures. Il est vrai que la seule indication du mérite de ces productions peut nous faire soupçonner l'effet qu'elles ont pu produire, et, sous ce rapport, cette indication fait elle-même partie de la tâche

[1] J'ai tâché de le faire dans mes essais sur la beauté morale de la poésie d'Homère et de Pindare, et dans les ouvrages en langue hollandoise sur les poëtes tragiques.

que nous nous sommes imposée : mais d'abord on sentira aisément que la nature de cet ouvrage permet aussi peu des réflexions détaillées sur les poëtes et sur les écrivains de la Grèce, qu'elle peut admettre une exposition de tous les faits qui caractérisent ses grands hommes ; et d'ailleurs l'évaluation la plus scrupuleuse du mérite d'un auteur ne nous instruiroit en aucune manière de l'impression qu'il a réellement faite sur ses contemporains. Mais le même motif qui nous en a fait un devoir de rappeler à la mémoire du lecteur les noms illustres qui font l'ornement des annales de la Grèce, nous oblige, et à plus forte raison, de nous arrêter pendant quelques moments à ses poëtes et à ses philosophes. Les grands génies qu'a produits une nation lui appartiennent, comme ses hommes d'état et ses grands capitaines ; et l'histoire de sa civilisation morale et religieuse seroit incomplète sans l'indication de ces points lumineux qui en forment le plus puissant attrait.

Mais aussi il est impossible d'entrer dans des détails, au moins si ces détails ne se rattachent pas d'une manière directe au sujet principal. Lycurgue et Solon, Périclès et Alexandre ont fourni une ample matière à nos réflexions, puisque l'influence de leurs institutions et de leurs actions n'est pas douteuse ; ces noms, comme une foule d'autres, se trouvent presque à chaque page des volumes précédents, lorsqu'il falloit emprunter à leur histoire les traits nécessaires pour caractériser celle de la nation : mais vouloir traiter chacun d'eux séparément seroit confondre la biographie et l'histoire de la littérature avec celle de la civilisation.

Je croyois cette remarque nécessaire pour prouver au lecteur que, si, dès le commencement de cette partie de nos recherches, je me vois forcé de m'occuper plus en détail d'un des poëtes de la Grèce, ce n'est pas faute d'observer cette différence essentielle.

Homère. Mais aussi, j'ose espérer que le nom seul de ce poëte servira d'excuse à ma prolixité. On sent que je veux parler d'Homère. Sans les poëmes d'Homère il nous eût été impossible d'écrire la première partie de cet ouvrage. Ils en étoient, pour ainsi dire, le fonds et la source principale. Mais, si Homère est intéressant pour l'historien moderne des premiers siècles de la Grèce, il l'étoit bien davantage pour les historiens, ses compatriotes, et non seulement pour les historiens, mais aussi pour les poëtes, pour les philosophes, pour les législateurs, tant dans les siècles qui suivirent immédiatement le sien, que dans les temps les plus rapprochés de notre ère. Nous en verrons bientôt les preuves.

Si donc il faut lire Homère pour connoître les siècles héroïques, il faut le lire encore pour connoître la source où les siècles qui suivirent puisèrent leurs notions de religion, de morale, de politique; et, comme Homère a été regardé par les Grecs comme leur précepteur, comme la source principale de leur savoir et comme une autorité incontestable en matière de foi, nous ne pouvons mieux faire, pour connoître les disciples, que de consulter les ouvrages du maître. Cette réflexion cependant ne s'applique pas à ce que nous avons à faire dans ce moment, puisque les preuves de ce nous venons d'avancer se trouvent répandues partout dans cet ouvrage, et ne peuvent échapper à celui qui veut comparer les Grecs, aux époques les plus différentes de leur histoire, avec les personnages de l'Iliade et de l'Odyssée. Il ne s'agit ici que d'établir le fait de cette vénération que les Grecs avoient pour Homère.

Lorsque nous disons que les Grecs respectoient Homère comme leur précepteur, nous ne prétendons nullement nier qu'il n'y en ait eu parmi eux qui méconnussent ou même qui recusassent son autorité. Il n'est certainement personne qui, en lisant ces lignes, ne se rappelle le ju-

gement inique que Platon porta sur ce poëte, jugement qui a été répété par une foule d'autres philosophes qui croyoient que l'humanité étoit incompatible avec la vertu, et le sentiment de nos besoins avec la force de dompter nos passions. Mais Platon, tout en critiquant Homère, étoit trop poëte lui-même et avoit trop de goût pour ne pas sentir les beautés inimitables de ses chefs-d'oeuvre. Les Zoïle et les pédants qui ne se soucioient guère de l'effet moral de ses ouvrages, osoient attaquer le poëte d'un côté dont certainement il étoit encore moins vulnérable. Le discours connu de Dion Chrysostome, qui me paroît avoir tout l'air d'un compliment adressé aux Troyens de son siècle, en offre un exemple remarquable (²); et Dion Chrysostome, dans ce discours, ne faisoit que répéter les balourdises et les niaiseries d'une foule de scholiastes et de maîtres d'école qui n'avoient de l'esprit qu'aux dépens du plus grand poëte qu'eut jamais produit leur patrie (³).

(²) Dion Chrysostome (or. XI) démontre, par sa critique, qu'il n'avoit pas la moindre notion de la nature du poème épique, puisqu'il reproche au poëte comme un défaut ce qui a été regardé de tout temps, et à juste titre, comme l'une des qualités essentielles de toute composition poétique, je veux dire l'unité. Suivant Dion, Homère auroit dû faire ce qu'Horace reproche très à propos aux mauvais poëtes; il veut qu'il eût commencé par le rapt d'Hélène; et il trouve qu'il a très mal rempli sa tâche, puisqu'on ne voit pas dans son poëme comment la ville de Troye fut prise, et qu'il ne dit rien ni de Memnon ni des Amazones. C'est en effet dommage qu'il n'ait pas exigé qu'il commençât par l'oeuf de Léda: le contraste avec le passage d'Horace que j'ai en vue n'en eût été que plus piquant. On trouve une remarque à peu près semblable chez Philostrate, Heroïc. II. 20. (p. 694.) Un autre reproche qu'il fait à Homère, c'est qu'il raconte des choses qu'il n'a pu savoir, puisqu'il rapporte les entretiens des dieux dans l'Olympe, auxquels sans doute il n'a cependant pas assisté (T. I. p. 313.).

(³) L'auteur contre lequel Héraclide entreprend de défendre Homère, avoit remarqué que ce poëte a mal-à-propos représenté Apollon punissant les Grecs, tandis qu'Agamemnon étoit le seul coupable (Allegor. Hom. in Opusc. myth. phys. et eth. ed. Th.

Et encore doit-il paroître douteux lesquels aient plus nui à l'intelligence du poëte, de ses critiques ou de ses défenseurs. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la manière dont Héraclide, par exemple, tâche de résoudre les difficultés qui lui avoient été objectées.

Toutefois le grand nombre des ouvrages de ce genre et les commentaires volumineux qu'on a composés pour expliquer Homère prouvent toujours l'importance qu'on attachoit à ses poëmes. Apollodore d'Athènes écrivit un commentaire du catalogue des vaisseaux en douze livres; celui de Ménogène étoit de vingt-trois livres (4). Démétrius de Scepsis remplit trente livres pour expliquer soixante vers d'Homère (5). Néotèle employa sa vie entière pour en expliquer un seul chant (6). Tant y a que, quel que fût d'ailleurs le nombre et l'autorité des détracteurs d'Homère, il ne pouvoit entrer en comparaison avec celui de ses admirateurs, et que, quelque ridicule que fût parfois la manière de l'interpréter, il seroit difficile de trouver un auteur, chez quelque nation qu'on voulût en chercher un exemple, dont l'autorité fût si généralement reconnue dans les sciences, dans les arts, dans la philosophie, dans la théologie, dans l'ensemble, en un mot, de toutes les connoissances humaines.

Admiration universelle pour ce poëte.

Déjà Hérodote avoit déclaré Homère et Hésiode auteurs de la théologie des Grecs; et jusqu'à un certain degré ce témoignage peut être admis, quoiqu'il soit bien probable que cette

Gal. p. 415). Zoïle fit encore mieux. Il trouve très injuste qu'Apollon s'en prend d'abord aux mules (ib. p. 427). Le philosophe Héraclite désapprouve que chez Homère Achille souhaite qu'il n'y eût plus de discorde, ceci ne s'accordant pas avec son système que l'ordre dans l'univers doit son origine au choc des élémens contraires. Eust. ad Il. p. 1181. l. 30.

(4) Eustath. ad Il. p. 199 fin. (5) Strab. p. 900. B.

(6) Schol. Hom. Il. Θ. 323. Voyez un exemple semblable de Dorothée d'Ascalon ib. I. 90.

théologie ne fut pas entièrement de leur invention (7). Ce qui est certain c'est que l'anthropomorphisme, bien qu'aussi propre aux Grecs en général qu'à leur poëte, a cependant été revêtu par lui de formes qui devoient le plus le recommander à leur imagination (8).

Que les poëtes le prissent pour modèle, qu'ils se fissent honneur d'imiter ses beautés innombrables, que le père de l'histoire modelât son ouvrage sur le plan du poëme épique, dont Homère, quel que fût le mérite des poëtes qui peuvent l'avoir précédé, a sans doute donné la première idée, ceci n'a certainement rien qui doive nous étonner (9). Encore concevra-t-on que les peintres et les statuaires lui empruntèrent les sujets de leurs compositions. Polygnote, qui imita sa description de la rencontre d'Ulysse et de Nausicaä (10), Nicias, qui représenta d'après Homère l'empire des morts (11), et Phidias, qui forma la tête sublime du maître des cieux d'après les vers connus du poëte ionien (12), en offrent des exemples. Mais telle fut aussi la vénération qu'on avoit pour son autorité comme historien et comme géographe,

(7) Herod. II. 53. Il me semble que le passage de Diodore de Sicile (T. I. p. 252. l. 80), où, après avoir parlé des différentes opinions sur l'origine des Muses, il ajoute enfin celle qui a été généralement admise sur l'autorité des poëtes les plus illustres, Homère et Hésiode, offre une indication de ce qu'a voulu dire Hérodote dans cet endroit.

(8) On disoit qu'Homère fut le seul qui eût, sinon vu les dieux, au moins montré aux hommes comment il falloit les représenter, (Strab p. 543. C. ἢ μόνος ἰδὼν ἢ μόνος δεἰξας). Voici une nouvelle confirmation de ce que nous venons de dire dans la note précédente au sujet du passage d'Hérodote.

(9) Les interprêtes croyoient que, pour expliquer ce phénomène, il falloit qu'on trouvât dans Homère les principes et jusqu'aux exemples des différents genres de poésie. C'est ainsi qu'Eustathe trouve chez lui les personnages muets de la tragédie (ad Il. p. 317. l. 10) et jusqu'à des épigrammes (ad Il. p. 535. l. 10).

(10) Paus. I. 22. 6. (11) Anthol. T. II. p. 21. LIII. a.

(12) Schol. Hom. Il. Α. 528. ed. Wassenb. Strab. p. 543.

que le catalogue des vaisseaux, par exemple, fut regardé constamment comme une autorité incontestable, lorsqu'il s'agissoit de déterminer la légitimité de quelque possession. Pisistrate ou Solon fonda sur un vers d'Homère le droit qu'avoient les Athéniens sur l'île de Salamine ([13]). Philomèle s'appuya de la même autorité, pour prouver que les Phocéens avoient anciennement possédé l'oracle de Delphes ([14]). Le témoignage d'Homère fit assigner Calydon aux Étoliens, Sestus aux Abydéniens, Mycalesse aux Milésiens ([15]); les Romains même paroissent y avoir eu égard, en conservant aux Acarnaniens leurs lois et leurs institutions, après que ceux-ci leur avoient prouvé par Homère que leurs ancêtres n'avoient pas pris part à l'expédition contre la ville de Troye ([16]).

On a cru trouver dans Homère les principes de plusieurs systèmes de philosophie qui dans la suite ont été inventés en Grèce : ceci ne prouve pas beaucoup pour la sagacité de ses lecteurs, mais c'est toujours une preuve de la coutume généralement répandue de s'appuyer de son témoignage, puisque les sectateurs des écoles les plus discordantes et les plus opposées l'appelèrent également à leurs secours ([17]).

([13]) Strab. p. 603 fin. 604.

([14]) Diod. Sic. T. II. p. 99 fin.

([15]) Schol. Hom. Il. *B*. Bœot. l. ed. Villois. cf. Eustath. ad Il. p. 199. l. 30.

([16]) Strab. p. 709 fin. 710. Strabon cependant n'approuve pas leurs raisons ni celles d'Ephore, qui avoit écrit dans le même sens. Casaubonus, dans sa note, cite un passage de Dénys d'Halicarnasse et un autre de Justin, par lesquels il paroîtroit que les Acarnaniens avoient fait valoir l'accueil qu'Énée reçut chez eux, pour obtenir des Romains quelques places et quelques îles dans leur voisinage. Voyez, au sujet de l'autorité d'Homère, comme géographe, Fabricius, Bibl. Gr. T. IV. p. 1100.

([17]) Héraclide va jusqu'à assurer que tous ont également raison, et que tous ces systèmes s'y trouvent l'un à côté de l'autre.

Tandis qu'on prétendoit qu'avant Thalès Homère avoit déjà représenté l'eau comme le principe de toutes choses ([18]), on disoit qu'il étoit également l'auteur de l'opinion d'Anaxagore, que l'univers doit son origine à la terre mêlée à l'eau ([19]), et de celle d'Héraclite, qui attribua cette formation au feu ([20]). Empédocle avoit prétendu que l'amitié et la discorde sont les principes de tout ce qui existe; un autre philosophe avoit enseigné que tout se trouve dans un mouvement continuel. Or c'est encore Homère où l'un et l'autre ont puisé leurs idées ([21]). On disoit que Démocrite y trouva sa doctrine sur l'origine des songes ([22]), Platon la sienne sur la nature de l'âme ([23]), et les anciens sages de la Grèce leurs sentences ([24]). Socrate

Opusc. Myth. etc. ed. Gal. p. 438 fin. 439 in. *Τῶν φυσικῶν κατὰ στοιχεῖα δογμάτων εἷς ἀρχηγὸς Ὅμηρος. ἑκάστῳ τοίνυν τῶν μετ' αὐτὸν, ἧς ἔδοξεν εὑρεῖν ἐπινοίας, γεγονὼς διδάσκαλος.*

([18]) Ib. p. 439, suivant ce vers (Il. Ξ. 246):

Ὠκεανὸς, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται.

([19]) Ib. p. 440, suivant ce vers (Il. Η. 99):

Ἀλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε.

([20]) Ib. p. 468, suivant Il. Σ., où Vulcain fabrique les armes d'Achille.

([21]) Sur la première opinion, voyez ib. p. 475, suivant la représentation des deux villes, dans le bouclier d'Achille, l'une en état de paix, l'autre en état de guerre, et p. 495, suivant la fable de Mars et de Vénus, dont l'un est, d'après Héraclide, le symbole de la discorde, l'autre celui de l'amour et de l'amitié; sur la seconde, voyez Plat. Theaet. p. 118. F., suivant ce vers:

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

([22]) Eustath. ad Od. p. 199. l. 20.

([23]) Heracl. Alleg. Hom. in Opusc. myth. etc. ed. Gal. p. 431—434. Cet auteur témoigne son indignation au sujet de l'ingratitude de Platon, qui, malgré les obligations qu'il a au poëte, a pourtant osé le bannir de sa république.

([24]) P. e. la sentence *μηδὲν ἄγαν*, suivant ces mots: *μή μοί τι λίην ἀκαχίζεο θυμῷ.* Eustath. ad Il. p. 523 in. Plutarque (VII. sap. conviv. T. VI. p. 625 fin. 626) cite un autre vers à l'appui de ce rapprochement. Il trouve encore dans Homère le *γνῶθι σαυτὸν* et l'avis contre les cautions.

étoit le disciple d'Homère (25), et, tandis qu'il n'y eut presque aucun philosophe de ceux qu'on appelle communément dogmatiques qui n'eût emprunté son système à Homère, les ennemis déclarés de tout système quelconque regardoient Homère comme leur coryphée, comme le père de la philosophie sceptique (26).

Mais on ne croyoit pas seulement que les poëtes, les artistes, les philosophes puisoient à cette source intarissable, on y trouvoit aussi les éléments de presque toutes les sciences et de tous les arts, et des directions pour toutes les occupations de la vie humaine. On citoit des passages d'Homère pour prouver la profonde connoissance qu'avoit ce poëte de la cosmographie (27), de l'astronomie (28), de l'histoire naturelle (29), de l'agriculture (30), de la culture des vignes (31). Les rhéteurs (32), les gram-

(25) Dion Chrysostome tâche de le prouver dans son LVe discours, où l'on trouve quelques réflexions sensées sur la beauté morale de la poésie d'Homère, mais entremêlées d'une foule de ces remarques peu judicieuses qu'on trouve partout chez les anciens, lorsqu'ils se mêlent de critique. Maxime de Tyr (Dissert. XXIV. 8. T. I. p. 473 sq.) représente Homère comme le premier qui ait bien représenté la nature et les effets de l'amour ; mais, ce qui est assez remarquable, il décline son autorité dans la médecine, dans l'art équestre et même dans la tactique.

(26) Diog. Laërt. IX. p. 255. A.

(27) Heracl. Alleg. Hom. Opusc. myth. ed. Gal. p. 457.

(28) Lucian. de astrol. 22 (T. II. p. 369).

(29) Aristot. H. A. VI. 20. (T. I. p. 670. F.), ib. 21. (p. 671. C.), ib. 28. (p. 674), IX. 44. (p. 725. C.), Hippocr. de artic. 6. p. 784 fin. 785 in. ed. Foës.

(30) Heracl. l. l. p. 456.

(31) Philostrat. Heroïc. II. 3. p. 674 fin. 675 in. Il est en effet étonnant de voir la manière singulière dont les anciens interprétoient souvent leurs propres acteurs. Ici l'un des interlocuteurs explique la phrase δένδρα μακρὰ φυτεύων par *laisser le plus grand bout du ceps de vigne hors de la terre*, tandis que l'autre prétend qu'elle signifie *le planter profondément, de sorte que la plus petite partie en soit seulement visible.*

(32) Voyez Homère représenté comme l'inventeur de l'ἥττων λόγος, par Tzetzès, Chil. XI. 713 sq. cf. 756 sq.

mairiens([33]), les interprètes de songes même([34]) en appeloient à son autorité, et, quelques progrès que les Grecs eussent faits après lui dans l'art militaire, on le respectoit toujours comme l'inventeur de plusieurs manoeuvres et de plusieurs stratagèmes, qu'on n'auroit pas manqué de trouver, même s'il n'en avoit jamais parlé([35]). Mais que parlons-nous de l'art militaire! Pausanias, en constatant l'erreur d'Aristion, roi de Sparte, qui ignoroit qu'un enfant né au septième mois de la gestation pût vivre, ajoute que sans doute il avoit oublié ou mal compris ce qu'Homère dit au sujet d'Eurysthée([36]), comme si ce poëte fût la meilleure autorité en matière d'obstétrie. Dans Plutarque, l'opinion que les animaux jouissent d'une meilleure santé que les hommes, est réfutée par le premier livre de l'Iliade, où la peste frappe d'abord les mules et les chiens, et ensuite les hommes([37]). L'un des interlocuteurs chez le même auteur, pour prouver que la nuit est le temps le plus propre aux plaisirs de l'amour, fait observer que de tous les héros d'Homère, Pâris est le seul qui s'y livre pendant le jour([38]). Élien enfin rapporte de bonne foi qu'un roi égyp-

([33]) Il faudroit ici citer tous les scholiastes. Je me contente d'un seul endroit de Plutarque, où il prétend qu'Homère s'est amusé à rassembler toutes les parties du discours dans ce seul vers:

Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε τὸ σὸν γέρας· ὄφρ' εὖ εἰδῇς.

Platon. Quæst. T. X. p. 194. Le bon Homère aura bien su, je suppose, ce que c'étoit qu'une partie du discours.

([34]) Artemid. Oneiroer. V. 6. Songer qu'on voit les eaux du fleuve Xanthus couleur de sang est signe d'une hémoptysie, qui cependant ne sera pas mortelle, parceque, dans Homère, ce fleuve est immortel.

([35]) Voyez en des exemples chez Paus. IV. 28 fin. Éschile, dans Aristophane (Ran. 1066 sq.), dit qu'Homère a enseigné aux Grecs à faire la guerre et à se ranger en bataille.

([36]) Paus. III. 7. 7.

([37]) Plut. Symp. IV. 1. (T. VIII. p. 631).

([38]) Ib. III. 6. (p. 598).

tien auroit institué le culte des taureaux, parcequ'Homère loue la forme de ces animaux (39). On voit que Pausanias n'alloit pas trop loin, lorsqu'il déclaroit que les poëmes d'Homère sont utiles à toutes choses (40). Ces poëmes étoient pour les Grecs ce que les Védas sont pour les Indiens, et le Coran pour les Mohamétans, une autorité irréfragable, une véritable révélation. Aristide appelle Homère le conseiller et l'autorité principale des Grecs (41), et Dion Chrysostome assure qu'il est le premier et le dernier pour l'enfance, pour l'âge mûr et pour la vieillesse (42).

Le témoignage d'Homère parut encore si certain à Pausanias, et cela dans une matière qui nous paroîtroit plutôt appartenir au domaine du poëte qu'à celui de l'historien, qu'en discutant la question s'il se trouve encore des ouvrages sortis de l'atelier de Vulcain (on voit en même temps, par cet exemple, quelle étoit l'autorité des anciennes fables, même dans le siècle de Pausanias),

(39) Ælian. H. A. XI. 10 fin, suivant les vers
'Ηΰτε βῦς ἀγέληφι μεγ' ἔξοχος ἔπλετο πάντων
Ταῦρος· ὁ γὰρ τε βόεσσι μεταπρέπει ἀγρομένῃσι.

(40) Paus. IV. 28 fin. *Τὰ Ὁμήρȣ μὲν ȣ̃ν ὠφέλιμα ἐγένετο ἐς ἅπαντα ἀνθρώποις.* Ceci s'accorde très bien avec le témoignage de Nicérate dans Xénophon (Conviv. IV. 6): *Ἴστε γὰρ δήπȣ ὅτι ὁ Ὅμηρος ὁ σοφώτατος πεποίηκε σχεδὸν περὶ πάντων τῶν ἀνθρωπίνων*, et, quoique dans cet éloge l'ironie soit manifeste, cependant cette ironie même prouve qu'il s'agit ici d'une opinion généralement reçue. Quiconque veut devenir *οἰκονομικὸς, δημηγορικὸς* ou *ϛρατηγικὸς*, quiconque veut ressembler à Achille, à Ajax, à Nestor ou à Ulysse, n'à qu'à s'adresser à moi, dit Nicérate, car par l'étude d'Homère je sais tout cela. On demande à Nicérate, s'il a aussi appris par Homère à gouverner. Certainement, répond il, et aussi à conduire un char; et il récite aussitôt les vers connus Il. Ψ. 335. On voit que Xénophon, par ce personnage, a fait la même chose que nous faisons dans ce moment.

(41) Aristid. or. XLIV (T. I. p. 826 fin.) *Ὅμηρος ὁ κοινὸς τῶν Ἑλλήνων σύμβȣλος καὶ προστάτης.*

(42) Dion. Chrys. or. XVIII. (T. I. p. 478 in.) *Ὅμηρος δὲ καὶ μέσος καὶ ὕστατος καὶ πρῶτος παντὶ παιδὶ καὶ ἀνδρὶ καὶ γέροντι.*

il est persuadé de l'impossibilité que le collier qu'on conservoit à Amathus, dans l'île de Chypre, pût être le même que celui d'Ériphile, comme l'on prétendoit, parceque ce collier étoit composé de pierres verdâtres, enchassées dans de l'or, tandis qu'Homère, dans l'Odyssée, avoit dit que le collier d'Ériphile étoit entièrement d'or (43). Et, ainsi que nos ancêtres, qui prétendoient pouvoir prouver par la Bible que le soleil tourne autour de la terre, les Grecs ne doutoient nullement qu'une tête pût encore parler, après avoir été séparée du corps, parcequ'ils croyoient qu'Homère l'avoit dit (44). Est-il étonnant qu'on racontât qu'Alexandre le Grand se décida sur le lieu où il bâtiroit la ville d'Alexandrie en Égypte, d'après un vers d'Homère qu'il avoit cru entendre réciter en songe (45).

Défaut de discernement chez les Grecs pour reconnoître la beauté morale de la poésie d'Homère.

Ces faits prouvent évidemment qu'on trouveroit rarement un auteur dont les ouvrages aient pu exercer une influence plus marquée sur ses compatriotes: mais ils prouvent en même temps que ses compatriotes n'étoient pas toujours en état d'en apprécier le mérite; observation qui s'applique également aux tentatives qu'on fit pour faire servir les poëmes d'Homère à réveiller dans le coeur de la jeunesse l'amour de la vertu et de la sagesse. Sans parler maintenant de l'explication allégorique, qu'on retrouve partout, on peut se faire une idée

(43) Paus. IX. 41. 2. En lisant le vers d'Homère on jugera encore mieux de la crédulité et de la critique de l'auteur. Homère dit tout simplement: *Ἣ χρυσὸν φίλȣ ἀνδρὸς ἐδέξατο τιμήεντα.*

(44) Aristote parle de ces bonnes gens, de Part. Anim. III. 10. (T. I. p. 772. C.) Le vers qu'ils expliquoient ainsi, étoit le suivant: *Φθεγγομένη δ' ἄρα τȣ̃γε κάρη κονίῃσιν ἐμίχθη.*
Ils auront été de l'avis de Protésilas, dans Philostrate (Heroïc. II. 19. p. 692): *τȣ̀ς μὴ ἐρῶντας αὐτȣ̃ μαίνεσθαι*, mais on voit qu'une foi trop implicite peut y mener tout aussi bien.

(45) Plut. Alex. 26.

de la manière dont on tâcha de rendre la lecture d'Homère utile aux moeurs, en consultant ses commentateurs, qui passoient pour des hommes savants et bien instruits, et qui probablement se seront prévalus des lucubrations de ceux qui les ont précédés (46). Ici le poëte est loué de ce qu'il a représenté Junon, s'habillant seule, sans le secours d'une femme de chambre, et l'on croit y voir une leçon pour engager les dames à suivre son exemple (47). Apollon étant le soleil, d'après ces savants interprêtes, et Neptune l'eau, la modération du premier, qui ne voulut pas s'engager dans un combat avec l'autre, montre qu'il ne faut jamais oublier les bienfaits qu'on a reçus, puisque le soleil, sachant trop bien qu'il tire sa principale nourriture des vapeurs aqueuses, ne voulût pas combattre un élément auquel il avoit de si précieuses obligations (48). Jupiter, qui ne voulut pas dire toute sa pensée à Junon, est un avis de ne pas confier des secrets aux femmes (49), et le danger du commerce avec elles est clairement prouvé par la supercherie de cette même Junon, lorsqu'elle endormit dans ses bras le maître du tonnerre sur le mont Ida (50). Et pour se persuader que cette manière d'expliquer le poëte appartient réellement à l'époque dont nous nous occupons, on n'a qu'à voir, dans Athénée, les fragments de Dioscoride, qui fut le disciple d'Isocrate. Suivant lui, Homère, par la simplicité de la manière de vivre qu'il attribue à ses héros, par leur frugalité et leur aversion pour le luxe de la table, a voulu recommander ces vertus à ses lec-

(46) Il est évident que plusieurs de ces explications, qu'on appeloit λόγοι παιδευτικοὶ, étoient déjà connues depuis longtemps. Voyez, p. e., Eustath. ad Il. p. 111. l. 40. et 1238.

(47) Schol. Hom. Il. Ν. 176.

(48) Ib. ad Il. Φ. 468.

(49) Eustath. ad Il. p. 111. l. 40.

(50) Ib. p. 960 fin. 961 in. cf. p. 1238. cf. Schol. Il. Ξ. 315.

teurs. Le Cyclope, au contraire, est représenté par lui pris de vin et par là devenu la proie d'Ulysse, pour les convaincre des suites fâcheuses de l'intempérance. L'histoire des compagnons d'Ulysse, changés en cochons, et celle d'Elpénor a été composée par lui avec la même intention (51).

Il est évident, par ces exemples, que nous avons pris au hasard dans les ouvrages des anciens interprètes d'Homère, que sa lecture, bien que très recherchée, ne portoit pas toujours les fruits qu'on croiroit pouvoir en attendre. Il faut croire, à la vérité, qu'Anaxagore, lorsqu'il se donna la peine de faire observer la beauté morale de la poésie d'Homère (52), s'y sera pris autrement que les scholiastes, et que le choix que faisoient les disciples de Pythagore des vers d'Homère et d'Hésiode (53) aura été un peu plus judicieux que celui qu'en faisoit le savant Aristarque (54); aussi trouvons-nous quelquefois des passages où ces vers sont cités avec discernement et très à propos (55): mais, lorsque je pense aux invectives de Platon contre Homère, lorsque je vois

(51) Dioscor. ap. Athen. I. 15—18. Il n'est pas étonnant qu'une pareille explication laissât aux interprètes une assez grande latitude. Tandis que l'un d'eux croyoit que la fable de Mars et de Vénus devoit servir à avertir les jeunes gens de ne pas se livrer aux passions malhonnêtes (ib. 24), un autre étoit d'avis que Démodocus avoit inventé cette histoire pour montrer à Ulysse comment il devoit s'y prendre pour attraper les amants de Pénélope (ib. V. 19). Ce cinquième livre contient encore plusieurs observations à peu près de la même force que celles de Dioscoride. On y fait voir qu'Homère, par ses poëmes, a enseigné la manière de se conduire à table, qu'il a recommandé la propreté et la décence, qu'il a averti ses lecteurs de ne pas rester trop longtemps à table, etc.

(52) Phavorin. ap. Diog. Laërt. p. 35. F. *Τὴν Ὁμήρου ποίησιν εἶναι περὶ ἀρετῆς καὶ δικαιοσύνης.*

(53) Jambl. vit. Pythag. 112. (p. 93 fin.)

(54) Voyez en un exemple chez Plutarque, de aud. poët. T. VI. p. 95.

(55) P. e. dans le discours de Lycurgue contre Léocrate (Oratt. Att. T. III. p. 226), et dans celui d'Aristide adressé aux Rhodiens, pour les exhorter à la concorde (or. XLIV. T. I. p. 826 fin. 827 in.).

le jugement que porte Plutarque sur la beauté morale de la poésie d'Homère, dans son ouvrage sur la lecture des poëtes, lorsque je me rappelle que les rhapsodes, qui faisoient d'Homère leur étude journalière, étoient connus par leur vanité et par leur sottise (56), je suis forcé d'avouer que ce défaut de critique, qui nous blesse si souvent dans les anciens, lorsqu'il s'agit de l'interprétation de leurs propres auteurs, paroît avoir entravé assez souvent l'influence salutaire que sans cela la lecture des poëtes et spécialement d'Homère auroit eue infailliblement sur eux.

Réflexions qui tendent à modifier la conclusion qu'on croiroit pouvoir en tirer.

Cependant pouvons-nous supposer que les anciens aient été incapables d'apprécier le véritable mérite du plus illustre de leurs poëtes, la sublime conception de son Iliade, l'heureuse disposition des parties de son Odyssée, la force et la vérité de ses caractères, le charme inimitable de ses tableaux? Comment supposer qu'ils n'aient pas été frappés d'admiration en voyant les preuves innombrables de son amour pour la vertu, le sentiment religieux qui anime ses héros, le caractère si éminemment tragique du plan de l'Iliade, dépendant pour la plupart de la conception heureuse et sublime du caractère d'Achille, l'humanité d'Hector, la prouesse de Diomède, la force d'Ajax, la fidélité de Patrocle, les vertus domestiques dans la famille d'Alcinoüs, la simplicité naïve de Nausicaä, la chasteté de Pénélope, la délicatesse, la discrétion, la décence qu'on remarque partout, non seulement dans

(56) *Οἶσθά τι ἔν ἔθνος ἠλιθιώτερον ῥαψῳδῶν*, demande Antisthène dans le Banquet de Xénophon, III. 6. On n'a qu'à voir dans le même endroit quel fruit Nicérate avoit retiré de la lecture d'Homère, que son père lui avoit fait apprendre par coeur, afin qu'il deviendroit un *honnête homme*. Est-il possible qu'Aristote ait pu susciter la question comment Polyphème pouvoit être borgne, tandis que ni son père, Neptune, ni sa mère ne l'étoient? Schol. Od. I. 106.

les descriptions du poëte, mais aussi dans les sentiments des personnages qu'il met en scène ([57]).

Il seroit en effet étonnant que les Grecs ne se reconnussent pas eux-mêmes dans ces portraits faits d'après nature avec tant de fidélité ([58]).

Je crois que nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui a été dit, dans le volume précédent, sur la civilisation intellectuelle des Grecs, pour nous persuader que ce phénomène, qui nous paroît si étrange d'abord, s'explique assez facilement. Les Grecs avoient un sentiment exquis du beau, mais leur raison étoit peu développée. Ils goûtoient le plaisir, mais ils ne l'analysoient pas. Ils étoient pénétrés des beautés de leurs poëtes, j'en suis sûr, mais ils n'étoient pas en état de s'en rendre raison. Quelque sensibles qu'ils fussent, ils ne connoissoient pas l'æsthétique, et, aussitôt qu'ils voulurent s'en mêler, ils tombèrent, par la subtilité de leur génie et par leur amour pour les analogies et les rapprochements de tout genre, dans des erreurs qui doivent paroître le comble de l'absurdité à celui qui, quoique probablement moins en état de goûter toutes les délices dont ils jouissoient par l'extrême sensibilité de leurs coeurs, a cependant l'avantage d'avoir la tête plus froide. Mais voilà aussi la raison pourquoi il est à peu près impossible de signaler l'influence qu'ont eue sur eux les ouvrages de leurs poëtes. La nation parmi laquelle naquit un Homère, n'a pu être insensible aux beautés, ni même au but moral de ses ouvrages. Mais tout aussi peu qu'Homère lui-même eût probablement pu écrire une théorie du poëme épique, tout aussi peu ses compatriotes étoient-ils en état de se rendre

([57]) Je renvoie le lecteur à mon Essai sur la beauté morale de la poésie d'Homère.

([58]) Aussi avons-nous des auteurs qui le prouvent suffisamment par leur jugement: Aristote, p. e., dans son écrit sur l'art poétique, Longin et Dion Chrysostome, surtout dans son second discours.

raison des beautés qu'ils trouvoient dans ses ouvrages. L'Iliade et l'Odyssée n'ont pu être conçues qu'en Grèce, et parceque ces poëmes sont entièrement empreints du caractère et du génie national, ils ont sans doute contribué efficacement à entretenir chez la postérité ces sensations que le poëte n'a pu inventer, mais qui lui avoient été dictées par la nature.

D'ailleurs, lorsqu'on voit le respect que lui portoient des hommes comme Lycurgue, Pisistrate (59), Alexandre le Grand (60), Ptolémée (61), Pompée (62) et une foule d'autres non moins illustres, il faut croire que ce poëte aura aussi trouvé parmi le vulgaire des adorateurs qui fussent dignes de l'admirer. Et, quand même nous ne croirions pas que ses ouvrages fussent traduits par les Indiens et par les Perses dans leurs langues nationales, comme l'assurent quelques auteurs (63), lorsque nous voyons ses vers chantés à Athènes dans la fête des Panathénées (64), et par la suite sur le théâtre, par ordre de Démétrius de Phalère (65); lorsque nous le voyons recevant à Argos les mêmes honneurs qu'y recevoit Apollon (66); lorsqu'on nous apprend que les Borysthénites, qui vivoient au milieu des Barbares, et qui d'ailleurs ne paroissent pas avoir été grands connoisseurs en littérature, savoient presque tous

(59) Ælian. V. H. XIII. 14.

(60) Plut. Alex. 26. Strab. p. 888. *B.* Dion. Chrysost. or. II. (T. I. p. 73 sq.)

(61) Ælian. V. H. XIII. 22. Il lui fit ériger un temple.

(62) Ptolem. Hephæst. fil. V. (Hist. poët. scr. ant. p. 327.)

(63) Ælian. V. H. XII. 48. Dinon ap. Athen. XIV. 8. Dion. Chrysost. or. LIII. (T. II. p. 277.)

(64) Lycurg. c. Leocr. (Oratt. Att. T. III. p. 225 fin.)

(65) Eustath. ad Il. p. 1497. l. 30. Achille Tatius (III. 20) fait mention de rhapsodes qui récitoient les vers d'Homère sur le théâtre et qui paroissent même avoir eu des vêtements et des armes analogues à la personne qu'ils représentoient. Voyez en général sur les rhapsodes et les homéristes, Schol. Pind. ad Nem. II in.

(66) Ælian. V. H. IX. 15. Voyez, au sujet de son apothéose, l'ouvrage connu de Cuperus.

Homère par coeur, et l'adoroient à peu près comme une divinité (67); lorsqu'enfin Homère est représenté par les auteurs comme le poëte dont les ouvrages se trouvoient dans les écoles comme dans les cabinets des savants, faisant les délices des enfants et des jeunes filles comme des hommes faits et des vieillards; lorsqu'on voit qu'Homère étoit le poëte de tous les âges et de toutes les conditions (68), il seroit bien étonnant si ses poëmes n'eussent eu quelquefois l'effet qu'ils ont encore aujourd'hui sur quiconque les étudie avec discernement.

Certainement l'illustre Heeren a dit avec le plus grand droit que, tandisque d'autres nations ont été formées par des prophètes, par des législateurs, par des philosophes, les Grecs ont été instruits par un poëte. Ce ne sont pas les jugements des savants, des philosophes même les plus éclairés, qui seuls peuvent nous donner la mesure de l'impression que les chants d'Homère ont faite sur ses compatriotes. C'est l'ensemble du caractère de la nation qui en est la preuve. L'économie des ouvrages d'Homère, comme le dit encore très bien le même auteur, est basée sur les sentiments les plus propres à la nature humaine, sur l'amour paternel, sur l'amour conjugal, sur les vertus domestiques, sur le désir de la gloire; ses chants émanent d'un coeur sensible et humain: voilà pourquoi ils doivent être en harmonie avec tous les coeurs remplis des mêmes sentiments (69). L'humanité des Grecs, leurs vertus socia-

(67) Dion. Chrysost. or. XXXVI. (T. II. p. 78—80.)

(68) Voyez, à ce sujet, Heracl. Alleg. Hom. Opusc. myth. Gal. p. 408. Dans le roman d'Achille Tatius on trouve une jeune fille qui chante les vers d'Homère. II. 1 in. On connoît l'indignation d'Alcibiade contre un maître d'école qui ne possédoit aucune rhapsodie d'Homère. Plut. Alcib. Æl. V. H. XIII. 38. Dans quelques villes la loi avoit prescrit qu'on fît apprendre par coeur aux enfants le catalogue des vaisseaux. Eustath. ad Il. p. 199. l. 50.

(69) Heeren, Histor. Werke, T. XV. p. 142, 143. Isocrate avoue que ses compatriotes aimoient mieux lire des récits de combats et d'aventures que des préceptes de morale (qu'ils préfé-

les, les chefs-d'oeuvre de leurs artistes sont, en partie au moins, l'ouvrage d'Homère. Certes aucune autre nation n'avoit produit un poëte qui lui ressemblât, mais aussi chez aucune autre nation l'influence de ses chants divins n'eût été aussi efficace ni aussi durable; mais la manière dont elle agit échappe à nos recherches: elle n'est visible que par ses résultats.

Il étoit indispensable de parler d'une manière détaillée du coryphée des poëtes grecs. On n'exigera pas que nous nous occupions aussi longtemps de chacun de ses successeurs. Aussi, comme nous venons de le dire, cela ne se comporteroit nullement avec la nature de cet ouvrage.

La poésie des Grecs étoit d'abord religieuse. Les hymnes d'Olen, de Pamphus, de Linus et d'Orphée, n'étoient probablement que l'expression naturelle d'une âme sensible qui, touchée de respect et d'amour pour la divinité, s'élevoit vers elle en accents encore foibles et dénués de tout ornement. Le désir de célébrer la gloire des hommes rendit la poésie historique. Orphée paroît en avoir donné l'exemple. L'expédition des Argonautes, les travaux d'Hercule et ceux de Persée, les hauts faits de Thésée, les malheurs d'OEdipe, la guerre de Thèbes et celle de Troye, les aventures des héros qui retournèrent en Grèce, surtout celles d'Ulysse, fournirent aux poëtes les sujets de leurs compositions, qu'ils chantoient dans les festins, comme le faisoient, dans le moyen âge, les troubadours et les ménestrels. Créophyle et Asius de Samos, Cercops et Arctinus de Milet, Euméle de Corinthe, Léschès de Lesbos et plusieurs autres, qui faisoient partie du cycle poétique, inventé par la suite pour les distinguer des autres

roient τὸ μυθῶδὲς au ὠφέλιμον, ad Nicocl. or. Att. T. II. p. 27.). Or donc, quel poëte a pu être plus profitable aux Grecs que celui qui, en se conformant à leurs goûts, leur donnoit en même temps les leçons les plus utiles? Il me fâche que je n'ai pu lire Böttiger, de vi quam habuit Homeri lectio in Graecorum animos.

poëtes, ne nous sont malheureusement connus que par quelques fragments épars, à peine suffisants pour nous faire juger de la nature de leurs ouvrages ([70]). Homère est le seul de ces poëtes dont les poëmes aient été conservés; et, à en juger par la vénération presqu'exclusive qu'avoient les anciens pour sa mémoire, il paroît qu'il n'a pas seulement surpassé de bien loin ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, mais aussi qu'aucun de ses imitateurs n'a pu atteindre à la hauteur à laquelle il a su s'élever.

Les deux genres dont nous venons de parler appartiennent à la période précédente, mais ce n'est que dans celle dont nous nous occupons ici que nous trouvons des faits assez certains pour nous mettre à même de juger de l'impression qu'ils ont pu faire. La poésie religieuse et épique étoit la poésie de la Grèce monarchique. Après l'introduction d'un système de gouvernement plus libéral, dans les différents états de la Grèce, et surtout après que, par la fondation des colonies, l'esprit de liberté se fût répandu dans l'Asie-Mineure et dans la Grande Grèce, l'élan poétique qui jusqu'alors avoit servi presqu'exclusivement à la religion et à la gloire des princes, commença à se diriger vers l'expression des sentiments individuels. La poésie, qui jusqu'alors avoit été objective (s'il m'est permis de me servir de cette expression) et historique, devint subjective et lyrique. Les poëtes, qui avoient célébré jusqu'alors les dieux et les héros, commençoient à exprimer les sensations que leur inspiroient à eux-mêmes l'amour ou la haine, le bonheur ou les calamités de la vie humaine, l'admiration

([70]) Voyez, à ce sujet, C. G. Müller, de cyclo Græcorum epico, Lips. 1829. et F. Wüllner, de cyclo epico, Monac. 1825. M. Tychsen, dans son édition de Quintus Smyrnæus, à l'aide des renseignements qui se trouvent dans Photius et des tableaux de la Tabula Iliaca, a ressuscité, pour ainsi dire, une partie de ces ouvrages perdus.

de la vertu ou l'indignation qu'ils ressentoient, en voyant les injustices des tyrans et les vices ou les erreurs de leurs concitoyens. Voilà l'origine d'une foule de nouveaux genres, du lyrique proprement dit, de l'érotique, du didactique, de l'élégie, de la satire.

Malheureusement encore nous avons perdu la plus grande partie de ces ouvrages, souvenirs précieux du développement de la civilisation morale et religieuse d'une période qui nous est presqu'entièrement inconnue.

Archiloque, Tyrtée, Alcman, etc.

Toutefois les fragments qui nous ont été conservés de ces poëmes et les renseignements que nous en donnent les auteurs qui ont eu le bonheur de les connoître, nous mettent en état de nous former au moins quelque idée tant de leur mérite que de l'influence qu'ils ont pu exercer sur les notions morales et religieuses des Grecs.

Pour autant que nous pouvons en juger par les fragments qui nous en sont restés, les satires et les autres compositions d'Archiloque, que l'antiquité plaçoit à côté d'Homère, par l'ingénuité avec laquelle il y avouoit ses fautes, par ses exhortations à la patience dans l'adversité, à la modération dans le bonheur, par la description sublime qu'il fait de la puissance et de la justice des dieux, auroient sans doute pu contribuer efficacement à arrêter le débordement des moeurs, si la virulence excessive de ses réprimandes, qui avoient quelquefois des suites fatales, si le peu de réserve qu'il mettoit à caractériser les vices, et plus encore ses propres déréglements n'en avoient diminué considérablement l'effet (71). Et cependant l'antiquité entière fait l'éloge d'Ar-

(71) Dion Chrysostome est d'avis que les satires d'Archiloque étoient plus utiles aux moeurs que les poëmes d'Homère. Malheureusement nous ne pouvons pas vérifier cette assertion, mais il nous est toujours permis de soupçonner que des poëmes qui portent des marques aussi certaines de l'amour de la vertu et du sentiment

chiloque, sa mémoire a été célébrée par des honneurs presque divins, et Platon lui-même, qui se montre si sévère envers Homère, n'hésite pas à lui assigner le palme de la sagesse. Encore une fois, nous n'osons juger d'une matière qui nous est si peu connue : mais, s'il en est comme nous avons osé le soupçonner, en parlant d'Homère, ce seroit une nouvelle preuve que l'enthousiasme pour le mérite du poëte a empêché les Grecs de s'arrêter au caractère moral de ses productions ([72]). A en juger par une épigramme de Théocrite, les satires d'Hipponax auroient eu, sous ce rapport, une tendance vraiment salutaire, puisque ce ne furent suivant lui que les méchants qui avoient à craindre sa causticité ([73]).

Mais, si ici encore nous devons nous contenter de simples conjectures, les rapports unanimes des auteurs anciens ne nous permettent pas de douter de l'effet qu'a produit sur les âmes des Grecs la poésie destinée à enflammer le courage de la jeunesse dans les combats. Nous ne possédons, il est vrai, que des fragments épars des chants guerriers d'Alcée et de Télésilla, dont le premier tâcha de ranimer dans les coeurs des Lesbiens, ses compatriotes, l'amour de la liberté et le courage pour résister aux tyrans de Mitylène ([74]), comme l'autre excita les Argives, ses concitoyens, à se défendre avec valeur contre les Spartiates : mais la noble simplicité qui règne dans les poésies de Tyrtée, les vives exhortations qu'on y

d'humanité et de décence qui animoient l'auteur ne doivent pas avoir eu une influence moins salutaire que les satires virulentes d'un homme dont la manière de vivre prouvoit assez qu'il n'avoit de l'aversion pour le vice que lorsqu'il faisoit des vers.

([72]) Voyez l'édition des fragments d'Archiloque de M. J. Liebel. Cf. Fuhrmann, Handl. tot de kennis der klass. Letterk. T. I. p. 287 sq., et Schoell, Gesch. d. griech. Litt. T. I. p. 147 sq.

([73]) Voyez cette épigramme citée par Welcker, dans son édition des fragments d'Hipponax et d'Ananius, p. 6.

([74]) Alcæi Mitylen. fragm. ed. A. Matthiæ, Lips. 1827. Cf. Max. Tyr. or. XXXVII. (T. II. p. 209.)

trouve au courage, à l'amour de la patrie, au respect pour la vieillesse, les motifs même par lesquels ces leçons y sont renforcées, joints aux effets connus de la musique sur le coeur d'un peuple encore peu civilisé, doivent nous convaincre pleinement de la vérité des témoignages de l'antiquité sur l'effet surprenant que ce genre de poésie avoit sur les âmes des anciens Grecs ([75]).

L'examen des ouvrages des poëtes qui célébroient les doux transports de l'amour et les délices de la vie sociale semblent moins appartenir à la tâche que nous nous sommes imposée. Et cependant, les sublimes Parthénies d'Alcman ([76]), la douce mélancolie qui règne dans les élégies de Mimnerme ([77]), l'aimable insouciance, la naïve simplicité d'Anacréon, l'élévation et la force

([75]) Voyez surtout Klotz, Tyrtæi fragm., p. 137 sq. et les auteurs qu'il cite. Suivant l'opinion la plus généralement reçue, nous ne possédons que quelques fragments des élégies de ce poëte, et les ἐμβατηρία ou chants guerriers, que les Spartiates auroient chantés, marchant au combat, ont péri entièrement (Schoell, Gesch. d. griech. Litt. T. I. p. 141); cependant M. Francke (Callinus etc. p. 200) croit avoir retrouvé un fragment d'un semblable poëme parmi les morceaux qui nous sont restés de Tyrtée. Le seul fragment que nous possédions de Callinus, et qui, suivant Francke, appartenoit à un poëme qu'il avoit composé pour les Éphésiens, du temps de l'invasion des Cimmériens en Asie, lui est disputé par Klotz, qui l'attribue à Tyrtée. Voyez, sur l'admiration des Spartiates pour les vers de Tyrtée, Lycurg. c. Leocr. (Or. Att. T. III. p. 227).

([76]) Nous en possédons encore quelques vers, qui doivent nous faire déplorer amèrement la perte de ses ouvrages. Alcmanis lyrici fragm. ed. F. T. Welcker.

([77]) N. Bachius, Mimnermi fragm., Lips. 1826. Stésichore, qui le premier revêtit de formes lyriques les sujets épiques, et dont les anciens louent la gravité et les nobles sentiments, ne dédaigna pas de consacrer sa lyre à célébrer les doux transports de l'amour. Voyez Stesichori fragm. ed. O. F. Kleine, Berol. 1828. Mais aucun poëte ne paroît avoir exprimé ce sentiment avec autant de chaleur qu'Ibycus, qu'on appeloit pour cela ἐρωτομανέστατος. L'antiquité le met au même rang qu'Archiloque et Pindare. Voyez Ibyci fragm. ed. F. G. Schneidewin. Gott. 1833.

de sentiment de la noble Sappho, quel enthousiasme n'ont elles pas dû exciter. Et, quant au rapport moral et religieux, la confiance intime de Sappho dans le pouvoir de Vénus, que respire son ode à cette déesse, l'amour maternel de la fille de Dione pour celle qui l'adore, le ton vraiment divin de ce petit poëme le rend mille fois plus propre à exciter des sentiments nobles et élevés dans l'âme des lecteurs que la foule d'explications absurdes par lesquelles on a tâché de voiler les inconséquences de la mythologie grecque, mais qui ne pouvoient avoir réellement d'autre effet que de changer des hommes pénétrés de l'amour de la divinité en véritables athées ([78]).

Mais c'est surtout des poëtes didactiques qu'il semble que nous soyons en droit d'attendre une influence marquée sur les moeurs de leurs compatriotes.

Hésiode.

Le seul auteur didactique dont nous possédions des ouvrages complets est Hésiode. Son nom s'associe à celui d'Homère, comme auteur de la mythologie grecque; aussi sa Théogonie, le seul ouvrage de ce genre qui nous ait été conservé, a sans doute contribué beaucoup à rendre le système de la théologie grecque plus complet, et surtout à y apporter de l'ordre et une disposition régulière des parties, qualités qui, par la nature différente du poëme épique, ne pouvoient se trouver à ce point dans la poésie d'Homère. Cependant nous trouvons déjà dans la Théogonie un commencement de cette philosophie absurde qui tâchoit d'expliquer ce qui n'avoit besoin que d'être su, et d'excuser ce qui n'avoit pas besoin de pardon. Le poëme dans lequel Hésiode se plaint des injustices de

([78]) Grâces aux recherches des savants qui se sont occupés de connoître la vie et les aventures de ce sublime auteur, il n'est resté, de toutes les accusations dont on a souillé sa mémoire, que son amour pour le beau Phaön. Voyez Sapphonis fragm. ed. C. F. Neue, Berol. 1827, et les auteurs cités par lui ainsi que par Schœll, Gesch. d. griech. Litt. T. 151 sq.

son frère Persès, contient, outre une foule de préceptes sur l'économie rurale et l'agriculture, plusieurs leçons de piété, de justice, d'indulgence pour les erreurs de nos semblables, de compassion pour leurs infortunes, de bienveillance, d'humanité et de prudence dans diverses circonstances de la vie humaine, qui ne peuvent manquer d'inspirer à tout lecteur sensible de l'estime pour l'auteur, et qui d'ailleurs auront toujours pour lui un puissant attrait par la simplicité et la naïveté de la diction. Il est donc à présumer que ces qualités louables n'auront pas été moins appréciées de ses contemporains (79); quoiqu'il faille avouer que non seulement la tendance vers l'allégorie dont nous venons de parler et l'amertume qui règne dans ce poëme, causée par le souvenir des injustices dont l'auteur avoit été l'objet, mais surtout le défaut de goût et de génie poétique qu'on y remarque plusieurs fois, aient dû diminuer considérablement l'effet de la morale, bien qu'elle soit ordinairement plus pure que celle qu'on trouve dans Homère (80).

Les Fabulistes. Ésope.

Mais parmi les poëtes didactiques il n'y en a certainement point qui aient rendu des services aussi signalés à l'éducation de la nation, que ceux qui, unissant l'utile à l'agréable, faisoient goûter leurs préceptes d'autant plus facilement qu'ils paroissoient moins avoir l'air de vouloir en donner. On comprend que je veux parler des fabulistes. Isocrate dit quelque part que ses compatriotes ne recherchoient rien avec autant d'avidité dans leurs poëtes que les contes, et qu'ils les préféroient de beaucoup aux leçons utiles; d'où il conclut que les poëtes qui, sans dédaigner la forme la plus agré-

(79) Hésiode, Théognis, Phocylidès sont nommés *ἀρίστοι συμβέλοι τῷ βίῳ τῷ τῶν ἀνθρωπων.* Isocr. c. Nicocl. Or. Att. T. II. p. 26.

(80) Voyez, sur la philosophie d'Hésiode, H. A. Rhode, de vett. poët. sapientia gnomica, p. 264—270.

able au peuple, savoient pourtant lui être utiles sans qu'il s'en aperçût, sont ceux qui méritent le plus notre éloge. Nous savons, et nous avons d'ailleurs pu nous en convaincre par les preuves alléguées dans le commencement de cet ouvrage, que la simplicité naïve des anciens Grecs, qui leur a été propre en quelque sorte dans toutes les périodes de leur existence comme nation, leur fit trouver un plaisir extrême aux expressions figurées et enveloppées, qui, en excitant l'attention et en obligeant celui qui les écoute à se donner quelque peine pour en saisir le sens, le récompense doublement par la conviction de sa propre sagacité, aussitôt qu'il y est parvenu. Nous avons déjà parlé alors des métaphores et des énigmes, et nous aurons occasion d'en revenir à ce sujet dans la suite. Les fables offroient le même avantage: tout en amusant le lecteur, elles l'obligeoient à faire des efforts pour saisir l'idée qui sert de base à la narration ([81]).

Quant aux fables les plus anciennes, celles qu'on trouve chez Hésiode et chez Hérodote, nous en avons déjà fait mention auparavant ([82]). Il est remarquable combien ce goût s'est soutenu en Grèce. On trouve des fables chez tous les auteurs, et, ce qui n'est pas moins remarquable, il y en a peu qui ne soient attribuées à Ésope; preuve évidente, ce me semble, de l'impression que cette manière d'instruire la multitude a faite sur les esprits.

([81]) L'abondance de la matière nous force, dans cette seconde partie de notre ouvrage, de séparer ce qui, dans la première, pouvoit être présenté sous un coup-d'oeil général; raison pourquoi nous dirons ici quelque chose des fables, tandis que nous réserverons ce que nous avons à dire au sujet des sentences, pour le chapitre où nous passerons en revue les principaux philosophes de la Grèce. Quant aux énigmes et aux pratiques parlant aux sens, nous trouverons la meilleure occasion d'en parler, lorsqu'il sera question des cérémonies symboliques du culte.

([82]) T. I. p. 302, 303.

L'existence douteuse elle-même du premier fabuliste n'a pu empêcher qu'on lui attribuât toutes les inventions des siècles suivants dans le genre qu'il paroît avoir été le premier à cultiver avec quelque succès. L'on trouve des fables d'Ésope chez les philosophes ([83]), chez les rhéteurs ([84]), chez les poëtes; et le grand nombre de ces compositions rassemblées par divers auteurs anciens, augmentées prodigieusement par la suite ([85]), peuvent nous convaincre combien ce genre de poésie étoit conforme au goût des habitants de la Grèce. Aussi Apollonius, dans Philostrate, préfère-t-il les fables d'Ésope aux traditions de la mythologie; et je ne crois pas qu'on sera tenté de désapprouver ses motifs ([86]). On employoit non seulement la fable dans l'entretien familier, pour expliquer sa pensée ([87]), non seulement les philo-

([83]) Voyez, p. e., Plut. Arat. 30 fin., de sanit. tuend. T. VI. p. 520, Conjug. præc. ib. p. 527, de frat. amor. T. VII. p. 910, anim. an corp. affect. sint pejor. ib. p. 949, Consol. ad ux. T. VIII. p. 405. Voyez, p. e., cette dernière: comme elle est spirituelle et vraie, et comme elle a dû être utile. Lorsque Jupiter distribua des honneurs aux dieux, la Tristesse lui en demanda aussi. Jupiter lui permit d'accepter tous les hommages qu'on lui rendroit, mais seulement de ceux qui les rendroient volontairement. Voyez encore Symp. I. 1. T. VIII. p. 427, an seni sit ger. resp. T. IX. p. 158, Reip. ger. præc. ib. p. 217, adv. Stoic. T. X. p. 405.

([84]) Voyez, p. e., Dion. Chrysost. or. XII. (T. I. p. 373) or. XXXII. (ib. p. 684). Quelle aimable simplicité et quelle vérité incontestable dans cette fable où les yeux, jaloux de la bouche, voulant goûter du miel qu'on donne à celle-ci, deviennent rouges et enflammés, or. XXXIII (T. II. p. 7). Max. Tyr. Diss. III. (T. I. p. 29) Diss. XXI. (T. I. 404). Dans un autre endroit il appelle une fable inventée par lui-même un conte dans le genre du Phrygien (Diss. XXV. 2. T. II. p. 4); une autre fois il donne ce nom à un mythe dans la manière de Platon (Diss. XXXVI in. T. II. p. 178 sq.). Libanius s'est aussi amusé à ce genre de composition. T. IV. p. 853 sq. ed. Reisk.

([85]) Voyez, sur ces collections et les différentes éditions des Fables d'Ésope, Schoell, Gesch. d. griech. Literatur, T. I. p. 179—184.

([86]) Philostr. Vit. Apoll. V. 14, 15. cf. Icon. I. 3.

([87]) Achill. Tat. II. 21 sq. Plut. VII. Sap. conv. T. VI. p. 568 fin. 569. Ilgen. Scol. IX.

sophes en faisoient usage dans leur enseignement et dans leurs écrits (88), mais plusieurs fois les hommes les plus illustres se sont servis de ces fictions, dans les circonstances les plus importantes, comme d'un moyen efficace pour frapper les esprits et pour obtenir les suffrages de la multitude.

Le poëte Stésichore, pour avertir ses concitoyens du danger qui les menaçoit de la part de Gélon, qui ne les protégeoit contre les aristocrates que pour les asservir d'autant plus facilement dans la suite, leur conta la fable du cheval qui, pour atteindre le cerf qui troubloit l'eau de la fontaine où il avoit coutume de se désaltérer, implora le secours de l'homme, qui, après avoir tué le cerf, retint le cheval dans la servitude à laquelle il l'avoit soumis, sous prétexte de l'aider à perdre son ennemi (89).

Thémistocle, pour fermer la bouche aux présomptueux qui en sa présence osoient se glorifier de leurs succès, leur dit que le lendemain de la fête (ἡ ἐπίβδα) s'étant glorifié en présence de la fête elle-même, celle-ci lui répondit : Mais, où donc serois-tu, si je n'y avois été moi. C'étoit à dire, si je n'y avois été du temps de la guerre avec les Perses, où seriez vous, vous autres (90)?

Lorsqu'Alexandre le Grand avoit exigé que les Athéniens missent en son pouvoir Démosthène et plusieurs autres orateurs, ce grand homme se compara lui-même et ses compagnons d'infortune aux chiens que les brebis vouloient livrer aux loups (91).

(88) P. e. Socrate, Xenoph. Mem. II. 7. 13 sq. La fable du règne de Saturne dans le Politicus, celle d'Aristophane dans le Banquet, celle de Prométhée dans le Protagoras de Platon.

(89) Conon, narr. XLIV. Hist. poët. scr. ant. ed. Gal. p. 289 sq. cf. Fab. Æsop. ed. C. E. C. Schneid. p. 157, où le tyran est appelé Phalaris.

(90) Plut. de fort. Rom. T. VII. p. 272.

(91) Plut. Demosth. 23. Voyez une autre fable, par laquelle Phocion répondit aux demandes injustes du peuple, Plut. Phoc. 9.

Eumène, pour prémunir ses compagnons d'armes contre les promesses perfides d'Antigonus, leur raconta la fable de l'homme qui, ayant exigé que le lion se fit couper les ongles et arracher les dents avant qu'il lui donnât sa fille en mariage, l'assomma à coups de bâton, aussitôt qu'il le vit en cet état ([92]).

Il seroit facile d'augmenter le nombre de ces exemples, mais il est temps d'en revenir aux poëtes.

Solon, Simonide, Théognis.

Lorsque nous voyons les Athéniens transportés d'enthousiasme par les vers de Solon, au point de révoquer l'arrêt fatal qui menaçoit de la peine de mort quiconque oseroit faire la proposition d'attaquer l'île de Salamine, nous sommes forcés de croire qu'ils n'auront pas été insensibles aux leçons d'honnêteté et de justice, aux exhortations à maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'état, aux admonitions à la confiance dans le pouvoir et dans la justice des dieux immortels, qu'on trouve en foule dans la poésie simple et persuasive du législateur d'Athènes. A en juger d'après les événements qui suivirent, il paroît que les vers de Solon, aussi peu que ses sages ordonnances, n'ont pu réprimer l'esprit turbulent de ses concitoyens; mais, quoique les Athéniens en général n'en aient pas retiré tout le fruit qu'on croiroit pouvoir en attendre, il est pourtant permis de supposer que plusieurs d'entr'eux auront été frappés de la manière dont le poëte expose les suites funestes de l'injustice, de la cupidité et de la perversité des hommes, qui, se fiant au bonheur dont ils jouissent, ne pensent pas à l'inconstance des choses humaines et à leur propre fragilité. Et, lorsque Solon leur représentoit que la colère de Dieu n'est pas comme la colère du foible mortel, qui s'enflamme et qui s'appaise sans aucune raison; que la divinité n'oublie jamais de punir le coupa-

([92]) Diod. Sic. T. II. p. 336 fin. 337 in.

ble, quel que soit le temps qui se soit écoulé depuis le forfait commis, et qu'elle ne manque jamais de l'atteindre, quelques précautions qu'il ait prises pour se soustraire à ses yeux; lorsque d'un autre côté il leur dépeignoit avec de vives couleurs le bonheur du juste, et les récompenses qui attendent celui qui se rend digne de l'approbation de la divinité, il est presque impossible de croire que ces salutaires remontrances n'aient eu quelquefois au moins l'effet que l'auteur avoit voulu produire. Ce qui est certain c'est que les Athéniens admiroient les vers de Solon presque à l'égal de ceux d'Homère, que longtemps après on faisoit apprendre par cœur ses gnomes à la jeunesse dans les écoles, et qu'on écoutoit toujours avec enthousiasme les pièces de théâtre remplies de ces mêmes réflexions sur l'inconstance du sort, sur la fragilité du bonheur, sur l'incertitude de la vie humaine, qui reviennent si souvent dans les poésies de Solon (93).

Il est très probable d'ailleurs que la philosophie douce et souvent enjouée de Solon, et même que l'exquise sensibilité et le ton éminemment tragique, qui chez Simonide de Céos est adouci par une soumission remarquable à la volonté des dieux (94), auront bien plus touché leurs contemporains que l'austérité et la sévérité de l'orgueilleux Théognis, qui, par la dureté de son jugement sur les actions humaines, a dû convaincre ses lecteurs que ce fut plutôt l'amour-propre blessé de l'aristocrate que l'indignation du philosophe qui lui dicta ses vers. Toutefois ici encore la sagesse, la piété, l'amitié, la justice, l'amour de la vérité, la tempérance sont prêchées avec chaleur et accompagnées de réflexions très judicieuses sur la prudence

(93) Voyez Solonis carm. quæ supersunt, etc. ed. Nic. Bachio, Bonn. 1825, et C. A. Abbing, de Solonis laudibus poëticis, Traj. ad Rh. 1825.

(94) Voyez Gaisford, Poët. gr. min. T. II. La plainte de Danaë, dont nous sommes assez heureux de posséder une partie, est un véritable petit bijou. Voyez ib. p. 360.

à observer dans la société, sur la manière la plus sage de régler sa conduite dans les différentes circonstances, soit favorables soit désavantageuses, de la vie humaine [95]. En un mot, tandis que les philosophes commençoient à s'occuper de questions abstraites et sans aucun intérêt pour la vie active, les poëtes de la Grèce préparoient la voie au divin Socrate, et enseignoient dans leurs poëmes cette modération, cette nécessité d'éviter les excès de tout genre, cette obligation à surveiller et à contenir ses passions, cet amour de la décence, cette philosophie, en un mot, si sévère et si aimable à la fois, cette véritable sagesse pratique, qui fait le principal mérite des leçons inestimables du plus sage et du plus vertueux des Hellènes.

Pindare.

Mais de tous les poëtes grecs il n'en est peut-être aucun dont les ouvrages étoient si propres à donner une direction salutaire aux idées morales et religieuses de ses compatriotes que Pindare. Comme Homère est pour nous le poëte épique par excellence, comme Hésiode est le représentant des poëtes didactiques, Pindare est le seul lyrique dont nous possédions un nombre suffisant de productions pour nous donner une idée de ce genre. Le grave Bacchylidès, le jovial Philoxène, le tendre Antimaque, les deux Mélanippide, Corinne, Praxille, Myrtis, tous sont perdus pour nous; et il faut avouer (pour le dire en passant) que, si, par les foibles débris de tant de monuments de l'antiquité,

[95] M. Welcker, par la disposition ingénieuse des fragments de Théognis, dans son édition de ce poëte, nous a mis en état de juger de leur mérite moral, et nous défend surtout de condamner le poëte à cause de quelques expressions un peu libres et de quelques maximes condamnables qu'on y trouve, parcequ'il paroît (grâces aux soins de M. Welcker) que ce sont des vers détachés dont il est presque impossible de juger. On peut dire la même chose de quelques passages de Solon. Au reste je renvoie le lecteur à ce qui a été dit relativement à ces deux poëtes, dans le volume précédent.

il nous est permis de juger de la valeur de ce que nous avons perdu, la fortune a été bien avare à notre égard, tandis qu'en contemplant les trésors que nous possédons encore, il faudroit louer sa prévoyance, qui semble nous avoir réservé ce qui étoit le plus excellent dans son genre.

Revenons à Pindare. L'anthropomorphisme d'Homère est celui des anciens Grecs, simple, ingénu, sans malice comme sans désir de s'excuser, et rélevé par les sentiments les plus purs d'humanité et de décence; celui d'Hésiode est celui du philosophe qui commence à entrevoir que ces dieux si semblables aux hommes ne pourront pas toujours se maintenir dans la place élevée que leur avoit assignée la naïve crédulité d'un âge encore barbare et peu cultivé. Pindare n'excuse pas l'anthropomorphisme, il ne tâche pas de le voiler par des allégories, mais il le représente d'une manière qui nous fait comprendre comment un coeur vraiment religieux pouvoit écouter sans scandale ces fables souvent absurdes et ridicules. Chez lui les amours des dieux deviennent la source des bienfaits les plus précieux accordés au genre humain. Non seulement il choisit parmi les traditions des siècles passés celles qui conviennent le mieux à la dignité des dieux, mais il les ennoblit par les sentiments les plus élevés, les plus dignes de la divinité. Leur pouvoir aussi bien que leur bienveillance envers le genre humain, leur justice ainsi que leur clémence le remplissent à tout moment d'un saint respect et d'une confiance sans bornes, qui, tout persuadé qu'il est de l'inconstance de la fortune et de la fragilité des foibles mortels, le rend modeste dans le bonheur et lui fait trouver les consolations les plus efficaces dans l'adversité. Ajoutez à ces traits caractéristiques de sa poésie, les preuves innombrables de son amour pour la vertu, de son humanité, de la douceur de son âme, de son dévouement pour ses amis, de la délicatesse de son sentiment: et je crois qu'on sera

d'accord avec moi, lorsque je répète ce que j'en ai dit dans une autre occasion, que les Grecs devoient se sentir heureux d'être célébrés par un poëte qui apprécioit si bien la vertu et qui savoit la louer avec tant de goût et de délicatesse, et que, si quelque chose a pu agir avantageusement sur la moralité d'un peuple, ce furent surtout des chants comme ceux de Pindare, remplis des sentiments les plus purs de religion et de vertu, des chants qui célébroient les éloges des victoires auxquelles la patrie entière du vainqueur prenoit part, et qui par conséquent devoient venir à la connoissance de tout le monde [96].

Les poëtes tragiques, surtout Sophocle.

Il est remarquable comment, dans le développement du caractère des Grecs et de leurs idées religieuses, les causes et les effets s'enchaînent mutuellement. La poésie qui, après s'être occupée à chanter les louanges de la divinité, avoit célébré la gloire des humains, ou exprimé les sensations d'un coeur tendre ou touché par les malheurs qui l'accabloient, cette poésie redevint toute religieuse, pour faire entendre des chants d'allégresse en l'honneur du plus bienfaisant des dieux de l'Olympe, et, redescendant une seconde fois au niveau des choses humaines, elle fut réduite par le sentiment tragique à oublier les triomphes du fils de Jupiter, pour déplorer les infortunes de la race humaine. La religion donna naissance aux arts de la Grèce, ainsi qu'aux différents genres de poésie qui y furent cultivés, et les productions de ses artistes et de ses poëtes servirent à entretenir et à ennoblir le sentiment religieux qui leur en avoit inspiré l'idée. Mais encore (et ceci mérite notre attention, comme faisant ressortir un trait saillant du caractère des Grecs dont nous avons déjà eu l'oc-

[96] Essai sur la beauté morale de la poésie de Pindare, surtout p. 120.

casion de parler), mais encore, tout en permettant aux hommes de pleurer leurs infortunes, les gaies divinités de la Grèce ne pouvoient s'accommoder ni de plaintes ni de larmes, et, lorsque la tragédie avoit envahi le domaine consacré au dieu folâtre des champs et des vendanges, on inventa la satyre, afin que les hommes n'oubliassent pas entièrement la divinité [97].

La poésie épique naquit dans les premiers siècles de la Grèce; l'origine de la poésie lyrique date de celle des républiques libres et des colonies; mais on a vu ces genres cultivés avec succès dans d'autres circonstances, dans d'autres âges, bien différents de ceux qui les virent naître: la poésie dramatique, telle que nous la connoissons dans le beau siècle d'Athènes, n'appartient qu'à la démocratie, dans l'apogée de son pouvoir. L'école d'Alexandrie, la période romaine même a vu naître des poëmes épiques, quoique bien inférieurs à ceux de l'incomparable Homère; Callimaque composa des hymnes, Philétas des élégies, longtemps après qu'Athènes fût descendue du faîte de sa grandeur: mais ce fut envain que le monarque de l'Égypte ordonna de ressusciter la tragédie parmi un peuple servile et avili; et la comédie avoit déjà perdu de son ancien esprit de liberté, avant que la liberté elle-même fût entièrement éteinte.

Depuis Solon jusqu'au siècle de Socrate une foule de poëtes tragiques se disputoient le prix dans les fêtes célébrées régulièrement à Athènes en l'honneur de Bacchus. De tous les ouvrages de ces auteurs, dont plusieurs en composèrent par centaines, il ne nous en reste que trente-trois conservés en entier. Mais ce que nous possédons est suffisant pour nous mettre en état de juger du génie de la Muse tragique de l'ancienne Grèce et de l'effet qu'elle a pu produire.

(97) Ἵνα μὴ δοκῶσιν ἐπιλανθάνεσθαι τοῦ Θεοῦ.

J'ai dit que la poésie dramatique n'appartient qu'à la démocratie. J'ajouterai que la tragédie n'appartient qu'à la Grèce. C'est à dire que, quelque grand que puisse paroître le mérite des Racine et des Corneille, des Vondel et des Shakspeare, nulle autre tragédie n'est aussi véritablement tragique que celle de la Grèce, ni, comme elle, basée sur la conviction de l'intervention de la divinité dans les choses humaines. Et voilà exactement les deux qualités caractéristiques qui constituent en grande partie la beauté morale des ouvrages d'Éschyle et de Sophocle, et qui les rendirent si éminemment propres à exercer sur les âmes des sensibles Athéniens une influence dont nous pouvons à peine nous former une idée. Nous en avons cité les preuves, lorsque nous avons parlé du sentiment du tragique comme trait distinctif du caractère des Grecs. Ajoutons que la seconde qualité dont nous venons de parler, et qui elle-même ne contribuoit pas peu à fortifier l'impression que les notions tragiques devoient produire, l'intervention de la divinité, donne surtout à la tragédie des Grecs un haut degré d'intérêt, considérée dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation morale et religieuse. Dans la tragédie moderne l'action se passe ordinairement entre les hommes. Ce sont leurs passions, leurs intérêts, leurs entreprises qui forment l'intrigue et amènent le dénouement. Dans la tragédie grecque on voit ces passions et ces intérêts toujours subordonnés à la providence, sans que celle-ci fasse pour cela aucune infraction à la liberté individuelle des personnes agissantes. Dans la tragédie grecque on voit toujours les humains en rapport avec le gouvernement suprême des dieux immortels : ce gouvernement influe sur leurs actions, ils reconnoissent eux-mêmes son pouvoir, et, bien que leurs passions les empêchent souvent de s'y conformer ou de croire à ses prédictions, l'issue démontre toujours qu'il est impossible d'éviter ce que le destin ou la volonté des dieux a résolu,

et cela par la raison très simple que le caractère et les passions des hommes contiennent les éléments de ce qu'ils seront obligés de faire dans une circonstance quelconque, et par conséquent de ce qui arrivera infailliblement, sans qu'ils y aient été forcés par aucune cause extérieure.

Il n'est pas étonnant après cela de voir les poëtes tragiques influer puissamment sur la religion populaire. Si Homère et Hésiode ont montré aux Grecs la forme et les attributs des dieux, les poëtes tragiques leur ont fait connoître les héros les plus dignes d'être adorés (98).

Non seulement l'esprit de la tragédie grecque est religieux, non seulement on y trouve les réflexions les plus sublimes sur la justice divine, sur les récompenses qu'elle accorde à la vertu, sur les peines qu'elle prépare à l'impiété et à l'injustice, sur les moyens imprévus par lesquels elle humilie l'insolence des mortels orgueilleux : mais l'essence même de ce genre de poésie consiste dans la conviction de l'influence qu'exerce constamment sur les choses humaines la providence divine; et sous ce rapport nos tragédies, et notre poésie en général, comparées à celles des Grecs, méritent réellement le nom de profanes. Or, je crois que quiconque connoît les ouvrages des Éschyle et des Sophocle, m'avouera facilement qu'il est impossible de s'imaginer une manière plus convenable d'atteindre le but qu'ils se proposoient. Il est inutile de dire que les tragédies de Sophocle sont des chefs-d'oeuvre achevés. Personne n'en doute, j'espère. Mais il est nécessaire, pour le sujet dont nous nous occupons, de le répéter à cause de leur influence sur la civilisation morale et religieuse

(98) Dion Chrysostome (or. XV. T. I. p. 448. med.) l'assure positivement. *Οὓς γὰρ ἐκεῖνοι ἀποδεικνύουσιν ἥρωας, τούτοις φαίνονται ἐναγίζοντες ὡς ἥρωσι, καὶ τὰ ἡρῷα ἐκείνοις ᾠκοδομημένα ἰδεῖν ἐστιν.*

des Grecs. Éschyle et Euripide ont des mérites incontestables, même sous le point de vue sous lequel nous les envisageons dans ce moment. Éschyle, par la sublimité de ses conceptions, par le *grandiose* de son style, élève l'âme et la remplit des idées les plus nobles et les plus généreuses; la sensibilité d'Euripide l'attendrit et lui fait souvent goûter les plus pures délices du sentiment tragique: mais, tandis qu'Éschyle, dans la représentation de la divinité, ne paroît pas toujours respecter les opinions reçues, tandis qu'Euripide tâche souvent, par des réflexions mal placées, d'excuser l'absurdité des opinions vulgaires, Sophocle, comme Pindare, représenta les divinités adorées par le peuple d'une manière qui devoit augmenter son respect et son amour pour elles, Sophocle s'en tint aux opinions du vulgaire, et il ne tâcha ni de les ébranler ni de les corriger (99). Non seulement Sophocle est aussi loin de la dureté d'Éschyle que de la tendresse souvent efféminée d'Euripide, non seulement ses tragédies sont des chefs-d'oeuvre où règne la plus parfaite harmonie, la dignité et la douceur, la majesté et les grâces, mais aussi personne ne l'a surpassé dans l'art de faire servir les idées religieuses au but essentiel de la tragédie, qui est d'exciter et d'ennoblir le sentiment tragique (100).

Préférence donnée par les Grecs à Euripide.

Cependant, voici encore un phénomène qui confirme pleinement ce que nous venons de dire sur le défaut de jugement chez les Grecs;

(99) Aussi Sophocle étoit-il regardé comme l'un des poëtes les plus religieux de la Grèce. *Εἷς ἦν τῶν θεοσεβεστάτων.* Schol. Soph. El. 825. p. 279 fin.

(100) Voyez mes Essais sur la beauté morale des trois tragiques en langue hollandoise, et ma dissertation, de ratione qua Sophocles veterum de administratione et justitia divina notitionibus usus est, ad voluptatem tragicam augendam. Lugd. Bat. 1820. On trouvera un passage remarquable sur ce sujet dans Jacobs, Verm. Schr. T. III. p. 316 sq.

lorsque nous avons parlé de leur manière d'expliquer Homère. Euripide, élevé dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, remplit ses tragédies de discours et de sentences, et, en tâchant de corriger les traditions populaires par une explication forcée et souvent ridicule, il substitua aux divinités qu'adoroient ses concitoyens des symboles et des allégories. Et cependant aucun auteur tragique n'a reçu tant d'éloges, n'a été si universellement admiré qu'Euripide, non seulement par les philosophes et les hommes instruits, mais aussi par le peuple. Socrate, qui alloit rarement au spectacle, y venoit souvent lorsqu'on représentoit des pièces d'Euripide. L'oracle d'Apollon lui déféra la palme de la sagesse. Cicéron et Quintilien le comblent d'éloges, justement à cause de ce qui doit paroître son plus grand défaut. Platon, Plutarque, les Stoïciens le citent à tout moment. Ce sont encore Aristote et le judicieux Aristophane qui font ici une exception [101].

Euripide étoit dans toutes les bouches. Après sa mort, tous les citoyens prirent le deuil, et l'on honora sa mémoire par un cénotaphe, son corps ayant été enséveli en Macédoine. Nous avons déjà fait mention de la vénération des Syracusains pour les vers de ce poëte chéri, et de l'effet qu'ils produisirent sur le coeur endurci de l'un des tyrans les plus farouches qui aient régné en Grèce [102]. Certainement ce ne fut pas faute d'apprécier le mérite de Sophocle, et même de reconnoître sa supériorité sur Euripide, que les Athéniens accordèrent à celui-ci des honneurs aussi distingués. Le seul arrêt prononcé contre Phrynichus, dont nous avons aussi parlé ci-dessus, prouve que les Athéniens ne se trompoient pas sur la véritable nature du sentiment tragique: mais, lorsque leur esprit se re-

[101] Voyez le jugement de ces hommes célèbres, Proeve over de zed. schoonheid der poëzij van Euripides, p. 13—19.
[102] Voyez ib. p. 20, 21.

présentoit ces sentences souvent si justes en elles-mêmes et toujours bien exprimées, lorsqu'ils se plaisoient (c'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier), lorsqu'ils se plaisoient à retrouver dans le poëte un néologisme qui commençoit à s'accréditer même parmi le vulgaire, ils oublioient le plaisir pur et véritablement tragique qu'ils avoient goûté, en pleurant les malheurs d'OEdipe et de Philoctète, et, la tête embarrassée des oracles et des allégories du disciple d'Anaxagore, leur coeur se refroidit et il se ferma aux nobles sensations qu'il avoit savourées avec tant de délices (105).

Les poëtes comiques, surtout Aristophane.

Si la tragédie appartient à la Grèce, la comédie doit être regardée avec plus de droit encore comme un fruit de la liberté illimitée de la démocratie. Molière, il est vrai, vécut sous une monarchie absolue, mais les compositions de Molière diffèrent autant des productions de l'ancienne comédie attique, que les décrets et les ordonnances de Louis XIV diffèrent des discours de Cléon et d'Hyperbolus. La comédie de Molière est bien plus originale que la tragédie de Corneille ou de Racine, et bien plus utile aux moeurs que les pièces de Plaute ou

(105) Peut-être une semblable erreur a-t-elle inspiré à Solon l'opinion défavorable qu'il avoit de la tragédie en général (Diog. Laërt. p. 15. A. 16 in. Plut. Sol. 29), quoiqu'il soit probable que son jugement eût été différent, s'il eût pu connoître Eschyle et Sophocle. Les opinions de Dion Chrysostome (or. XXXVI. T. II. p. 90, 91) sur les poëtes tragiques ne doivent pas plus influer sur notre jugement à leur égard que celles de Platon. Ces philosophes condamnoient les tragédies comme nos vieilles tantes condamnent les romans. Quant à l'accusation dirigée contre ces poëtes, d'avoir introduit des caractères d'ivrognes dans leur pièces (Athen. X. 33. XIII. 75.), quoiqu'elle puisse nous paroître juste, comme s'appliquant à une transgression des règles du bon goût et des opinions de morale que nous enseigne la religion chrétienne, les Athéniens étoient loin de les condamner pour cela. Les auteurs même qui en parlent attribuent ce défaut plutôt au goût dépravé des spectateurs qu'à celui du poëte.

de Térence, mais elle n'a rien de commun avec le genre de poésie dont nous parlons. Ce genre, s'il a été inventé en Sicile, comme on le prétend, n'a obtenu son caractère distinctif qu'à Athènes([104]). Ici la comédie, dans laquelle l'auteur interrompoit souvent l'action principale pour s'adresser aux spectateurs, prit entièrement le caractère de la satire, et, non contente d'attaquer, comme elle, les défauts et les ridicules en général, elle ne se fit pas scrupule de traduire en scène des personnes connues, dont les acteurs imitoient le maintien, le ton de voix et les gestes, et dont ils reproduisoient les traits par les masques qu'ils portoient.

Cette liberté dégénéra bientôt en licence. On n'épargna ni le gouvernement, ni la religion, ni la vertu même. Et, sous ce rapport, il faut avouer qu'il seroit difficile d'inventer un moyen plus efficace pour corrompre les moeurs et pour étouffer dans l'âme des spectateurs tout sentiment d'honnêteté et de décence, d'autant plus que les expressions aussi bien que les représentations elles-mêmes surpassoient souvent tout ce que l'imagination peut se figurer de plus impudent et de plus scandaleux. Mais heureusement Athènes, si riche en hommes éminents, n'en manqua pas plus dans la comédie que dans la tragédie, ou dans les autres genres. Les fragments qui nous restent de ces pièces de théâtre et les renseignements que nous en trouvons chez d'autres auteurs peuvent nous convaincre que non seulement il y avoit des poëtes, comme Cratès et Phérécrate, qui s'abstenoient de toute allusion trop personnelle, mais aussi que plusieurs d'entr'eux, comme Platon et Aristophane, n'employoient l'instrument d'ailleurs si dangereux dont la licence démocratique leur

([104]) Voyez Grysar, de Dorica comoedia. Col. 1828, H. Harless, Diss. de Epicharmo. Essen 1828. G. Schneider, de orig. comoed. J. Geel, Onderzoek en Phantasie, p. 239 sq.

permettoit l'usage, que contre ceux qui le méritoient et surtout contre les vices du gouvernement populaire lui-même ([105]). Et c'est ainsi que le fruit en apparence le plus fatal de la licence devint le moyen le plus efficace pour mettre au jour ses extravagances et pour ouvrir les yeux, sinon à la multitude, du moins aux plus sensés parmi la nation. On a reproché à Aristophane la liberté de ses expressions, ses allusions souvent sales et révoltantes : nous en convenons aisément ; mais nous ne craignons pas d'affirmer que ces comédies si décriées par les moralistes ont une beauté morale qui leur est propre. Cette beauté morale c'est l'intention manifeste de l'auteur d'être utile à sa patrie, par les conseils qu'il lui donne sur les affaires publiques, par les traits de satire qu'il lance contre les vices du gouvernement populaire, et par le ridicule dont il abreuve les méchants, et surtout les sycophantes et les démagogues ([106]).

Après les nombreuses preuves que nous en avons rapportées dans le troisième volume de cet ouvrage, il est superflu d'insister davantage sur ce point ; nous avons de

([105]) Cratinus se moqua aussi fréquemment des démagogues et des défauts du gouvernement populaire, p. e. dans ses *Δραπετίδες* et dans ses *Νομοί* (Cratini fragm. ed. M. M. Runkel, Lips. 1827. p. 17 sq. et 35 sq.), ainsi que de la corruption des moeurs, dans ses *Μαλθακοί* (ib. p. 29 sq.). Eupolis, dans ses *Βάπται*, avoit traduit en scène la vie luxurieuse et l'incontinence d'Alcibiade et les moeurs corrompues des femmes athéniennes ; dans les *παράσιτοι* il s'étoit moqué de la vanité du riche Callias, et du démagogue Hyperbolus dans le *Μαρίκας*.

([106]) Voyez, à ce sujet, H. Pol. Dissertatio de Aristophane, poëta comico, ipsa arte boni civis officium præstante. Gron. 1834. Si la comparaison entre Aristophane et Ménandre, qu'on trouve parmi les oeuvres de Plutarque, T. IX. p. 387 sq., est réellement l'ouvrage de cet auteur, il faut avouer que nous y trouvons une nouvelle preuve du défaut de discernement qu'on remarque chez les anciens. Nous croyons facilement tout le bien qu'il dit de Ménandre, quoique malheureusement nous ne soyons pas en état de le vérifier : mais, pour nous convaincre qu'Aristophane est loin de mériter le mal qu'il dit de lui, nous n'avons qu'à le lire.

même énoncé notre pensée plus haut, au sujet de la licence des comédies d'Aristophane : mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que, si Socrate mérite notre admiration pour avoir osé braver la fureur de la populace, en s'opposant à ses projets de vengeance, Aristophane ne la mérite pas moins, lorsque seul il osa livrer l'indigne, mais puissant Cléon à la risée du public, et que, s'il eût été possible de corriger les Athéniens de leurs défauts, le seul qui eût pu y réussir, eût été Aristophane ([107]).

Aristophane se moque des dieux, sans être impie; aussi ne l'en a-t-on jamais accusé; il se moque des Athéniens, sans qu'on ait jamais révoqué en doute son amour pour sa patrie; et, en se moquant des erreurs et des vices de ses contemporains, il peut les avoir représentés avec une liberté que nos moeurs ne tolèreroient certainement pas, mais il ne s'est jamais moqué de la vertu.

Il seroit bien moins difficile de prouver qu'il avoit l'âme sensible et belle; et, si ses productions portent partout l'empreinte d'un jugement excellent et d'un esprit fin et subtil, l'on y trouve des passages qui le mettent au rang des plus grands poëtes de la Grèce. Les défauts qu'on veut avoir remarqués dans ses pièces sont ceux de son siècle; ses qualités louables sont entièrement à lui ([108]).

([107]) On consultera avec fruit la comparaison que fait Dion Chrysostome, dans son 33ᵉ discours, entre Socrate et Aristophane (T. II. p. 4 sq.). M. Heeren (Histor. Werke, T. XV. p. 409) remarque très bien qu'Aristophane a réussi aussi peu que les autres poëtes à corriger les Athéniens: mais je crois pourtant que ni les bouffonneries en effet très licencieuses du poëte, ni le ridicule dont il couvre les divinités reçues n'ont pas produit autant de mal que semble le croire ce célèbre auteur. Je me contente d'opposer à son jugement les réflexions judicieuses de M. Jacobs, Verm. Schriften, T. III. p. 324, 325.

([108]) Nulle part Aristophane n'a aussi clairement exposé ses motifs et son intention d'être utile à la patrie, nulle part la tendance favorable de la comédie athénienne n'a été caractérisée d'une manière aussi lucide et en même temps aussi spirituelle, que dans la Parabase

Il est fâcheux que nous ne puissions juger des autres genres de la comédie attique que sur des fragments. Ce qui nous en a été conservé et ce que nous en savons d'ailleurs, doit nous en faire déplorer la perte, surtout celle des productions de Ménandre et de Philémon. Il paroît au moins que ces poëtes se sont attachés à donner des leçons utiles à leurs compatriotes; il paroît qu'ils avoient des opinions éclairées sur la providence et sur la justice divine([109]): mais, comme nous ne connoissons pas la marche de leurs pièces, il nous est impossible de juger de leur effet moral. Seulement, s'il est vrai que les comédies de Térence en sont des imitations, il faut croire qu'elles auroient pu fournir une

des Acharniens, vs. 628—664. Aristophe avoit le droit de dire:

Φησὶν δ' εἶναι πολλῶν ἀγαθῶν ἄξιος ὑμῖν ὁ ποιητής,

et encore:

Φησὶν δ' ὑμᾶς πολλὰ διδάξειν ἀγάθ', ὥστ' εὐδαίμονας εἶναι,
Οὔ θωπεύων, ὔθ' ὑποτείνων μισθοὺς, ὔτ' ἐξαπατύλλων,
Οὔτε πανουργῶν, ὔτε κατάρδων, ἀλλὰ τὰ βέλτιστα διδάσκων.

Voyez aussi l'éloge que fait Dion Chrysostome (or. XXXII. T. I. p. 655 sq.) de l'indulgence des Athéniens envers les poëtes comiques, qui leur reprochoient leurs défauts. Parmi les auteurs modernes, Jacobs (Verm. Schriften, T. III. p. 325—333) a défendu victorieusement Aristophane contre les injustes reproches de Wieland et de Meiners. Ces réflexions méritent d'être lues avec attention. On y trouve plusieurs autres auteurs modernes qui ont fait connoître le mérite du poëte comique, tels que Fr. Schlegel, Süvern (über Aristophanes Wolken) et Rötscher (Aristophanes und sein Zeitalter). M. Jacobs cite un passage de ce dernier qui, devant être regardé comme le résultat de ses recherches sur Aristophane, me semble mériter ici une place: Ein wahrhaftes Studium der Werke des Aristophanes gewährt die befriedigende Einsicht, dass die Sinnlichkeit als solche ihm nie Zweck gewesen, noch auch der Hefe des Volkes zu gefallen seiner Gesinnung zugesagt; dass sich vielmehr auch in dem bunten Gemisch und den mannichfachen Ausführungen sinnlicher Triebe und Bedürfnisse die Ader des Ernstes und seine tiefe sittliche Natur aufthut.

([109]) Voyez, entr'autres, le beau fragment de Ménandre sur la nécessité de la tempérance et de la justice, et sur la confiance qu'on peut avoir en Dieu, lorsqu'on se rend digne de ses bienfaits, en cultivant la vertu. H. Grot. Exc. p. 757. vs. 16 sq.—759. vs. 4. On trouve partout des principes excellents, une morale éclairée, et un jugement sensé sur les choses humaines. Cependant on voit dans Ménandre l'influence de la philosophie d'Euripide.

nouvelle preuve qu'une pièce peut contenir d'excellents préceptes, sans avoir pour cela aucun mérite sous le rapport moral (110). Ce qui est certain c'est que Ménandre étoit le poëte favori, comme Euripide ; et encore du temps de Plutarque il étoit plus facile, ainsi que cet auteur l'assure lui-même, de trouver un repas sans vin que sans les vers de Ménandre (111).

Réflexions générales sur les poëtes du siècle qui suivit celui d'Alexandre le Grand.

Je crois qu'il est inutile de nous étendre sur les poëtes alexandrins. Habiles imitateurs plutôt que génies originaux, ils composoient des ouvrages qui ont pu plaire aux savants et aux artistes, mais qui certainement ont eu peu d'influence sur la masse de la nation. Ce qui nous reste des productions de cette période qui sous ce rapport mériteroient notre attention, se réduit à des pièces trop peu considérables ou trop mutilées pour que nous osions former sur elles un jugement quelconque. Les poëmes d'Anyte, de Nossis, de Myro n'existent plus, à l'exception de quelques épigrammes (112).

(110) Ceci ne s'accorde pas avec le jugement de Plutarque, Sympos. VII. 8. (T. VIII. p. 843, 844); mais nous croyons avoir quelque droit de récuser sa compétence dans cette matière. Au reste, ce qu'il en dit prouve assez que les personnages des comédies de Ménandre ne différoient pas de ceux des comédies de Térence, et l'on sait que Plutarque n'est pas le seul homme vertueux qui se soit accommodé de la soi-disant beauté morale de ces pièces. Dion Chrysostome (or. XVIII. T. I. p. 477) dit qu'il croit que personne de ceux qui s'y connoissent (τῶν σοφῶν) hésitera à placer Ménandre à la tête des auteurs comiques, comme Euripide à la tête des poëtes tragiques. Or nous savons à quoi nous en tenir au sujet de ce dernier, et les raisons qu'en apporte le rhéteur doivent nous confirmer dans cette opinion. Je dois avouer que ces éloges m'ont inspiré bien des soupçons à l'égard de Ménandre.

(111) Plut. l. l. p. 843.

(112) Il est remarquable qu'en Grèce, dans la décadence des anciennes républiques, le genre lyrique fut presque le seul qui y fût cultivé, comme dans le siècle qui les vit éclore, et encore que, comme alors, ce furent surtout des femmes qui s'y consacrèrent. Les épigrammes d'Anyte et de Nossis que nous possédons doivent nous

Au reste, le génie du siècle se manifestoit encore dans ses productions. Dans la Grèce proprement dite nous avons vu les différents genres de poésie naître, pour ainsi dire, avec les différentes époques de la civilisation politique et morale. Dans le siècle des Ptolémées tous les genres se réproduisirent, toutes les Muses furent cultivées; naturellement, puisqu'on attendoit rarement l'inspiration du génie et qu'il n'en coutoit aux poëtes que de faire un choix, pour leurs imitations, parmi le grand nombre de chefs-d'oeuvre qu'entassoit dans les bibliothèques publiques la libéralité des princes. Hérodore, Apollonius de Rhodes, Rhianus entonnèrent la trompette épique ([113]). Alexandre l'Étolien, Philétas, Phanocle composèrent des élégies ([114]), Callimaque et Dionysius des hymnes. Melpomène se vit entourée de la célèbre Pléïade ([115]). Machon et Aristonyme se vouèrent au culte de Thalie. Mais non seulement toutes les voies furent tentées pour se faire un nom, et plus encore pour se ménager la libé-

faire déplorer que ce sont les seules qui nous aient été conservées. On y retrouve la sensibilité, l'humanité, le goût des anciens poëtes de la Grèce.

([113]) Nous n'en possédons que l'Expédition des Argonautes d'Apollonius de Rhodes.

([114]) Celles de Philétas, le modèle de Properce, sont comblées d'éloges par les auteurs qui en font mention. Voyez Philetæ fragm. ed. C. P. Kayser. Gött. 1793.

([115]) Ainsi nommée de sept poëtes soi-disant tragiques, dont il ne nous reste qu'un seul échantillon, si toutefois cette pièce peut être rangée parmi les drâmes, la Cassandre ou Alexandre de Lycophron, le poëme le plus obscur peut-être et le plus difficile à comprendre qui soit connu dans aucune langue, et qui, s'il ne contenoit une foule de traditions et d'histoires inconnues, d'ailleurs suffisamment expliquées dans les notes du laborieux Tzetzès, ne méritoroit certainement pas la peine qu'il faut se donner pour en saisir le sens. Un auteur allemand, je ne sais plus lequel, l'appelle *ein verkünstelt dunkles prophetisch-episches Monodrama.*

ralité d'un monarque ami des lettres, les mêmes poëtes se hasardèrent aussi dans des routes souvent très différentes et même opposées. On n'a qu'à consulter la liste des ouvrages des poëtes dont nous venons de parler, pour nous convaincre de leur vaste érudition, caractère distinctif de ce siècle. Non seulement le même auteur composoit des hymnes, des satires, des élégies, des épigrammes, mais il cultivoit aussi l'histoire, la géographie, la grammaire, comme Callimaque, et souvent il ajoutoit à ces études et à la poésie les sciences exactes, l'astronomie et la philosophie, comme Ératosthène. Enfin la poésie elle-même fut employée à des sujets qui jusqu'alors avoient été regardés comme devant lui rester toujours étrangers. Non seulement la géographie (116), l'astronomie (117), la médecine (118), mais jusqu'à l'art culinaire (119) devinrent des sujets sur lesquels les poëtes invoquèrent le secours des filles de Jupiter; et, comme si leur culte fut devenu un jeu puéril plutôt qu'un moyen d'obtenir les faveurs qu'elles n'accordent que rarement aux foibles mortels, non content d'imiter les génies illustres de l'ancienne Grèce, on commença à les parodier (120), et, parmi les épigrammes, genre bien plus difficile que ne l'imaginoient ceux qui s'y hasardèrent, on en trouva dont le principal mérite consistoit dans la difficulté, que s'étoit imposée le poëte, d'en arranger les lignes de sorte qu'elles rappelassent par leur forme différents objets dont elles portoient les noms (121).

(116) Dicéarque. (117) Arate.
(118) Nicandre. On veut qu'Arate écrivit même en vers une Ostéologie, pour ne pas parler d'une foule de sujets presque non moins arides.
(119) La Deipnologie ou Opsopoiïe d'Archestrate.
(120) Timon de Phlius et Matron de Pitane.
(121) On appeloit ce genre τεχνοπαίγνια, c'est à dire des

En un mot, hormis les poëtes de la nouvelle comédie, dont nous avons déjà parlé, les seuls auteurs vraiment originaux de ce siècle et qui rappellent la simplicité, la candeur, l'esprit de l'ancienne Grèce, ce sont les auteurs du poëme bucolique, et parmi eux surtout Théocrite. Théocrite, quoique élevé à Alexandrie, quoique disciple de Callimaque et de Philétas, sut faire entendre encore une fois à la Grèce les accents si caractéristiques et si connus qui font le charme des adorateurs de sa Muse indigène. Mais ces accents ne trouvoient plus d'oreilles préparées à les accueillir. Nous concevons à peine que ces charmantes idylles aient été composées dans le même temps que des poëmes sur l'anatomie et sur la pharmacie; mais, puisqu'il en est ainsi, nous ne chercherons pas comment elles ont pu être reçues par les contemporains du poëte. Dans tous les âges, il est vrai, l'on a dû trouver des âmes faites pour apprécier la naïve simplicité de ses accents rustiques: mais l'âge où il vécut n'étoit plus à l'unisson avec ces accords.

joujoux, des *bagatelles*, ou plus justement des *niaiseries*. L'on trouve dans l'Anthologie un poëme de Simmias de Rhodes, dont les vers, plus longs vers le milieu, et plus rétrécis vers le commencement et vers la fin, rappellent la forme d'un oeuf. On trouve ainsi des haches, des ailes, des autels, et une syringe, dont on veut (je hésite à articuler le nom) que Théocrite fut l'auteur. Nous sommes d'ailleurs loin de ne pas reconnoître le mérite de plusieurs des ouvrages de ce siècle. Le poëme d'Apollonius, les hymnes de Callimaque sont signalés par de grandes beautés; l'hymne de Dionysius sur Apollon est en effet sublime; les épigrammes de Nicias et de Léonidas de Tarente sont dans le meilleur goût; on y trouve un sentiment exquis et beaucoup d'esprit. Et cependant quelle distance d'Apollonius à Homère, de Callimaque à Pindare! Certes Hérodote, s'il avoit fait des vers, ne se seroit pas avisé, comme Ératosthène, géographe et historien sans doute plus savant que lui, de faire un poëme sur la réduplication du cube.

Sur la différence entre eux et les poëtes plus anciens, quant à la tendance morale.

Mais, quoiqu'il ne paroisse pas nécessaire de nous étendre sur les ouvrages de l'école d'Alexandrie, il est pourtant utile de faire remarquer qu'ils différoient plus encore des anciens par la tendance morale que sous le rapport æsthétique. Il est impossible de le prouver en détail (ce travail demanderoit des volumes) ; mais je suis persuadé que quiconque voudra se donner la peine de comparer, sous ce point de vue, les meilleurs poëmes de cette période avec une production quelconque d'un des auteurs anciens, trouvera entre eux une différence en effet remarquable. Éschyle avoit représenté Jupiter comme un tyran : mais où trouve-t-on dans les monuments de l'antiquité une image plus sublime de l'amour divin, comblant de bienfaits le genre humain, et se sacrifiant pour son salut, que celle que nous offre Prométhée ; et Jupiter lui-même a-t-il jamais été loué d'une manière plus digne de la majesté divine que dans le choeur des Suppliantes du même auteur. Depuis qu'Euripide avoit commencé à mêler sa froide philosophie aux accents de la Muse tragique, on ne trouve plus, il est vrai, ces idées populaires souvent si peu conformes au respect dû à l'Être Suprême : mais avec ces idées la véritable religion des Grecs disparut, et elle ne laissa à sa place que des allégories et des symboles.

Et la morale ! On a vu que nous reconnoissons tout le mérite de Théocrite : cependant nous avons déjà vu plus haut combien la licence de ses expressions surpasse encore celle des anciens poëtes, pour ne pas dire que l'impression que l'ensemble et la tendance de ses ouvrages doivent faire sur le lecteur qui les considère du côté de la beauté morale, est telle que, sous ce rapport, ses idylles sont infiniment inférieures même aux comédies les plus licencieuses d'Aristophane.

Il en étoit de même quant à l'influence que les poëtes avoient sur la multitude et aux honneurs qu'on leur ren-

doit. Il est vrai, Démétrius de Phalère ordonna qu'on chantât sur le théâtre les vers d'Homère; ces vers, ceux d'Euripide et de plusieurs autres poëtes, étoient, il est vrai, non seulement lus et admirés, mais les hommes souvent les moins cultivés les avoient fréquemment à la bouche ([122]); et, quant à cela, il faut avouer que longtemps après encore, et même parmi les Romains, les poëtes grecs ont joui d'une popularité à laquelle les poëtes les plus célèbres parmi les modernes tâcheroient envain d'atteindre ([123]); les rois de Macédoine et d'Égypte attiroient à leurs cours les poëtes, comme l'avoient

([122]) Il est en effet étonnant d'entendre non seulement des hommes instruits (p. e. Plut. Demosth. 7.), des princes et des généraux citer des vers de quelque poëte (p. e. Plut. Demetr. 14, 45), mais jusqu'à des soldats et des matelots. Pour ne pas répéter les exemples cités plus haut (Plut. Nic. 29. Lys. 15), il suffit de faire ici mention d'une anecdote rapportée par Plutarque (Demetr. 46 fin.). L'armée de Démétrius Poliorcète se trouvaut dans une position très dangereuse et manquant de vivres, l'un des soldats traça à l'entrée de la tente royale ces vers de Sophocle:

Τέκνον τυφλϐ γέροντος Ἀντιγόνϐ, τίνας
Χώρϐς ἀφίγμεθ';

On sait que dans Sophocle il y a *Ἀντιγόνη*: or, Démétrius étant le fils d'Antigonus, l'allusion ne sauroit être ni plus juste ni plus piquante.

([123]) Les ouvrages de ces poëtes servoient aussi bien à l'instruction de la jeunesse dans les écoles (voyez p. e. Plat. Protag. p. 199. F. G. cf. p. 205 in. *παιδείας μέγιστον μέρος, περὶ ἐπῶν δεινὸν εἶναι*), qu'ils faisoient l'amusement du public. Les rhapsodes ne chantoient pas seulement les vers d'Homère, mais encore ceux d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Simonide, de Phocylide, et jusqu'aux *Καθαρμοὶ* d'Empédocle Athen. XIV. 12. Ce n'est pas sans raison, en effet, qu'Aristide (or. XLV. T. II. p. 13 fin.) appelle les poëtes *τϐς κοινϐς τῶν Ἑλλήνων τροφέας καὶ διδασκάλϐς*. Aussi attendoit-on généralement des poëtes qu'ils exerçassent une influence salutaire sur la civilisation morale. Qu'est ce qui fait admirer un poëte? demande Éschyle à Euripide, dans les Grenouilles d'Aristophane; et Euripide répond: Les talents et les leçons qu'il doit donner, puisqu'il doit rendre les hommes meilleurs.

Δεξιότητος, καὶ νϐθεσίας, ὅτι βελτίϐς τε ποιϐμεν
Τϐς ἀνθρώπϐς ἐν ταῖς πόλεσιν. Ran. 1041. Les défauts

fait Polycrate, Hiéron et Dénys de Syracuse ([124]); Philopémen étudioit dans Homère les passages qu'il croyoit utiles à exciter le courage ([125]), et jusques aux temps de Pausanias on honoroit encore, par des libations, la statue du poëte Linus, placée à l'entrée du bois sacré des Muses, sur le mont Hélicon ([126]): mais, à l'exception d'un trait comme celui qu'on rapporte d'Alexandre le Grand, qui, enflammé par les nomes de Timothée, se leva soudain et courut saisir ses armes, il seroit difficile de trouver dans ce siècle des exemples d'une impression égale à celle que firent sur les Athéniens les chants guerriers de Solon, ou sur les Spartiates ceux de Tyrtée; il seroit difficile de trouver des peuples qui, enchantés par les doux accords de la lyre, oubliassent leurs querelles et leur fureur mutuelle, ainsi que le firent les Lacédémoniens après avoir entendu les chants de Thalétas ([127]); et plus tard encore en écoutant ceux de Terpandre ([128]); on trouveroit même à peine des juges qui eussent applaudi aux vers d'un poëte traduit devant leur tribunal, ainsi que le firent les Athéniens, lorsque Sophocle leur récita un choeur de son OEdipe à Colone ([129]).

Il est vrai que, plus les temps auxquels les auteurs rapportent ces traits se trouvent éloignés de nous, plus nous

qu'ils se reprochent ensuite l'un l'autre ont aussi rapport à la tendance morale. Voyez, p. e., vs. 1082, 1083. Bacchus (vs. 1466 sq.) et Pluton (vs. 1548 sq.) paroissent trouver dans cette qualité l'essence de la poésie.

([124]) Pausanias fait la même réflexion, I. 2. 3. Voyez, au sujet du respect d'Hipparque pour les poëtes, le passage d'Élien, cité plus haut, V. H. VIII. 2; sur le séjour de Pindare et de Simonide chez Hiéron, ib. IX. 1; sur Polycrate et Anacréon, ib. IX. 4. cf. XII. 25.

([125]) Plut. Philop. 4. ([126]) Paus. IX. 29. 3.

([127]) Plut. Lyc. 4. Strabon (p. 738. C.) dit que Thalétas fut musicien et législateur.

([128]) Diod. Sic. fr. T. II. p. 639. XV. Plut. de mus. T. X. p. 698 fin. 699 in. Tzetz. Chil. I. 385 sq.

([129]) Plut. an seni sit ger. resp. T. IX. 137 fin. 138.

nous sentons enclins à nous défier de leur authenticité : mais il n'est pas moins vrai que ceux même qui appartiennent évidemment aux traditions prouvent cependant, par le plus ou moins de merveilleux qu'ils renferment, le degré plus ou moins élevé d'enthousiasme que la poésie et la musique excitoitent parmi le peuple. C'est ainsi qu'on raconte que dans les temps anciens une population entière de femmes se disputoit le coeur du poëte Magnès de Smyrne, ce qui, par la jalousie des maris qui s'en vengèrent sur lui, et par la colère du roi Gygès, qui, lui-même enchanté par ses vers, prit sa cause et déclara la guerre à ces maris jaloux, fut la cause de leur ruine (130). C'est ainsi que, suivant Hérodote, les marins farouches qui avoient juré la perte d'Arion, écoutèrent encore ses chants avec délices, et que les dauphins accoururent pour le sauver et le transporter à Corinthe (131). Et même lorsque nous nous rappelons que les anciens poëtes durent une grande partie de leurs succès à la musique, dont ils accompagnoient constamment leurs chants, et qu'en général la musique et la poésie étoient anciennement, par leur plus grande simplicité, plus propres à agir sur les coeurs (132), nous pouvons, sans nous accuser d'une trop grande crédulité, admettre que l'influence de leurs accents a dû être bien plus surprenante que nous serions d'ailleurs tentés de le croire.

---

(130) Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 50—52.

(131) Herod. I. 24.

(132) Qu'on se rappelle les plaintes de Platon, sur la corruption de la musique, dont nous avons parlé plus haut, avec lesquelles on peut comparer la 37e dissertation de Maxime de Tyr.

CHAPITRE XVI.

Influence des philosophes sur la civilisation morale et religieuse des Grecs. Réflexions préliminaires. — La philosophie ne se bornant pas aux seuls philosophes. Prouvé par l'exemple d'Hérodote. — Et de Démosthène. — Les philosophes les plus anciens de cette période. — Les sept sages. Ressemblance entr'eux et les premiers instituteurs des Grecs. — Les sentences des anciens philosophes. — Pythagore. — La société de Pythagore. — Les Pythagoriciens. — Rapports entre la direction que prirent les recherches des philosophes et la civilisation tant religieuse que morale. Les Éléates. — Division de la philosophie grecque en deux branches opposées.

Influence des philosophes sur la civilisation morale et religieuse des Grecs. Réflexions préliminaires.

Les Grecs étoient une nation poétique. Ils se distinguoient plus par leur sensibilité que par leur jugement. Les arts ont été exercés parmi eux avec un succès bien plus évident que les sciences. Il paroîtroit donc d'abord que, parmi les auteurs célèbres qui ont influé sur la formation de leur caractère, sur la marche de la civilisation morale et religieuse parmi eux, les poëtes doivent occuper une plus grande place que les philosophes, dont en général les travaux semblent moins propres à diriger les opinions et les inclinations de la multitude. Cependant, comme on peut conjecturer d'avance que la philosophie des Grecs n'aura pas été moins analogue au caractère de la nation que la poésie, il seroit par là même à présumer que son histoire ne doit pas être entièrement sans intérêt pour les recherches qui nous occupent; aussi une connoissance même superficielle de cette philosophie nous prouvera bientôt que cet intérêt est bien plus important que nous ne l'imaginerions d'abord.

Les réflexions que nous a suggérées l'histoire de la poésie, les résultats qu'ont offerts nos recherches sur les instituteurs les plus anciens des nations de la Grèce, les traits enfin du caractère de ces nations que nous avons rassemblés dans cette partie de notre ouvrage, ainsi que dans les investigations sur les siècles héroïques, ont dû nous convaincre que cette philosophie qui nous intéresse le plus, quant au point de vue sous lequel nous aimons à considérer les habitants de la Grèce, ne se trouve pas exclusivement dans les écoles des philosophes. Cette philosophie est bien plus évidente dans Homère et dans Hésiode, dans Solon et dans Pindare, que dans les recherches infructueuses de Thalès ou d'Anaximandre. Les sentences des anciens sages de la Grèce, les lois de Triptolème, les règles de conduite exposées dans les Oeuvres et Jours du poëte d'Ascrée ont été certainement bien plus utiles aux Grecs que les lucubrations inintelligibles d'Héraclite ou les subtilités de la doctrine de Zénon d'Elée. Et, sous ce rapport, la philosophie que nous cherchons ici se retrouve dans l'histoire, dans les discours des orateurs, dans toutes les productions enfin des écrivains célèbres qui ont illustré la Grèce. Il suffit de nous rappeler les Muses d'Hérodote et les conseils salutaires donnés à ses concitoyens par le sage et éloquent Démosthène. En un mot, si nous séparons ici la philosophie des autres genres de littérature, ce n'est que pour nous conformer aux distinctions que nous avons coutume de faire.

Plus nous remontons dans l'histoire de la littérature, et plus les distinctions dont nous venons de parler sont difficiles à saisir. Dans les temps les plus anciens l'histoire étoit encore confondue avec le poëme épique, la philosophie consistoit dans les leçons données par les poëtes, et les plus anciens philosophes, comme les premiers historiens, ceux même qui méritoient plus spécialement

ce titre, furent longtemps avant de dépouiller leurs écrits des formes engageantes de la poésie, non seulement quant au plan et à la conception de leurs ouvrages, mais même relativement à la diction et à la forme du discours.

Il y avoit sans contredit en Grèce des philosophes dont les recherches étoient entièrement perdues pour la multitude : mais il y en avoit aussi dont la doctrine étoit en rapport direct avec les moeurs tant publiques que privées, avec la religion ainsi qu'avec la morale, il y en avoit dont la doctrine ne contenoit pas seulement les principes de celle-ci, mais qui remplissoit souvent les lacunes que tout être pensant et sensible devoit remarquer dans la première. La philosophie dont nous parlons, éloignée de toute abstraction métaphysique, étoit le résultat d'une méditation réfléchie sur les choses humaines, sur leurs rapports avec la providence et avec la justice divine, et par conséquent la règle de la conduite du sage dans la société, dans son intérieur, envers les hommes et envers les dieux, la base de ses devoirs, son soutien dans le malheur, la source la plus pure de son espérance pour l'avenir. Ceci explique les éloges que les anciens lui ont prodigués, ceci explique comment elle a pu être considérée comme la médecine de l'âme [1], comme le meilleur guide dans le chemin de la vie, comme la source de la vertu, comme le remède contre le vice [2], et comment un père de l'église n'a pu s'empêcher de l'appeler l'image évidente de la vérité, et un don ac-

(1) Plut. animi an corp. affect. sint pejor. T. VII. p. 951 fin. 952. Voyez le raisonnement remarquable de Dion Chrysostome (or. XXVII. T. I. p. 529 fin. 530), où il dit qu'ordinairement, après avoir essuyé quelque perte sensible, de sa femme, d'un enfant, d'un frère, on fait venir un philosophe pour se faire consoler, mais qu'il vaudroit mieux se prémunir d'avance par la philosophie contre les coups de la fortune. On voit par ce passage que les philosophes étoient ce que sont chez nous les ministres de la religion.

(2) Cic. Tusc. V. 2. o Vitæ philosophia dux! o Virtutis indagatrix expultrixque vitiorum!

cordé aux Grecs par la grâce divine (3). Les prêtres, dit Plutarque, sont honorés parcequ'ils demandent aux dieux des bienfaits non seulement pour eux-mêmes ou pour leurs amis, mais pour tous leurs concitoyens. Mais les prêtres n'obtiennent pas ces bienfaits, parcequ'ils rendent les dieux plus propices et plus libéraux qu'ils ne le sont déjà par leur nature : ils ne leur adressent des prières que parcequ'ils sont persuadés de leur bienveillance. Le philosophe, au contraire, qui vit avec un homme privé, le rend plus facile pour les autres et plus heureux pour lui-même, et le prince qui écoute ses leçons devient plus juste, plus modéré, plus bienveillant envers ses sujets (4).

Il y avoit des philosophes dont les travaux n'ont pas été très profitables à la multitude, il est vrai, mais il y a aussi eu de tout temps des gens qui méprisoient leurs leçons et qui se moquoient de leurs recherches. Il sera superflu de parler ici des railleries des poëtes comiques (5), dont la satire est trop extravagante pour que cela puisse tirer à conséquence, pour ne pas dire que ces railleries, lorsqu'elles attaquoient ces recherches infructueuses dont je viens de parler, n'étoient que trop méri-

(3) Clem. Alex. Strom. I. 2. p. 327. l. 20. Ἀληθείας ἴσα εἰκὼν ἐναργὴς, θεία δωρεὰ Ἕλλησι δεδομένη. Il est vrai, les pères de l'église, et spécialement Clément d'Alexandrie, prétendoient que Platon et les autres philosophes grecs avoient puisé leur sagesse dans les écrits de Moïse et dans ceux des prophètes, mais cela même prouve combien ils ont été frappé par la beauté de leurs maximes et par la sagesse de leurs préceptes.

(4) Plut. philosoph. esse cum princip. T. IX. p. 115. Tout ce traité mérite d'être lu.

(5) Voyez, hormis les Nuées d'Aristophane, le fragment d'Épicrate, ap. Athen. II. 54, sur Platon. Antiphanes ap. eund. IV. 52 auctt. ap. Diog. Laërt. p. 222 fin. 223, sur les Pythagoriciens.

tées (6): mais il y avoit aussi des auteurs qui tâchoient de réfuter sérieusement les préceptes salutaires donnés par les philosophes (7), ou qui, en énumérant ceux parmi leurs disciples qui n'avoient pas fait beaucoup d'honneur à leurs leçons, tâchoient d'en diminuer l'autorité (8), tandis que le peuple, séduit par les accusations absurdes des détracteurs de la philosophie, nourrissoit souvent des soupçons injustes contre les hommes qui lui étoient le plus utiles (9).

Mais ni ces injustes détracteurs, ni ces philosophes qui ne faisoient pas un usage convenable de leur savoir et de leurs lumières ne prouvent rien contre la philosophie, ni contre l'influence qu'elle eut sur la civilisation morale et religieuse des Grecs. Aussi n'avons-nous pas besoin, pour la faire connoître, de nous arrêter à l'impression que faisoit la lecture des ouvrages philosophiques: nous pouvons, et nous devons même tout aussi bien nous informer de l'effet que produisoient les leçons données par les philosophes, leurs

(6) Voyez, p. e., Antiphanes ap. Athen. III. 54. Theognetus ap. Athen. III. 63. cf. H. Grot. Exc. Trag. et Com. p. 705, sur les Stoïciens, Antiph. ap. eund. IV. 53, sur les Cyniques.

(7) P. e. Athen. XI. 117. Theopomp. ap. eund. ib. 118.

(8) P. e. plusieurs disciples de Platon, Athen. XI. 119. Au reste cet argument n'est pas plus solide que celui qu'on croiroit pouvoir tirer de la conduite de quelques philosophes. Voyez, p. e., le fragment du discours de Lysias contre Éschine le socratique, ap. Athen. XIII. 94, 95. Mais rien n'est si injuste que l'invective d'Appien contre les philosophes (Bell. Mithr. 28), qui confond Critias avec les Pythagoriciens et avec les sept sages, et qui ose dire que tous les philosophes qui ont pris part à la politique ont régné comme les tyrans les plus cruels. Il faut qu'Appien ait eu avec les philosophes quelque démêlé que nous ignorons.

(9) Il suffit de citer l'exemple de Critias (Mem. I. 2. 31). Voyez encore la loi proposée par l'orateur Sophocle contre les philosophes, Athen. XIII. 92. Il faut aussi remarquer qu'ordinairement on confondoit les philosophes avec les sophistes. Voyez le commencement du discours d'Isocrate intitulé Nicocles (Oratt. Att. T. II. p. 29).

conseils, et même leurs actions. La philosophie des Grecs, comme leur vie entière, étoit, par sa nature, active et pratique. La philosophie n'empêcha pas Mélissus de Samos de prendre le commandement de la flotte de cette île, ni de remporter une victoire sur le grand Périclès (10). La philosophie n'empêcha ni Solon, ni Zaleucus, ni Charondas, ni une foule de Pythagoriciens de s'occuper de la politique, ou, pour parler plus exactement, la sagesse de leurs institutions étoit le fruit de la philosophie. Pittacus, Cléobule, Anaximandre et plusieurs autres étoient tout aussi célèbres comme hommes d'état que comme philosophes (11), et longtemps après eux, lorsqu'on avoit déjà commencé à regarder la philosophie comme un obstacle au maniement des affaires, Ecdémus et Démophane de Mégalopolis tâchèrent, par son moyen, de se rendre utiles à la patrie et de rétablir la tranquillité dans d'autres états de la Grèce (12).

C'est ainsi qu'on voyoit souvent les princes écouter la voix de la sagesse et profiter de ses conseils, non seulement parceque ceux qui s'y appliquoient avoient des connoissances plus étendues, mais aussi parceque leur jugement étoit plus éclairé, leurs vues plus justes. Non seulement Thalès, par ses connoissances en astronomie, prédit l'éclipse qui eut lieu lors de la bataille entre les Lydiens et les Mèdes (13), mais il fut aussi utile à ses

(10) Plut. Pericl. 26.

(11) Élien (V. H. III. 17.) nous offre une longue liste de ces hommes remarquables. Il est d'autant plus étonnant que Platon (Hipp. maj. p. 95. *E.*), si toutefois Platon est l'auteur de ce dialogue, ait pu dire que Pittacus et Bias ne se mêloient pas des affaires publiques. C'est une erreur refutée par le témoignage unanime de toute l'antiquité. Voyez Schol. Plat. p. 135 fin.

(12) Plut. Philop. 1.

(13) Herod. I. 74. Je n'ose y ajouter le service que, suivant les Grecs, il auroit rendu à Crésus, en lui facilitant le passage du

compatriotes par les sages conseils qu'il leur donna([14]). Un autre des sept premiers sages de la Grèce détourna le roi Crésus d'une entreprise dangereuse et téméraire([15]). Aristote fut le sauveur de sa patrie([16]), et Xénophon, l'aimable disciple de Socrate, nous a laissé, dans sa Cyropédie et dans son Anabase, le tableau le plus parfait de l'application de la philosophie à la vie active. Et même, en poursuivant ainsi, non seulement on verroit que plusieurs philosophes se sont illustrés comme législateurs, comme hommes d'état et même comme généraux, mais on trouveroit aussi parmi ces derniers plusieurs hommes illustres qui mériteroient tout aussi bien le nom de philosophes. Il suffit de nous rappeler Périclès, le disciple d'Anaxagore, et Épaminondas, le disciple de Lysis. Et certainement personne n'hésiteroit à leur adjoindre soit Aristide, soit Phocion, soit plusieurs autres hommes distingués par leurs vertus et par leurs talents([16]).

fleuve Halys, parceque Hérodote lui-même soupçonne ce récit d'inexactitude, ib. 75. ([14]) Herod. I. 170.

([15]) Herod. I. 27. C'est le conseil donné à Crésus par Bias, ou, suivant d'autres, par Pittacus, qu'il faut lire dans le langage naïf du père de l'histoire, pour sentir toute la simplicité et toute l'ingénuité de cette aimable philosophie. Diogène Laërce (p. 6. *E.*) rapporte encore un conseil donné par Thalès au même prince. Je crois cependant qu'il a confondu l'un avec l'autre.

([16]) Ælian. V. H. III. 17, et la note 15e de Perizonius.

([17]) Ælian. l. l. cf. Dion. Chrysost. or. XLIX (T. II. p. 249). Élien dit à la fin du chapitre cité: *Εἶ τις ἂν ἀπράκτους λέγει τοὺς φιλοσόφους, ἀλλὰ εὐήθη γε αὐτοῦ καὶ ἀνόητα ταῦτα.* Et c'est dans ce sens que Cicéron disoit de la philosophie: Tu urbes peperisti, tu dissipatos homines in societatem vitae convocasti, tu eos inter se primo domiciliis, deinde conjugiis, tum litterarum et vocum communione junxisti; tu inventrix legum, tu magistra morum et disciplinae fuisti. Tusc. V. 2.

La philosophie ne se bornant pas aux seuls philosophes. Prouvé par l'exemple d'Hérodote.

Encore, les principes de cette philosophie pratique, appliqués par les philosophes à la politique et à la vie sociale, se retrouvent-ils dans les écrits d'auteurs qui n'ont jamais prétendu au titre de philosophe. Il est inutile de parler encore des poëtes. Mais Hérodote par exemple! Qui a jamais pu lire cet auteur admirable, sans avoir été frappé par la ressemblance entre sa philosophie et celle qui domine dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode, dans les gnomes de Solon, dans les tragédies de Sophocle?

Quel sentiment religieux, quelle conviction de l'inconstance des choses humaines, quelles leçons de modération, d'indulgence, d'humilité dans le bonheur, de courage et de résignation dans l'adversité, quelles exhortations à la concorde, et surtout quelles recommandations à l'amour de la patrie et de la liberté ne trouve-t-on pas dans ces précieuses Muses d'Hérodote! Quel art malgré son ingénuité! Quelle sagesse malgré sa naïve simplicité! Ce n'est pas pour donner ces leçons qu'Hérodote a écrit son histoire; il ne les offre pas même comme le résultat de ses réflexions: mais, par la seule manière dont il présente les faits, on voit sous quel point de vue il veut qu'ils soient envisagés. Comment la sagesse des lois et des institutions de la Grèce eût-elle pu être mieux démontrée que par la seule description du despotisme oriental! Comment le bonheur de vivre dans un état libre et républicain eût-il pu être mieux prouvé que par le seul récit des extravagances de Cambyse! On sent ce que signifient ces flatteries adressées aux tyrans dans ce discours de Mardonius à Xerxe, et cette réflexion: Les Perses n'étoient pas désolés de la perte de leur flotte, ils ne plaignoient que le roi! Quel enthousiasme ce mot de Démarate n'a-t-il pas dû exciter parmi les Spartiates, qui, pour expliquer à

Xerxès comment, malgré leur petit nombre, ses compatriotes osoient se mesurer avec des myriades d'esclaves, répondit qu'ils avoient aussi un maître auquel ils obéissoient, et que ce maître c'étoit la Loi ([18]).

En effet, si l'Iliade et l'Odyssée ont eu une influence puissante sur le développement du caractère et des qualités éminentes des Grecs, ce peuple n'a certainement pas de moindres obligations au citoyen d'Halicarnasse. Quelle est la nation qui n'eût pas été transportée d'enthousiasme pour la liberté et pour la défense de la patrie, si elle avoit eu un historien semblable à Hérodote ([19]).

Et de Démosthène.

Si nous cherchons un exemple dans une autre classe d'auteurs, il n'est pas nécessaire de citer les discours d'Isocrate, sur la morale, puisqu'on pourroit les ranger à juste titre parmi les productions de la philosophie; nous ne parlerons pas non plus de Lycurgue l'orateur, puisque le sort ne nous a laissé qu'un seul de ses ouvrages, quoique d'ailleurs il fût peut-être l'un des hommes les plus vertueux de son siècle, qui, tant par une sage administration des finances que par des lois somptuaires, tant par les honneurs qu'il rendit à la mémoire des trois poëtes tragiques les plus illustres de sa patrie, que par sa justice, par sa modération et par la simplicité de ses moeurs, fit le plus grand honneur à la philosophie de Platon, dont il avoit suivi les leçons ([20]): nous n'avons qu'à nous rappeler le plus éloquent des humains, le grand Démosthène, qui, lui-même, suivant quelques-uns, disciple de Platon, prouva, par sa vie entière aussi bien que par chaque dis-

([18]) Voyez la dissertation de Herodoti philosophia de M. A. de Jongh, que je me fais un honneur de pouvoir compter parmi mes disciples.

([19]) Voyez, à ce sujet, Lucian. Herod. s. Aëtion, in. T. I. p. 331 sq.

([20]) Voyez, sur Lycurgue, outre les rapports de l'auteur des Vit. X Rhet. Plut. T. IX. p. 345 sq., Paus. I. 29. 16.

cours qu'il prononça, qu'il s'étoit proposé de suivre les préceptes de cette philosophie si éminemment propre aux Grecs, qui rend les hommes humains, justes, équitables, qui leur fait un devoir de l'amour de la patrie, et qui leur fait trouver le bonheur dans l'observation de leurs devoirs.

Malheureusement on pourroit citer le même exemple, pour prouver le peu d'influence que les meilleures leçons et les exhortations les plus pressantes ont souvent sur une société corrompue. Cependant nous savons que quelquefois au moins le grand orateur a eu la satisfaction de ramener ses concitoyens dans la bonne voie, de retarder au moins la chûte qu'il ne pouvoit pas entièrement prévenir, et surtout de faire tomber sur la tête de plus d'un coupable démagogue la peine due à son avidité et à sa perfidie. Mais aussi il seroit injuste de vouloir simplement juger sur le rapport de l'histoire, de l'effet qu'ont produit des ouvrages pareils aux discours de Démosthène. Il me semble au moins impossible que tous les auditeurs d'un orateur comme Démosthène aient été également insensibles à sa voix, lorsqu'il dénonça le crime avec tout le zèle que donne l'amour de la vertu, avec toute la force que donne la conviction d'une bonne intention, avec toute l'éloquence que lui seul possédoit à un si haut degré. Certes, quoique l'histoire n'en ait pas conservé le souvenir, lorsque Démosthène, dans son discours pour Ctésiphon, évoqua les ombres des citoyens morts à Chéronée, pour les défendre contre les insinuations perfides du vil Éschine, la jeunesse qui l'écoutoit a dû admirer la vertu, qui, bien que malheureuse, mérite cependant l'approbation des dieux et la reconnoissance des humains; certes Demosthène aura eu des auditeurs qui, en entendant cette sublime apostrophe au sycophante Aristocrate, auront partagé l'indignation de l'honnête homme contre l'injustice et l'avi-

dité ; et, si cet orateur n'a pu arrêter la corruption générale ; au moins est-il certain que, sans Démosthène, sans Lycurgue, sans Phocion, Athènes eût longtemps auparavant succombé au sort qui l'attendoit.

La philosophie des Grecs ne se bornoit pas, comme nous venons de le dire, aux écoles des philosophes : on la retrouve dans les productions des poëtes et des historiens, ainsi que dans les discours des hommes d'état, et une grande partie des philosophes eux-mêmes ne croyoient pouvoir mieux employer leurs connoissances qu'en les faisant servir à l'utilité publique, au maintien de l'ordre social, à l'encouragement des vertus domestiques, à la purification et à la rectification des opinions tant morales que religieuses. Les preuves que je viens de donner de ces assertions sont en petit nombre, il est vrai, en comparaison de celles que nous offre l'histoire : mais je crois que la nature de cet ouvrage ne me permet pas d'entrer dans des détails à ce sujet.

Les philosophes les plus anciens de cette période. Les sept sages. Ressemblance entr'eux et les premiers instituteurs des Grecs.

Il est temps d'en venir aux philosophes spécialement signalés sous ce nom dans l'histoire de la littérature.

Dans le premier volume de cet ouvrage nous avons traité de la philosophie des premiers sages de la Grèce, philosophie simple et accommodée à l'intelligence du vulgaire. Nous croyons avoir prouvé que la philosophie, qui longtemps après Homère étoit encore dans l'enfance, n'a pu avant Orphée parler le langage des sophistes d'Alexandrie ni celui des Néo-platoniciens.

Les philosophes les plus anciens de l'époque qui nous occupe dans ce moment ne différoient certainement pas beaucoup des premiers instituteurs de la Grèce. Comme le vieux Nestor, dans Homère, ils donnoient des conseils utiles à leurs compatriotes, ils dirigeoient, par leurs sages

avis, les entreprises qu'ils projetoient, ils tâchoient, par leurs connoissances, d'éloigner les dangers qui les menaçoient, et, comme le sage Pitthée, ils donnoient le résultat de leurs méditations dans de courtes sentences ou maximes, qu'ils consacrèrent à Apollon et dont ils décorèrent l'entrée de son temple à Delphes ([21]).

Nous avons déjà cité des exemples de la manière dont ces anciens sages se rendirent utiles par les conseils qu'ils donnèrent aux peuples et aux princes. Mais d'ailleurs les lois dont ils furent les auteurs, qu'étoient-elles autrement que des conseils par lesquels ils dirigèrent la vie publique et privée de leurs concitoyens? Solon, et la plupart des sages de son siècle, dit Plutarque, s'occupèrent le plus de cette partie de la philosophie morale qui a rapport à la politique ([22]); et combien cette philosophie étoit en effet morale, ceci a été prouvé abondamment par tout ce que nous en avons dit auparavant ([23]), tandis que ces philosophes eux-mêmes, par leurs vertus et par les bienfaits qu'ils répandirent sur leurs concitoyens, prouvèrent qu'ils étoient dignes de leur donner des lois. Lycurgue n'étoit pas moins sévère envers lui-même qu'envers ses concitoyens, et non seulement il refusa la couronne qu'il eût dû acheter par un crime, mais la seule vengeance qu'il tira de son ennemi, qui l'avoit mortelle-

([21]) Paus. X. 24. 1.

([22]) Plut. Sol. 3. (T. I. p. 319 fin.) *Φιλοσοφίας δὲ τοῦ ἠθικοῦ μάλιστα τὸ πολιτικὸν, ὥσπερ οἱ πλεῖστοι τῶν τότε σοφῶν, ἠγάπησεν.* Voilà aussi, sans doute, pourquoi Dicéarque disoit que les sept sages n'étoient pas *σοφοὶ*, mais *συνετοὶ* et *νομοθετικοί*. Diog. Laërt. p. 10. C.

([23]) Quand même les prologues connus de Zaleucus et de Charondas (Stob. Serm. XCII. cf. Diod. T. I. p. 491) ne seroient pas leur ouvrage, la tendance entière des législations anciennes prouve que de semblables préfaces n'y étoient rien moins que des hors-d'oeuvre. Or, dans ces préfaces non seulement l'ordre et la tranquillité publique, mais aussi les vertus domestiques et la morale la plus sublime sont basées sur la persuasion de la providence et de la justice divines.

ment offensé, fut de le forcer à admirer sa modération et à avouer qu'il n'avoit jamais vu un homme plus sage ni plus humain [24]. Pittacus, non seulement rendit la liberté à sa patrie et y rétablit la tranquillité, non seulement il la défendit contre les ennemis et lui donna de sages lois, mais il fut lui-même pour ses concitoyens un modèle de justice, de bonne foi, de désintéressement, d'humanité et d'indulgence [25]. Si nous pouvons en croire l'auteur cité par Diogène Laërce, il prouva par le fait que les anciens Grecs ne connoissoient non seulement, mais aussi qu'ils observoient le précepte de rendre le bien pour le mal [26]. La vie de Chilon étoit absolument conforme à ses préceptes, ce qui, ajoute Diodore, qui le rapporte, est une chose très rare parmi les philosophes de nos jours [27]. Bias employa ses talents à se rendre utile à ses contemporains, et il y joignit la plus noble générosité pour les secourir dans le malheur [28]. N'oublions pas cependant que la manière dont ces philosophes rendoient à leurs contemporains les services dont nous venons de parler, se ressent entièrement de la simplicité et de l'ingénuité des premiers siècles de la Grèce. On raconte que Solon, au siège de Cirrha, infecta d'ellébore les eaux de la rivière qui parcouroit la ville, et qu'il lui fit donner l'assaut au moment où la garnison, empêchée par les suites nécessaires d'un drastique aussi violent, avoit déserté les murs [29]. Si ce fait est exact il prouveroit que les sages de la Grèce ne différoient pas

[24] Plut. Lyc. 11. [25] Diod. Sic. T. II. p. 552.

[26] Diog. Laërt. p. 19. C. D. Il auroit pardonné à l'assassin de son fils qu'on avoit livré à sa vengeance. Le précepte est de Cléobule. On le trouve chez Diogène Laërce, p. 23 fin. *Ἔλεγέ τε τὸν φίλον δεῖν εὐεργετεῖν, ὅπως ᾖ μᾶλλον φίλος· τὸν δὲ ἐχθρὸν, φίλον ποιεῖν.*

[27] Ib. Voyez un exemple de son amour pour la justice, A. Gell. N. A. I. 3.

[28] Diod. l. l. et Diog. Laërt. p. 21 C.

[29] Paus. X. 37. 5.

beaucoup, à cette époque, des Calchas ou des Mopsus des siècles antérieurs ([30]). Mais, sans vouloir le donner pour véritable, remarque qu'il faut peut-être appliquer à plusieurs autres traits qu'on rapporte à ces temps, l'esprit qui règne dans ces récits prouve cependant aussi bien le génie du siècle, que la haute vénération qu'on avoit pour les hommes éminents dont nous venons de parler, vénération qu'ils doivènt sans doute autant à leurs vertus qu'à leurs talents.

Les sentences des anciens philosophes.

Anciennement au moins l'instruction que donnoient les philosophes se composoit de sentences, contenant des principes de conduite, des leçons, des avis utiles pour les différentes circonstances de la vie humaine. Protagoras, dans Platon, dit que la philosophie des anciens philosophes n'étoit qu'une collection de maximes énoncées brièvement et dignes d'être conservées par la mémoire ([31]). Dion Chrysostome les appelle les prémices de leur sagesse, pleines de fruit pour l'usage de la vie ([32]). Ces sentences ellesmêmes sont trop connues, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ([33]). Mais il est remarquable que, dans les

([30]) L'histoire connue du trépied porte aussi évidemment l'empreinte de l'antique simplicité des temps fabuleux. Plut. Sol. 4. Diog. Laërt. p. 7 sq. Scriptt. vett. nova coll. ed. A. Mai. T. II. p. 15. Val. Max. IV. 1. ext. 7.

([31]) Plut. Protag. p. 206. F. G. Ῥήματα βραχέα ἀξιομνημόνευτα.

([32]) Dion. Chrysost. or. LXXII (T. II. p. 386). Ἀπαρχαί τινες τῆς σοφίας τῆς ἐκείνων, καὶ ἅμα τῆς τῶν ἀνθρώπων ἕνεκα ὠφελείας.

([33]) Elles ont été rassemblées par Démétrius de Phalère et par Sosiade, dont on trouve les collections dans Stobée, Serm. p. 52 fin. sq. cf. Orelli. Opusc. græc. vett. sentent. et moral. T. I. p. 137—208, qui y ajoute une troisième collection d'un anonyme avec deux autres. On les trouve d'ailleurs dispersées dans les ouvrages des anciens auteurs, surtout dans Diogène Laërce, celles de Thalès (p. 9), celles de Solon (p. 14, 15, 16 in.), celles de Chilon (p. 17, 18.). On donna à ce dernier l'épithète de βραχύλογος. Voyez sur Pittaeus (p. 19, 20), sur Bias (p. 22), sur Cléobule (p. 23, 24), sur Periandre (p.

entretiens même qu'on attribue à ces philosophes, on les représente s'appliquant à une certaine brièveté dans leurs réponses. On en trouvera des exemples dans l'entretien de Solon avec Anacharsis (34), et dans les réponses que les sages donnèrent à Crésus (35). Et non seulement les anciens philosophes, mais tous ceux dont nous trouvons les opinions rapportées par Diogène Laërce sont remarquables par une foule de mots et de reparties (36). Nous avons déjà pu nous convaincre que les anciennes lois avoient souvent la forme d'aphorismes ou de leçons brièvement énoncées (37). Hipparque, dit-on, fit graver des sentences sur des Hermes érigés par son ordre en divers endroits dans la ville d'Athènes (38). Enfin les ouvrages des poëtes sont remplis de sentences, non seulement ceux de Solon et de Théognis, qui à cette qualité caractéristique de leur poésie doivent le nom de poëtes gnomiques, mais les vers amoureux de Sappho et d'Alcée, les odes de Pindare (39), les comédies de Mé-

25). Cf. Clem. Alex. Strom. I. 351 et Plut. VII Sap. Conv., surtout T. VI. p. 577. Voyez leurs sentences sur la politique, ib. p. 586 sq., sur l'administration des affaires domestiques, ib. p. 589 sq. La sentence de Chilon (μηδὲν ἄγαν), que Diogène Laërce attribue à Solon (p. 16 in.), avoit déjà été attribuée par d'autres au sage Pitthée ou à Sisyphe. Schol. Eur. Hippol. 264.

(34) Plut. Sol. 5.

(35) Diod. Sic. fr. in Scriptt. Vett. nov. coll. ed. Ang. Maji, T. II. p. 23, 24.

(36) Voyez le grand nombre qu'en a recueilli Stobée. Pour en juger par un coup-d'oeil, on n'a qu'à ouvrir le livre de M. Orelli cité plus haut.

(37) Voyez, p. e., les lois de Triptolème, les ῥητραὶ de Lycurgue, la loi des Stagirites, mentionnée par Élien, V. H. III. 46.

(38) Plat. Hipparch. p. 2 fin. 3 in.

(39) On conçoit aisément que je ne saurois donner ici une chrestomatie de gnomes. Cependant, comme la force de l'argument consiste dans la quantité des preuves, je citerai ici les principaux passages de Pindare où l'on trouve des sentences: Ol. VI. 14 sq. VII. 17 sq. 43 sq 79 sq. 98. VIII. 70, 77. IX. 152. XI. 10, 19 sq. XIII. 16, 24, 67. Pyth. I. 164, 191. II. 63, 101. III.

nandre; et parmi les chansons de table on préféroit celles qui contenoient quelque avis utile ou quelque précepte de morale (40).

Mais ces philosophes se distinguoient aussi par leurs connoissances en physique, nouveau trait de ressemblance avec les sages des temps héroïques. Comme eux, ils obtenoient par là souvent la réputation de devins et de prophètes. Nous en verrons les preuves, lorsque nous nous occuperons plus particulièrement de cette classe d'hommes.

Les recherches physiques de Thalès (41) n'ont aucun intérêt pour nous, tout aussi peu que celles de ses disciples; elles avoient pour objet l'origine de l'univers, les éléments, la nature de l'âme humaine, la grandeur et les mouvements des corps célestes, investigations qui probablement auront profité aussi peu à ceux qui s'en occupoient qu'à leurs contemporains; et d'ailleurs les opinions de ces philosophes, celles même qui pourroient trouver une place dans cet endroit sont trop peu connues pour que nous osions même former des conjectures sur l'influence qu'elles peuvent avoir eue sur l'esprit du siècle où ils vécurent (42).

145. IV. 493 sq. V. 33. VI. 23 sq. VII. 20 sq. IX. 136, 169 sq. Nem. II. 16 sq. III. 50. IV. 52. Isthm. VIII. 26. On y trouve encore plusieurs proverbes, p. e. Nem. III. 32 sq. IV. 112 sq. VI. 95 sq. VII. fin. cf. Schol. Olym. IV fin. III fin. Isthm. IV. 21. Pyth. X. 33 sq. Isthm. VII. 60. II. 17.

(40) Athen. XV. 49. *Καλὴν δὲ ταύτην ἐνόμιζον, τὴν παραίνεσίν τέ τινα καὶ γνώμην ἔχειν δοκῦσαν, χρησίμην τε εἰς τὸν βίον.* Voyez en des exemples ib. 50. ς′, ζ′, η′, ιδ′, ιη′, ιθ′. cf. Ilgen, Scol. VIII. XIV. XXV. XXXV.

(41) Thalès fut le seul, dit Plutarque, qui s'éleva de la philosophie politique à la physique, Sol. 3. *περαιτέρω τῆς χρείας ἐξίκετο τῇ θεωρίᾳ.* Ces paroles sont remarquables.

(42) Voyez, sur la doctrine morale de ces philosophes, ma Dissertation en réponse à la question proposée par les directeurs du Legs de Stolp, dans l'année 1823.

Pythagore.

Thalès fonda en Asie une école d'investigateurs de la nature des choses : en Italie Pythagore tâcha d'être utile aux hommes en leur apprenant à se connoître eux-mêmes. Pythagore est d'un haut intérêt pour nos recherches. Nous trouvons dans sa doctrine des principes de morale qui commandent le respect. L'histoire de sa vie nous force à l'admirer comme l'homme qui, plus peut-être qu'aucun autre philosophe de la Grèce, s'est consacré à l'instruction de ses contemporains. Cette histoire le fait connoître comme une image parfaite des anciens sages de l'Orient, et les traditions absurdes même qui le concernent nous fournissent une confirmation évidente de nos réflexions sur la manière dont les anciens Grecs considéroient leurs instituteurs. Ce ne sont que les premiers points de vue qui nous occuperont dans ce moment. La suite de cet ouvrage nous fournira l'occasion de le considérer sous les autres.

La doctrine de Pythagore, pour autant qu'il nous est permis d'en juger d'après les renseignements que nous en donnent les auteurs anciens, renseignements qui malheureusement ne sont pas tous de nature à nous inspirer une très grande confiance, mais parmi lesquels il s'en trouve cependant plusieurs dignes de foi, la doctrine de Pythagore est si excellente, et son zèle pour en persuader les hommes paroît avoir été si ardent que cela seul explique la vénération qu'on lui a témoignée, et qui est allée au point de lui attribuer de véritables miracles; mais, quand même nous voudrions en rejeter la plus grande partie, ces traditions même doivent nous convaincre que jamais aucun autre philosophe n'a eu sur ses contemporains une influence aussi marquée que le fils de Mnésarque.

La morale de Pythagore est basée entièrement sur la religion, et, ce qui est très remarquable, non seulement sur la conviction de la providence et de la justice

divines, non seulement sur l'espérance des récompenses promises aux justes dans une vie à venir, et sur la crainte des peines réservées aux méchants, mais surtout sur la contemplation des perfections de l'Être Suprême, et sur le devoir de suivre son exemple, opinion par laquelle le système de Pythagore me paroît surpasser tous ceux inventés en Grèce. Il n'y en a aucun qui soit si conforme à l'élévation et à la pureté de la doctrine chrétienne. L'essence de la morale de Pythagore, comme de celle de Jésus-Christ, est l'amour que la Divinité témoigne à ses créatures, et le devoir qui en résulte pour celles-ci d'aimer Dieu avant tout et leurs prochains comme elles-mêmes. Elle recommande l'amour de Dieu envers les hommes, l'amour des hommes l'un envers l'autre, celui des citoyens envers ceux qui habitent avec eux la même ville, celui du père envers ses enfants, celui du mari envers son épouse, celui de chacun envers son frère, ses amis, envers les étrangers et même envers les animaux (43).

(43) Il est impossible, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'entrer dans des détails sur les systêmes des philosophes dont nous nous occupons; aussi l'ai-je fait ailleurs (Disput. ad quæst. a Legat. Stolp. prop. ann. 1823): mais je ne puis me défendre de recommander à l'attention de mes lecteurs le passage que j'avois ici en vue, qui se trouve Jambl. Vit. Pyth. 69, et mieux encore 229. *Φιλίαν δὲ διαφανέστατα πάντων πρὸς ἅπαντας Πυθαγόρας παρέδωκε, θεῶν μὲν πρὸς ἀνθρώπες —— ἀνθρώπων δὲ πρὸς αλλήλες*, etc. M. Jacobs (Verm. Schriften, T. III. p. 64 fin. 65) dit très à propos: Die ganze Weisheit dieses Philosophen ging von Religion aus, und kehrte zur Religion zurück. Auch das Forschen nach Wahrheit war seiner Schule nichts andres, als ein Aufstreben zu der Quelle aller Wahrheit; und die Uebung der Tugend der Weg der Vereinigung mitt Gott. Dieser Glaube, der in so früher Zeit, als das Volk der Hellenen eben aus seiner Dunkelheit herauszutreten begann, den Samier erleuchtete, strahlte Jahrhunderte lang in den edelsten Werken dieses Volkes, und erfüllte sie mit jener wunderbaren Wirksamkeit, die uns noch jetzt zu seinen Schülern macht. Je suis tout-à-fait de l'avis de ce savant, lorsque, dans le même endroit (in not.) il dit: Daher wir behaupten dass diejenigen, welche uns bereden wollen, den Heiden sey die Heiligung des Gemüthes durch Gott nicht bekannt gewesen, im Irrthume sind.

Voilà pourquoi Pythagore défendit d'immoler des animaux utiles à l'homme ([44]); voilà pourquoi il enseigna que l'amour de la verité et la charité sont les dons les plus précieux que Dieu ait accordés aux humains; voilà pourquoi il recommanda surtout de se faire des amis, de pardonner à ses ennemis, de faire du bien aux pauvres; voilà enfin la véritable source de cette congrégation célèbre qui, sous le point de vue où nous aimons à nous placer dans cet écrit, mérite surtout notre attention.

Si jamais la philosophie a pu avoir des effets salutaires, il n'y a pas de doute que celle qui plaçoit l'essence de la vertu dans la ressemblance à la divinité, d'où découloit la nécessité de se purifier le coeur, et de se défendre de l'influence des appétits bas et ignobles, qui retirent l'âme vers la terre, et l'empêchent de se dégager des liens du corps, pour s'élever vers la divinité, n'ait agi efficacement sur les moeurs des individus, surtout lorsqu'on sait que l'auteur de ce système joignoit constamment l'exemple aux préceptes, et que non seulement il les répétoit à chaque occasion, mais qu'il en surveilloit aussi l'observation auprès de ses disciples et de ses concitoyens ([45]). Mais nous n'avons pas besoin de

([44]) Pythagore ne défendit pas exclusivement d'immoler des animaux ou de s'en servir comme nourriture Ceci est prouvé par Jambl. Vit. Pyth. 98, morceau tiré de Dicéarque. Dans une autre partie de son ouvrage, Jamblique assure que le philosophe lui-même et ses disciples du plus haut rang n'ensanglantoient jamais les autels et qu'ils ne prenoient jamais de nourriture animale (150), mais qu'il le permettoit à ceux qui étoient moins avancés (cf. 107, 109). Quoiqu'on trouve ceci dans une partie de cet ouvrage dont l'autorité est assez suspecte, il me semble cependant qu'il est très probable que la règle prescrite aux disciples aura varié d'après les différents grades. cf. Anon. Vit. Pyth. 1 fin.

([45]) Quant à la doctrine de Pythagore, je renvoie le lecteur à ma Disputatio, citée plus haut, p. 22—33, où l'on trouvera les raisons qui m'ont engagé à attribuer à Pythagore le système de

nous arrêter aux simples conjectures. Il n'y a peut-être aucun philosophe de la Grèce dont l'influence sur ses compatriotes ait été aussi manifeste que celle qu'exerça Pythagore sur les habitants de Crotone et sur ceux de plusieurs autres villes de la Grande-Grèce. Nous savons, il est vrai, que les effets de sa prédication ont été exagérés par le zéle de ses disciples : mais il n'est pas nécessaire, pour établir sa réputation, de croire à ces deux-mille auditeurs qui, persuadés par les discours du philosophe, se seroient rendus dans son école, avec leurs femmes et avec leurs enfants, pour y vivre selon les préceptes qu'il leur donna, et pour l'adorer comme une divinité, ou comme un génie descendu de la lune et revêtu d'une forme humaine (46); il n'est pas nécessaire de faire accourir en foule les philosophes à Sámos pour profiter de ses leçons (47), ou d'ajouter foi au miracle opéré par la musique du grand philosophe, qui, à ce qu'on raconte, ayant été interrompu dans ses études nocturnes par les clameurs et les menaces d'un jeune étourdi, qui se préparoit à prendre d'assaut la maison d'une courtisane qui avoit reçu son rival, n'eût qu'à

la ressemblance (ὁμοίωσις) à la divinité. Quant aux faits dont je parle en dernier lieu, sans vouloir garantir tous les détails qu'en donnent Jamblique et Porphyre, dans leurs Vie de Pythagore, je crois que ce que j'en ai dit peut être regardé comme la vérité qui se trouve au fond de leurs rapports. Les discours que Pythagore a tenus, à Crotone, aux citoyens, à leurs femmes, aux jeunes gens, aux enfants, se trouvent dans cette partie de l'ouvrage de Jamblique qui est probablement tirée des oeuvres de Dicéarque. Voyez ma Disputatio, p. 26 fin. 27 in.

(46) Jambl. vit. Pyth. 30. cf. Porph. 19 (p. 25 fin. 26). D'après les savantes recherches de Meiners, cette partie de l'ouvrage de Jamblique paroît avoir été tiré des écrits de Nicomaque. Observons toutefois qu'il y fait aussi mention d'un passage d'Aristote, qui rapporte que les disciples de Pythagore admettoient trois genres d'êtres rationaux, les dieux, les hommes et Pythagore, comme un être d'une nature plus élevée que les derniers (ib. p. 23 fin. 24 in.)

(47) Jambl. Vit. Pyth. 29.

ordonner aux musiciens, qui accompagnoient l'amant furieux, de jouer un certain air, qu'ils connoissoient probablement, pour réprimer tout-à-coup sa férocité et pour le rendre aussi tranquille que le philosophe lui-même (48): de pareils contes n'ajoutent rien à la gloire de cet homme célèbre, mais l'impression que firent ses leçons sur les Crotoniates est certifiée par un historien digne de foi et confirmée par le témoignage de l'antiquité entière. Les Crotoniates, aussi bien que leurs femmes, frappés de la vérité de ses discours, renoncèrent aux vices et au luxe auxquels jusqu'alors ils avoient été adonnés; les époux rendirent à leurs femmes légitimes l'amour que jusqu'à ce moment ils n'avoient témoigné qu'à leurs maîtresses, et les femmes suspendirent dans le temple de Junon les vêtements précieux dont elles n'avoient plus besoin pour remplir leurs devoirs d'épouses et de mères (49). Encore Pythagore réussit-il à persuader les Crotoniates de prendre la défense des infortunés qui, poursuivis par la haine des puissants Sybarites, étoient venus implorer leur protection (50). Et, sans ajouter foi aux choses étonnantes qu'on raconte de l'empressement des peuples de l'Italie méridionale pour se conformer aux préceptes de ce philosophe, sans croire que les tyrans, touchés par ses remontrances, déposèrent leur pouvoir arbitraire (51), il est cependant assez certain que les Crotoniates ne furent pas les seuls à prêter l'oreille à ses conseils salutaires, et que non seulement des particuliers, mais des magistrats et des princes vinrent à Crotone pour en profiter (52). D'ailleurs l'autorité dont jouit Pythagore dans la Grande-Grèce ne se

(48) Ib. 112.
(49) Ib. 50 fin. 56. Cette partie est puisée dans les ouvrages de Dicéarque. cf. Justin. XX. 4.
(50) Ib. 177 sq. Diod. Sic. T. I. p. 483.
(51) Porph. Vit. Pyth. 21, 22. (52) Jambl. Vit. Pyth. 19.

prouve pas seulement par le grand nombre de ses disciples, mais surtout par l'influence marquée que ceux-ci exerçoient sur les affaires publiques, influence qui est si avérée, qu'elle a fait croire à plusieurs auteurs modernes que le but principal de la célèbre société de Pythagore étoit la politique.

La société de Pythagore.

Cette société est une institution si remarquable et qui se rattache si intimement à notre sujet, qu'il vaut bien la peine, ce me semble, de nous en occuper pendant quelques moments.

Les philosophes les plus anciens ne paroissent pas y avoir pensé d'établir une école proprement dite, ou même de se faire des disciples. Ils donnoient leurs avis à quiconque vouloit les écouter; ils publioient les résultats de leurs méditations, ou ils les exposoient dans les temples. Thalès fut le premier qu'on regarde comme le fondateur d'une école, et encore ne le regarde-t-on ainsi que parceque les philosophes qui sont venus après lui paroissent plus ou moins s'être occupés des mêmes recherches auxquelles il s'étoit voué.

Cependant nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, qu'il y avoit anciennement en Grèce des réunions d'hommes éminents par leurs connoissances et par leur savoir, qui, sans former une caste entièrement séparée, se distinguoient cependant par un nom et par des occupations qui leur étoient propres. Les Curètes, les Telchines, les Dactyles nous en ont fourni des exemples.

Nous avons vu que, par les effets surprenants de leur industrie, surprenants au moins aux yeux d'un peuple encore ignorant et peu civilisé, et par le soin qu'ils semblent avoir pris eux-mêmes de dérober aux regards du public les manoeuvres par lesquelles ils obtenoient ces résultats, ils étoient souvent regardés comme des magiciens, comme des gens qui, par une faveur spéciale

des dieux au culte desquels ils s'étoient consacrés, avoient sur les éléments et sur les phénomènes de la nature un pouvoir qui surpassoit de beaucoup celui des hommes ordinaires. D'un autre côté nous avons fait observer la ressemblance entre les anciens sages de la Grèce et ceux de l'Orient et de l'Égypte. On veut que Pythagore ait voyagé dans ces contrées, qu'il ait communiqué avec les prêtres qui seuls y avoient les connoissances et le savoir en partage, que sa doctrine soit en touts points semblable à celle qu'ils enseignoient, et que ses institutions ne soient que des imitations de leurs cérémonies et de leurs symboles ([53]).

([53]) P. e. Jamblique, qui le représente d'abord comme initié dans les mystères des Phéniciens (Vit. Pyth. 14), et qui lui fait passer vingt ans en Égypte (ib. 18), où il auroit été instruit par les prêtres. Suivant le même auteur, il fut ensuite transporté en Assyrie, où, captif d'abord, il fit connoissance avec les mages, dont il apprit les mystères et les différentes cérémonies. Aglaophame lui enseigna la sagesse occulte d'Orphée (146), et, pour ne rien omettre, non seulement les Égyptiens, les mages, les Chaldéens, les prêtres d'Eleusis, ceux de Samothrace, ceux de Délos, ceux d'Imbros, mais jusqu'aux Celtes et aux Ibères lui fournirent les doctrines dont il composa son système. Porphyre (Vit. Pyth. 7) ajoute qu'il voyagea en Palestine et en Arabie (ib. 11, 12), et qu'il apprit la géométrie en Égypte, l'astronomie des Chaldéens et la religion des mages (ib. 6). Hérodote fait observer la ressemblance entre les institutions égyptiennes et celles de l'école de Pythagore (II. 81). Suivant Plutarque, Pythagore emprunta ses symboles aux Égyptiens (de Is. et Osir. T. VII. p. 397). Hérodote et Clément d'Alexandrie prétendent qu'il leur doit la doctrine de la métempsychose et de l'immortalité de l'âme (Strom. VI. p. 752). Le dernier lui attribue la connoissance des livres sacrés des Juifs. Isocrate veut qu'il apprit en Égypte des cérémonies religieuses, des lustrations, etc. (Busir. Oratt. Att. T. II. p. 254.) Parmi les auteurs modernes, Creuzer (Symb. et Myth. T. I. p. 254) voit dans les différents ordres de la congrégation de Pythagore l'imitation des subdivisions de la caste égyptienne; Hyde (Vett. Pers. relig. p. 379) le représente, d'après Porphyre, comme le disciple des mages, et Selden (de Dis Syr. p. 210 sq.) tâche de prouver qu'il a pu profiter de la doctrine sacrée des Juifs; il paroît même assez enclin à croire qu'il a été instruit par le prophète Ezéchiel. On

On sait combien il faut de précautions pour bien juger des rapports des Grecs relativement à l'origine égyptienne ou orientale de leurs institutions. Ce qui est certain, c'est que celles de Pythagore ressemblent beaucoup aux rites et aux cérémonies que les premiers instituteurs de la Grèce employèrent pour fixer l'attention de la multitude et pour augmenter l'autorité qu'ils avoient obtenue par leurs connoissances (54).

Nous n'avons qu'à nous rappeler ses symboles et ses ordonnances d'abstinence de certains aliments. Une partie de ces ordonnances ne sont que des règles de diététique; quant aux autres, il me semble que Pythagore a cru en avoir besoin, tant pour rendre plus efficace son influence sur les hommes parmi lesquels il vivoit, que pour assurer à ses disciples l'autorité dont la vénération qu'on lui témoignoit l'avoit revêtu lui-même. Le soin qu'on prenoit d'éprouver les novices (55), l'ordonnance suivant laquelle

fera bien, après avoir consulté les passages que je viens de citer, de lire avec attention Lobeck, Aglaoph. T. I. p. 244—255. Cf. Bode, Orpheus poët. græc. antiq. p. 99—102.

(54) Suivant Porphyre, Pythagore fut lustré par l'un des Dactyles (Vit. Pyth. 17.). M. de Sainte-Croix (Myst. du pagan. T. I. p. 78) croit qu'il a voulu parler des Curètes.

(55) Suivant Jamblique, Vit. Pyth. 71 sq. La manière dont on éprouvoit les novices avoit une conformité frappante avec celle que pratiquent les Jésuites. Non seulement on s'informoit de leur conduite envers leurs parents et envers leurs relations, mais on tâchoit aussi de connoître leurs penchants et leurs facultés intellectuelles; on les épioit dans leurs occupations ordinaires; on observoit soigneusement leur maintien, leurs gestes, leur démarche, les traits de leur figure etc. (τοῖς τε τῆς φύσεως γνωρίσμασι φυσιογνωμονῶν αὐτὰς, σημεῖα τὰ φανερὰ ἐποιεῖτο τῶν ἀφανῶν ἠθῶν ἐν τῇ ψυχῇ). Cf. ib. 94 sq. et Porphyr. Vit. Pyth. 13. Nous ne prétendons pas garantir toutes les particularités que ces auteurs rapportent ici; mais ils ne sont pas les seuls qui fassent mention de ces épreuves: cf. A. Gell. N. A. I. 9. Jam a principio adolescentes, qui sese ad discendum obtulerant, ἐφυσιογνωμόνει. Id verbum significat mores naturasque hominum conjectatione quadam de oris et vultus ingenio deque totius corporis filo atque habitu sciscitari.

ils devoient se contenter d'abord d'écouter en silence les leçons qu'on leur donnoit ([56]), les rangs auxquels on les plaçoit ([57]), les cérémonies qu'on observoit envers ceux qui avoient été jugés incapables de recevoir la doctrine ésotérique ([58]), la règle sévère à laquelle ils étoient assujettis ([59]), la communauté des biens ([60]), tout cela me semble indiquer l'intention de former une société d'hommes forts par leur attachement mutuel et par la vénération que leur manière de vivre et cette étroite liaison elle-même devoient leur assurer auprès du vulgaire.

Je n'oserois nier qu'il n'y ait eu quelque affectation

([56]) Suivant Jamblique (Vit. Pyth. 72.), le noviciat duroit trois ans, le silence cinq ans. Il est assez évident qu'il ne faut pas entendre par là qu'on leur interdisoit l'usage de la parole. M. Krische (de Soc. Pyth. p. 25 sq.) réduit à deux ans la probation.

([57]) Les règles les plus sévères et les secrets de la doctrine n'étoient réservés que pour les membres du premier rang (πυθαγορεῖοι). Hormis les cénobites proprement dits, il y avoit encore une foule de sectateurs du philosophe qui venoient profiter de ses leçons, mais qui ne vivoient pas en commun avec les autres. Je crois qu'il faut se défier du rapport des auteurs (Jambl. Vit. Pyth. 80 sq. cf. Porph. 37 et Anon. 1) au sujet des autres classes dont ils font mention.

([58]) Suivant Jamblique (Vit. Pyth 73, 74), ceux qui n'avoient pas satisfait aux épreuves étoient renvoyés, après qu'on leur eut rendu le double de ce qu'ils avoient apporté en commun; on leur érigeoit un monument, comme aux défunts, et les membres de la société, lorsqu'ils les rencontroient quelque part, se conduisoient envers eux comme s'ils ne les avoient jamais connus. Je crois que personne nous forcera à croire la première partie de ce rapport. Au moins Meiners (Gesch. d. Wissensch. T. I. p. 461) s'en dispense.

([59]) La manière de vivre prescrite par Pythagore à ses disciples a été exposée dans l'une des parties les plus dignes de foi de l'ouvrage de Jamblique, qu'il a probablement puisée dans Dicéarque, sect. 94 sq.

([60]) Jambl. Vit. Pyth. 31. Diog. Laërt. p. 216. D. Porph. Vit. Pyth. 20. la rapportent. Mais les opinions diffèrent à cet égard. Suivant M. Terpstra (Sodal. Pyth. p. 55 not.), elle se bornoit aux internes; Meiners (Gesch. d. Wissensch. T. I. p. 458 sq.) la rejette tout-à-fait, ainsi que Krische, de Societ. Pyth., p. 27 sq.

dans tout ceci ; et, si le philosophe lui-même eût dû expliquer pourquoi il défendit à ses disciples de manger des fèves, de boire du vin pendant la journée, de s'abstenir de la chair de quelques animaux ; s'il eût dû rendre raison d'une foule d'autres ordonnances qu'on trouve chez les auteurs, il seroit à craindre qu'il ne se vît obligé de faire la même réponse à nos questions que celle que Lucien met dans la bouche du coq qui prétend être le conservateur de l'âme du philosophe de Samos, savoir qu'il faisoit tout cela parceque les autres ne le faisoient pas (61).

Mais je suis bien loin de lui faire un reproche de ses cérémonies, et plus loin encore de prétendre, comme le fait un auteur célèbre, mais qui me paroît avoir mieux connu la Grèce moderne que la Grèce ancienne, que Pythagore ne fut qu'un visionnaire ou un misérable charlatan (62).

Lorsque nous lisons que Pythagore donna lui-même à ses disciples le meilleur exemple de tempérance et de continence, nous lui pardonnerons facilement son aversion pour les fèves et pour les poissons, et nous ne lui ferons pas un crime d'avoir voulu prendre du vin plutôt le soir que pendant la journée (63).

Lorsque nous voyons que Pythagore, par la règle qu'il prescrivit à ses disciples, se proposa spécialement de les affranchir des appétits grossiers et dégradants qui pouvoient leur nuire dans leurs études et troubler la tranquillité de leur âme (64), nous ne nous formaliserons

(61) Lucian. Somn. s. Gall. 18. (T. II. p. 729, 730.)

(62) C'est M. Pouqueville que j'ai en vue. On trouve cette expression au moins inconsidérée dans son Voyage dans la Grèce, T. IV. p. 399. Cependant Brücker (Hist. Philos. T. I. p. 1010 sq.) ne s'exprime pas d'une manière plus favorable au sujet de Pythagore.

(63) Diog. Laërt. p. 218 fin. 219 in. Il paroît, par cet endroit et par plusieurs autres, que Pythagore ne défendit aucunement toute espèce de nourriture animale. Voyez entr'autres Jambl. Vit. Pyth. 98.

(64) Voyez la description de la manière de vivre des disciples de

certainement pas de sa doctrine mystique sur la nécessité de débarrasser l'âme autant que possible des liens qui l'attachent au corps, et de la purifier des souillures qu'elle pouvoit avoir contractées par cette alliance hétérogène.

Nous n'oserions pas même blâmer Pythagore d'avoir fait un mystère de choses qui ne valoient pas la peine d'être cachées, si par ce moyen il a su inspirer à ses disciples cette amitié sincère, cet esprit de corps si nécessaire pour obtenir les résultats bienfaisants qu'il avoit en vue. La fidélité de ses disciples à lui garder le secret, bien que peut-être poussée à l'excès (65), ne pourra jamais nous paroître repréhensible, et nous oublierions facilement de plus grandes extravagances, lorsque nous voyons que la société de Pythagore étoit une école de toutes les vertus, que non seulement on s'y appliquoit aux études avec une assiduité infatigable, mais aussi qu'on s'y exerçoit à mépriser les appâts de la volupté, les attraits du luxe, l'influence dangereuse de l'opulence;

Pythagore chez Jamblique (94—98), empruntée probablement aux ouvrages de Dicéarque. Comparez avec ce passage 68, 69.

(65) Voyez, au sujet de ces mystères, Porphyr. Vit. Pyth. 19. morceau tiré de Dicéarque. Jamblique rapporte une lettre dans laquelle Lysis reproche à Hipparque d'avoir divulgué leurs mystères (75 sq.). Quoiqu'il puisse paroître difficile de prouver l'authenticité de cette lettre, elle est entièrement dans l'esprit de ces pieux cénobites. M. Krische, pour en prouver la fausseté, allègue l'âge de Lysis, qu'il croit être le même que le précepteur d'Épaminondas. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de soupçonner l'auteur de ce conte d'une bévue aussi grossière ou d'une impudence aussi effrontée. Pourquoi Pythagore ne pourroit-il pas avoir eu un disciple du même nom que le maître d'Épaminondas? Il n'est pas besoin de croire au conte, rapporté par le même auteur, qu'une femme pythagoricienne auroit enduré les plus affreux tourments plutôt que de révéler à Dénys le tyran, pourquoi il ne leur étoit pas permis de marcher sur des fèves (193), pour s'imaginer jusqu'où puisse aller l'enthousiasme pour un maître chéri et surtout l'esprit de corps d'une association de la nature de celle de Pythagore. Au moins l'attachement des disciples à leur maître et la vénération pour ses préceptes est reconnue par l'antiquité entière. Voyez, p. e., Jambl. 223 sq.

qu'on s'efforçoit de réprimer les affections haineuses et turbulentes, et qu'on s'y étoit proposé non seulement d'aimer le prochain comme soi-même, mais de préférer souvent son salut au sien propre (66); lors que nous voyons la liaison entre les membres de la société se changer en une amitié à toute épreuve, une amitié célèbre dans l'histoire par les seuls noms de Damon et de Phintias (67), une amitié qui non seulement renonce à toute gloire personnelle, en considérant comme un bien commun de la société jusqu'aux inventions du génie (68), et qui, par un enthousiasme en effet admirable, regarde comme un devoir de secourir, même au danger de sa vie, et avec des sacrifices considérables, des hommes d'ailleurs entièrement inconnus, dont le seul titre à une générosité aussi inouïe étoit de porter le nom de disciple de Pythagore.

Nous sommes loin de garantir tous les exemples qu'en citent les auteurs (69), mais l'esprit de la philosophie de Pythagore et plusieurs faits dont l'authenticité ne sauroit être révoquée en doute doivent nous faire croire que jamais une association n'a si bien répondu au but qu'on s'en

(66) Jambl. Vit. Pyth. 187 sq. 196 sq. Il n'est pas nécessaire sans doute de renoncer à un bon dîner qu'on a fait préparer, comme on assure que le firent les Pythagoriciens, pour apprendre la tempérance: mais celui qui emploie de pareils moyens pour y parvenir, est certainement quelqu'un qui le désire avec ardeur. Voyez Diod Sic. T. II. p. 555.

(67) Diod. Sic. T. II. p. 554 fin. 555 in. Jambl. Vit. Pyth. 234 sq. Val. Max. IV. 7. ext. 1. Porphyr. Vit. Pyth. 59 sq. Rien n'est si beau que la coutume des Pythagoriciens de terminer toutes les querelles de la journée avant le coucher du soleil. Plut. de frat. amor. T. VII. p. 903.

(68) Jambl. Vit. Pyth. 198 sq. Voyez, à ce sujet, Jablonski, Panth. Ægypt. P. III. p. 169.

(69) On trouve plusieurs exemples de Pythagoriciens qui en délivrèrent d'autres de la servitude, de la pauvreté ou d'autres embarras où ils se trouvoient, chez Jambl. Vit. Pyth. 126 sq. 239 sq. Diod. Sic. T. II. p. 554, 555.

étoit proposé, que nulle autre n'a eu des suites aussi décidément avantageuses pour ceux qui y participoient.

Il y a une exagération évidente dans tous les rapports sur cette secte remarquable : mais cette exagération elle-même est une preuve de l'impression qu'elle avoit faite ; et encore, sommes-nous en état de fixer le terme d'un enthousiasme nourri par la vénération pour un maître adoré ; sommes-nous en état de déterminer de quoi des hommes d'un caractère aussi vif, d'une imagination aussi ardente, d'une sensibilité aussi exquise que les Grecs, sont capables ? Certainement le conte de ce Pythagoricien qui attendit son ami, pendant une nuit entière et une partie du lendemain, dans un temple, parcequ'il le lui avoit promis, ne pensant pas que cet ami lui-même put l'avoir oublié, comme il arriva en effet, ce conte peut paroître ridicule (70) ; la tradition de cet autre qui, étant tombé malade en chemin, et n'ayant pas assez pour satisfaire son hôte, lui ordonna, avant sa mort, de suspendre à un arbre des tablettes où il traça quelques signes, qui ne furent pas si tôt aperçus par un autre Pythagoricien, que celui-ci satisfit amplement les dettes du défunt (71), cette tradition peut paroître incroyable : mais l'histoire offre des exemples de dévouement et d'enthousiasme qui ne le paroîtroient pas moins, s'il nous étoit permis de douter de leur authenticité.

Mais ces signes, ce mystère ne dénotent-ils pas quelque chose de plus qu'une simple association d'amis, dont le seul but seroit de se secourir mutuellement dans l'adversité ? On sait que les Pythagoriciens se méloient de politique. Ne faudroit-il pas en conclure que cette institution remarquable a eu une tendance plus importante, et qu'elle a été d'un usage bien plus universel et plus étendu ?

(70) Jambl. Vit. Pyth. 185. (71) Ib. 237.

Je crois que la dispute sur la question si la société de Pythagore fût politique ou non, ne se seroit jamais élevée, si l'on n'eût constamment confondu cette société avec les associations dans les différentes villes. La première est l'école, le ὁμακόϊον, et elle n'étoit pas plus politique que l'Académie ou le Lycée, quoique Platon ou Aristote y traitassent des sujets de ce genre. Les autres sont les ἑταιρεῖαι, et celles-ci étoient exclusivement politiques, car c'étoient des magistratures ([72]).

Que Pythagore ne s'occupa pas seulement de corriger les moeurs des individus, mais qu'il tâcha aussi de rétablir la tranquillité et l'ordre dans les états, de réprimer le pouvoir arbitraire des hommes riches et puissants, et de rendre au peuple ses libertés et ses prérogatives, ceci est attesté par tous ceux auxquels nous devons des renseignements sur son histoire ([73]). Il n'est pas moins avéré que ses disciples suivirent son exemple; ceci est prouvé par la particularité très connue qu'il n'y a eu aucune école de philosophes en Grèce qui compte tant de législateurs parmi ses sectateurs ([74]). La plupart des villes de la Grande-Grèce étoient administrées par des Pythagoriciens, réunis en un seul corps. Ce sont ces réunions qui étoient entièrement politiques, mais qui doivent être bien distinguées de la société ([75]).

([72]) Ceci est évident par un passage de Plutarque (de gen. Socr. T. III. p. 304), qui paroît aussi prouver que ce ne fut qu'après la chûte de la plupart de ces gouvernements qu'arriva la révolte excitée par Cylon, dont parlent les auteurs. M. Krisehe traite ce passage de faux. Naturellement, parcequ'il renverse tout son système. C'est justement pour cela que j'en fais la base du mien. Polybe (II. 39) appelle les associations συνέδρια.

([73]) Je crois que le passage de Cicéron, Orat. III. 15, ne signifie autre chose sinon que Pythagore ne fut pas législateur ou à la tête des affaires comme Lycurgue et Solon.

([74]) Voyez en plusieurs Jambl. Vit. Pyth. 129 et 172.

([75]) A Crotone et dans d'autres villes. Jambl. Vit. Pyth. 249. Porph. Vit. Pyth. 54.

Il paroît aussi que ces philosophes donnoient souvent des conseils utiles aux communes, et qu'ils décidoient quelquefois les différends entre les individus ([76]). Mais, pour la société elle-même, quoiqu'il paroisse probable qu'on s'y soit aussi occupé de ces matières, tout ce que nous savons de son organisation doit nous persuader qu'il s'en falloit beaucoup que la politique en fût le seul but ou même le but principal.

Les signes mystérieux et les symboles n'avoient pas plus de rapport avec la politique que n'en avoient les autres parties de l'enseignement de Pythagore, et l'on se trompe grossièrement, lorsqu'on croit voir dans ces signes des moyens de ralliement d'un club de réformateurs politiques ([77]). Quant aux symboles, tout ce que nous en savons prouve que leur signification étoit bien différente, comme nous le verrons dans la suite; et tout ce que nous savons de la politique des Pythagoriciens prouve qu'elle ne cachoit nullement ni ses intentions, ni ses moyens.

Or, dans les colléges ou associations politiques, for-

([76]) Si nous pouvions nous fier à ce que raconte Jamblique 122 sq., nous aurions ici une preuve que les Pythagoriciens, malgré leur grand savoir, savoient très bien s'accommoder à l'intelligence du vulgaire. Pour réprimer le luxe qui régnoit à Crotone dans les funérailles, les Pythagoriciens représentèrent au peuple qu'ils avoient entendu dire à leur maître que les dieux olympiques n'avoient pas égard à la somptuosité des sacrifices, mais à l'intention de celui qui les offroit; mais que les dieux des morts, étant d'une condition inférieure, tâchoient de s'en dédommager par les offrandes et par les libations qu'on leur préparoit, et que par conséquent ils choisissoient leurs victimes dans les familles dont ils recevoient les offrandes les plus abondantes et les plus délicates. Je sais qu'on trouve ceci dans une partie de son ouvrage, qui ne mérite pas autant de foi que les fragments d'Aristoxène, mais au moins cela convient très bien avec l'esprit de l'époque.

([77]) C'est surtout Meiners (Gesch. d. Wissensch. T. I. p. 487 sq.) qui prétend que les symboles servoient à cacher des secrets politiques.

mées de membres de la société, les soins que ceux-ci prenoient du bien public, avoient la même source que leur intervention dans les affaires privées, source dont la pureté est prouvée par l'empressement des républiques elles-mêmes à leur confier le maniement de leurs affaires ([78]).

Certes, il seroit imprudent de vouloir prétendre que les membres de la société n'aient pu commettre de fautes. Je crois même qu'il est assez naturel de supposer que des gens aussi enthousiastes comme il paroissent l'avoir été pour la plupart, aient parfois choqué leurs concitoyens par leurs extravagances. Ajoutez-y qu'il est bien probable que plusieurs d'entre eux, enorgueillis par la préférence que leur avoit accordée un homme aussi célèbre que Pythagore, ne se seront pas toujours comportés avec la modération si nécessaire pour le but que leur avoit proposé leur maître. Avec de tels éléments de jalousie et de haine on n'a qu'à se figurer quelques hommes puissants dans la ville de Crotone, ou dans quelqu'autre république où les Pythagoriciens auroient obtenu la principale direction des affaires, soit irrités par un refus d'être admis dans l'association, soit contrariés dans leurs desseins, soit même entraînés par l'envie et choqués par l'affectation (il faut l'avouer) souvent ridicule de ces pieux cénobites, et je crois que la dissolution de la société nous paroîtra plutôt naturelle que difficile à expliquer, et que surtout il n'est pas nécessaire de la chercher dans des intrigues secrètes de la part des Pythagoriciens. Ces intrigues ne pouvoient avoir lieu dans la société, parceque son but n'étoit pas

([78]) Jambl. Vit. Pyth. 249. *Ἡ τῶν πόλεων αὐτῶν βέλησις, ὥστε ὑπ' ἐκείνων οἰκονομεῖσθαι βέλεσθαι περὶ τὰς πολιτείας.* cf. 129 Porphyr. Vit. Pyth. 54. *Πυθαγόρας — ὅτως ἐθαυμάζετο, αὐτός τε καὶ οἱ συνόντες αὐτῷ ἑταῖροι, ὥστε καὶ τὰς πολιτείας τοῖς ἀπ' αὐτοῦ ἐπιτρέπειν τὰς πόλεις.*

Or, d'après la tendance plus ou moins démocratique ou aristocratique des différents états, on s'expliquera facilement comment les uns pouvoient représenter les Pythagoriciens comme des novateurs, tandis que d'autres prétendoient qu'ils s'efforçoient à maintenir les lois existantes. C'est ainsi qu'on comprend que les Locriens pouvoient rejeter avec dédain le conseil de Pythagore ([83]), tandis qu'à Crotone ce fut justement parceque les Pythagoriciens défendirent le gouvernement ancien ([84]) et qu'ils ne voulurent pas permettre que la populace prît part aux assemblées publiques et à la magistrature, que le mécontentement contre eux éclata ([85]). Les accusations de Cylon, telles que les rapporte Apollonius, doivent nous paroître avoir été au moins rédigées dans l'esprit de ce parti ([86]), ainsi que celles de Ninon, qui assura que les Pythagoriciens con-

l'ouvrage de A. B. Krische, de Societatis a Pythagora in urbe Croton. cond. scopo politico. Gött. 1831, dans le journal intitulé: Neue Jahrb. für phil. und pædagogik, Jahrg. II. Band VI. Heft 12. S. 434 sq. M. Terpstra (de Sodal. pythag. origin. condit. et consilio, Traj. 1824) se prononce aussi pour le but politique.

([83]) Dicæarch. ap. Jambl. Vit. Pyth. 56. cf. Diog. Laërt. p. 223. D. E.

([84]) Jambl. Vit. Pyth. 257. τὴν πάτριον πολιτείαν.

([85]) Jambl. Vit. Pyth. 176. Τὸ μένειν ἐν τοῖς πατρίοις ἔθεσί τε καὶ νομίμοις, ἐδοκίμαζον οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι, κἂν ᾖ μικρῷ χείρω ἑτέρων. τὸ γὰρ ῥᾳδίως ἀποπηδᾷν ἀπὸ τῶν ὑπαρχόντων νόμων, καὶ οἰκείας καινοτομίας, οὐδαμῶς εἶναι σύμφορον καὶ σωτήριον. Plût à Dieu que nos réformateurs modernes eussent eu toujours ce principe devant les yeux! Voyez encore Heeren, Hist. Werke, T. XV. p. 359, 360, et le témoignage favorable que leur donne Cicéron. M. Terpstra (de Sodal. Pyth. p. 132) a rassemblé les passages qui s'y rapportent.

([86]) Il leur reprocha entr'autres qu'ils se traitoient en amis les uns les autres et qu'ils n'avoient aucune estime pour le reste des citoyens. Il cite même des vers qu'il prétendoit avoir trouvé dans un livre des Pythagoriciens:

Τοὺς μὲν ἑταίρους ἦγεν ἴσον μακάρεσσι θεοῖσιν
Τοὺς δ' ἄλλους ἡγεῖτ' οὔτ' ἐν λόγῳ οὔτ' ἐν ἀριθμῷ.

Jambl. Vit. Pyth. 259.

spiroient contre la démocratie (87). Aussi les Crotoniates attaquèrent-ils Pythagore et ses disciples, craignant qu'ils ne s'arrogeassent sur eux un pouvoir despotique et arbitraire (88), tandis que d'autres, comme nous l'avons vu plus haut, prétendoient que les tyrans se dépouilloient de leur pouvoir, pour plaire à Pythagore.

Il est prouvé que les Pythagoriciens, bien que abusant peut-être quelquefois de leur pouvoir, ont cependant exercé une influence salutaire sur la Grande-Grèce. Polybe assure qu'après que leurs associations avoient été culbutées et que les villes *avoient toutes perdu les hommes illustres qui les gouvernoient*, ces villes furent longtemps en proie à d'affreux désordres, à la rapine et au carnage, qui ne cessèrent qu'après qu'elles eurent pris pour arbitres les Achéens et résolu de suivre leur avis pour le rétablissement de l'ordre et pour la réorganisation de leurs constitutions violées (89). Ajou-

(87) Συνωμοσία κατὰ τῶν πολλῶν. Ib. 260. C'est encore en ce sens qu'il faut expliquer le récit de ces trois-cents jeunes gens, qui, suivant Justin (XX. 4), auroient fondé une sorte de club, qu'on regardoit comme une conspiration dangereuse pour la sécurité publique. Cum sodalitii juris sacramento quodam nexi separatam a ceteris civibus vitam exercerent, quasi coetum clandestinae conjurationis haberent, civitatem in se converterunt. Il est évident que cet auteur a puisé à la même source (ap. Jambl. Vit. Pyth. 254), et qu'il a confondu la société de Pythagore avec l'une des associations politiques dont nous venons de parler.

(88) Τυραννίδος ἐπίθεσιν εὐλαβούμενοι. Diog. Laërt. p. 223 D. cf. Jambl. Vit. Pyth. 261, où Démocède est accusé d'avoir attenté à la liberté du peuple. Cette accusation a été répétée par un historien d'ailleurs estimable, mais qui se montre peu propre à prononcer un jugement sur cette matière, lorsqu'il met les disciples de Pythagore et les sept sages de la Grèce sur la même ligne que Critias et Aristion l'Épicurien, tyran d'Athènes, contemporain du roi Mithridate. Appian. Bell. Mithrid. 28. (T. I. p. 681. ed. Schweigh.) Nous pouvons opposer à ce témoignage ceux de Polybe et de Dion Chrysostome, que je citerai bientôt.

(89) Polyb. II. 39.

tons-y le témoignage de Dion Chrysostome, qui assure que les républiques italiennes furent heureuses et jouirent des douceurs de la paix et de la tranquillité aussi longtemps que les Pythagoriciens les administrèrent (90).

Les Pythagoriciens.

L'influence de la philosophie et des institutions de Pythagore ne se termina pas avec son école. Ses disciples se répandirent en grand nombre en Italie et dans la Grèce proprement dite (91), et, si nous étions assurés de l'authenticité des fragments qui portent leurs noms, nous aurions droit d'en conclure que la propagation de leur doctrine a pu agir de la manière la plus efficace sur la civilisation morale et religieuse des Grecs. Cette doctrine se recommande par ce même esprit religieux qu'on remarque dans les leçons de Pythagore lui-même. Suivant elle, Dieu est la seule mesure de la vertu et de la vérité, le but de toute la philosophie est de suivre son exemple, et le véritable bonheur se trouve dans la vertu, dans la modération, dans l'empire sur nous mêmes; mais, loin de chercher ce bonheur dans la vertu seule, comme le firent dans la suite les présomptueux Stoïciens, ou de subordonner la vertu au plaisir, comme le firent leurs antagonistes, les Épicuriens, elle s'en tenoit au terme moyen, seul propre à la fragilité humaine et seul vraiment adapté aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons placés, en prouvant que, comme l'aveugle ne voit pas, qu'il se trouve dans la lumière ou dans les ténèbres, de même le méchant ne sauroit

(90) Dion. Chrysost. or. XLIX (T. II. p. 249). Ἰταλιώτας δὲ σύμπαντας (sc. απολαύσαντας) τῶν Πυθαγορικῶν, τοσῦτον χρόνον εὐδαιμονήσαντας, καὶ μετὰ πλείστης ὁμονοίας καὶ εἰρήνης πολιτευσαμένυς, ὅσον ἐκεῖνοι χρόνον τὰς πόλεις διεῖπον.

(91) Jambl. Vit. Pyth. 166. Συνέβη τὴν Ἰταλίαν πᾶσαν φιλοσόφων ἀνδρῶν ἐμπλησθῆναι, —— καὶ πλείστους παρ' αὐτοῖς ἄνδρας φιλοσόφους καὶ ποιητὰς καὶ νομοθέτας γένεσθαι.

jamais être heureux, qu'il soit riche ou pauvre, bien portant ou malade, mais qu'aussi bien que la vue la plus pénétrante ne suffit pas pour voir, lorsque la lumière nous manque, la vertu seule ne sauroit nous suffire, lorsque nous sommes d'ailleurs malheureux ([92]). Mais que ces fragments soient des Pythagoriciens ou d'autres philosophes, qu'ils soient des successeurs immédiats de Pythagore ou d'auteurs plus récents, je crois que nous avons raison de bien augurer de l'esprit d'une nation où de semblables écrits paroissent, et de croire que l'effet de ces opinions ne se sera pas borné à une seule classe de la société, puisque nous trouvons, parmi les auteurs auxquels on les attribue, non seulement des hommes, mais aussi un grand nombre de femmes. D'ailleurs il est constant que les Pythagoriciens ne se contentoient pas de répandre leur doctrine par des ouvrages sérieux, mais qu'ils la consignoient aussi dans des écrits uniquement destinés à l'amusement de la multitude. Ce qui nous reste des comédies d'Épicharme pourra suffisamment expliquer ma pensée ([93]).

En général, nous devons nous contenter de simples conjectures: mais je crois qu'il est presqu'impossible qu'une morale aussi pure n'ait pas trouvé au moins quelques coeurs qui en fussent touchés, qu'une philosophie qui puisoit sa morale toute entière dans la religion n'ait pas fait sentir à quelques-uns au moins la nécessité de se faire des dieux une autre idée que ne

([92]) Archyt. fr. in Opusc. Myth. Gal p. 697 sq. cf. p. 693 sq. On n'exigera pas sans doute que je cite tous les autres passages. J'ai tâché de rendre l'impression que l'ensemble de ces fragments a dû faire sur le lecteur, ce qui ne sauroit s'indiquer par des passages séparés.

([93]) Voyez, p. e., ses sentences sur le pouvoir et sur l'omniscience des dieux (Exc. Grot. p. 481), sur le bonheur des justes après la mort (ib.), et cet excellent principe: *καθαρὸν ἂν τὸν νοῦν ἔχῃς, ἅπαν τὸ σῶμα καθαρὸς εἶ*, qui nous rappelle la leçon de l'Évangile (ib. p. 477).

le faisoit ordinairement le peuple qui les adoroit([94]).

Cependant les preuves de cette influence salutaire ne manquent pas tout-à-fait. On n'a qu'à se rappeler le sage et savant Archytas de Tarente, général habile, magistrat intègre et l'un des philosophes les plus vénérables de l'antiquité ([95]), et, dans un siècle plus rapproché, le grand Épaminondas, qui, quoique destiné par la nature à illustrer sa patrie par son génie et par son courage, a certainement beaucoup profité des leçons de Lysis, son précepteur, tant pour la prudence dans l'administration des affaires que pour cette noblesse de sentiment et pour cet amour de la vertu qui le distinguent si favorablement parmi tous les héros de la Grèce ([96]).

Rapports entre la direction que prirent les recherches des philosophes et la civilisation tant morale que religieuse. Les Eléates.

Cependant le siècle de Pythagore étoit bien celui où une doctrine comme la sienne devoit faire le plus d'impression sur la multitude ([97]). C'étoit le temps où les Grecs, quoique déjà atteints en partie de la corruption qui par la suite fit de si grands progrès, avoient pourtant encore cette docilité si propre aux nations encore peu civilisées, et n'étoient même pas encore assez éclairés pour ne pas admettre l'autorité de leurs instituteurs sur des preuves dont plus tard ils auroient récusé la validité. Du temps de Pythagore on regardoit encore les philosophes comme des êtres extraordinaires; on les respectoit à peu-près comme des prophètes, et la foi aux miracles qu'ils sem-

([94]) Mais remarquez bien qu'Onatas (Stob. Ecl. phys. p. 96 ed. Heeren) se déclare ouvertement contre le théisme.

([95]) Demosth. Erot. (Oratt. Att. T. V. p 602 fin., 603 in.) En général, voyez, à son sujet, Ritter, Gesch. d. Pythag. Philosophie, p. 66 sq.

([96]) Diod. Sic. T. II. p. 32. Corn. Nep. Epam. II. 2. Dion. Chrysost. or. XLIV. (T. II. p. 248.)

([97]) Sans nous enfoncer dans la chronologie, je crois que nous pouvons admettre que Pythagore fut contemporain de Solon.

bloient opérer est consignée par l'histoire. Du temps de Périclès les devins, dont l'art, comme nous le verrons bientôt, faisoit auparavant partie du savoir des philosophes, avoient déjà à se défendre des vues éclairées de ces derniers. Anaxagore apprit à son disciple qu'un bélier unicorne n'étoit unicorne que par suite de la structure abnormale de son crâne, tandis que le devin Lampon avoit cru y trouver un présage de la grandeur future de l'illustre Athénien ([98]). Hippocrate, ce médecin philosophe et religieux, le contemporain d'Anaxagore, s'éleva, dans ses écrits, contre l'art mensonger et impie des mages, qui, en faisant regarder certaines maladies comme une punition du ciel, remplissoient de terreur les âmes crédules, pour les rendre d'autant plus dociles aux exigences de leur cupidité ([99]). Mais Anaxagore, bien qu'il fût digne de compter Périclès parmi ses disciples, et bien que celui-ci lui fût redevable d'une partie de cette sagesse, et peut-être de ces nobles principes qui

([98]) Plutarque, qui rapporte cet exemple remarquable de la manière dont les progrès en physique commençoient à disperser les ténèbres de la superstition (Pericl. 6), fournit lui-même la plus forte preuve que cette dernière avoit poussé des racines trop profondes dans l'esprit crédule des Grecs pour céder jamais entièrement à la philosophie. Il ajoute que d'abord on admira Anaxagore, mais que bientôt, lorsque l'événement avoit prouvé la justesse de la prédiction de Lampon, celui-ci emporta tous les suffrages. Il me semble, dit ici le philosophe de Chéronée, que l'un et l'autre peuvent avoir eu raison, le physicien, en indiquant la cause du phénomène, le devin, en expliquant pourquoi il avoit apparu et ce qu'il signifioit. Voyez d'autres exemples d'explications et de prédictions de phénomènes physiques par Anaxagore, Plut. Lys. 12. Il est assez remarquable que Philostrate cite les prédictions de ces phénomènes, par exemple de la pluie (cf. Suid. Ἀναξαγόρας), pour prouver la vraisemblance des miracles qu'il va raconter de son héros Apollonius. Vit. Apoll. I. 2.

([99]) Voyez son raisonnement judicieux, de morb. sacro, p. 301—303. ed. Foës., et l'explication de l'origine de cette maladie par des causes naturelles, p. 308. Et cependant Hippocrate lui-même croyoit qu'il y a des songes qui annoncent l'avenir; il en explique même plusieurs, de insomn. p. 375, 376.

l'ont rendu si célèbre [100], Anaxagore, d'après le jugement de deux illustres philosophes, paroît avoir accordé à la physique et aux mouvements nécessaires de la matière plus que ne paroîtroit pouvoir se comporter avec la piété [101]. Aussi, suivant Plutarque, Platon eut toujours soin de prévenir toute interprétation malicieuse de ses opinions, en subordonnant les causes physiques à la providence et au pouvoir des dieux [102], précaution qui certainement ne sauroit nous paroître blâmable, à moins de vouloir partager l'acharnement de quelques pères de l'église contre les payens. Parce que ceux-ci n'ont pas eu le bonheur de reconnoître l'unité de Dieu, ces pères veulent leur dérober ces dieux même qu'ils adoroient; ce qui fait que ce qui en Grèce étoit regardé, et à bon droit, comme le comble de l'impiété, est approuvé hautement par des docteurs de la religion chrétienne [103].

Mais revenons à notre sujet. Il me semble qu'il est très remarquable que la période de la plus grande

[100] Voyez la manière dont Plutarque décrit l'influence que les leçons d'Anaxagore eurent même sur le maintien et sur la conduite journalière de Périclès (Pericl. 5). Les études sérieuses et élevées dont il l'occupoit donnèrent à son éloquence ce caractère grave et mâle et cette force de diction qui lui valurent le surnom d'Olympique (ib 8). Nos traducteurs (Levens van Plutarchus, T. III. p.13) citent un passage de Valckenaer (Diatr. ad Eur. dram. reliq. p. 25 sq.), où ce savant montre combien Euripide a profité des leçons d'Anaxagore. Il est dommage qu'on ne puisse pas en dire autant de ses tragédies.

[101] Plat. Phæd. p. 393 D sq. Aristot. Metaph. I. 4. Aristide le met au même rang que Diagoras (or. XLV. T. II. p. 80), et Plutarque fait voir que les Athéniens n'avoient pas meilleure opinion de sa philosophie que de celle de Protagoras (Nic. 23). On peut trouver une défense d'Anaxagore dans Meiners, Gesch. d. Wissensch. T. I. p. 673.

[102] Plut. Nic. 23. Ὅτι ταῖς θείαις καὶ κυριωτέραις ἀρχαῖς ὑπέταξε τὰς φυσικὰς ἀνάγκας.

[103] Il s'en faut cependant beaucoup que tous pensassent de même. Nous y reviendrons.

simplicité des peuples, la période où ils ont le plus de confiance en leurs instituteurs, est aussi celle où les moeurs sont le moins corrompues. Or, si l'histoire prouve, comme nous venons de le voir, que la piété et le bon sens des Pythagoriciens ont eu une influence salutaire sur la civilisation morale et religieuse des Grecs, je crois que nous avons le droit d'attribuer une grande partie de la corruption des siècles suivants aux funestes doctrines des esprits-forts et des sophistes qui se sont élevés parmi eux.

Avouons toutefois que même parmi les Pythagoriciens l'on en trouve déjà qui avoient une inclination marquée vers le panthéisme. Il suffit de se rappeler les noms d'Ocellus et de Philolaus (104). D'autres, comme Timée de Locres, commençoient à ébranler les opinions sur une juste rétribution dans une vie à venir (105). D'autres encore, comme Empédocle, paroissent s'être attachés plutôt à cette partie de la philosophie de leur maître, qui étoit propre à éblouir les yeux de la multitude, par les preuves d'un pouvoir qu'on devoit regarder comme surnaturel, qu'à celle qui pouvoit contribuer à corriger les moeurs. Nous aurons l'occasion d'en dire encore quelque chose dans la suite.

Les esprits commençoient à s'éclairer. On commençoit à expliquer les miracles par des causes naturelles. Mais, comme si l'esprit humain ne sauroit jamais éviter les extrêmes, on vit bientôt des philosophes, non contents d'avoir mis des bornes à la superstition, attaquer la religion elle-même, soit en cher-

(104) M. Boeckh, dans son excellent écrit, Philolaus des Pythagoreërs Lehren etc. p. 156 fin., a très bien prouvé cette tendance dans la doctrine de ce philosophe.

(105) Opusc. Myth. ed. Gal. p. 566. Quoiqu'il reconnoisse l'utilité de ces opinions, il est pourtant assez évident qu'il les méprise lui-même.

chant l'origine de l'univers dans une coïncidence fortuite d'atomes, soit en émettant des doutes sur la possibilité de jamais reconnoître la vérité, soit même en niant hautement l'existence des dieux. Il suffit de nommer Démocrite ([106]), Métrodore de Chios ([107]), et Diagoras.

Cependant Diagoras donna des lois à la république de Mantinée, Démocrite écrivit sur la morale ([108]); et certainement, si les Abdérites eussent voulu, ou disons plutôt, eussent pu écouter les sages conseils du grand homme qu'ils méprisoient, ils en auroient plus profité que ne le firent les Éphésiens des énigmes de l'obscur Héraclite ([109]): mais il étoit réservé aux artistes qui abusoient du don le plus précieux que la nature ait accordé à l'homme, à employer l'éloquence pour renverser les fondements les plus solides de la vertu.

Ce furent les philosophes de l'école d'Élée, qui les premiers donnèrent l'exemple d'une méthode aussi funeste. Nous ne dirons rien de Xénophane, qu'on re-

([106]) Démocrite étoit bien l'esprit le plus universel que la Grèce ait produit. On cite de lui des ouvrages sur la physique, sur l'astronomie, sur les mathématiques, sur la morale, sur la musique, sur la peinture, sur l'art militaire, sur les belles lettres, sur la médecine. Diog. Laërt. p. 248 E. 249. Quelques-uns prétendent qu'il fut le disciple d'Anaxagore, ib. p. 245 E. Et cependant Démocrite, qui croyoit aux atomes, croyoit aussi aux εἴδωλα. (Steph. Poës. phil. p. 159). On voit bien combien il en couta à ces grands hommes de se délivrer des préjugés de l'enfance.

([107]) Il fut, pour ainsi dire, le précurseur des sceptiques. Il assura ne rien savoir, pas même s'il ne savoit rien Diog. Laërt. p. 251 fin.

([108]) Voyez toutefois ce que j'ai remarqué à son sujet, Disput. ad quæst. a Curat. Legat. Stolp. proposit. p. 41, 42.

([109]) Nous connoissons trop peu les circonstances de la vie de ce philosophe pour oser nous fier aux merveilles qu'en rapporte Diogène Laërce: mais, si nous pouvions croire ce qu'il dit sur le refus qu'il fit à ses concitoyens de réformer leurs institutions, cette seule particularité nous épargneroit déjà la peine de faire quelque mention de lui dans cet endroit (p. 237 C.).

garde communément comme le fondateur de cette secte, et qui, après avoir blâmé la manière dont Homère et Hésiode avoient représenté les dieux, y substitua une divinité qui certainement aura été bien moins profitable encore à l'exercice de la vertu, que les dieux imparfaits, mais toujours actifs et individuels, des poëtes ([110]).

Nous n'en dirons pas davantage sur Parménide ni sur Mélissus, que je crois pouvoir ranger avec plus de droit encore parmi les panthéistes. Zénon, leur disciple, non content de propager les doutes de ses précepteurs, enseigna qu'il est également possible qu'une chose existe et qu'elle n'existe pas, et il tâcha d'en persuader ses disciples par des raisonnements subtils qui sembloient tantôt prouver le pour, tantôt le contre de la question qu'il traitoit ([111]). Zénon fut le père de cette dialectique astucieuse, qui, perfectionnée ensuite par les sophistes, fit tourner la tête aux Athéniens, avides de nouveautés et charmés surtout d'une méthode qui changeât le mensonge en vérité et l'iniquité en justice, aussitôt que leurs passions ou leur intérêt avoient besoin de ce misérable subterfuge.

Un savant Allemand remarque que la philosophie pythagoricienne, par son caractère éthique, par sa gravité, par son esprit religieux, par son sens mystique, représente le caractère dorien, et que la sensibilité pour les impressions des objets environnants, l'activité et la mobilité

([110]) Voyez Diog. Laërt. p. 241, 242. Cf. Karsten, Philos. græc. vett. reliq. T. I. p. 35 sq. 39. L'on trouve dans le même ouvrage une exposition très judicieuse du caractère spécial de la philosophie de Xénophane, p. 196—198. cf. Disput. ap. Leg. Stolp. p. 39, 40. Quant à Parménide et à Mélissus, voyez la réfutation de leurs opinions, Aristot. Phys. I. 2, 3.

([111]) Diog. Laërt. p. 243, 244. Isocrat. Hel. Encom. (Oratt. Att. T. II. p. 231. l. 3). Plutarque, qui dit que Périclès fut son disciple, s'exprime ainsi à son sujet: *ἐλεγκτικήν τινα καὶ δι᾽ ἐναντιολογίας εἰς ἀπορίαν κατακλείουσαν ἐξασκήσας ἕξιν.* Pericl. 4.

propres aux Ioniens se réproduisent dans les investigations matérielles des philosophes qui ont emprunté leur nom à cette peuplade ([112]). Sans vouloir nier entièrement la justesse de cette comparaison, je dois cependant faire observer qu'il est assez remarquable que, tandis que l'origine d'un art aussi funeste pour la moralité que celui des sophistes se retrouve jusque dans l'une des ramifications de l'école dorienne ([113]), des philosophes Ioniens furent les plus solides appuis de la saine morale, les adversaires les plus formidables de ces fallacieux artistes.

Division de la philosophie grecque en deux branches opposées.

En effet, considérée sous le point de vue où nous sommes constamment placés dans ces recherches, la philosophie grecque (nous prenons maintenant cette dénomination dans sa plus grande étendue) la philosophie grecque se divise ici en deux branches, non seulement distinctes, mais effectivement contraires et opposées diamétralement l'une à l'autre. L'une est la philosophie du mensonge, de la cupidité, de l'injustice : l'autre est celle de la vérité, de la beauté morale, de la vertu ; l'une doit son origine au froid calcul de l'intérêt : l'autre à l'amour de ce qui est véritablement bon et honnête ; l'une est la philosophie des Sophistes, l'autre est celle de Socrate et de Platon.

([112]) Boeckh, Philolaos des Pyth. Lehren etc. p. 39, 40.

([113]) M. Karsten fait observer que, tandis que les Ioniens cherchoient la source de nos connoissances dans les sens, et les Pythagoriciens dans l'âme (proprement dans le νᾶς), les Éléens suivoient l'exemple des premiers pour la physique, et celui des derniers pour la métaphysique. Philos. græc. vett. reliq. p. 198.

CHAPITRE XVII.

Philosophie du mensonge et de l'iniquité. Les Sophistes. — Progrès que fit leur doctrine, prouvés par l'exemple d'Isocrate. — Philosophie de la vérité et de la vertu. Socrate. — Esprit de la philosophie de Socrate. — Sa méthode. — Parallèle entre les deux philosophies, celle des Sophistes et celle de Socrate. — L'exemple donné par Socrate. — Effets de sa doctrine. — Ses disciples. Xénophon. — Platon. — Différence entre la philosophie de Platon et celle de Socrate. — Mérites de Platon envers la civilisation morale et religieuse. — Les disciples de Platon. — Aristote. — Ses mérites envers la civilisation morale et intellectuelle. — Sur les doutes qui se sont élevés au sujet de ses opinions religieuses. — Exagérations de l'idée de Socrate. — Exagération de son amour pour la vertu. Les Cyniques. — Leur inhumanité et leur impudence. — Leur orgueil. — Influence peu favorable sur la civilisation morale. — Les Stoïciens. — Exagération du but que s'étoit proposé Socrate. Les Cyrénaïques et les Épicuriens. — Nouvelle corruption de la philosophie. — Rapport entre elle et la corruption des moeurs.

Philosophie du mensonge et de l'iniquité. Les Sophistes.

On comprendra, j'espère, que, lorsque je distingue les sophistes des philosophes de l'école de Socrate, je suis aussi loin de condamner indistinctement tous ceux qui sont comptés parmi les premiers, que d'approuver tous les autres. Ce ne sont pas les personnes que j'ai voulu distinguer, mais les doctrines. Prodicus fut un sophiste, et cependant il donna des leçons salutaires à la jeunesse [1]. Isocrate n'a jamais été rangé parmi les sophistes, et cependant, tant par sa manière de disputer que par sa ridicule vanité, il en mériteroit le nom.

[1] Voyez sa fable connue dans Xenoph. Memor. Socrate dit, chez Platon (Theæt. p. 118. A.), qu'il envoie quelquefois ses disciples à Prodicus, et, dans le Protagoras, il reconnoît avoir profité de lui.

Encore n'ai-je garde de prétendre que parmi les sophistes, ceux mêmes qui, sous d'autres rapports, mériteroient le plus notre blâme, il n'y eut des hommes doués de talents extraordinaires et même de qualités très louables ([2]).

Protagoras donna des lois aux Thuriens ([3]); il fut considéré par ses concitoyens comme un homme d'esprit ([4]), et pendant quarante ans il jouit de cette réputation dans la Grèce ([5]). Gorgias fut certainement l'un des hommes les plus éloquents et les plus habiles de son siècle, et le succès qu'il eut dans son ambassade à Athènes justifia pleinement la confiance que ses concitoyens avoient eue en ses talents ([6]). Un homme dont Alcibiade et Thucydide ont cru pouvoir profiter, et qu'Agathon tâcha d'imiter ne fut certainement pas un homme ordinaire ([7]). Comme lui, Hippias et Prodicus furent souvent envoyés en ambassade par leurs concitoyens ([8]). Certes, celui qui, dans la ville la plus civilisée de l'antiquité, au centre même des arts et des sciences, et malgré l'indignation qu'excita sa présomption,

([2]) Cléarque loue la tempérance de Gorgias (ap. Athen. XII. 71). Suivant Démétrius de Byzance, la réponse alléguée dans cet endroit ne prouveroit rien moins que sa tempérance. La difficulté disparoîtroit, s'il étoit sûr qu'au lieu de ἑτέρῳ Athénée eut écrit γαστέρος, suivant la conjecture ingénieuse de M. Geel, Nov. Act. Lit. Soc. Rheno-Traj. T. II. p 30. Qu'on voie toutefois ce que Plutarque remarque à son sujet, Conjug. præc. (T. VI. p. 544 fin. 545 in.)

([3]) Heracl. Pont. ap. Diog. Laërt. p. 249 fin.

([4]) Ils l'appeloient λόγος. Ælian. V. H. IV. 20. Ménage a prouvé que l'épithète σοφία, que lui applique Diogène Laërce (p. 250), appartient à Démocrite (Ægid. Menag. Observ. ad Diog. Laërt. p. 243).

([5]) Plat. Menon. p. 21 D.

([6]) Plat. Hipp. maj. p. 96 in. Paus. VI. 17. 5. Surtout Diod. Sic. p. 513 fin. 514 in.

([7]) Philostr. Vit. Soph. I. 9. 1 fin.

([8]) Plat. Hipp. Maj. p. 95 D. 96 in. Philostr. Vit. Soph. I. 11, 12.

malgré la mauvaise réputation que lui attirèrent ses principes, a trouvé le moyen de se faire admirer, certes un pareil homme n'a pu être sans mérite. Aussi celui qui vouloit devenir un homme habile et en état de faire de grandes choses, s'attachoit aux sophistes [9]. Les sophistes étoient regardés comme les hommes les plus spirituels et les plus savants parmi les beaux-esprits de la Grèce [10]. On n'a qu'à jeter les yeux sur le commencement du Protagoras de Platon, pour se faire une idée de l'enthousiasme qu'excitoit parmi la jeunesse la seule nouvelle de l'arrivée de l'un de ces hommes célèbres [11].

Il y a, il est vrai, quelque exagération dans tout ceci, exagération de la part des Athéniens, qui, comme l'on sait, étoient très faciles à s'émouvoir, et exagération du côté de Platon, qui, comme il est non moins avéré, n'aimoit pas les sophistes, et qui, par l'extravagance de son admiration ironique, déclare son intention de les rabaisser : cependant cette intention même doit nous rendre prudents à juger ces hommes éminents d'après les portraits qu'il nous en a laissés. Au moins seroit-il très injuste d'évaluer leurs mérites d'après les réponses que ce philosophe leur met souvent dans la bouche, puisque, à en juger par elles, il faudroit conclure que les sophistes, bien loin d'avoir pu mériter l'admiration de toute la Grèce, et d'avoir été employés comme ambassadeurs et comme hommes d'état, aient été les plus francs imbécilles qu'on puisse s'ima-

(9) Xenoph. Anab. II. 6. 16. *Ἀνὴρ τὰ μεγάλα πράττειν ἱκανός.*

(10) Plat. Menon. p. 21 C. D. Il est remarquable que chez Platon lui-même, qui est loin de leur faire toujours la justice qui leur est due, Anytus, répondant à la question de Socrate : s'il ne faudroit pas considérer les sophistes comme des insensés, s'exprime ainsi : Il s'en faut beaucoup qu'ils soient insensés, mais les jeunes gens qui leur donnent de l'argent méritent bien plutôt ce titre. *Πολλοῦ γε δέουσι μαίνεσθαι, ὦ Σώκρατες* etc.

(11) Plat. Protag. p. 193.

giner. Et, sans vouloir adopter entièrement ce que Philostrate dit à ce sujet, savoir que Platon lui-même n'a pas manqué de se prévaloir de ce qu'il avoit appris des sophistes, je crois que nous pouvons admettre, d'après lui, que les plus grands orateurs et historiens de la Grèce ont profité de leurs leçons [12].

Encore faut-il faire une distinction entre ces coryphées de l'art et entre la tourbe immonde des servils imitateurs. Avec l'enthousiasme qu'excitèrent les succès des sophistes et la perspective séduisante qu'offroit un art aussi lucratif, il n'est pas étonnant que plusieurs autres se proposassent de suivre leur exemple ; et même sans les preuves que nous avons déjà de la legéreté et de la fatuité de ces remuants Ioniens, nous comprendrions aisément que la Grèce fut bientôt inondée d'une foule de docteurs, qui, quoique tout aussi fourbes et non moins avides que leurs maîtres, n'avoient malheureusement ni leur esprit ni leurs talents.

D'abord les sophistes n'étoient en effet que des instituteurs de la jeunesse tels qu'on les avoit déjà vu dans des temps plus reculés. Plutarque, en parlant du précepteur de Thémistocle, Mnésiphile, dit qu'il ne fut ni rhéteur, ni physicien, mais un homme qui enseignoit à son disciple le maniement des affaires et qui dirigeoit les facultés de son esprit vers la vie pratique ; il ajoute que cette instruction avoit eu lieu à Athènes depuis les temps de Solon, mais que dans la suite elle fut confondue avec les artifices des plaideurs, et que ce furent ceux qu'on désigna par le nom de sophistes qui la transportèrent de la vie active à l'art de bien parler [13]. Protagoras lui-même blâma Hippias et les

[12] Philostr. Ep. XIII. p. 919. *Ὁ γοῦν Πλάτων καὶ εἰς τὰς ἰδέας τῶν σοφιστῶν ἵεται, καὶ οὔτε τῷ Γοργίᾳ παρίησι τὸ ἑαυτοῦ ἄμεινον γοργιάζειν, πολλά τε κατὰ τὴν Ἱππίου καὶ Πρωταγόρου φθέγγεται.*

[13] Plut. Them. 2. (T. I. p. 440 fin. 441). Cet endroit est

autres qui forçoient leurs disciples à écouter leurs discours sur l'astronomie, sur la géométrie, sur la musique; il se bornoit à leur enseigner l'éloquence et la politique, à bien parler et à bien agir, absolument comme le faisoit le vieux Phénix, le précepteur d'Achille, dans l'Iliade ([14]). Gorgias s'en tenoit exclusivement à son art d'arranger des phrases et d'orner un discours par des figures choisies avec soin et disposées de manière à frapper d'étonnement les auditeurs par la mesure et par l'euphonie de ses périodes sonores et bien arrondies ([15]).

Mais les imitateurs dont je viens de parler, non contents de cet art en effet plus difficile à pratiquer qu'à enseigner ([16]), non contents d'apprendre à bien parler et à bien faire ([17]), se vantoient encore de pouvoir enseigner l'art militaire et la tactique, de faire un bon

très remarquable. Il appelle la science de Mnésiphile *τὴν καλεμένην σοφίαν, ὗσαν δὲ δεινότητα πολιτικὴν, καὶ δραστήριον σύνεσιν, —— ἣν οἱ μετὰ ταῦτα δικανικαῖς μίξαντες τέχναις, καὶ μεταγαγόντες ἀπὸ τῶν πράξεων τὴν ἄσκησιν ἐπὶ τὺς λόγυς, σοφισταὶ προσηγορεύθησαν.* Si nous pouvions en croire Jamblique (Vit. Pyth. 245), il y auroit déjà eu des sophistes du temps de Pythagore; mais je prends la liberté de regarder ce passage comme une supposition gratuite de l'auteur, faite dans l'intention de défendre la méthode mystérieuse de son héros. Voyez, sur le passage de Plutarque, Geel, Nov. Act. Soc. Rh. (T. II. p. 235).

([14]) Plat. Prot. p. 196 fin. 197 in. *Ὅπως τὰ τῆς πόλεως δυνατώτατος ἂν εἴη καὶ πράττειν καὶ λέγειν.* cf. Hom. Il. I. 443. *Μυθῶν τε ῥητῆρ' ἔμμεναι πρηκτῆρα τε ἔργων.*

([15]) Gorgias, de même que les inventeurs de cet art entièrement nouveau pour les Athéniens, Corax et Tisias de Syracuse, enseignoit la rhétorique (*λέγειν οἴεται δεῖν ποιεῖν δεινός*), et il se moqua de ceux qui prétendoient pouvoir enseigner la vertu. Plat. Menon. p. 22 F. Diodore a très bien caractérisé cet art dans l'endroit où il rapporte l'impression qu'il fit sur les Athéniens. T. I. p. 514.

([16]) Isocrate, c. Sophist. (Oratt. Att. T. II. p. 329), fait le portrait de ces prétendus maîtres dans l'art de bien dire.

([17]) Sur la vanité de ceux qui croyoient pouvoir former des hommes d'état et des législateurs, sans en avoir eux-mêmes quelque connoissance, voyez Aristot. de mor. Nicom. X. 10 fin.

soldat et même un bon général d'un homme qui n'avoit jamais pris une épée à la main [18]; et, ce qui est bien plus étonnant, ils affirmoient hautement que celui qui vouloit suivre leurs leçons, quelque méchant qu'il fût, pouvoit devenir sage et vertueux [19]. Platon, dans son inimitable Euthydème, l'un de ses dialogues les plus spirituels et où il y a un sens comique des plus piquants, a voué ces pédants à la dérision de tous les siècles à venir.

Mais aussi ce ne fut pas par leur arrogance ou par leur vanité, dont certainement les plus instruits et les plus éloquents parmi les sophistes n'étoient pas exempts [20], ce ne fut pas même par leur cupidité [21] que les so-

[18] Plat. Euthyd. p. 215 in. E. fin. Dans le dialogue intitulé Lachès (p. 247 med —fin.), il donne un échantillon de l'ineptie de ces prétendus maîtres d'escrime et fabriqueurs de généraux d'armée. Xénophon parle du même Dionysodore dont il est question dans l'Euthydème, Memor. III. I. cf. Cyrop. I. 6. 12 sq.

[19] Plat. Euthyd. p. 215 F. cf. 220 D.

[20] On connoît les extravagances qu'on reprochoit à Hippias, qui vint, dit-on, à Olympie non seulement avec un bon nombre d'ouvrages de tout genre qu'il avoit composés, épopées, tragédies, dithyrambes, discours en prose, mais se vantant même n'avoir rien sur lui, jusqu'à sa chemise et ses souliers, qu'il ne l'eût fabriqué de ses propres mains. Plat. Hipp. maj. p. 230 in. 231 fin. 232 in. Dion. Chrysost. or LXXI. (T. II. p. 377). Appul. Flor. II in. (T. II. p. 32 sq. ed. Oudend.) Au reste la sotte présomption de ces docteurs à improviser des discours sur tous les sujets qu'on voudroit leur proposer, la ridicule vanité de Prodicus, p. e., qui colportoit par la Grèce sa fable d'Hercule (Philostr. Vit. Soph. procem. p. 482, 483) sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter.

[21] Protagoras exigea cent mines (9000 livres) de chacun de ses disciples. Diog. Laërt. p. 250 C. Hippias se glorifioit d'avoir mis à contribution la Sicile, et d'en avoir retiré cent cinquante mines (13,500 livres). Un seul petit endroit de cette île lui en avoit rapporté vingt (1800 livres). Plat. Hipp. maj. p. 96 Philostr. Vit. Soph. I. 11. Leur vanité et leur cupidité alloient jusqu'à évaluer eux-mêmes leurs compositions. Prodicus, qui ne récitoit sa fable qu'après avoir reçu la contribution de ses auditeurs, avoit des discours (ἐπιδείξεις) sur le même sujet, dont l'un coûtoit

phistes causèrent le plus grand dommage à la moralité de leurs compatriotes. Ce furent les principes qu'ils professoient, et l'usage qu'ils faisoient de l'art qu'ils enseignoient.

Quant aux principes qu'avoient adoptés les sophistes, nous en avons déjà donné une preuve dans le deuxième chapitre ([22]). C'étoit la morale de l'intérêt; c'étoit la doctrine du droit du plus fort, annoncée avec une impudence qui fait frémir, et qui s'accorde parfaitement avec l'impiété de Protagoras, avec les opinions d'Euhémère, qui dépouilla les dieux de tout l'éclat de leur dignité ([23]), et avec celles de Critias, qui prétendit que les lois ont été inventées pour réprimer la violence, et la religion pour inspirer aux hommes une horreur salutaire qui les détournât de commettre des crimes que les lois ne pouvoient atteindre ([24]).

Il est en effet remarquable, de voir la liaison intime qui existe non seulement entre la méthode des philosophes éléates et celle des sophistes, mais aussi entre la doctrine des uns et des autres. Gorgias, qui enseignoit

cinquante drachmes, tandis que pour des auditeurs plus pauvres il récitoit l'autre qu'on pouvoit entendre pour une drachme, Plat. Cratyl. p. 257. *ἡ πεντηκοντάδραχμος ἐπίδειξις*, et *ἡ δραχμιαία*. cf. Isocr. Helen. encom. (Oratt. Att. T. II. p. 232 in.) et Axioch. p 729 F. Voyez, à ce sujet, M. Geel, Nov. Act. Soc. Rheno-Traj. T. II. p. 124. Cependant Isocrate lui-même n'enseignoit pas gratis. Plut. Demosth. 5 Du temps d'Isocrate la vertu étoit moins difficile à apprendre, à ce qui paroît. Il y avoit des sophistes qui ne demandoient, pour l'enseigner, que trois ou quatre drachmes. c. Soph. (Oratt. Att. T. II. p. 327.).

([22]) T. III. p. 57, 58.

([23]) Protagoras ne paroît pas avoir été très éloigné de l'impiété de Diagoras. Philostr. Vit. Soph. I. 10. Sext. Emp. c. Matthem. IX. 51—57. Diog. Laërt. p. 250 B. Voyez, sur l'athéisme de Prodicus, Geel, Nov. Act. Soc. Rh. T. II. p. 146 sq. En général, les sophistes nioient ou l'existence des dieux, ou au moins la providence. Stob. Serm. Tit. XLI. p. 262.

([24]) Sext. Emp. c. Mathem. IX. 54. cf. H. Steph. poës. phil. p. 75, 76.

que des objets qui nous environnent rien n'existe, que la justice, la sagesse, la valeur ne sont que les fruits d'un exercice assidu, et qu'elles peuvent s'enseigner comme un art ou comme une science, Protagoras, qui déclara ne pouvoir s'expliquer sur la question s'il y a des dieux ou non, ne différoient pas beaucoup en effet de Zénon, qui assuroit que les mêmes choses sont possibles et impossibles, ou de Mélissus, qui conseilla de ne pas aborder la question sur la divinité, puisqu'elle est placée hors de la sphère de notre intelligence ([25]).

On voit que de ce scepticisme à l'art qu'enseigna Protagoras, de *rendre fortes les raisons foibles* ([26]), c'est à dire de revêtir le mensonge des augustes apparences de la vérité, il n'y avoit qu'un pas, ou plutôt, qu'il y conduisoit directement. Lorsque toutes les vérités qui jusqu'ici avoient servi d'appui à la moralité, à la religion, à la vertu, à la vérité elle-même, sont représentées comme des questions impossibles à résoudre, comme des choses dont il est également facile de prouver le pour et le contre, ou dont l'existence même peut être hardiment niée, il est presque nécessaire de prétendre qu'il est impossible de mentir et que deux thèses absolument opposées peuvent être également vraies ([27]). Lorsque l'homme est la mesure de tout ce qui existe ([28]), c'est à dire que les choses existent ainsi qu'elles se présentent à lui, chacun devient la mesure de ce qui existe pour lui, la conscience doit se taire, la différence entre la vertu et le vice disparoît, et celui qui, muni d'un art fallacieux, se sent assez fort pour persu-

([25]) Isocr. Helen. Encom. (Oratt. Att. T. II. p. 231). Diog. Laërt. p. 243.

([26]) *Τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν.*

([27]) *Δύο λόγυς εἶναι περὶ παντὸς πράγματος ἀντικειμένυς ἀλλήλοις.* Diog. Laërt. p. 250. A.

([28]) Opinion de Protagoras.

ader aux autres que le mensonge qu'il veut propager est la vérité, cet homme est heureux et redoutable, et la société, jusqu'ici maintenue par la crainte des dieux et par le respect pour les lois, devient un repaire de brigands, où chacun se prévaut de l'avantage que lui donnent son adresse et la volubilité de sa langue, pour dépouiller ses concitoyens et pour soumettre tout à ses caprices et à sa cupidité.

Il faut avouer que les Athéniens, et les Grecs en général, ne laissèrent pas de s'en apercevoir. Ils distinguoient très bien le mensonge d'avec la vérité. Lorsque Gorgias prononça un discours à Olympie, pour les exhorter à la concorde, ils lui décernèrent une statue dans le temple d'Apollon à Delphes (29): lorsque Protagoras témoigna ses doutes sur la divinité, ils le bannirent et ils brulèrent son livre (30). Les Athéniens dit-on, finirent par défendre aux sophistes l'entrée des cours de justice (31); et ces jeunes gens eux-mêmes qui les admiroient le plus, à cause de leurs talents, ne se méprenoient guère sur leurs intentions, et ils auroient eu honte de se voir ranger parmi eux (32).

(29) Philostr. Vit. Soph. I. 9. 2. et les auteurs cités par Oléarius ad h. l. Pline n'est pas le seul qui prétende que Gorgias se fut érigé cette statue à lui-même: Pausanias le rapporte aussi, X. 18 fin.

(30) Philostr. Vit. Soph. I. 10. Diog. Laërt. p. 250. M. Geel (Act. Soc. Rhen. Traj. T. II. p. 79.) veut que Protagoras fut condamné à mort.

(31) Philostr. Vit. Soph. poœm. p. 483. Le scholiaste de Platon rapporte que Prodicus a été condamné à mort, ὡς διαφθείρων τὲς νεούς. p. 195 fin. 196 in.

(32) P. e. Plat. Menon. p. 21. Protag. p. 194. B. Philostrate dit des Athéniens (Vit. Soph. I. 15 2.): Ῥητορικὴν δὲ ἐπαινῦσι μὲν, ὑποπτεύυσι δὲ ὡς πανῦργον, καὶ φιλοχρήματον, καὶ κατὰ τῦ δικαίυ ξυγκειμένην etc. On voit qu'ils respectoient les talents des sophistes, qu'ils les admiroient même, mais qu'en même temps ils les redoutoient, à peu près comme l'on tient la main sur la poche, tout

D'ailleurs les sophistes ont souvent été en butte au ridicule, et, certes, la gravité aveo laquelle plusieurs d'entre eux traitoient des sujets de peu d'importance, et la sotte vanité aveo laquelle ils prétendoient avoir la sagesse en partage, s'y prêtoient admirablement bien. Lorsqu'on les voit disserter gravement sur des mouches et sur des grains de sel (33), lorsqu'on les voit s'amuser à défendre les paradoxes les plus absurdes (34), il n'est pas étonnant que les poëtes comiques (35) et les philosophes (36) se soient empressés de les traduire en scène et de les exposer à la risée publique.

Mais tout cela n'empêcha pas que leur funeste doctrine ne portât les fruits les plus abondants. La raison en est très simple. C'est la même qui nous porte tous, tels que nous sommes, à approuver les bons principes et à mépriser le vice, sans que cela nous empêche de succomber à la tentation ou de préférer bien souvent

en s'amusant de l'adresse d'un joueur de passe-passe. Qu'on voie le portrait inimitable de ce père dans Platon (Theag. p. 8.), qui se plaint des soins et de l'inquiétude que lui coûte l'éducation de son fils. Ne voilà-t-il pas, dit-il, qu'il s'est mis dans la tête de devenir *sage!* (N.B. ἐπιθυμεῖ σοφὸς γενέσθαι.) Sans doute que quelques-uns de ses jeunes amis lui en auront raconté quelque chose, et maintenant il ne veut pas rester en arrière, et il ne cesse de me tourmenter de prendre pour lui un sophiste, qui le rende *sage* (ὅστις αὐτὸν σόφὸν ποιήσει). Quant à l'argent, cela ne feroit aucune difficulté, mais je crains le danger qu'il court avec cette fantaisie. Jusqu'ici je l'ai retenu, mais, comme je vois qu'enfin il m'échappera, j'ai résolu de céder à ses instances, afin qu'il ne coure pas à sa perte, en le faisant à mon insu. — Il paroît même qu'on évitoit d'écrire des ouvrages, pour ne pas passer pour sophiste. Plat. Phædr. 349. D. Encore du temps d'Artémidore (Oneirocr. II. 69) c'étoit un mauvais signe de voir un sophiste en songe.

(33) Isocr. Hel. Encom. (Oratt. Att. T. II. p. 233. l. 12.

(34) Ib. p. 230 fin. 232. l. 8. Voyez en un exemple dans l'éloge d'Hélène attribué à Gorgias (Oratt. Att. T. V. p. 679—684).

(35) Aristophane, dans ses Nuages, surtout vs. 95 sq. Antiphane, H. Grot. Exc. p. 611.

(36) Platon, dans ses dialogues, Hippias, Euthydème, Protagoras et plusieurs autres.

notre intérêt à la cause de la vertu. On se reprochoit à Athènes en public d'être sophiste, bien persuadé qu'en particulier on ne pouvoit trouver de meilleure recommandation auprès de ses concitoyens ([37]).

La jeunesse avide d'instruction, animée par l'ardeur, si commune aux Athéniens, d'entendre de brillants discours, entraînée par la curiosité, parfois même par la seule force de l'exemple, accouroit en foule pour admirer ces beaux parleurs; en les admirant, ils se pénétroient, sans s'en apercevoir, de leurs principes, et ils manquoient rarement, lorsqu'ils en avoient besoin, d'employer leur art dangereux, pour s'emparer de ce qui, suivant eux, leur appartenoit de droit, aussitôt qu'ils se voyoient en état d'en priver leurs concitoyens ([38]). Les sophistes enseignoient l'art d'accuser l'innocence et de défendre le crime, et quelques-uns même vendoient leurs talents, en vils mercenaires, à quiconque vouloit leur payer le prix qu'ils y avoient mis ([39]). Xénophon déclare qu'il n'a encore vu personne qui fût devenu honnête homme par les leçons des sophistes, ou par la lecture de leurs écrits ([40]); mais, puisque, dans l'ordre de choses tel que nous avons tâché de le décrire dans quelques-uns des chapitres précédents, il

([37]) *Πρϋφερον μὲν αὐτὸ ἀλλήλοις, ὒχ ὡς ὄνειδος δὲ, ἀλλ' ὡς διαβεβλημένοι τοῖς δικάζϋσιν· ἰδίᾳ γὰρ ἠξίουν ἀπ' αὐτϋ θαυμάζεσθαι.* Philostr. Vit. Soph. procem. p. 483 fin. J'ai omis ici les noms de Démosthène et d'Éschine. J'ai mes raisons pour le faire, mais les noms ne font rien à la chose. Ce que Philostrate dit ici, n'en est pas moins vrai d'une foule d'autres, quand même il l'auroit appliqué mal-à-propos à ces deux orateurs, au moins à Démosthène.

([38]) *Εἰσὶ τε πειθϋς διδάσκαλοι, σοφίαν δημηγορικήν τε καὶ δικανικὴν διδόντες· ἐξ ὧν τὰ μὲν πείσομεν, τὰ δὲ βιασόμεθα, ὡς πλεονεκτϋντες δίκην μὴ διδόναι.* Plat. Rep. II. p. 424. F.

([39]) On veut que Polycrate, le sophiste, qui écrivit pour Anytus et Melitus l'accusation de Socrate, fut forcé par la pauvreté à embrasser ce métier. Isocr. Busir. argum. (Oratt. Att. T. II. p. 246.) ([40]) Xenoph. Venat. XIII. 1.

importoit à la jeunesse d'amasser des richesses ou de trouver les moyens de satisfaire les besoins pressants créés par leurs déréglements et par leurs débauches, il n'étoit pas étonnant qu'ils accueillissent avec avidité des principes tels que nous les trouvons dans les discours de Polus et de Calliclès, dans le Gorgias de Platon, et dans ceux de Thrasymaque, dans la République; et qu'ils le faisoient en effet, ceci pourroit être prouvé tant par la dépravation générale que par la déclaration ouverte du même Polus, dont je viens de parler. Polus prétendit que personne ne doutoit de la justesse de ses vues à ce sujet ([41]). Au reste, la chose est évidente par la seule observation que ces mêmes principes se retrouvent chez les auteurs d'ailleurs les plus sensés et les plus estimables ([42]).

Progrès que fit leur doctrine, prouvés par l'exemple d'Isocrate.

Et que le mépris pour l'art des sophistes diminua même considérablement par la suite, ou, comme cela arrive d'ordinaire, que cet art fut goûté sous un autre nom, ceci est prouvé jusqu'à l'évidence par les écrits d'un des hommes les plus éloquents et les plus vertueux de la Grèce.

Les discours à Nicocle et à Démonicus nous font connoître Isocrate comme un homme d'excellents principes; Platon avoit loué son esprit philosophique, et en éloquence il ne le céda certainement à personne: mais, bien qu'Isocrate lui-même écrivît contre les sophistes; bien que, dans plusieurs endroits, il leur reproche leurs

([41]) Voyez plus haut T. III. p. 57, 58. Glaucon assure (Plat. Rep. II. p. 421 fin.) qu'il avoit entendu une infinité de personnes agréer les motifs de Thrasymaque (μυρίοι ἄλλοι). Il y eut un temps où je jugeois les sophistes un peu moins sévèrement (Disp. ad quæst. a Cur. Legat. Stolp. prop. p. 46). Sans rétracter tout ce que j'en ai dit dans cet endroit, surtout sur l'injustice de juger les sophistes d'après les dialogues de Platon, je dois avouer que je crois les connoître mieux maintenant que je ne les connoissois lorsque j'écrivis cette page.

([42]) Nous en avons donné quelques preuves dans le même endroit et dans quelques pages suivantes.

défauts, leur vanité, leur malice: s'il faut le dire, Isocrate, quoiqu'il s'appelât rhéteur, n'étoit en effet qu'un sophiste. Isocrate, il est vrai, ne doit pas être comparé à Polus ou à Thrasymaque, mais Isocrate, à proprement parler, exerçoit le même métier: il en avoit la jalousie, il en avoit la vanité, il en recevoit le salaire; et cependant personne ne s'est jamais avisé de mépriser Isocrate, aussi peu que plusieurs autres qui suivirent son exemple. Les temps avoient changé; aussi, dans la période romaine, le nom de sophiste devint à peu près synonyme avec celui de philosophe, et, bien loin d'être un opprobre, il étoit plutôt le seul titre par lequel les savants se distinguoient du vulgaire (43).

Je ne dirai rien des sujets que choisit Isocrate, qui étoient les mêmes que ceux dont s'occupoient les sophistes (44); mais je puis engager mes lecteurs, s'ils désirent se convaincre par eux-mêmes de la haine et de la jalousie qui animoient le célèbre rhéteur, aussi bien que ses antagonistes, à voir, dans son Panathénaïque, la manière dont il parle de ces docteurs (45). Qu'on voie l'éloge qu'il fait de lui-même, dans son Panégyrique (46) et dans son discours à Philippe (47), et surtout les compliments qu'il se fait faire par ses disciples dans le Panathénaïque (48).

(43) Sur les différentes acceptions du nom de Sophiste, voyez Villoison in praef. ad Longum.

(44) Helen. Encom. Busiris etc.

(45) Isocr. Panath. (Oratt. Att. T. II. p. 263 fin. sq.)

(46) Oratt Att. T. II. p. 44 sq.

(47) Ib. p. 93 in. 95. On veut que ce discours à Philippe ait excité Alexandre à faire la guerre aux Perses (Isocr. Philipp. Argum. Oratt. Att. T. II. p. 90). J'en doute fort, et je crois qu'Alexandre aura eu des motifs un peu plus puissants pour une entreprise de cette nature que ceux que pouvoit lui suggérer un sophiste. Au moins il est certain que la paix à laquelle le rhéteur exhorte Philippe avoit été conclue lorsqu'il étoit encore occupé à façonner et à limer ses phrases. Il l'avoue lui-même, ib. p. 92. l. 7.

(48) Ib. p. 315—325. Il raconte lui-même que, si l'on eut entendu les douceurs qu'on lui dit, on eût cru qu'il fut devenu fou, de ne pas voir qu'on se moquoit de lui.

Qu'on voie la pédanterie avec laquelle il entremêle ses discours d'observations sur l'art oratoire ([49]). Mais surtout qu'on n'oublie pas que nulle part on ne pourroit trouver des exemples aussi frappants de l'application de la théorie de Protagoras ([50]). Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer la défense de la politique des Athéniens envers leurs alliés, dans le Panégyrique, avec le jugement porté sur cette même conduite, dans le discours sur la paix ([51]); on n'a qu'à placer l'éloge sur la monarchie, ou plutôt sur la tyrannie, dans le discours sur Euagoras, à côté des violentes diatribes contre l'injustice et le désir de dominer, dans le discours précédent. Les éloges d'Hélène et de Busiris sont des exercices, me dira-t-on. Je l'avoue, mais par de tels exercices les sophistes enseignoient à la jeunesse à déguiser la vérité ([52]). Et que dira-t-on de la véracité d'un auteur qui lui-même avoue que, dans un panégyrique, il faut dire plus de bien de la personne dont on fait l'éloge qu'elle n'en possède réellement ([53]). Toutefois il ne faut pas s'en prendre au seul Isocrate. Comme nous venons de le dire, les temps avoient changé, et, sous ce point de vue, nous n'avons pas de meilleure mesure de la marche rétrograde des moeurs, que les écrits de ces hommes éminents qui représentent la nation, pour ainsi dire, devant le tribunal de l'histoire.

([49]) Ib. p. 112. l. 93. p. 127. l. 155. Panath. p. 308.

([50]) Isocrate avoue lui-même qu'on l'accusoit de faire ce que fit Protagoras: τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν. (de permut.) Aussi le désignoit-on déjà sous le nom de sophiste, comme les autres. Demosth. c. Lacrit. (Oratt. Att. T. V. p. 205. l. 40.) Εἴ τις βούλεται σοφιστὴς εἶναι καὶ Ἰσοκράτει ἀργύριον ἀναλίσκειν...

([51]) Ib. p. 195.

([52]) Et quels sophismes encore! Pour prouver l'excellence de la beauté, il dit que la vertu est louée généralement, ὅτι κάλλιστον τῶν ἐπιτηδευμάτων ἐστι.

([53]) Busir. (Oratt. Att. T. II. p. 248. l. 4.) cf. Panath. (ib. p. 289. l. 123.)

Isocrate lui-même nous en offre un exemple des plus frappants. Après avoir raconté l'histoire d'Adraste, roi d'Argos, dans son Panathénaïque, d'une manière qui diffère considérablement de ce qu'il en avoit dit dans le Panégyrique ([54]), il ajoute que personne ne doit croire qu'il ne s'est pas aperçu lui-même de cette contradiction, mais qu'il est bien assuré que personne tant soit peu versé dans cette matière, sera assez inhabile ou assez envieux pour ne pas lui en savoir gré, et pour ne pas louer sa prudence, puisque la manière dont il avoit raconté l'affaire auparavant avoit été rendue nécessaire par les relations qui existoient alors entre Athènes et Thèbes ([55]). Il se peut bien, dit-il, dans un autre endroit, au sophiste Polycrate, que, vous et moi, nous ayons raconté des mensonges, mais au moins j'aurai la satisfaction d'avoir parlé ainsi qu'il convient à un panégyriste, comme vous l'avez d'avoir amené des arguments qui conviennent à votre intention d'accuser ([56]). On voit qu'Isocrate comptoit sur l'indulgence de ses auditeurs, et qu'il savoit très bien que, quoiqu'il se déchaînât contre les sophistes, il pouvoit suivre leur exemple, sans qu'on lui en fît un reproche. Faut-il s'étonner que Démosthène lui-même écrivît un discours pour Phormion et un autre pour Apollodore, parties adverses, comme un fourbisseur qui vend ses poignards à deux ennemis prêts à s'entr'égorger ? ([57]).

Je suis loin de ne pas reconnoître que les discours de Démosthène et d'Isocrate ne soient pleins des sen-

([54]) Isocr. Paneg. (Oratt. Att. T. II. p. 56, 57).
([55]) Isocrat. Panath. (Oratt. Att. T. II. p. 302).
([56]) Isocr. Busir. (Oratt. Att. T. II. p. 255. l. 33). Déjà le judicieux Longin (de subl. 38) lui en avoit fait un reproche.
([57]) *Καθάπερ ἐξ ἑνὸς μαχαιροπωλίου, τὰ κατ' ἀλλήλων ἐγχειρίδια πωλοῦντος αὐτοῦ τοῖς ἀντιδίκοις.* Plut. Demosth. 15. Voyez ses discours pro Phorm. et c. Steph. dans le quatrième volume des Orateurs attiques de Becker.

timents les plus élevés ([58]) : mais cela même rend d'autant plus inconcevable leur aveuglement au sujet des premiers principes de morale ([59]) ; cela même fournit une nouvelle preuve des suites fâcheuses de l'audace des athées et des leçons dangereuses des maîtres d'éloquence. Il n'y a pas de doute que les sophistes n'aient contribué beaucoup à avancer la civilisation intellectuelle des Grecs, et en particulier des Athéniens ; mais il est aussi certain que la dépravation des moeurs, l'incrédulité et l'anéantissement de la moralité ont commencé à se manifester plus qu'auparavant et à faire des progrès plus rapides, dès les temps où l'on prit goût aux artifices des Gorgias et des Protagoras, et où l'on commença à les appliquer à la philosophie.

Philosophie de la vérité et de la vertu. Socrate.

Ce fut à cette philosophie (que, tout en avouant le bien qu'elle a pu faire, nous n'avons pas hésité à appeler la philosophie du mensonge et de l'injustice) ce fut à cette philoso-

([58]) Pour Démosthène je n'aurai pas besoin, j'espère, d'une citation. Quant à Isocrate, j'en appelle à ses discours à Nicoclès et à Démonicus, et, par exemple, à son raisonnement, de permut. (Oratt. Att. T. II. p. 407), où il explique la vérité si souvent oubliée par les sophistes que l'unique source de la véritable éloquence est la pureté des intentions.

([59]) Voyez. T. III. p. 57, 58. Je veux y ajouter encore un exemple pris d'un des discours de Démosthène, surtout parcequ'il forme un contraste frappant avec la morale désintéressée et sublime de Platon, l'antagoniste des rhéteurs et des sophistes. Dans son discours pour les Rhodiens, il avoit dit qu'il étoit juste de rétablir chez eux la démocratie ; et quand même, ajoute-t-il, il ne seroit pas juste, je vous le conseillerois encore, parceque, si tout le monde étoit juste, il seroit honteux pour nous de rester en arrière : mais de vouloir seuls affecter des principes d'équité, tandis que tous les autres ne commettent que des injustices, ce n'est pas là de la justice : c'est de la lâcheté. de Rhod. libert. (Oratt. Att. T. IV. p. 179. l. 28.) Ne croit-on pas entendre Polus ou Calliclès ? Et est-il étonnant que Platon haïsse la rhétorique, lorsque l'un des orateurs le plus homme de bien parle de la sorte ?

phie que Socrate opposa celle que nous croyons digne du nom de philosophie de la vertu et de la vérité.

Esprit de la philosophie de Socrate.

Pour bien connoître l'esprit de la philosophie de Socrate, pour en bien saisir le mérite, pour porter un jugement équitable sur ce qui nous y paroîtroit moins louable, pour bien apprécier ce dont la Grèce fut redevable à Socrate et pour embrasser dans son ensemble l'influence qu'il a exercée sur la civilisation morale et religieuse de ses compatriotes, il faut, d'un côté, se rappeler ce que nous avons dit de la civilisation intellectuelle des Grecs en général, de la tendance de leur esprit vers l'usage pratique des connoissances qu'ils avoient acquises, et, de l'autre, il faut se représenter l'état de la société du temps de Socrate, la tournure qu'avoient prise les idées de morale et de religion, tant à cause de la dépravation, suite nécessaire de l'augmentation des richesses et du luxe, que par suite de la propagation des idées pernicieuses sur la morale et sur la religion répandues par les philosophes de l'école d'Élée et par les sophistes.

L'ancienne philosophie des Grecs, comme nous l'avons remarqué plus haut, se consacroit tout entière à la vie active, aux devoirs de l'homme et du citoyen. C'est la philosophie d'Hésiode, c'est la philosophie de Solon, de Lycurgue et de tous les anciens législateurs et sages de la Grèce. Thalès et ses successeurs avoient commencé à se hasarder dans des routes différentes. Pythagore voulut réunir les deux méthodes opposées. Par sa philosophie, il avoit tâché de corriger les moeurs des individus, et de rétablir ou de conserver l'ordre dans la société. Mais en même temps il avoit médité sur la nature de dieu, sur l'origine de l'univers, sur la métempsychose, et sa morale même étoit enveloppée de symboles et de métaphores.

Socrate rentra entièrement dans la voie des premiers

instituteurs de la Grèce. Il fit descendre la philosophie des régions élevées où elle avoit plané jusqu'alors; il la ramena dans la vie commune et il l'associa aux occupations et aux plaisirs même de ses concitoyens ([60]).

Certes, quand même il n'auroit pas si bien réussi à le réaliser, son projet seul le rendroit digne d'admiration. Mais n'oublions pas toutefois que les circonstances dans lesquelles il se trouva ont dû lui représenter cette méthode comme la seule dont il pût se promettre quelque succès. Déjà les sophistes avoient rattaché l'art inventé en Sicile aux spéculations des Éléates; ils l'avoient introduit dans les portiques et dans les gymnases et jusque dans les cours de justice. Déjà les sophistes, à l'exemple du vieux Phénix, dans Homère, avoient promis aux Athéniens de les rendre capables d'agir et de parler, de leur apprendre la politique, l'éloquence, la vertu même. Si Socrate se fut contenté d'inventer un système de métaphysique, s'il se fut perdu dans les régions élevées de l'astronomie, il auroit eu sa place dans l'histoire de la littérature; nous aurions peut-être lu ses ouvrages; et certainement les Athéniens ne l'auroient pas forcé à boire la cigue: mais Socrate n'auroit rien fait pour sa patrie, pour ses concitoyens; et les sophistes auroient eu le champ libre pour corrompre les moeurs et pour décréditer la vérité. Si Socrate vouloit être vraiment utile à ses concitoyens (qu'il le voulut, voilà le mérite qui lui appartient en propre, et qui certainement n'est pas le moindre), si Socrate vouloit être vraiment utile à ses concitoyens, il devoit leur offrir les mêmes avantages que les sophistes offroient à leurs disciples: il devoit leur indiquer les moyens de devenir des hommes propres au maniement des affaires, utiles à la pa-

([60]) Xenoph. Memor. I. 1. 10, 11, 16.

trie, utiles à leurs amis, utiles et nécessaires à leurs familles et à toutes leurs relations.

Voilà ce que fit Socrate! Mais, tandis que les sophistes le firent en enseignant aux Athéniens que l'homme est le centre autour duquel tout doit se mouvoir, que l'amour-propre est la mesure du bien et du mal, et que le vrai bonheur consiste dans la satisfaction de nos passions et de nos caprices, Socrate leur enseigna que le seul moyen de parvenir au but qu'il leur proposa est de se conduire envers les autres comme ils auroient voulu qu'on se conduisit envers eux-mêmes; il leur enseigna que, pour obtenir le bonheur qu'ils cherchoient, ils devoient offrir des sacrifices aux dieux immortels, respecter leurs parents, obéïr aux lois, faire du bien à leurs amis et dompter leurs passions. Et non seulement Socrate le leur enseigna par des paroles; mais il prouva aussi par son exemple la vérité de ses préceptes([61]).

Voilà, je crois, comment il faut expliquer d'abord l'origine de la philosophie de Socrate, et ensuite comment il faut, je ne dirai pas excuser (car sur son intention il ne peut y avoir de doute), mais indiquer la source de cette tendance vers l'eudémonisme que quelques philosophes modernes, croyant sans doute qu'il falloit ainsi honorer la mémoire de cet homme admirable, n'ont pas voulu reconnoître dans sa philosophie, mais dont cependant elle porte des traces difficiles à méconnoître([62]).

([61]) Xenoph. Memor. I. 1. 11. I. 2. 3.

([62]) Dissen (de philos. mor. in Xenoph. de Socrate commentariis ap. Schoell, Gesch. d. Griech. Literatur) prétend que cet eudémonisme est une invention de Xénophon, et que celui-ci a mal rendu les opinions de son maître. Stäudlin (Gesch. der Moralphilos. ap. Schoell, Gesch. d. Griech. Liter. T. I. p. 466 not.) n'en veut pas même entendre parler; il dit qu'on ne le trouve pas dans le livre de Xénophon. Voyez encore la remarque du savant Brandis sur ma Réponse à la question du Legs de Stolp (Rhein. Museum, II Jahrg. 1 Heft. p. 87), où cet auteur, tout en me faisant un compliment, m'accuse de superstition (Aberglauben), parceque je crois que le

On n'a qu'à poursuivre cette idée, et l'esprit de la philosophie de Socrate, sa méthode, ses opinions, sa conduite se trouveront rattachées à ce principe unique : opposition à la philosophie de ses contemporains et indication d'une autre route pour atteindre bien plus sûrement le but qu'ils s'étoient proposé.

On a cru qu'il étoit impossible qu'un homme comme Socrate crût aux oracles, et on a voulu qu'il méprisât les faux dieux du paganisme. Les pères de l'église, qui décrient comme hérétique quiconque ne se soumet pas aux décrets des conciles, auroient voulu que Socrate eût renié la religion de ses pères, et ils se fâchent tout de bon parcequ'il recommanda à Criton de ne pas oublier d'offrir un coq à Esculape ([63]). Socrate n'eût été qu'un sophiste, s'il avoit fait ce que désirent ces docteurs; car Protagoras, Prodicus, que faisoient-ils autrement? D'autres, admettant comme vrai ce qui leur paroît vraisemblable, ont affirmé sans scrupule que Socrate, en agissant ainsi, ne faisoit que se conformer aux erreurs de ses contemporains, et que tout ce qu'il disoit de son démonium n'étoit que de l'ironie. On pourroit le croi-

Socrate de Xénophon est le véritable. La première accusation est réfutée, je crois, dans le texte; la seconde sera réfutée un peu plus loin; la dernière, pour autant qu'elle me regarde, ne doit pas m'occuper ici.

([63]) Lactant. Instit. Div. III. 20. Où Tertullien a-t-il pu avoir trouvé que Socrate nioit l'existence des dieux, comme il l'assure (Apolog. p. 86)? Il en vaut la peine de placer à côté de ce passage celui de Justin le Martyr, où il représente Socrate comme le précurseur de Jésus-Christ, qui, comme lui, faisoit la guerre aux démons, et, comme lui, sanctionna sa doctrine par sa mort. Cohort. ad Græc. p. 48 fin. 49. En général, les pères de l'église ne sont pas toujours d'accord sur ce point, aussi peu que sur plusieurs autres. Tandis que Justin fait ainsi l'éloge du fils de Sophronisque, Théodorète (cur. græc. effect. T. IV. p. 672, 673) le représente comme un pæderaste, comme un ivrogne, comme prompt à la colère, en un mot, comme le plus mauvais sujet dont l'histoire fasse mention. Platon n'obtient pas plus de grâce devant ce saint homme (p. 674).

re, s'il étoit question de Diagoras de Mélos ou de Théodore l'Athée, mais l'esprit de la philosophie de Socrate doit nous faire supposer absolument le contraire. Et pourquoi Socrate n'auroit-il pu être, aussi bien qu'Homère, que Pindare, que Sophocle, un homme sage et éclairé, tout en croyant à Jupiter et à Esculape? Pourquoi n'auroit-il pu conseiller à Xénophon d'aller consulter l'oracle d'Apollon, si des hommes non moins illustres avoient une pleine confiance dans les oracles et dans les prédictions des devins? Pourquoi n'auroit-il pu croire à un esprit familier, lorsque les écrivains les plus célèbres d'un temps bien plus rapproché de nous rapportent avec la meilleure foi du monde les miracles opérés par les héros et par les génies, les signes de l'avenir, les prodiges, les songes qui présagèrent les événements importants dont ils rapportent l'histoire.

Sa méthode.

Encore, si l'on demande pourquoi Socrate employa justement cette manière d'enseigner qu'il a rendue si célèbre, pourquoi il se réfugioit toujours derrière son ironie accoutumée : on n'a qu'à se représenter les docteurs dont nous venons de parler tout-à-l'heure, récitant leurs discours devant toute la Grèce, colportant leurs productions de ville en ville, décidant de tout, sachant tout, enseignant tout, et enseignant non seulement la vérité, mais tout aussi bien le mensonge, disant que l'une n'est pas plus réelle que l'autre, et qu'il ne dépend que de l'homme habile et éloquent, muni de sa dialectique, de renverser les principes de tout ce que jusqu'alors on avoit cru avéré et certain, doutant de la religion, affirmant que l'injustice est meilleure que la justice, que le vice est préférable à la vertu ; on n'a qu'à se les représenter, pour sentir pourquoi Socrate, sans paroître d'abord rien affirmer lui-même (ce qui certainement ne lui eût donné aucun avantage, puisqu'on le lui auroit avoué à l'instant, mais en y ajoutant que le contraire étoit

aussi vrai que ce qu'il venoit de poser en principe), pourquoi Socrate s'attachoit principalement à conduire ses disciples dans la route qu'il leur falloit prendre pour trouver la vérité, bien assuré que, dans cette horrible confusion de toutes les idées et de tous les principes, ils croiroient bien plus à ce qu'ils pensoient avoir inventé eux-mêmes qu'à ce qu'un autre, fût-ce même leur maître chéri, leur avoit enseigné. Le temps étoit passé où un seul *c'est lui qui l'a dit* suffisoit pour disperser tous les doutes, pour résoudre toutes les objections, le temps où les disciples croyoient ce qu'ils ne comprenoient pas, pourvu que le maître l'eut dit, et où ils se laissoient tuer pour ne pas découvrir ce dont ils ne savoient pas eux-mêmes pourquoi il falloit le taire. On avoit appris à réfléchir, à douter, à raisonner, et malheureusement, en le faisant, on avoit pris la route opposée à celle qu'on eût dû prendre. Ce n'étoit donc pas en prononçant des sentences, comme les anciens sages, ce n'étoit pas en éblouissant les esprits par les prestiges d'une doctrine enveloppée de mystères, que Socrate pouvoit ramener ses contemporains dans la bonne voie. Il n'y avoit qu'à leur prouver qu'ils connoissoient eux-mêmes la vérité, et qu'ils l'avoient déjà connue longtemps avant l'occasion qu'il leur en fournit, cette vérité que les sophistes représentoient comme si difficile ou plutôt comme impossible à reconnoître; et, puisque les Athéniens vouloient réfléchir et raisonner, il n'y avoit, pour leur être véritablement utile, qu'à les empêcher de mal raisonner. Or, qu'une méthode aussi opposée donna lieu à des railleries sur les sophistes, qu'elle fut employée souvent pour les confondre eux-mêmes, et pour exposer à la risée du public leur effronterie et la vanité de leurs artifices, ceci se comprend plus facilement que si un homme qui n'auroit eu que la moitié de l'esprit qu'avoit Socrate, eût pu garder son sérieux, en écoutant des flagorneries aussi ridicules et

aussi impudentes que celles qui retentissoient tous les jours à son oreille.

Mais, si Socrate paroissoit ne rien affirmer, il étoit bien loin d'être incertain lui-même sur les principes de sa philosophie. Il en étoit si éloigné qu'il plaçoit l'essence de la vertu dans la connoissance de nos devoirs [64], opinion qui a été blâmée par plusieurs philosophes, et nommément par le grand Aristote [65]. Justement parceque les sophistes bouleversoient tout, en tâchant de prouver que la même chose peut être vraie et fausse, Socrate devoit prouver que la vérité n'étoit qu'une, et que, pour pouvoir se conformer à ses préceptes, il falloit commencer par la connoître [66].

Si ces vues sont justes, je crois qu'elles nous fournissent en même temps la mesure pour distinguer ce qui, dans lés ouvrages des disciples de Socrate, appartient réellement à ce philosophe de ce qui lui est étranger, et qu'elles doivent nous convaincre que la morale sublime de Platon, quoique bien plus pure que celle de son maître, et peut-être plus adaptée à l'intelligence des disciples qui l'entouroient, n'étoit pas la morale qui eût eu aucun succès, je ne dis pas parmi les artisans et

[64] Voyez surtout Xenoph. Memor. IV. 6. Sans cette explication, cette opinion ne seroit pas tenable. Il y a un passage dans l'Oeconomicus (I. 16 sq.) qui prouve que Socrate en étoit lui-même persuadé.

[65] Aristot. Magn. Mor. I. 1. cf. Mor. ad Nicom. II. 3, 4. Mais voyez aussi ib. VIII. 3, et ma réflexion sur ce passage, Disp. Leg. Stolp. p. 54 fin. 55.

[66] Je crois qu'on est allé trop loin, en admettant, sur la foi des dialogues de Platon, que Socrate se soit donné l'air d'un ignorant. Il interrogeoit, il feignoit vouloir faire des recherches avec ses disciples, mais non seulement il savoit très bien où il vouloit en venir, (ce qui, dans Platon, est assez douteux), mais il déclara aussi souvent son opinion. Voyez les Memorabilia, et surtout IV. 7. 1, où Xénophon dit qu'il enseignoit à ses disciples ce qu'il savoit, et qu'il les conduisoit chez ceux qui savoient ce dont il n'avoit pas de connoissance lui-même.

les gens du peuple, mais pas même parmi la jeunesse bien élevée, mais corrompue, d'Athènes.

Parallèle entre les deux philosophies, celle des Sophistes et celle de Socrate.

Les sophistes prétendoient avoir le même but que Socrate, celui d'enseigner la sagesse et la vertu: mais d'abord les sophistes exigeoient un salaire de leurs disciples: Socrate enseigna, sans désirer aucune récompense (67); les sophistes étoient riches: Socrate étoit pauvre; les sophistes menoient une vie luxurieuse et ils étoient vêtus magnifiquement: Socrate se contentoit du simple nécessaire, et ceci se réduisoit à très peu de chose, parcequ'il s'étoit accoutumé à se passer d'une foule de jouissances qui sont des besoins pour les hommes ordinaires (68); les sophistes enseignoient l'art de la parole: Socrate enseignoit l'art de penser; les sophistes prétendoient que, par leur art, ils pouvoient faire envisager toute chose sous une face différente: Socrate ne prétendoit rien et il n'exigea jamais de ses disciples qu'ils approuvassent ses opinions, s'ils n'en étoient persuadés eux-mêmes; les sophistes tenoient de longs discours: Socrate interrogeoit et entretenoit ses disciples; les sophistes prêchoient le mensonge et l'injustice: Socrate enseignoit la vérité et la vertu (69).

Avec tout cela, cette vertu étoit la même que celle que les sophistes prétendoient enseigner (70). Elle étoit tout entière

(67) Xenoph. Memor. I. 2. 5. I. 5. 6. I. 6. 5. 13. Le conte ridicule qu'on trouve chez le scholiaste d'Aristide (T. III. p. 557. l. 25), de deux vases qu'auroit eu Socrate, et que ses disciples auroient toujours remplis, l'un de vin, l'autre d'aliments, a été vraisemblablement puisé à la même source où Diogène Laërce a pris le sien, p. 49. C. (68) Ib. 2. 4, 5.

(69) Ceux des anciens qui, hormis Xénophon, ont reconnu le mieux cette opposition entre Socrate et les sophistes, sont Plutarque (Platon. quæst. T. X. p. 159 sq.) et Dion Chrysostome (Or. LIV). Maxime de Tyr (Diss. IX) fait aussi des réflexions très justes à ce sujet, mais en général son Socrate est plus grand et plus élevé qu'il ne le fut réellement.

(70) Pour s'en convaincre, j'engage mes lecteurs à lire l'entretien avec Aristippe (Mem. II. 1).

dans l'esprit de l'ancienne philosophie des Grecs. Elle se rapportoit à la vie active, et on se tromperoit étrangement si l'on croyoit que Socrate eut enseigné à ses disciples une morale aussi désintéressée que celle de Platon ou de nos moralistes modernes. Mais par cela même je crois que, dans l'état des choses tel que nous le connoissons d'après nos recherches précédentes, cette morale étoit bien plus analogue aux besoins de ses contemporains, et par conséquent bien plus utile. Suivant Socrate, le motif le plus puissant pour adorer les dieux c'est l'espoir des récompenses qu'ils nous accorderont (71). Les devoirs envers la patrie, envers les parents, envers les frères, envers les amis dérivent chez lui du même principe (72). Socrate ne tâchoit pas de persuader à ses disciples qu'il vaut mieux être juste et malheureux qu'heureux et injuste; que, quand on a commis une faute, il est préférable d'en recevoir le châtiment que de rester impuni, et qu'on ne sauroit mieux se venger de son ennemi qu'en empêchant qu'il ne soit puni des crimes dont il pourroit s'être rendu coupable, comme le prétendoit son disciple Platon: au contraire, son principal motif pour obéir aux lois et aux commandements de Dieu c'est le désir d'éviter la peine qu'on mériteroit en les transgressant (73). Bien faire ce qu'on veut faire, voilà le grand but de la philosophie de Socrate (74). La tempérance est

(71) Xen. Mem. I. 4. 18. II. 2. 14.

(72) Ib. II. 1. 28. II. 2. II. 3 sq. IV. 4. 24.

(73) Ceci est très manifeste dans l'entretien remarquable avec Hippias (Mem. IV. 4). Ici Socrate déclare que la justice n'est autre chose qu'obéir aux lois (*τὸ δίκαιον ἐστι τὸ νόμιμον*), tant écrites que non écrites. Pour prouver à Hippias que, p. e., la défense de l'inceste est une loi non écrite, il cite aussitôt le châtiment qui attend ce crime. Et ce châtiment n'est autre chose que l'obstacle que met l'inceste à la propagation, puisqu'il en résulte *τὸ κακῶς τεκνοποιεῖσθαι, ὅτι τὰ σπέρματα οὐχ ὅμοια εἶσι τῶν ἀκμαζόντων τοῖς τῶν παρηκμακότων.* (ib. 4. 33.)

(74) *Εὐπραξία κράτιστον ἀνδρὶ ἐπιτήδευμα*, et cette *εὐπραξία* est *μαθόντα τι καὶ μελετήσαντα εὖ ποιεῖν* (III. 9. 14). Ainsi, p. e., dans l'agriculture les meilleurs et les plus agréables à

meilleure que l'intempérance, parceque la première nous rend plus propres à apprendre quelque chose d'utile et à faire comme il faut ce que nous avons à faire, parceque celui qui est toujours occupé de l'objet de sa passion ne sauroit ni bien soigner ses affaires, ni être utile à sa patrie ou à ses amis, ni vaincre ses ennemis [75], et (qu'on n'oublie pas ceci) parceque l'intempérance diminue le plaisir qu'on goûte lorsqu'on satisfait ses besoins avec modération [76]. Voilà aussi la cause principale pourquoi Socrate désapprouvoit les recherches en physique, en astronomie etc. Il rapportoit tout à l'usage qu'on pouvoit en faire, la géométrie à l'arpentage, l'astronomie à la division de l'année, etc. : mais vouloir connoître ce que Dieu nous a caché, c'est, suivant lui, inutile et même impie [77].

L'exemple donné par Socrate.

L'utilité de cette philosophie est prouvée tant par l'exemple même de ceux qui s'y conformèrent, et en premier lieu de Socrate lui-même, que par l'impression qu'elle faisoit.

dieu (οἳ ἄριστοι καὶ θεοφιλέστατοι) sont ceux qui cultivent le mieux la terre (οἳ τὰ γεωργικὰ εὖ πράττοντες. ib. 15). Il faut comparer avec ce passage Mem. IV. 1. 2.

(75) Mem. I. 5. 5. IV. 5. Encore μανθάνειν τι καὶ μελετᾷν. Il ajoute, il est vrai, parceque la première est αἰσχρὸν, mais, pour savoir ce que eet αἰσχρὸν signifie, on n'a qu'à jeter les yeux dans II. 1. 5 et IV. 6. 9. Ici l'on trouvera que τὸ καλὸν, auquel τὸ αἰσχρὸν est opposé, n'est autre chose que τὸ χρήσιμον. cf. III. 8. 4—7. IV. 6. 8 et 9.

(76) Mem. IV. 5. 9. Le but est ἡδέως φαγεῖν τε καὶ πιεῖν καὶ ἀφροδισιάσαι. Voyez d'ailleurs son opinion sur les plaisirs de l'amour, dont nous avons déjà parlé souvent, II. 1. 5. On voit comment Aristippe a pu dire qu'il étoit celui qui avoit le mieux saisi l'idée de son maître. Toutefois Maxime de Tyr dit très à propos : Τὴν ἀρετὴν ἄλλως μὲν διώκει Σωκράτης, ἄλλως δὲ Επίκουρος, Σωκράτης μὲν ὡς εὐδαιμονίας ἐραστὴς, Επίκουρος δὲ ἡδονῆς. (Diss. XXV. T. II. p. 10).

(77) Mem. IV. 7. 6. Xénophon assure que son maître en savoit plus qu'il ne vouloit faire paroître; cependant, à en juger par le raisonnement qui suit ici, on diroit qu'il n'avoit pas fait de grands progrès en physique. Suivant lui, le soleil ne sauroit être du feu, parcequ'on peut regarder le feu, et que le soleil éblouit la vue, parceque le soleil fait croître les plantes, et que le feu les consume. ib. 7.

Il est inutile de parler des vertus de Socrate. Je ne crois pas que l'antiquité, ou même l'histoire entière, puisse nous fournir d'exemple plus frappant d'un homme dont toutes les actions prouvent évidemment qu'elles étoient les effets de la ferme résolution de remplir son devoir en toutes choses, de l'intime conviction de la vérité du principe qu'il établit lui-même : que ceux qui s'efforcent le plus à être aussi parfaits que possible, vivent le mieux, et que ceux qui observent en eux-mêmes la plus grande perfection, vivent de la manière la plus agréable (78).

Mais il est nécessaire de faire remarquer combien ces vertus étoient encore en harmonie avec ses principes. La perfection que Socrate s'étoit proposée n'étoit pas un idéal de moralité : c'étoit la vertu qui convenoit à un Grec, à un Athénien, à un polythéiste. Et ceci encore s'explique par le même principe d'opposition aux sophistes. Les sophistes enseignoient à mépriser les dieux et à éluder les lois. Socrate enseignoit que la vertu n'est autre chose qu'obéir aux uns et aux autres. Toute sa vie en est la preuve. Socrate étoit chaste et tempérant, il avoit obtenu un empire absolu sur ses passions, parcequ'il savoit qu'ainsi il pouvoit le mieux obéir aux lois et être le plus utile à ses amis et à sa patrie (79). Dans sa maison il étoit facile, indulgent, même pour des fautes qui sembloient ne mériter aucun pardon (80). Avec ses amis il étoit gai, jovial (81).

(78) Xenoph. Mem. IV. 8. 6.

(79) P. e. Plat. Symp. p. 334, 335. Ælian. V. H. XIII. 27. IX. 7. Plut. de Garrul. T. VIII. p. 39.

(80) Athen. XIV. 51. Diog. Laërt. p. 42. Ælian. V. H. XI. 12. Plut. de ira cohib. T. VII. p. 809. A. Gell. I. 17. Xenoph. Mem. I. 2. 1. I. 3. 5, 14. I. 5. 6. IV. 5. 1.

(81) La philosophie de Socrate est la philosophie de l'humanité, de la vertu grecque (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) par excellence. Elle respire une vigueur, une fraîcheur qui anime et qui fait du bien. Socrate étoit tempérant, mais personne ne buvoit

Il partageoit leurs repas et leurs réjouissances, il les aidoit de ses conseils, et, dans le danger, il les secouroit même au risque de sa vie ([82]). Il étoit bon citoyen, il obéissoit aux lois de sa patrie. Lui seul il les défendit, lorsque tous ses collègues cédèrent à la crainte pour la fureur populaire ([83]), et, lorsque la vie et la liberté lui furent proposées comme le prix d'une désobéissance qui auroit pu trouver une excuse dans sa propre conscience, il sanctionna par sa mort le principe qui étoit la base de sa philosophie et le motif de toutes ses actions ([84]).

Enfin, Socrate adoroit les dieux de la Grèce et d'Athènes. Bien loin de nier leur existence, ou de les anéantir par des allégories ou par des explications forcées, il croyoit qu'ils gouvernent le monde, qu'ils prennent soin de l'homme, qu'ils lui révèlent l'avenir ([85]), et qu'ils dai-

comme lui; Socrate étoit continent, mais il railloit les jeunes gens sur leurs amours, et il visitoit avec eux les courtisanes. Socrate ne vouloit pas seulement être homme de bien, il vouloit aussi être bon homme. Il n'étoit philosophe que pour être homme. Socrate apprit à danser (Luc. de saltat. 26. T. II. p. 283 fin.), et à chanter (Sext. Emp. c. Mathem. VI. 13. Val. Max. VIII. 7 ext. 8.).

([82]) Dans la déroute auprès de Délium, où il sauva Xénophon, suivant Strabon (p. 618. B.) et Diogène Laërce (p. 38. E.), Alcibiade, suivant Plutarque (Alcib. 7.) et Platon (Symp. p. 335.) Voyez la réfutation des objections de Démocharis (ap. Athen. V. 55) contre les expéditions de Socrate dans les notes de Casaubon, T. VIII. p. 213. ed. Schweigh.

([83]) Dans l'affaire des généraux condamnés, qui avoient commandé la flotte dans la bataille auprès des îles Arginuses. Diog. Laërt. p. 39. A. Xenoph. Mem. IV. 4. Plat. Apol. p 365. C. sq. Val. Max. III. 8. ext. 3. Voyez, en général, Luzac, de Socrate cive.

([84]) Plat. Crit. Voyez, à ce sujet, la réflexion de Maxime de Tyr, Or. 36 (T. II. p. 195).

([85]) Xenoph. Mem. I. 1. I. 3. 3, 4. IV. 3. 13. IV. 7. 10. Il conseille à Xénophon de consulter l'oracle de Delphes. Anab. III. 1. 5. Diog. Laërt. p. 45. E. Voyez, en général, sur le rapport entre les idées religieuses et la doctrine de Socrate, Disp. Leg. Stolp. sect. V.

gnoient l'honorer en particulier d'une manifestation plus spéciale de leur volonté. Je le répète, on peut y voir une superstition, et la blâmer ; on peut y voir une ironie, et s'en amuser : pour moi, je crois que cela ne mérite ni blâme ni raillerie. Pourquoi Socrate n'auroit-il pu croire à une révélation? Certes, le monde en avoit bien besoin alors. Mais nous reviendrons là-dessus. Pour le moment, je me contente de faire observer que la foi que prêtoit Socrate aux oracles, aux présages, à son esprit familier, appartient, ainsi que toute sa philosophie, à l'idéal du Grec sage et vertueux qu'il a réalisé. Socrate a prouvé, par son exemple, qu'avec leur religion et avec leur morale, les Grecs pouvoient être vertueux et honnêtes, comme tout homme de bien peut l'être, qui croit en son Dieu et qui obéit aux lois de son pays.

Après la réflexion qu'on vient de lire, je n'aurai pas besoin de faire des excuses, j'espère, sur l'étendue que j'ai donnée à cet article. Une analyse des différents systèmes de philosophie seroit aussi déplacée ici que les développements que je viens de donner me semblent analogues à mon sujet. Quand même Socrate n'auroit eu aucune influence sur ses contemporains, quand même il n'auroit pas été rangé parmi les philosophes, le tableau de la civilisation morale et religieuse du peuple dont il faisoit partie me paroîtroit incomplet, si, en le traçant, on n'eût rappelé au moins quelques traits de l'idéal de vertu et de sagesse qu'il représente. Nous avons parlé si longtemps de la corruption des moeurs, qu'il me semble que ce seroit une injustice de ne pas entrer dans quelques détails, lorsqu'il s'agit d'un exemple aussi frappant de sagesse et de continence. Le portrait de Socrate est le miroir où se reflèchissent les traits de cette partie de la nation que nous aimerions le plus à connoître ; car Socrate n'étoit pas seulement sage et vertueux, mais il étoit en même temps Grec et Athénien. Son caractère représente les

qualités distinctives de la nation, mais du côté le plus favorable. Sa philosophie étoit la plus ancienne de la Grèce, et la plus propre à l'esprit qui animoit ses habitants. En un mot, sans les détails que nous venons de donner à son sujet, nous aurions cru avoir manqué au devoir que notre tâche nous impose.

Effets de sa doctrine.

Je ne crois pas qu'on exigera que je tâche de suivre toutes les traces de l'influence que l'exemple et les leçons de Socrate peuvent avoir eu sur ses compatriotes. Sa mort seule, malgré le répentir qu'en témoignèrent ses concitoyens, lorsqu'il en étoit trop tard ([86]), sembleroit même justifier l'opinion que cette influence n'a pas été assez efficace pour empêcher que, dans la lutte entre les deux principes, celui du mal ne l'emportât. Mais, sans vouloir en rien déroger à la justesse de cette réflexion, je crois cependant qu'il seroit imprudent d'en conclure que Socrate n'ait pas fait un bien immense à sa patrie; j'ose même assurer que, sans lui, la dépravation eût été bien plus grande et bien plus rapide. Socrate n'a pas réussi à réprimer l'ambition, à contenir les passions d'Alcibiade: mais, lorsqu'on voit combien ce jeune étourdi lui étoit attaché ([87]), ne doit-on pas croire qu'il aura été plus heureux dans ses tentatives auprès de ceux qui, avec des passions moins fortes, avoient moins d'occasions d'oublier ses leçons? Mais il n'est pas nécessaire de nous en tenir à de simples conjectures. Sans alléguer la manière dont Xénophon parle de son influence sur ses disciples ([88]), ou les exemples qu'en rapporte Diogène

([86]) Voyez, à ce sujet, Isocr. Busir. arg. (Oratt. Att. T. II. p. 246, 247). Diog. Laërt. p. 43 fin. Plut. de invid. T. VIII. p. 128. ([87]) Voyez, p. e., Plut. Alcib. 4, 6.

([88]) Xenoph. Mem. I. 2. 8. IV. 1, 2. Xénophon, après en avoir nommé plusieurs, ajoute: Personne d'entre eux n'a jamais fait quelque chose dont il eut à se répentir, et on ne leur a jamais rien reproché de semblable. I. 2. 48. Voyez encore son influence salutaire sur Euthydème. IV. 2 fin.

Laërce (89), ou même le témoignage que rend le jeune Théagès à l'influence favorable que la société de Socrate avoit eue sur plusieurs de ses connoissances (90), témoignage confirmé par l'amitié et par l'attachement des nombreux disciples du philosophe, nous n'aurions qu'à faire remarquer la tournure que Socrate a donnée aux esprits non seulement de ses contemporains, mais même de la postérité; nous n'aurions qu'à nous représenter cette succession d'écoles de philosophes qui toutes doivent leur origine à Socrate, comme à une source commune, cette succession d'écoles, où tant d'hommes, qui autrement auroient peut-être suivi les traces des Ioniens ou des Éléates, s'occupoient, à l'exemple de leur maître, de la morale et du bien-être de l'état et des individus (91). Certes, il est aussi difficile d'énumérer le bien que chacun d'eux a pu faire que d'indiquer en détail les effets de l'impression qu'a faite la doctrine de Socrate lui-même: mais, en se rappelant, par exemple, l'ascendant que les Stoïciens obtinrent sur les graves Romains, en pensant même à l'impulsion salutaire donnée à la civilisation de l'Europe moderne par la lecture des dialogues de Platon, des ouvrages de Xénophon, de Sénèque, de Marc-Aurèle et de tant d'autres, qui tous peuvent être regardés comme les rayons d'une seule et même lumière, on se persuadera facilement que, bien que Socrate ait éprouvé les effets de l'ingratitude de ses contemporains, ses travaux n'ont pas été perdus. Ils ne l'auroient pas été, quand même nous ne pourrions citer, comme sortis de l'école de Socrate et comme formés par son exemple, que deux hommes tels que Xénophon et Platon!

(89) Diog. Laërt. p. 40. C sq.
(90) Plat. Theag. p. 10 fin.
(91) Il suffit de voir les titres des ouvrages des Socratiques, Eschine, Simmias, Criton, Simon, Diog. Laërt. p. 63, 64.

Ses disciples. Xénophon.

Il n'y a pas de preuve plus frappante de l'influence salutaire de la philosophie de Socrate que la vie de Xénophon. En lisant l'Anabase, nous voyons combien cette philosophie étoit propre à former le coeur et l'esprit des Grecs, combien elle étoit propre à avancer leur civilisation morale et religieuse; et nous nous persuadons facilement que, si seulement la moitié des compatriotes de Xénophon eût voulu suivre son exemple, en appliquant les principes de Socrate à la vie active, on chercheroit envain un peuple plus moral et plus religieux que les habitants de la Grèce.

On retrouve partout, dans les ouvrages de Xénophon, la grande idée de Socrate, l'obéissance à Dieu et aux lois, représentée comme le meilleur moyen de devenir heureux et d'avancer le bonheur de ses semblables. Dans la Cyropédie, Cyrus, qui fait du bien à ses amis, qui combat ses ennemis avec courage, mais qui épargne les vaincus, Cyrus, qui refuse de voir Panthée, est heureux, respecté, aimé de tout le monde: le roi d'Assyrie, qui n'écoute que ses passions, qui tue le fils d'un de ses amis, qui en rend malheureux un autre, qui convoite la femme d'un troisième, est entouré d'ennemis et il affoiblit par là même sa puissance.

On retrouve chez Xénophon l'esprit religieux de Socrate: c'est la même foi aux oracles et aux présages, le même amour de la vertu, le même désir de remplir en tout son devoir. Malheureusement Xénophon, en écoutant son indignation, d'ailleurs bien facile à expliquer, contre ses concitoyens, s'est empêché lui-même de leur être aussi utile que l'a été son maître, et s'est déshonoré, comme historien, par la transgression d'un de ses premiers devoirs, l'impartialité.

Xénophon et quelques autres, tels que Cébès, Simmias, Simon, sont communément regardés comme les

philosophes socratiques par excellence, parcequ'ils se sont plus occupés à propager la doctrine de leur maître qu'à former quelque secte séparée.

Les sectes, comme autant de branches dans lesquelles la doctrine primitive s'est divisée, sont l'Académie ou l'école de Platon, le Lycée, où enseignoit Aristote, le Cynosarge, où se rassembloient les disciples d'Antisthène, dont les principes furent ensuite mitigés par Zénon, et la secte d'Aristippe, appelée, d'après la patrie de ce philosophe, celle des philosophes cyrénaïques, dont les principes furent embrassés en grande partie par Épicure.

De tous ceux que nous venons de nommer, Platon et Aristote sont certainement les plus célèbres, et cependant ils ne pourront occuper ici qu'une place peu étendue, en comparaison de ce que nous avions à dire de leur maître.

Platon.

Les dialogues de Platon sont des ouvrages qui appartiennent aux plus précieux monuments de l'antiquité. Il y en a qui peuvent être regardés comme des chefs-d'oeuvre de sentiment et de goût, et qui, tout en représentant des tableaux achevés des moeurs attiques, sont remplis des idées les plus sublimes, transmises dans un style qui ne laisse rien à désirer, marqué au coin du génie et d'une conception éminemment poétique. Mais nous ne cherchons pas en ce moment à connoître les écrivains célèbres de la Grèce, comme tels : nous demandons quels sont les rapports de leurs ouvrages et de leur doctrine avec la civilisation morale et religieuse de leurs compatriotes. Certes, même sous cet aspect, leur mérite littéraire ne doit pas être négligé ; car, si nous mêmes nous convenons des obligations que nous avons à la lecture de Platon, il est bien certain que cette lecture aura porté des fruits semblables non seulement parmi ses contemporains, mais parmi tous

les Grecs qui ont eu le bonheur de connoître ses ouvrages. Il n'y a pas de doute que la morale sublime exposée dans la République, dans le Gorgias, dans le Philébus, et dans quelques autres de ses dialogues, que les entretiens de Socrate avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, que les idées sur la nature de la divinité dans le Timée, que les préceptes utiles répandus dans l'ouvrage sur les Lois n'aient en tout temps contribué à étendre le domaine de la vertu et de la sagesse.

Différence entre la philosophie de Platon et celle de Socrate.

Mais, tout en avouant ces mérites incontestables, notre devoir d'historien de la civilisation morale et religieuse des Grecs nous impose l'obligation de faire observer dans la philosophie de Platon une tendance absolument différente de celle que nous venons de remarquer dans la doctrine de son maître; différence qui certainement doit avoir eu une influence marquée sur la direction que la doctrine de ce philosophe donna aux esprits.

D'abord Socrate avoit ramené la philosophie des investigations métaphysiques à la morale. Platon, au contraire, sans négliger la dernière, chercha les éléments de son système dans celui de Pythagore, dans celui d'Héraclite, dans les écoles d'Élée et de Mégare, suivant quelques-uns même chez les prêtres de l'Égypte; mais, sans attacher beaucoup d'importance à ces rapports, qui, comme l'on sait, ne sont pas toujours de nature à nous inspirer une grande confiance[22],

[22] Nous les trouvons chez Diog. Laërt. p. 71. Strab. p.1159. D. Diod. Sic. T. I. p. 110. Clem. Alex. Strom. I. p. 355, 356. Mais ce dernier, par exemple, ainsi que les autres pères de l'église, prétend aussi que Platon a beaucoup emprunté aux livres sacrés des Juifs. Voyez, p. e., ib. p. 419, 439—442. Suivant Numenius, Platon n'est autre chose que le Moïse d'Athènes (ib. p. 411. cf. Theodor. cur. græc. affect. T. IV. p. 468). Ceci alloit même au point que Clément d'Alexandrie trouve dans Platon le Père et le

nous n'avons qu'à lire ses ouvrages, pour nous persuader que le rhéteur Thémistius compara très à propos Platon à Thésée, puisqu'il réunit les différentes parties de la philosophie ancienne, comme le roi d'Athènes avoit réuni les bourgs de l'Attique sous un même gouvernement central ([93]).

Dans Platon, Socrate s'occupe de choses pour lesquelles il est constant qu'il a toujours montré une grande aversion ([94]). Mais la morale même de Platon a une direction bien différente de celle de Socrate. Il n'y a pas de doute que dans les principes elle ne soit plus pure et plus élevée. Elle est basée sur le sentiment moral, sur le désir inné de l'ordre et de l'harmonie; le but qu'elle se propose est la ressemblance avec la divinité, et, dans les opinions de Platon sur l'essence de la divinité, on remarque une tendance bien plus marquée vers le théisme que dans les entretiens de Socrate, chez Xénophon ([95]).

D'ailleurs la morale de Platon est liée intimement au système des *idées*, ces prototypes de tout ce qui existe, vers lesquels s'élève l'âme du philosophe, préparée par l'arithmétique, par la géométrie et par l'astronomie, et enflammée par la contemplation de la chose qui, dans ce monde, a conservé la plus grande ressemblance avec son prototype, la beauté, en se détachant des liens du corps,

Fils, la Trinité, la Résurrection etc. (p. 710, 711.). Suivant Justin le Martyr, il ne tint qu'à la crainte pour la cigue que Platon n'eut fait connoître aux Athéniens le Pentateuque. Cohort. ad Græc. p. 24. B. cf. p. 18—20. Eusèbe a consacré au même sujet le onzième et le douzième livre de sa Praeparatio Euangelica.

([93]) Themist. Or. XXVI. p.318. C. M. van Heusde (Initia philos. platon. T. I. p. 76 sq.) remarque très à propos que Platon ramena la philosophie à la doctrine sacerdotale de Pythagore, tandis que Socrate fut plus philosophe. Il trouve des traces des institutions égyptiennes dans la République de Platon.

([94]) Voyez, p. e., le Timée, le Parmenidès, le Theætète. Voyez encore v. Heusde, Initia phil. platon. T. I. p. 78.

([95]) Voyez, au sujet de l'influence de sa doctrine sur les idées religieuses, Plut. Nic. 23.

pour se réunir enfin avec cette divinité dont elle est descendue. Cette doctrine, entremêlée de méditations sur l'état antérieur de l'âme, sur son immortalité, sur la métempsychose, aura eu des charmes, n'en doutons pas, pour des esprits cultivés, pour des âmes sensibles, comme elle les aura probablement toujours : mais, si l'on demande si elle étoit aussi propre à la vie commune, si elle satisfaisoit aussi bien les besoins des contemporains du philosophe, que les préceptes simples et intelligibles de Socrate, je crois que la réponse ne sauroit être douteuse, pour ne pas dire que, d'un côté, elle manque souvent de fondement, étant basée en grande partie sur une doctrine dont Platon lui-même auroit bien de la peine à nous fournir les preuves, et que d'ailleurs, par la confusion mystique avec la sensualité qu'on y remarque, elle pouvoit devenir aussi dangereuse dans l'application, qu'elle paroît élevée dans les principes (96).

Nous n'avons pas de preuve plus convaincante de la différence dont je viens de parler que l'aveu de Platon lui-même, qui, dans plusieurs endroits, déclare que le philosophe n'est pas fait pour les choses de ce monde, que non seulement il s'élève constamment au-dessus de tout ce qui l'entoure, mais que les moyens même de prendre soin de ses affaires lui manquent, tandis que le grand but de la philosophie de Socrate étoit de surpasser les sophistes dans l'art de rendre ses disciples propres à être utiles à eux-mêmes, à leurs amis, à la patrie (97). En effet, si le trait que nous a con-

(96) Pour les preuves de ce que j'ai avancé ici je dois renvoyer le lecteur à ma Disput. ap. Leg. Stolp. sect. VI, et à mon mémoire sur la différence entre le Socrate de Xénophon et celui de Platon, Verhand. en losse Geschr. p. 59 sq., où l'on trouvera aussi les motifs qui m'ont engagé a préférer le témoignage de Xénophon, au sujet de Socrate, à celui de Platon.

(97) Si le Théagès n'est pas un ouvrage de Platon, au moins son auteur a parfaitement bien saisi l'esprit de sa philosophie. Il semble ne pas désapprouver que le philosophe, à l'exemple de Tha-

servé Plutarque, dans la vie de Marcellus, est exact, il caractérise parfaitement bien la tendance de la philosophie de Platon. Suivant lui, ce philosophe désapprouvoit hautement qu'Archytas et Eudoxe faisoient l'application de la géométrie aux arts mécaniques, parcequ'ainsi ils dégradoient, par un usage matériel, une science qui, de sa nature, appartenoit aux choses intellectuelles (98).

Enfin, s'il faut le dire, la manière dont Platon raisonne, dans plusieurs de ses dialogues, me paroît en contradiction directe avec le grand but que se proposa son maître. Platon, bien qu'il représente Socrate se moquant des sophistes, et quelquefois se fâchant tout de bon contre eux, lui attribue souvent une manière de raisonner qui est absolument semblable à celle qu'il désapprouve dans ces docteurs, qui d'ailleurs auroient eu de la peine, je crois, à se reconnoître dans tous les propos que leur fait tenir le philosophe (99). Reste à savoir si une partialité aussi manifeste ne lui ait pas fait manquer le but qu'il paroît s'être proposé.

Mérites de Platon envers la civilisation morale et religieuse.

Cependant le mérite de Platon envers la civilisation morale des Grecs est indubitable. Pour le prouver, il n'est pas nécessaire de citer le récit de Diogène Laërce, qui dit que Platon a été invité par les Arcadiens et par les Thébains, à leur donner une constitution, invitation que Platon auroit refusée, ayant appris que ces peuples n'avoient pas l'intention de se conformer à ses idées sur la communauté des biens (100). S'il est vrai que Platon ait eu l'intention de suivre l'exemple des Solon et des Lycurgue,

lès, en regardant les étoiles, tombe dans le puits, creusé à ses pieds. Theag. p. 127. E.—128 in.

(98) Plut. Marcell. 14. (T. II. p. 430.)

(99) Voyez, à ce sujet, Verhand. en losse Gesch. p. 80 sq.

(100) Diog. Laërt. p.75. D. Cf. Ælian. V.H. XI. 42. Plutarque (ad princ. inerud. in.) parle des Cyrénéens; il donne aussi un autre motif à son refus.

je crois qu'il avoit trop d'esprit pour ne pas voir que la constitution de sa république imaginaire ne convenoit plus aux besoins de son siècle ([101]): mais il est certain que Platon, tant par son autorité, par la gravité et par la pureté de ses moeurs ([102]), que par cette éloquence qui lui mérita le même éloge qu'on donna à Pindare, que les abeilles avoient déposé leur miel sur ses lèvres ([103]), a exercé une grande influence sur tous ceux qui l'approchoient. Nous en avons un exemple frappant dans ce qui arriva à Dion, qui, bien que corrompu par l'éducation qu'il avoit reçue et par la force de l'exemple à une cour luxurieuse, retrouva dans ses entretiens avec Platon la force primitive et la vigueur naturelle de son âme noble et élevée, et apprit par lui à mépriser les plaisirs et à se consacrer entièrement à des occupations dignes de lui ([104]).

Si nous pouvons en croire l'auteur auquel nous devons ces particularités, l'influence que Platon exerça sur la cour de Dénys le jeune et sur ce tyran lui-même, est bien plus surprenante encore. Mais, sans prendre au pied de la lettre tout ce qu'il en raconte, il paroît cependant que le prince de Syracuse fut d'abord très disposé à écouter les conseils du philosophe, qu'il lui témoignoit beaucoup d'amitié, et qu'au moins l'opinion qu'on avoit de l'influence que celui-ci pourroit exercer sur le tyran répondoit parfaitement à sa haute réputation ([105]).

([101]) On connoît le jugement d'Aristote sur cette république. Voyez celui de Polybe, VI. 47. Cf. Athen. XI. 117. et Joseph. c. Apion. II. 31. ([102]) Joseph. l. l.

([103]) Ælian. V. H. X. 20. Voyez, chez le même (II. 10, 18), le respect que le célèbre Timothée avoit pour Platon.

([104]) Plut. Dion, 4.

([105]) Plut. Dion, 13—20. Timol. 15. Cf. Ælian. V. H. IV. 18. et Plut. de adulat. et amici discr. T. VI. p 247, 248. On ne sauroit disconvenir que le récit de Plutarque ne se recommande par sa vraissemblance. La manière dont il représente Dénys, tantôt transporté d'enthousiasme pour le philosophe, tantôt brouillé avec lui et désapprouvant sa conduite, craignant que le départ de Platon ne

Mais, quand même Dénys auroit été aussi enthousiaste de Platon que le rapporte Plutarque; quand même il seroit vrai que la cour du tyran craignoit plus l'influence de ce philosophe que les armes des Athéniens, certes Platon lui-même n'eut pas eu tant de raison de s'en glorifier que de la seule parole de Dion, qui déclara que dans l'Académie il avoit appris à pardonner à ses ennemis (106).

Les disciples de Platon.

Au reste, pour prouver l'influence salutaire que Platon a exercée sur ses contemporains, il n'est pas nécessaire de citer l'exemple d'un prince arbitraire et capricieux. Il vaut mieux en appeler aux Aristote, aux Speusippe, aux Xénocrate, à cette foule enfin d'hommes illustres, formés à son école (107), armi lesquels on compte plusieurs législateurs ou hommes d'état; ce qui prouve que Platon savoit très bien distinguer les besoins réels des états de la perfection imaginaire dont il a retracé l'image (108). Quant à la pureté des moeurs, il n'y a peut-être personne parmi les anciens philosophes qui puisse être comparé à Xénocrate. L'anecdote peu vraisemblable de son entrevue avec la célèbre Phryné est connue (109); mais, quand même elle seroit authentique, je trouve qu'elle ne lui fait pas autant d'honneur que la résolution des

nuisît à sa réputation, tout cela est absolument dans le caractère du tyran. Aussi est-il évident que ce n'étoit pas la faute du philosophe, s'il ne profitoit pas de ses conseils, comme le prétend Aristide, Or. XLVI. (T. II. p. 302, 303).

(106) Plut. Dion, 47.

(107) Diogène Laërce en énumère plusieurs, p. 80.

(108) Plutarque (adv. Colot. T. X. p. 629) assure que Python et Héraclide, les libérateurs de la Thrace, furent disciples de Platon, que Chabrias et Phocion l'avoient entendu; et qu'il envoya lui même Aristonyme en Arcadie, Phormion en Élide, et Ménédème en Eubée (vid. not. Reisk. ad h. l.), pour y réformer la constitution et les lois.

(109) Diog. Laërt. p. 97 fin. Val. Max. IV. 3. ext. 3.

Athéniens, qui lui permirent à lui seul de rendre témoignage, sans avoir prêté le serment prescrit par la loi [110]. Certes, un homme d'une vertu aussi inébranlable [111], et qui joignoit à l'austérité de ses principes la plus aimable douceur de caractère [112] et la plus grande humanité [113], méritoit bien que les Athéniens l'honorassent en lui confiant leurs intérêts les plus chers, et qu'on lui fît le plus grand éloge qui ait jamais été donné à la vertu, en disant qu'il n'y avoit de passion si impétueuse, de férocité si barbare, qui ne rougît au seul aspect de Xénocrate [114]. Est-il étonnant que Polémon, dans une de ces excursions bruyantes que les jeunes gens avoient coutume de faire, en sortant de table, s'étant jeté avec ses amis dans l'école de Xénocrate, après avoir entendu le philosophe dissertant sur la tempérance, déposa la couronne de fleurs dont il étoit orné, et que dès ce moment il fut un de ses disciples les plus zélés [115].

Il me semble que, lorsque nous remarquons la force de caractère, l'ardeur impétueuse avec laquelle ces anciens philosophes se consacrèrent à la vertu, nous comprenons mieux encore les excès auxquels tant d'autres se livrèrent, et, lorsque nous devons nous avouer à nous-

[110] Diog. Laërt. p. 97 fin. 98 in.

[111] Voyez, sa sentence, rapportée par Élien (V. H. XIV. 42.): μηδὲν διαφέρειν, ἢ τὸς πόδας, ἢ τὸς ὀφθαλμὸς εἰς ἀλλοτρίαν οἰκίαν τιθέναι.

[112] Voyez, sur la patience avec laquelle il supporta les réprimandes un peu âpres de Platon, Ælian. V. H. XIV. 9. cf. Plut. de audit. T. VI. p. 173, surtout sa sage réponse rapportée par Val. Max. VII. 2. ext. 6.

[113] Le même auteur rapporte un trait de son humanité même envers les animaux. Ælian. V. H. XIII. 31.

[114] Plut. Phoc. 27. Lorsqu'il venoit dans la ville, la plébécule d'Athènes lui faisoit place pour le laisser passer. Diog. Laërt. p. 97. E. Plutarque (adv. Colot. 630 in.) assure qu'Alexandre suivit les conseils de Xénocrate dans l'administration des affaires.

[115] Diog. Laërt. p. 100. C. Val. Max. VI. 9. ext. 1.

mêmes qu'une résolution aussi noblement prise et aussi sévèrement exécutée seroit au-dessus de nos forces, il faut bien que nous jugions avec plus d'indulgence des écarts que nous condamnons, parceque nous ne pouvons pas nous mettre à la place de ces caractères fougueux, de ces hommes à grandes passions qu'on ne trouve ni dans nos régions boréales ni dans notre siècle efféminé.

On se plaint ordinairement que l'Académie, la plus célèbre des sectes philosophiques de la Grèce, illustrée par les hommes célèbres qui y enseignèrent, par Xénocrate, par Polémon, par Cratès, par Crantor (116) et par plusieurs autres, que l'Académie en revint, sous Arcésilas, à peu près au point où en étoient les Éléates et les sophistes. Cette accusation est dirigée spécialement contre Arcésilas, qui fut l'un des hommes les plus éloquents de son siècle, et qui, quoique assez porté à prouver, par sa manière de vivre, que la vertu seule ne lui sembloit pas suffire pour mener une vie agréable et heureuse, ne fut cependant pas moins célèbre par ses vertus que par sa magnificence (117) : mais Arcésilas ne doit-il pas plutôt être considéré comme le restaurateur de l'ancienne méthode de Socrate, et comme l'un de ceux qui ont le plus contribué à délivrer la philosophie de ces ornements éblouissants mais inutiles dont Platon l'avoit entourée (118) ?

(116) Voyez, sur eux, Diog. Laërt. p. 101, 102. Voyez encore l'influence que les leçons du philosophe Ariston de Chios eurent sur le joueur de flûte Satyrus. Ælian. V. H. III. 33.

(117) Diog. Laërt. p. 103 sq. Ælian. V. H. XIV. 26. Plut. de adul. et amici discrim. T. VI. p. 203, 233. Ces traits, surtout le dernier (sa libéralité délicate envers Apelle), le font connoître comme un homme aimable et vertueux.

(118) Cicéron (Fin. II. 1.) dit en termes précis qu'Arcésilas révoqua la méthode socratique. Peut-être son scepticisme a-t-il consisté en grande partie dans sa coutume de faire des objections aux opinions énoncées par ses disciples. Cf. N. D. I. 5. Haec in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte judicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade.

Ses disciples Ecdème et Démophane au moins firent l'usage le plus utile de son instruction, en appliquant la philosophie à la politique, en restituant l'autorité des lois et l'ordre social dans leur patrie (Mégalopolis) et dans la ville de Cyrène, et en formant, par leurs préceptes, le plus illustre et le plus noble de leurs contemporains, le grand et sage Philopémen [119]. Il faut avouer qu'une philosophie qui porte de tels fruits mérite plutôt d'être comparée à celle de Socrate qu'à la doctrine pernicieuse des sophistes.

Ce fut à Carnéade, l'auteur de la troisième Académie, comme on l'appelle communément, qu'étoit réservé l'honneur de faire le premier entendre la voix de la sagesse aux puissants mais ignorants Romains; et c'est ainsi que la philosophie, née en Grèce, alla siéger dans la capitale du monde et répandre ses rayons vivifiants sur toutes ses parties. Toutefois il est remarquable que la sensation que fit le discours de Carnéade parmi la jeunesse romaine a une ressemblance parfaite avec celle que fit à Athènes l'éloquence de Gorgias. Mais Carnéade n'étoit pas seulement éloquent, il inspira aussi aux Romains l'amour de la philosophie, tandis que Gorgias ne donna aux Athéniens que le goût de faire des discours; et le grave Caton, s'il eut pensé combien ses compatriotes avoient encore de chemin à faire, avant d'en être au point où en étoient les Athéniens, lorsqu'ils furent corrompus par l'art séduisant du Léontin, Caton n'eût certainement pas proposé de renvoyer au plus vite les ambassadeurs, comme des hommes dangereux à la jeunesse. Mais, pour se faire une idée jusqu'où Caton, confondant la culture de l'esprit avec la corruption des moeurs, alloit dans son aversion pour la civilisation, il

[119] Plut. Philop. 1. cf. 4. Polyb. X. 25. Plutarque s'exprime à leur sujet en ces termes: ὡς κοινὸν ὄφελος τῇ Ἑλλάδι τὸν ἄνδρα τοῦτον ὑπὸ φιλοσοφίας ἀπεργασάμενοι.

suffit de savoir qu'il traitoit Socrate de jaseur et de révolutionnaire [120] ! Certes, on n'est pas malade, parcequ'on prend des remèdes, et le seul moyen de ne pas tomber dans le piège que leur tendirent le luxe et la corruption de la Grèce, eût été, pour les Romains, d'écouter les leçons de la philosophie.

Aristote.

Revenons à notre sujet. La philosophie de Socrate convenoit à tout le monde; celle de Platon faisoit les délices des âmes sensibles et bien nées, et, dans le mysticisme dont elle enveloppoit la morale, elle offroit une compensation agréable à celles même qui se sentoient plus portées à la sensualité; la philoso phie d'Aristote enfin étoit celle des hommes instruits, accoutumés à écouter la raison plutôt que de se livrer inconsidérément aux illusions d'une imagination poétique.

Le but de Socrate étoit de corriger les moeurs, celui de Platon d'épurer la moralité, Aristote se proposa surtout d'éclairer l'esprit.

Il seroit ridicule de prétendre que les ouvrages d'Aristote soient aussi populaires que les entretiens de Socrate, ou aussi amusants que les dialogues de Platon. Aristote fut bien plus auteur que précepteur, et, lorsqu'on examine l'influence immédiate que sa doctrine a pu avoir sur ses contemporains, on pourroit peut-être se dispenser d'en faire mention. Il ne seroit pas permis, il est vrai, de passer sous silence l'instituteur du prince le plus illustre de son siècle, et il seroit impardonnable de ne pas avouer que par là seul il a pu avoir une influence marquée sur le bonheur de sa patrie et des nations soumises au sceptre de son élève [121]. Encore Aristote,

[120] Plut. Cat. maj. 22, 23.

[121] Plut. Alex. 7, 8, où l'on trouve aussi le service qu'il a rendu à la ville qui l'avoit vu naître (cf. Ælian. V. H. XII. 54. IV. 19. Dion. Chrysost. or. XLVII. T. II. p. 224, 225), à laquelle il donna des lois, suivant Plutarque (adv. Colot. T. X. p. 629 fin.).

qui, dans le Lycée, comme Platon, dans l'Académie, étoit entouré de ses disciples, diffère toujours autant d'un savant moderne, que lui-même différoit peut-être des anciens sages de la Grèce et de Socrate, qui cherchoit ses disciples partout où il croyoit pouvoir trouver des hommes. Et cependant le mérite d'Aristote est bien plus évident dans les productions de son esprit que dans les rapports rares et peu certains que nous avons sur sa manière d'instruire ([122]).

Ses mérites envers la civilisation morale et intellectuelle.

Mais, dans ces productions, son mérite est immense, même considéré sous le point de vue sous lequel nous considérons ici les philosophes de la Grèce. Aristote, avons-nous dit, se proposa d'éclairer l'esprit : mais cela même le rend digne de trouver sa place parmi les successeurs de Socrate. Socrate lui-même qu'avoit-il fait autrement? Je ne parle pas de ces entretiens que lui fait tenir Platon, où, après avoir dit à ses disciples qu'il veut être la sage-femme de leurs pensées, il les délivre, il est vrai, d'un bon nombre d'avortons, mais les envoie se promener, au moment où ils croient qu'il leur sera permis de voir au moins un seul fruit parvenu à son terme: mais Socrate qu'avoit-il fait autrement, lorsqu'il enseigna que, pour pouvoir pratiquer la vertu, il faut commencer par la connoître?

La méthode d'Aristote est en effet aussi socratique que le sauroit être une discussion suivie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir la manière dont il aborde un sujet, en exposant les différentes opinions reçues jusqu'alors, qu'à observer le discernement avec lequel il en éprouve la justesse, les objections qu'il se fait à lui-même, le jugement qu'il déploie tant dans la réfutation de ce

([122]) Voyez, entr'autres, A. Gell. XIII. 5. XX. 5.

qu'il a reconnu pour insoutenable, que dans la défense de ce qu'il lui semble approcher de la vérité ([123]). Rien ici de ces longs détours, de ces déviations, de ces discussions inutiles qui ne servent tout au plus qu'à prouver la subtilité de l'esprit de celui qui les entame, mais qui ne font avancer d'un seul pas ceux qui l'écoutent. C'est la méthode que suivit Socrate, c'est la méthode qu'employa, comme Aristote, l'immortel Hippocrate dans ses recherches. Par cette méthode, appliquée à la discussion de sujets philosophiques et à l'investigation des phénomènes de la nature, Aristote a rendu le plus grand service aux Grecs et à tous ceux qui ont pu connoître ses ouvrages: il leur a enseigné à observer et à penser ([124]).

De tous les systèmes des disciples de Socrate, la morale d'Aristote est encore celle qui approche le plus de l'idée fondamentale de ce père de la philosophie grecque; surtout parceque chez Aristote, comme chez Socrate, l'activité est la pierre de touche de la vertu, et que, également

([123]) Il faudroit citer ici tous ses ouvrages de quelque étendue; mais on retrouve la même méthode dans plusieurs petits écrits: par exemple dans le livre *de anima*, et dans la série entière de traités qui le suivent, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *Parva naturalia*, et qu'on a mal-à-propos separés les uns des autres, puisqu'ils ne forment avec le premier qu'un seul et même ouvrage, contenant un examen très intéressant sur les facultés de l'âme, basé entièrement sur l'observation de leur manière d'agir, tant mutuelle que sur le corps. Ceci est évident, p. e., par le premier chapitre du traité *de longit. et brev. vitae*, où l'auteur indique le rapport entre ses recherches sur la vie et la mort et celles sur le sommeil et l'action de veiller. Observons en passant qu'on a mal-à-propos intitulé l'un de ces traités *de respiratione*, puisqu'il n'y est question de la respiration que pour autant qu'elle se rapporte à la vie.

([124]) Aristote est le père de la logique, et, sans amuser ses lecteurs par des railleries sur les sophistes, il leur a été bien plus utile en leur fournissant, dans ses *Sophistici Elenchi*, les armes nécessaires pour les combattre.

éloigné de la rigidité austère des Antisthène et des Zénon, que de la morale facile d'Aristippe et d'Épicure, il oublie, aussi peu que Socrate, que l'homme est un être sensuel aussi bien que spirituel, et que, tout en avouant que le méchant est toujours malheureux, il avoue avec la même franchise que l'homme de bien peut l'être aussi bien que lui, lorsqu'il est malade ou qu'il lui manque le nécessaire pour vivre. Aussi, quoique très éloigné de l'inhumanité des Cyniques, et observant dans sa manière de vivre cette urbanité et ce goût qui ne doivent jamais être étrangers au véritable philosophe, Aristote a prouvé par son exemple qu'il étoit intimement persuadé de la vérité de sa doctrine (125). Et que cette doctrine est adaptée aux besoins de l'homme vivant dans la société, ceci est prouvé par son livre admirable sur la République, ouvrage dans lequel on ne sait quoi admirer de plus de la profondeur des vues, de la justesse du raisonnement ou du désir évident de l'auteur d'être utile à ses lecteurs (126).

Sur les doutes qui se sont élevés au sujet de ses opinions religieuses.

Mais, s'il est impossible de ne pas voir que la philosophie d'Aristote a des mérites incontestables, quant à la civilisation morale, on a cru que l'influence qu'elle a pu avoir sur la civilisation religieuse ne sauroit entrer en ligne de comparaison avec celle qu'exerça la doctrine de Socrate ou celle de Platon. En effet, Aristote est aussi loin de l'humble piété du premier de ces philosophes, que des conceptions sublimes et des fictions poétiques de l'autre.

Je ne dirai pas que la philosophie d'Aristote, étant entièrement basée sur l'observation, n'a pu se hasarder dans des régions auxquelles l'entrée est défendue

(125) Voyez sa Vie décrite par Diogène Laërce, surtout p. 118, 119, et celle dont Ammonius est l'auteur.

(126) Voyez, p. e., le cinquième livre, sur les révolutions.

à notre intelligence ([127]) ; je ne ferai pas observer que sa philosophie ne pouvoit avoir cet aspect attrayant et poétique qui recommande un système fondé sur l'imagination : ceci seroit éviter la difficulté plutôt que la résoudre. Avouons plutôt que, sous ce rapport, la philosophie d'Aristote n'a certainement pas eu l'influence salutaire sur le vulgaire qu'ont dû exercer sur lui les préceptes populaires de Socrate ; différence qui toutefois se remarque dans la partie morale aussi bien que dans celle dont nous parlons. Mais avouons aussi (et c'est une réflexion qu'il est nécessaire d'avoir constamment présente à l'esprit, en comparant ces deux grands hommes), mais avouons aussi que les ouvrages d'Aristote, ainsi que les dialogues de Platon, étoient destinés pour une autre classe de disciples que les entretiens de Socrate ; observons ensuite que, quoique Aristote suivît la méthode d'Anaxagore, en expliquant les phénomènes de la nature par des causes entièrement naturelles,

([127]) Dans son ouvrage de Part. Anim. I. 5, Aristote s'explique lui-même à cet égard d'une manière satisfaisante et avec cette élégance qui est le partage de la pénétration et de la sagacité. On y voit que, bien loin d'avoir la moindre aversion pour la connoissance des choses qui dépassent les bornes de notre intelligence, il avoue qu'elles nous attirent bien plus puissamment que l'investigation des objets qui sont à notre portée, comme nous aimons mieux voir la moindre partie du corps de l'objet de notre amour, que des membres entiers des corps d'autres gens : mais il ajoute que justement parcequ'il ne nous est pas permis de lever le voile qui recouvre ce que nous aimerions le plus à savoir, il faut s'abstenir de vaines conjectures, et se contenter de ce qui convient à notre foiblesse et à nos vues bornées. Je ne crois pas que j'aurai besoin d'avertir mes lecteurs pourquoi je ne fais aucune mention des livres *de mundo* et *de coelo*, qui, s'ils étoient des productions d'Aristote, ne laisseroient certainement aucun doute sur son respect pour la divinité, mais qui prouveroient beaucoup plus que nous n'aurions voulu démontrer, en ce qu'ils nous forceroient en même temps d'admettre qu'un homme tel qu'Aristote pût être en contradiction avec lui-même. Il est bien plus facile de défendre le philosophe contre l'accusation d'impiété, sans ces livres, que de sauver sa réputation d'homme d'esprit, en les lui attribuant.

quoiqu'on ne trouve dans ses ouvrages aucune trace de cette foi implicite aux oracles et aux présages que nous avons remarquée dans Socrate, on n'a jamais entendu que ses contemporains aient nourri le moindre soupçon sur son orthodoxie, tandis que, si l'hymne qu'on lui attribue est effectivement son ouvrage, ce poëme prouve évidemment qu'il suivoit le précepte de Socrate, savoir d'adorer les dieux selon les lois de sa patrie [128].

Mais il y a plus. En lisant avec attention l'Histoire Naturelle d'Aristote, on doit s'apercevoir, ce me semble, que ce grand homme adoroit le pouvoir et la sagesse de la divinité dans la beauté de l'univers, dans l'ordre et dans la disposition admirable de toutes ses parties, et on ne peut hésiter à être de l'avis du savant Théodore Gaza, qui, dans sa préface adressée au pape Sixte IV, fait remarquer que celui qui fait si bien connoître la nature et les qualités des créatures, fait par là même le plus magnifique éloge du Créateur [129].

Jamais Aristote ne parle des dieux sans le plus profond respect [130]. Il avoue notre obligation de reconnoître leurs bienfaits [131] et de les adorer [132]. Il déclare que, comme il est probable que les dieux gouvernent le monde, celui qui par sa vertu et par sa sagesse avance le plus leurs desseins, leur doit être le plus agréable [133]. Dans l'ouvrage de physique dont nous venons

[128] Ap. Diog. Laërt. p. 115. E. Voyez les autres endroits où il a été conservé et les savants qui l'ont commentarié, ap. Ilgen, Scolia etc. p. 137 sq.

[129] Il fait cette réflexion en parlant de l'accusation rebattue: Multa Aristoteles de musca, de apicula, de vermiculo: pauca de Deo. Aristot. Opp. T. I. p. 582 fin.

[130] Voyez, p. e., Moral. Nicom. I. 10 in.

[131] Ib. VIII. 4. (T. II. p. 83. E. fin.)

[132] Ib. VIII. 16. (ib. p. 85. E.) IX. 2. (ib. p. 87. F.)

[133] Ib. X. 9 fin. Voyez encore, dans le chapitre précédent, son raisonnement remarquable sur la divinité.

de parler, en faisant mention de ceux qui méprisoient, comme indignes de l'attention du philosophe, les objets vils et peu intéressants dont le naturaliste est parfois obligé de s'occuper, il rapporte le mot d'Héraclite à quelques-uns de ses amis qui hésitèrent à venir à lui, lorsqu'il se chauffoit auprès du four dans une boulangerie : Entrez toujours, vous y trouverez les dieux immortels, comme partout (134). Et qu'Aristote appliqua la religion à la politique, comme il y appliqua la morale, ceci est évident par ses raisonnements dans le commencement de son septième livre sur la République, où le bonheur que goûte la divinité par la conviction de sa propre perfection est proposé comme l'exemple le plus frappant de cette satisfaction que la vertu seule peut donner, satisfaction qui ne dépend pas des richesses ni du pouvoir qu'on peut obtenir parmi ses concitoyens, et où l'activité de Dieu est proposée comme le modèle de cette activité qui peut le plus contribuer au bien-être des états (135).

Exagérations de l'idée de Socrate.

Lorsqu'on voit la manière dont Platon et Aristote ont marché sur les traces de leur maître, il doit paroître étonnant qu'on ait pu croire qu'il y eut encóre deux manières différentes d'expliquer sa pensée; mais, lorsqu'on se rappelle le principe d'Aristote, que la vertu est le terme moyen entre deux extrêmes également vicieux, on sentira aisément qu'il n'étoit pas seulement possible, mais même probable que la doc-

(134) De Part. Anim. I. 5. (T. I. p. 742 in.)

(135) Rep. VII. 1—3. Voyez d'ailleurs, au sujet des opinions religieuses d'Aristote, la réflexion d'Ammonius, dans la vie de ce philosophe (ed. 1604. p. XII in.), et Wyttenbach, Verhand. van Teyl. Godgel. Genootschap, T. IV. p. 60—64. Je suis fâché que, dans ma dissertation (Sect. VII.), j'ai fait trop d'usage des livres *de coelo* et *de mundo* et trop peu des ouvrages sur l'Histoire naturelle. J'ai tâché de remédier à ce défaut, pour autant que cela pouvoit se faire ici. Voyez, à ce sujet, les auteurs modernes cités par Hartmann, Culturgesch. Griechenl., T. II. p. 552. not.

trine de Socrate donnât l'existence non seulement à cette sage modération qu'on observe chez les Péripatéticiens, mais tout aussi bien à un système qui s'attachât de préférence à l'observation des devoirs que le philosophe avoit recommandés, comme à un autre qui ne voyoit que le bonheur auquel, par ses leçons, il avoit voulu conduire ses disciples. L'auteur du premier de ces systèmes oublioit le but que s'étoit proposé son maître, pour ne s'attacher qu'aux moyens; l'auteur de l'autre, ne voyant au contraire que ce but, y subordonnoit les moyens; tous deux oublioient que le lien qui les rattache est si indissoluble, que, si les moyens doivent conduire infailliblement à ce but déterminé, il est aussi impossible d'y atteindre d'une autre manière.

La philosophie de Socrate étoit basée sur la conviction de la relation intime et nécessaire qui existe entre le bonheur et la vertu. L'austère Antisthène, voulant être plus sage que son maître, et exagérant le système, d'ailleurs très louable dans sa pauvreté, d'augmenter ses richesses en retranchant ses besoins, affecta d'oublier le bonheur, pour ne penser qu'à la vertu. Aristippe, au contraire, tout en protestant que la volupté qu'il cherchoit n'étoit que le plaisir de faire du bien, en assignant le premier rang au but, ne pouvoit pas être trop rigoureux sur les moyens : or, il étoit facile d'en trouver qui sembloient y conduire d'une manière bien plus directe que ceux qui avoient été admis exclusivement par Socrate.

Exagération de son amour pour la vertu. Les Cyniques.

Il semble que la vertu de Socrate s'accorde mieux avec l'austérité d'Antisthène qu'avec l'égoïsme des Cyrénaïques ([136]). Si les philosophes cyniques n'avoient pas gâté tout par leur affectation et par leur orgueil, leur doc-

([136]) Voyez, p. e., le discours d'Antisthène, dans Xénophon, Symp. IV. 34 sq. cf. Diog. Laërt. p. 138 D. 139 B.

trine ne pouvoit être que profitable aux moeurs ([137]), et les mots caustiques de Diogène peuvent avoir eu parfois leur utilité, puisque contre les vices et les préjugés il n'y a souvent point d'armes plus redoutables que le ridicule, surtout puisqu'il ne manqua pas, à l'exemple de Socrate, de se moquer des vaines subtilités des sophistes ([138]). Il paroît même que cet homme d'ailleurs si insupportable ait eu une manière étonnante de s'attacher les jeunes gens qui venoient profiter de ses leçons ([139]). Aussi l'affection que lui témoignoient les Athéniens ([140]), et les honneurs qu'on lui rendit après sa mort ([141]), semblent-ils prouver que, malgré son dehors rébutant, il n'ignoroit pas l'art de se faire des amis. Et, s'il étoit permis de nous en rapporter à Appulée, qui assure que Cratès s'occupoit à rétablir la paix dans les familles troublées par la discorde, on seroit à peu-près tenté d'approuver les éloges que

([137]) Disput. ad quæst. Legat. Stolp. p. 100—102. Parmi la grande quantité de mots attribués à Diogène, on en trouve plusieurs qui prouvent son respect pour la vertu. On dit aussi que Xéniade, qui l'avoit acheté comme esclave, n'avoit qu'à se louer de la manière dont il administrà ses affaires et de l'éducation qu'il donna à ses enfants. Diog. Laërt. p. 145, 155. E.

([138]) Diog. Laërt. p. 147.

([139]) Diog. Laërt. p. 155 fin. 156 in. Voyez l'influence qu'il exerça sur Cratès, p. 159. A.

([140]) Le trait qu'en rapporte Diogène Laërce (p. 148 B.) est encore une preuve éclatante de l'humanité des Athéniens. Suivant cet auteur, un garçon ayant cassé le tonneau de Diogène, les Athéniens l'en punirent et ils l'obligèrent à rendre une habitation semblable au philosophe.

([141]) Diog. Laërt. p. 156. D. fin. L'empressement d'Alexandre (Arrian. Anab. p. 443. Plut. Alex. 14 Val. Max. IV. 3. ext. 4.) celui de Perdiccas (Diog. Laërt. p. 148. C.) et celui de Craterus (ib. p. 151. D.), pour le voir, semblent plutôt causés par la curiosité que par le respect, et le mot connu d'Alexandre prouve plus pour l'ambition du jeune prince, qui vouloit se faire un nom à tout prix, que pour le mérite du philosophe.

donne cet auteur à la philosophie cynique ([142]). L'admiration de Démétrius de Phalère pour Cratès et le respect que lui témoignoient ses concitoyens semblent d'ailleurs des preuves assez convaincantes que ses qualités louables pouvoient faire oublier sa bizarrerie ([143]).

Mais d'ailleurs, que doit-on penser de l'utilité d'un système de philosophie (si les opinions extravagantes de ces hommes méritent ce nom), qui exigeoit un mépris décidé, non seulement de toutes les commodités de la vie, du bonheur domestique, des agréments de la société, mais encore des premiers devoirs du citoyen et du père de famille, de l'humanité, de la pudeur et de toutes les convenances, et qui au reste se caractérisoit par un orgueil non seulement ridicule, mais tout-à-fait insupportable.

Leur inhumanité et leur impudence.

Que les cyniques crurent devoir vivre de lupines et de la viande qu'on jetoit aux chiens, qu'ils marchoient pieds nuds, couverts d'un méchant manteau, personne ne pouvoit leur en faire un crime, s'ils n'avoient pas de quoi se nourrir ou acheter des vêtements plus riches et plus commodes, ou même s'ils s'imaginoient que la vertu

([142]) Appul. Flor. IV. 22. (T. II. p. 101 sq. cf. Anton. Serm. de civit. et pace ap. Orell. Opusc. Græc. vett. sentent. et mor. T. II. p. 138 fin.). Plutarque (Symp. II. 1. T. VIII. p. 504) dit qu'il avoit la libre entrée dans toutes les maisons, et qu'on l'accueilloit partout avec joie. Son surnom θυρεναποίκτης, s'il est authentique, est son plus bel éloge. Voyez encore ce que rapporte de l'influence de Cratès sur les riches, pour les rendre sobres et libéraux, Teles ap. Stob. serm. XCV. p. 458 fin. 459 in. Pour l'éloge de Diogène, voyez Max. Tyr. Diss. III. 9. (T. I. p. 41 sq.) et Diss. XXXVI. L'on trouve dans Dion Chrysostome (or. VI, VIII—X) une exposition détaillée des principes de ces philosophes barbares.

([143]) Plut. de adul. et amici diser. T. VI. p. 255.

s'exerce mieux dans la misère que dans l'aisance([144]): mais que, non seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs actions, ils fouloient aux pieds tout sentiment de honte et de bienséance([145]), que, dans leur ridicule affectation de se réduire au simple nécessaire, ils méprisoient les arts et les lettres([146]), que, par une exagération inconcevable dans des gens qui plaçoient le bien suprême dans la vertu, ils regardoient comme préjugés les notions les plus communes et les plus généralement reçues sur le bonheur domestique, et comme des choses indifférentes les excès les plus dégradants et les plus ignobles([147]), ceci semble nous donner le droit

([144]) On dit que Diogène essaya de manger de la viande crue, mais qu'il n'en pouvoit venir à bout. Diog. Laërt. p. 146. A.

([145]) Je ne veux pas citer les exemples rapportés par Diogène Laërce, p. 149. A. p. 150. C. Je sais qu'on a révoqué en doute la vérité de ces rapports. Toutefois il est facile, comme le fait Meiners (Gesch. d. Wissensch. T. II. p. 678 sq.), de déclarer d'abord que Diogène est un exemple de sagesse et de vertu, et d'éliminer ensuite tout ce qui paroît ne pas s'accorder avec ce principe. Et, si l'on ne veut pas croire ce qui peut nuire à la réputation de Diogène, j'ai le même droit de révoquer en doute ce qui pourroit lui être favorable. Mais je ne demande pas ce que Diogène a dit ou ce qu'il a fait: il me suffit de savoir ce qu'il a dû dire ou dû faire d'après son système.

([146]) Diog. Laërt. p. 149. D. 155. D. 163.

([147]) Que toutes les preuves qu'en rapportent les auteurs soient exagérées: les opinions sont suffisamment constatées. Cependant voyez la manière dont, suivant Dion Chrysostome, Diogène mit en oeuvre le précepte de Socrate πρὸς τὰ ἀφροδισια. Dion. Chrys. or. VI. (T. I. p. 203 fin.) ἐν τῷ φανερῷ ἐχρῆτο —— καὶ ἔλεγεν, εἴπερ οἱ ἄνθρωποι ὕτως εἶχον, ὐκ ἂν ἑάλω ποτὲ ἡ Τροία. cf. Diog. Laërt. p. 154. C. La manière dont, chez le même auteur (or. X. T. I. p. 305 fin.), il se moque du désespoir d'Oedipe, au sujet des crimes qu'il avoit commis, est tout entière dans l'esprit de son système. J'aime à croire que les rapports sur l'éducation que Cratès donna à son fils, suivant Diogène Laërce (p. 159. B.), et la manière dont il en agit avec sa fille (ib. p. 150. C.), sont inexacts. Pour l'amusement du lecteur, je le prie de lire le passage, p. 160. D. L'Histoire de Cratès et d'Hipparchie est connue (ib. p. 161. C. ἐν τῷ φανερῷ συνεγίνετο, vid. Auctt. ap. Æg. Menag. ad h. l. et ap. interpr. ad

de douter si l'influence qu'ils ont eue sur la civilisation morale en Grèce n'ait pas été plutôt nuisible que favorable. Il est vrai que l'autorité de l'écrivain auquel nous devons la plupart de ces particularités n'est pas de nature à nous inspirer une confiance illimitée en ses paroles, mais l'histoire des erreurs de l'esprit humain nous offre des exemples d'extravagances plus que suffisants pour nous persuader à les croire au moins possibles. Et d'ailleurs, doit-il paroître si inconcevable que, dans une société corrompue (car nous en sommes déjà parvenus, dans ce coup-d'oeil sur l'histoire des philosophes grecs, aux temps de la plus grande dépravation des moeurs), que, dans une société corrompue, l'indignation excitée par la contemplation de la distribution inégale des richesses, rendue plus inégale encore par l'injustice et par la cupidité, que le mécontement occasionné peut-être par des espérances décues, par l'ingratitude d'un ami, par l'iniquité des hommes en général, ait inspiré à des hommes, d'ailleurs sensés, le désir de se rendre entièrement indépendants, en méprisant même le peu qu'on leur avoit laissé, et que ce désir, enflammé de plus en plus par les railleries même et par le mépris, soit changé enfin, dans ces têtes échauffées par un soleil du midi, en une véritable frénésie([148])?

Appul. II. 14. T. II. p. 49, qui assure cependant que Zénon les couvrit de son manteau). Moins peut-être l'entrevue curieuse de Théodore l'Athée avec la même Hipparchie (ib. D.), qui se termina par un geste assez significatif de la part du philosophe (ἀνέσυρε δ' αὐτῆς θοιμάτιον), qui cependant ne répondit pas à son attente. Le bon Athée ne savoit probablement pas qu'il avoit à faire à une dame qui ne se laissoit pas déconcerter par une semblable bagatelle.

([148]) Sous ce rapport j'ai toujours trouvé un grand fonds de vérité dans le récit d'Élien (V. H. XIII. 26) et de Plutarque (de profect. virt. sent. T. VIII. p. 289), qui cependant le rapporte au temps où Diogène avoit déjà embrassé son genre de vie cynique. Les Athéniens célébroient une fête: ils se régaloient les uns les autres, ils traversoient, en chantant et en riant, la ville, illuminée par d'innombrables flambeaux. Diogène, seul, délaissé, abandonné de

Il faut avouer que la philosophie de Socrate, pour qui la fortune n'avoit pas non plus été très prodigue de ses faveurs, que la philosophie de Socrate et la manière sensée dont il tâchoit de rendre sa pauvreté supportable, a dû paroître aux Cyniques venir fort à propos pour les confirmer dans leurs idées misanthropiques. Mais ils oublioient que Socrate n'avoit voulu que rendre sa position tolérable, que Socrate, s'il l'eut voulu, eût pu amasser des trésors, comme les sophistes, et que, bien loin que sa philosophie lui fît oublier l'humanité ou l'amour de ses concitoyens, il l'y consacra tout entière, et il se réjouit de ce qu'il étoit homme et Athénien ([149]). Socrate méprisoit la mort, lorsqu'il falloit l'affronter pour défendre sa patrie, pour sauver ses concitoyens, ou seulement lorsqu'il ne pouvoit l'éviter sans renoncer à ses principes: mais Socrate étoit humain et affable, et il ne se plaisoit pas à couvrir d'injures quiconque osoit l'approcher ([150]).

Leur orgueil.

En effet l'orgueil insupportable des Cyniques n'étoit pas moins éloigné de l'humanité de Socrate, que leur mépris de toutes les

tous, s'étoit retiré dans un coin du marché, et commençoit à réfléchir sérieusement sur son sort. Il venoit de terminer un repas de mauvais pain dur. Soudain il voit une souris qui, avec le plus grand empressement, vient se régaler des miettes qu'il avoit laissé tomber. Cette vue le frappe. Comment, Diogène, se dit-il, les restes de ton repas font le bonheur d'une souris, et toi, tout philosophe que tu es, tu plaindrois ton sort, parcequ'il ne t'est pas permis de t'enivrer avec les Athéniens. — Cette aigreur est encore bien exprimée dans les réflexions de Diogène sur ses malheurs chez Ælian. V. H. III. 29. C'est bien ici le renard de la fable.

([149]) Dion. Chrysost. or. LXIV. (T. II. p. 335 fin.) *Σωκράτης γοῦν ἐπὶ πολλοῖς αὑτὸν ἐμακάριζε, καὶ ὅτι ζῶον λογικὸν, καὶ ὅτι Ἀθηναῖος. Διογένης δὲ ὁ κύων, ὢν ἄγροικος καὶ τέλεον ἀπολιτικὸς* etc.

([150]) Platon disoit de Diogène qu'il étoit Socrate en fureur (*Σωκράτης μαινόμενος*). J'aime à croire que ce que Plutarque raconte de l'entrevue de Diogène avec Philippe de Macédoine (Plut. de adul. et amici discr. T. VI. p. 259) soit inexact.

convenances ne l'étoit de son amour de la décence et des vertus sociales. Jamais Socrate n'avoit dit qu'il savoit commander aux hommes, réponse que Diogène, à ce qu'on raconte, donna à celui qui lui demanda ce qu'il savoit, lorsqu'on le vendit comme esclave; réponse qui certainement est dans l'esprit d'une secte qui osoit assurer que les philosophes (c'est à dire les Cyniques) possèdent tout, parceque les dieux ont tout en leur pouvoir, et que, tout étant commun entre amis, Antisthène et Diogène, seuls véritables amis des dieux, devoient partager avec eux leur empire (151). En effet, Socrate avoit raison de dire à Antisthène, qui avoit toujours soin d'étaler son manteau déchiré: A travers les trous de ton manteau, Antisthène, je vois ton orgueil (152).

Au reste, si les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage ne nous en empêchoient pas, il seroit facile de prouver, par une foule d'exemples tirés des rapports sur les Cyniques de la période romaine, que la philosophie d'Antisthène dégénéra en une vaine ostentation, qui ne servoit qu'à cacher les vices les plus honteux et la plus impudente débauche.

Influence peu favorable sur la civilisation morale. Mais on conçoit aisément que, même du temps d'Antisthène, une semblable philosophie ne pouvoit avoir aucune influence favorable sur les moeurs du peuple. Reste à savoir si les Cyniques se le proposoient. Dion Chrysostome raconte, il est vrai, que Diogène fit entrevoir aux Corinthiens l'absurdité d'accorder des honneurs aux athlètes dans les jeux publics (153), mais il ajoute que, bien qu'une foule innombrable accourût de tous les pays de la Grèce pour

(151) Diog. Laërt. p. 146. E. cf. 163. C.

(152) Élien donne une autre version de ce mot connu, V. H. IX. 35. cf. Perizon. ad h. l.

(153) Or. IX fin. (T. I. p. 294).

voir Diogène et pour entendre quelques-uns de ses bons-mots, personne ne profita de ses leçons, et que les Corinthiens eux-mêmes, parmi lesquels il vivoit, à l'exception d'un petit nombre, dont quelques-uns l'admiroient comme un grand philosophe, tandis que d'autres le méprisoient comme un enragé, ne voyoient en lui qu'un mendiant insolent, qu'ils ne se soucioient guère de lui que pour s'amuser à ses dépens ou pour entendre les réponses caustiques qu'il donnoit à ceux qui avoient eu la sotte curiosité de l'aborder, et qu'il n'y avoit presque personne qui en eut eu l'expérience qui ne le plantât là, comme font, dit-il, ceux qui, très curieux de goûter du fameux miel du Pont, n'y ont pas si tôt mis la bouche, qu'ils le crachent avec dégoût (154).

Et encore étoit-ce alors une nouveauté. Mais on sent aisément qu'aussitôt qu'on se fut accoutumé à un spectacle aussi bizarre et aussi dégoûtant, les philosophes cyniques n'auront bientôt eu d'autre influence sur leurs concitoyens que celle que signale le même rhéteur, en parlant de ceux que, de son temps, on voyoit fréquemment dans les carrefours et à l'entrée des temples à Alexandrie, amuser la populace et les matelots, qui rioient à leurs dépens, ou aux dépens des polissons qu'ils attrapoient, tandis qu'ils faisoient un tort remarquable à la philosophie, en lui ôtant ainsi tout crédit auprès de la multitude (155).

En résumé, Antisthène étoit, ce me semble, un enthousiaste qui avoit la tête trop foible pour envisager la véritable tendance de la philosophie de son maître (156); Diogène étoit un homme d'esprit qui, s'il

(154) Dion. Chrysost. Or. IX. (T. I. p. 289, 290).

(155) Ib. or. XXXII. (T. I. p. 657 fin. 658).

(156) On veut qu'Antisthène disoit qu'il aimeroit mieux être fou que de s'amuser, et qu'il ne falloit pas même étendre le doigt pour son plaisir. Theod. cur. græc. affect. T. IV. p. 670. C.

daignoit s'occuper de ses semblables, avoit des moyens suffisants pour se les attacher et pour se rendre digne de leur estime, mais qui, effarouché par le malheur, se vengea sur la fortune en méprisant même ce qu'elle vouloit encore lui accorder, et qui tâcha de se rendre indépendant en s'excluant lui-même de la société humaine. Diogène, bouffi d'arrogance par le succès inattendu de son manège, en vint au point de se croire supérieur aux autres humains, parcequ'il se conduisoit autrement qu'eux ([157]), et, renchérissant sur sa liberté, il poussa enfin ces extravagances jusqu'à devenir le plus inhumain, le plus orgueilleux, le plus impudent et le plus dégoûtant des hommes.

Les Stoïciens.

L'influence des Stoïciens, qu'on peut regarder comme des Cyniques à moitié convertis, sur la civilisation morale et religieuse, est plus manifeste dans la période romaine et chez les Romains eux-mêmes, que dans les temps dont nous nous occupons dans cet ouvrage. Zénon a bien mérité du genre humain par cela seul qu'il a probablement empêché plusieurs jeunes gens de s'enfoncer dans ce bourbier de turpitudes et d'impudences qu'avoient fait naître les opinions exagérées des disciples d'Antisthène. Zénon fut un des philosophes les plus estimables et des plus estimés de son siècle. Le roi Antigonus l'honora de son amitié, et il s'efforça envain de l'attirer à sa cour ([158]). Les Athéniens reconnurent son mérite, en lui décernant une couronne d'or et en honorant sa mémoire par des obsèques publiques et par deux statues ([159]). Cléanthe et Chrysippe sont l'un

([157]) Diogène entrant au spectacle, lorsque tout le monde en sortoit, répondit à celui qui lui en demanda la raison : Je fais ce que j'ai fait toute ma vie, le contraire de ce que font les autres. Diog. Laërt. p. 153. B.

([158]) Diog. Laërt. p. 165 fin. 166.

([159]) Ib. p. 166 fin. Élien rapporte un échantillon de l'effet des leçons de Zénon. V. H. IX. 33.

et l'autre célèbres par leur vertus, par la considération dont ils jouirent à Athènes et par leur immense érudition. Sphærus, autre disciple de Zénon, eut la gloire d'être honoré de l'amitié du grand Cléomène, le dernier des Spartiates, et de lui être utile, à la manière des anciens philosophes de la Grèce, dans le rétablissement des lois de Lycurgue, longtemps négligées ou violées([160]). Zénon tâcha de ramener la morale au point où elle en étoit lorsqu'Antisthène avoit commencé à la corrompre; mais il conserva ses principes, et, comme il cherchoit partout les matériaux pour l'édifice qu'il semble avoir voulu construire, la physique dans l'école d'Héraclite, la dialectique dans celle de Mégare et dans le Lycée, en tâchant de donner à son système un air de nouveauté, par l'invention d'une nouvelle terminologie, il ne sera pas nécessaire de faire observer combien sa méthode différoit de celle de Socrate. La sévérité des principes et la piété de cette école ont sans doute fait beaucoup de bien, surtout à Rome; les écrits de Cicéron et de Sénèque, et plus tard ceux d'Arrien et de l'empereur Marc-Aurèle prouvent combien elle y avoit fait de progrès: mais, s'il étoit permis d'entrer ici dans des détails à cet égard, il paroîtroit que les opinions discordantes et souvent confuses des Stoïciens sur la nature de la divinité, leur dialectique embrouillée, leurs interprétations allégoriques et surtout leur orgueil, qui souvent n'étoit pas moins ridicule que celui des Cyniques, ont dû diminuer prodigieusement l'effet salutaire que, sans ces défauts, leur doctrine eût pu produire. Mais, comme je viens de le dire, les effets nuisibles que produisirent la corruption et l'exagération de ce système ne se sont manifestés que plus tard([161]), et nous pouvons d'autant

([160]) Plut. Cleom. 2, 11.

([161]) Voyez les écrits de Plutarque de Stoïc. repugn. et adv. Stoïcos, où il prouve que leur doctrine ne pouvoit avoir une grande

mieux nous dispenser d'en parler, qu'il paroît que les Stoïciens retombèrent enfin dans les mêmes opinions extravagantes et nuisibles à la moralité que nous avons déjà fait observer en parlant des Cyniques ([162]).

Exagération du but que s'étoit proposé Socrate. Les Cyrénaïques et les Épicuriens.

Si la doctrine d'Aristippe et d'Épicure paroissoit diamétralement opposée à celle d'Antisthène, il y a au moins entre elles un point de ressemblance, c'est que l'une et l'autre étoient basées sur l'égoïsme. Celle d'Antisthène le portoit à décrier le bonheur auquel il ne pouvoit prétendre; celle d'Aristippe l'engageoit à jouir de ce que la fortune lui avoit accordé. Au moins n'est-il pas douteux laquelle des deux fut la plus sensée. Antisthène et Diogène voulurent que le monde s'accommodât à leurs fantaisies: Aristippe tâcha d'utiliser les fantaisies et les défauts des hommes; et, certes, s'il y a si peu de différence entre la vertu et le vice que le prétendoient les Cyniques, il vaut mieux faire la cour à un tyran pour un bon dîner, que de croupir dans la misère et de couvrir d'injures les passants.

Aristippe aimoit, dit-on, la bonne chère et les femmes, il s'habilloit avec goût, et il préféroit les richesses à la pauvreté: mais, en revanche, il étoit homme de bien, modéré, indulgent, et, à en juger par plusieurs traits que rapportent de lui les auteurs, il paroît qu'il avoit un caractère doux et humain ([163]), et une facilité remar-

influence sur les moeurs, à cause de l'absurdité et de l'extravagance de plusieurs de leurs opinions, tandis que leur faste ridicule, par lequel ils plaçoient le sage Stoïcien au rang des dieux, ou même l'élevoient au-dessus de ceux-ci, ne pouvoit que faire un tort considérable à la religion. Voyez, p. e., Plut. adv. Stoïc. T. X. p. 434.

([162]) Voyez, p. e., Plut. de Stoïc. repugn. T. X. p 320, où l'on trouve la même défense de l'inceste qu'on remarque dans les sentences de Diogène. cf. Sext. Emp. Pyrrh. Hypot. III. 205 sq. adv. Mathem. XI. 191 sq.

([163]) Voyez, p. e., Plut. de profect. vit. sent. T. VI. p. 299. de ira cohib. T. VII. p. 812.

quable non seulement dans ses rapports avec les hommes, mais même pour se consoler des coups de la fortune([164]). On loue les vertus d'Épicure, et même sa tempérance, et on dit qu'il jouit toujours d'une grande considération parmi les Athéniens([165]). Nous croyons facilement que l'un et l'autre aimoient assez la vertu pour y trouver cette volupté ou cette tranquillité d'âme qu'ils proposoient à leurs disciples comme le bonheur suprême: mais il n'en est pas moins vrai que leur principe étoit extrêmement dangereux, pour ne pas dire absolument faux; et la suite a prouvé qu'il eût été difficile d'inventer un système qui eût une influence plus funeste sur la moralité.

Je suis bien loin de condamner Aristippe et Épicure comme l'ont fait quelques auteurs modernes([166]); et je crois qu'on se consoleroit un peu plus facilement des calamités tant réelles qu'imaginaires de cette vie terres-

([164]) Ayant perdu une de ses terres, il se consola aussitôt en pensant à celles qu'il possédoit encore. Plut. de animi tranq. T. VII. p. 836. Il est assez curieux de placer à côté de cette conduite celle du Stoïcien Persée, qui, ayant appris du roi Antigonus que l'ennemi avoit ravagé une de ses terres, resta entièrement confondu à cette nouvelle; sur quoi le roi le consola en lui disant que la nouvelle étoit fausse, mais qu'il étoit bien satisfait d'avoir pu se persuader par le fait que les biens de ce monde ne sont pas indifférents même à un Stoïcien. Diog. Laërt. p. 173 in. Maxime de Tyr (Diss. VII. T. I. p. 125) assure même qu'Aristippe n'étoit pas moins continent que Diogène. S'il faut en juger par ce que nous avons vu plus haut de la continence de ce dernier, l'éloge seroit assez équivoque.

([165]) Diog. Laërt. p. 269. Ælian. V. H. IV. 13.

([166]) P. e M. de Sainte-Croix, Examen des histor. d'Alexandre le Grand, p. 204. Il appelle Aristippe un vil adulateur des grands, un philosophe qui le premier trafiqua de sa doctrine. Aristippe flattoit les grands, mais, tout en les flattant, il s'en moquoit, et il étoit si loin d'être un vil adulateur, qu'il se montroit ordinairement bien supérieur à ceux qui croyoient l'avoir obligé. Voyez sa réponse sensée à Dénys le tyran. Athen. XII. 63. Aussi Aristippe n'étoit-il certainement pas le premier qui trafiquât de sa doctrine.

tre, si, sans approuver entièrement les principes de ces philosophes [167], on pouvoit s'accoutumer à cette facilité et à cette aimable insouciance qu'Aristippe surtout paroît avoir reçues de la nature; mais, pour ne pas dire qu'ils poussoient souvent l'égoïsme jusqu'à une hauteur qui, si l'on peut en croire Diogène Laërce, ne différoit pas beaucoup de la légèreté avec laquelle les Cyniques traitoient ordinairement les vertus les plus estimées [168] (ce qui toutefois ne doit pas nous étonner, puisqu'on sait que les extrêmes se touchent), pour ne pas dire qu'Aristippe abandonna le sage désintéressement de son maître, en ce qu'il exigea un salaire de ses disciples [169], il est impossible de nier qu'aussitôt que le plaisir, le bonheur, le contentement (on peut laisser le choix du terme) est proposé comme le bien suprême, la vertu ne dépend pas de la philosophie, mais du philosophe, et que, quand même Aristippe et Épicure auroient été les hommes les plus sages et les plus réservés, leur doctrine ne donna pas une meilleure garantie pour la vertu de leurs disciples, que n'en donnent, dans une monarchie absolue, la sagesse et la clémence du prince régnant pour le bonheur de ses sujets sous ses successeurs [170]. L'opinion qui dérobe à la vertu toute sa

[167] Il faudroit cependant approuver des préceptes comme celui-ci : ἐφ' ἡμέραν τὴν γνώμην ἔχειν. Ælian. V. H. XIV. 6.

[168] P. e. Diog. Laërt. p. 53. B. cf. Stob. serm. LXXIV. p. 411. [169] Diog. Laërt. p. 49. C.

[170] Voyez le raisonnement d'Aristote sur la doctrine d'Eudoxe, qui étoit la même que celle d'Épicure, et qu'on toléra, dit-il, seulement à cause de celui qui l'enseignoit, pareeque par sa vie réglée il prouvoit qu'il valoit mieux que sa philosophie. de Mor. ad Nicom. X. 2. Rien n'est plus expressif que ce qu'on trouve dans Athénée au sujet de l'épicurien Diogène (bien différent en cela du célèbre Cynique) qui, ayant obtenu d'Alexandre, roi de Syrie, la permission de porter une couronne d'or ornée de l'image de la Vertu, en fit présent à une courtisane, qui un jour se rendit avec cet ornement au banquet royal. Une courtisane couronnée de l'image de la Vertu, voilà bien la doctrine d'Épicure! Athen. V. 47.

dignité naturelle, en la rendant dépendante des lois et des coutumes, est attribuée à Aristippe, comme à Épicure ([171]), et, s'il est impossible de croire que tout ce que rapportent les anciens auteurs de la manière de vivre de l'un et de l'autre ne soit controuvé, il faut avouer qu'eux-mêmes n'ont pas toujours cherché d'obtenir le bonheur par les moyens que leur avoit indiqués leur maître ([172]).

Ajoutez à cela que, comme Aristippe avoit tâché de ramener la philosophie à la simplicité socratique, en ne s'occupant que de la morale ([173]), Épicure exagéra cette sage réserve, en la changeant en un mépris absolu de toute érudition, et même de tout autre système de philosophie, qu'il poussa au point de prétendre n'avoir jamais eu d'autre maître que lui-même ([174]). Or, si l'on pense que le même philosophe réduisit les dieux à des fantômes, qui, comme les rois fainéants, passoient leur temps dans une oisiveté complète et ne se soucioient absolument de rien ([175]), il n'est pas difficile de se figurer quelle impression a dû faire, vu la dépravation déjà si généralement répan-

([171]) Diog. Laërt. p. 55. F. p. 302. D.

([172]) S'il est vrai qu'Épicure a dit qu'il ne connoissoit d'autre volupté que celle que nous goûtons par les sens, comme l'assure Diogène Laërce (p. 268 D.), la question seroit bientôt décidée. Cf. Athen. VII. 11. XII. 67. Plut. non suav. vivi sec. Epicur. T. X. p. 473, 478, 518, 624, et en général cet écrit et les autres contre les Épicuriens. Plutarque fait observer très à propos que les jardins d'Épicure étoient remplis de courtisanes. l. l. p. 515.

([173]) Diog. Laërt. p. 55. F.

([174]) Raison pourquoi Timon l'appela le plus ignorant de tous les maîtres d'école, γραμμαδιδασκαλίδην ἀναγωγόтατον ζωόντων. Ap. Athen. XIII. 53. Voyez l'indignation de Plutarque contre ces docteurs ignorants, qui étoient assez insolents de se glorifier de leur stupidité (non posse suav. vivi sec. Epic. T. X. p. 503 sq.).

([175]) Diog. Laërt. p. 285. Max. Tyr. Diss. X. (T. I. p. 184 sq.) Plut. de orac. defect. T. VII. p. 654. Je n'ai pas cru nécessaire de citer partout les passages connus de Cicéron, dans ses livres de Finibus bon. et mal. et plusieurs autres écrits.

due, une doctrine qui, en écartant la crainte salutaire d'une justice divine, en ôtant aux passions le seul obstacle qui souvent les empêche d'éclater, l'occupation et l'activité de l'esprit, et en rendant la moralité elle-même dépendante des lois et des institutions, ne laissa au jeune homme avide de plaisir, et sachant que le plaisir est le but que lui propose la philosophie, que le seul hasard, pour l'empêcher de ne pas donner tête baissée dans la crapule et dans la débauche ([176]).

Voilà aussi pourquoi Fabricius, après avoir entendu Cinéas exposer les opinions d'Épicure, souhaita de tout son coeur qu'on pût les faire goûter aux Samnites, ses ennemis, bien persuadé qu'il n'y auroit pas de moyen plus efficace pour les corrompre et pour leur ôter toute énergie d'esprit et de corps ([177]); voilà pourquoi non seulement les Romains, mais, parmi les Grecs, même les Messéniens ordonnèrent aux Épicuriens de quitter la ville, dans le plus court délai ([178]).

Nouvelle corruption de la philosophie. Rapport entre elle et la corruption des moeurs.

En effet, si les Académiciens et les Péripatéticiens n'avoient pas sauvé l'honneur de l'ancienne école, on auroit raison de dire qu'elle avoit succombé au génie

([176]) Le spirituel Lucien (bis accus. 21. T. II. p. 817—821), par les paroles qu'il met Épicure dans la bouche, a indiqué d'une manière admirable la tendance naturelle de ses contemporains à embrasser une philosophie aussi facile, ne fut ce que par esprit de contradiction contre l'austérité et les vaines disputes des Stoïciens. Les passages fréquents des poëtes comiques sur les Épicuriens font foi de la manière dont on envisageoit leurs principes. Voyez, p. e., Plato ap. Athen. III. 61—63. VII. 9. Grot. Exc. p. 483, 485 fin. Alexis ib. p. 563 fin. Sophron, ib p. 881. Damoxenus ap. Athen. III. 60.

([177]) Plut. Pyrrh. 20.

([178]) Athen. XII. 68. Ælian. V. H. IX. 12. Suidas (Ἐπίκουρος) raconte la même chose des Lyctiens en Crète. Voyez chez le savant Périzonius (ad Ælian. l. l.) une exposition succincte des effets funestes que devoit avoir le système d'Epicure. Plutarque (non posse suav. vivi sec. Epic. T. X. p. 526 fin.) parle de ψηφίσματα βλάσφημα πόλεων contre les Épicuriens.

du mal qu'elle s'étoit proposé de combattre. Socrate avoit enseigné de respecter et d'adorer les dieux, et il avoit cru sauver la Grèce de l'impiété des athées ([179]): les disciples d'Aristippe et d'Épicure suivirent l'exemple des Protagoras et des Diagoras ([180]). Socrate avoit cru que la satisfaction d'être utile à ses amis et à la patrie pouvoit être un motif pour exercer la vertu: les disciples d'Aristippe et d'Épicure ne croyoient ni à l'amitié ni à l'amour de la patrie ([181]). Socrate avoit

([179]) Voyez les erreurs des philosophes du temps de Socrate et de ses prédécesseurs, contre lesquelles sa philosophie étoit dirigée, chez Xénophon, Mem. I. 1. 14. cf. Isocr. de antid. (Oratt. Att. T. II. p. 405 fin. 409. l. 285.).

([180]) Il suffit de rappeler ici le surnom de Théodore (l'Athée) et le grand nombre de ses disciples (Diog. Laërt. p. 57.). Il est évident que la doctrine d'Épicure ne différoit pas beaucoup de l'athéisme. Jupiter, dans Lucien (Jup. Trag. 17. T. II. p. 661), est du même avis; il ajoute que cette doctrine avoit beaucoup plus de succès que celle des Stoïciens (Voyez ma Disp. ad quæst. Leg. Stolp. p. 131 sq.). On peut y ajouter Bion le Borysthénite et Stilpon de Mégare. Voyez la manière dont celui-ci se moquoit de la déesse Minerve (Diog. Laërt. p. 62). Et cependant on vit le même Bion, dans sa vieillesse, couvert d'amulettes et retombé dans la superstition la plus ridicule Diog. Laërt. p. 110. B.

([181]) Voyez les principes de ce Théodore dont je viens de parler, Diog. Laërt. p. 57. Aristote le Cyrénaïque disoit qu'il ne faut jamais recevoir un bienfait, parceque, si l'on y répond, il faut se donner de la peine, et que, si l'on n'y répond pas, on est considéré comme un ingrat. Ælian. V. H. X. 8. Plutarque (Alex. 52) et Arrien (Anab. p. 261 fin. 262) rapportent les leçons funestes que donnoit à Alexandre Anaxarque, philosophe cyrénaïque. cf. Athen. XII. 70. On voit cependant, par le récit d'Élien, qu'il ne le flattoit pas toujours. V. H. IX. 30, 37. Voyez encore un exemple de l'effet pernicieux des leçons de Théodore sur la jeunesse, Plut. Phoc. 38. Plutarque reproche aux Épicuriens ἀφιλία, ἀπραξία, ἀθεότης, ἡδυπάθεια, et il dit qu'ils négligent et méprisent les oracles, la divination, la providence, l'amour des parents envers leurs enfants, les devoirs envers la patrie (non posse suav. vivi sec. Epic. p. 526, 527). Un peu plus loin il assure qu'ils condamnent ceux qui pleurent la mort de leurs amis, parceque cela trouble leurs plaisirs (p. 528). Et cependant la vénération des disciples d'Épicure envers leur maître semble réfuter leurs propres principes Voyez la manière comique dont Plutarque en parle, adv. Colot. T. X. p. 595, 596.

mis la décence parmi les vertus, et Aristippe lui-même avoit été assez sensé d'entrevoir que sans elle le plaisir même devient un supplice : les convenances étoient foulées aux pieds par ses disciples ([182]). Socrate enfin avoit mis une méthode claire et facile à la place de la dialectique fallacieuse des Éléates : les philosophes de l'école de Mégare, quoique ayant à leur tête un homme qui lui-même avoit entendu Socrate ([183]), ramenèrent leurs disciples à l'éristique de ces ennemis de la vérité et lui empruntèrent même leur nom ([184]), et, à force de prouver le pour et le contre de chaque thèse, comme l'avoient fait les sophistes, ils frayèrent le chemin aux sceptiques, qui finirent par tourner en ridicule toutes les tentatives qu'on avoit faites jusqu'alors pour découvrir la vérité.

Il ne faut pas confondre les sceptiques avec les sophistes, nous en convenons. Les sophistes assuroient que deux opinions opposées étoient également vraies : les sceptiques, au contraire, disoient qu'il est impossible de savoir laquelle des deux est conforme à la vérité ([185]). Diogène Laërce, il est vrai, raconte que Pyrrhon laissa son maître Anaxarque dans un étang, où il étoit tombé, et qu'Anaxarque approuva fort la conduite de son disciple, comme

([182]) Si nous pouvons en croire Diogène Laërce (p. 110), Bion ne se contentoit pas d'enseigner à ses disciples la théorie de la débauche, mais il y joignoit aussi l'exemple. La manière dont il parloit de ses parents (il faut encore ajouter : si nous pouvons nous fier au témoignage de son biographe) est celle d'un homme dépourvu de toute notion de pudeur et des sentiments les plus naturels à l'homme. ib. p. 108. B.

([183]) Euclide.

([184]) Éristiques. Voyez les noms des syllogismes inventés par eux, avec une foule de leurs subtilités, les unes plus ridicules que les autres, Diog. Laërt. p. 60, 62. E.—fin. 63 in. 66 fin. 67 in. cf. Senec. Epist. 88. p. 570. B. ed. Lips.

([185]) Disp. Leg. Stolp p. 133—135, et les passages de Sextus Empiricus, que j'y cite.

une preuve qu'il avoit bien compris ses leçons [186], mais il est plus que probable que c'est un conte inventé pour ridiculiser cette secte, puisqu'il est avéré que les sceptiques n'étoient rien moins que sceptiques dans la vie commune. Cependant l'incertitude dans laquelle ils laissoient tous ceux qui les consultoient, à l'égard des choses les plus importantes, l'existence de dieu, la morale, la vérité, ne pouvoit manquer d'augmenter l'irréligion et l'immoralité [187].

Cette corruption de la philosophie mérite surtout notre attention, parce que les philosophes dont je viens de parler étoient pour la plupart contemporains des successeurs d'Alexandre le Grand. Lorsqu'on compare leurs principes avec ceux de la plus grande partie des Grecs de ce siècle et avec la dépravation générale de la moralité, on verra que cette doctrine voluptueuse, cet égoïsme, cette indifférence sur les devoirs de l'amitié et sur les obligations du citoyen, cette apathie, cette tranquillité [188], qu'on proposoit comme le but principal de la philosophie, que tout cela étoit en harmonie avec l'état de la Grèce, où, avec l'asservissement des anciennes républiques, l'ancienne ardeur patriotique, source féconde de grandes erreurs, il est vrai, et de commotions fortes et violentes, mais non moins des vertus les plus sublimes, étoit éteinte, où les richesses apportées d'Asie par les vainqueurs qui avoient suivi les drapeaux d'Alexandre, donnoient fréquemment occasion de s'assurer non seulement un état indépendant,

(186) Diog. Laërt. p. 253. B. (187) Ib. p. 252.

(188) Qu'on l'appelle *εὐθυμία* ou *ἡδονή* ou *εὐδαιμονία* ou *ἀπαθία*, la chose revient au même. Tous ces beaux noms ne cachent que la licence la plus absolue. Car, pour s'assurer la tranquillité de l'âme, il falloit écarter toutes les pensées qui pourroient troubler les plaisirs auxquels on se livroit, le respect pour les devoirs les plus sacrés, la crainte de Dieu et de la mort. Voyez, a ce sujet, Plutarque, non posse suav. vivi sec. Epic. T. X. p. 491.

mais aussi une vie pleine de délices, et où le relâchement des opinions religieuses, suite nécessaire de l'absurdité même du polythéisme, dans un temps où l'esprit humain commençoit à se débarasser des entraves que la simplicité primitive et la superstition avoient mises à son développement, où le relâchement, dis-je, des opinions religieuses entraînoit l'indifférence en matière de morale, les doutes, le scepticisme et enfin le mépris des principes et la dépravation totale du sentiment moral.

Cette réflexion, qui rattache le sujet de ce chapitre au but principal de notre ouvrage, pourra servir encore à rendre plus évidente la liaison intime qui existe entre l'histoire de la philosophie et celle des moeurs et de la religion en Grèce; et j'ose me flatter qu'elle me servira d'excuse auprès de ces lecteurs qui seroient d'avis que je me suis arrêté trop longtemps à ce sujet. En effet, si l'histoire de la philosophie d'une nation peut être considérée comme la mesure de ses progrès dans la civilisation intellectuelle, elle n'offre pas de moindres données pour l'histoire de ses opinions morales et religieuses; et, s'il est difficile de faire observer partout l'influence que les philosophes ont exercée sur leurs contemporains, les opinions mêmes de ces philosophes pourront au moins guider nos pas dans la recherche des progrès ou de la marche rétrograde de la civilisation. En un mot, si l'histoire des moeurs est celle de la conduite extérieure et visible d'une nation, l'histoire de la philosophie est celle de ses sentiments, c'est l'histoire de son coeur.

Mais il y a une autre observation à faire. Je n'en serois nullement étonné s'il paroissoit à quelques-uns de mes lecteurs que j'ai exagéré les suites funestes de la licence des opinions religieuses, puisqu'il est connu que les philosophes dont je parle avec tant de mépris, que les Théodore, les Bion, les Stilpon étoient des hommes d'es-

prit, des hommes honorés de la confiance des princes qu'ils ont servis, et qui, si nous pouvons en croire les auteurs qui se sont occupés d'eux, ont même donné des preuves d'un caractère mâle et vigoureux et d'une constance remarquable dans les périls (189).

Je repondrai d'autant plus volontiers à cette objection, qu'elle me conduira à faire une réflexion qui est nécessaire pour l'intelligence de ce que nous aurons à dire dans la suite.

Je commencerai par reconnoître le mérite des athées que je viens de nommer, et par avouer que je suis si loin de prétendre qu'ils n'étoient pas des gens d'esprit, que je crois que cet esprit même fut la cause principale de leur athéisme : mais cela ne m'empêchera pas de persister dans mon opinion que cet athéisme a eu des suites très funestes pour la civilisation morale et religieuse des Grecs.

Il ne s'agit ici que du point de vue où nous voulons nous placer, pour établir notre jugement. Si l'on compare la religion des Grecs avec le théisme, et si l'on veut en juger d'après les lumières que nous a accordées la grace divine, les philosophes nous paroîtront d'autant plus sages et d'autant plus dignes d'éloges qu'ils sont plus libres dans leurs opinions sur les dieux de la Grèce. Mais notre jugement sera bien différent, lorsque nous voulons nous mettre à la place des Grecs eux-mêmes, et tâcher de nous représenter l'impression que de semblables opinions ont dû faire sur eux.

(189) Je pensois ici à la conduite de Théodore auprès de Lysimaque, auquel Ptolémée l'avoit envoyé. Pour prouver que tous les Cyrénaïques n'étoient pas si volages qu'Aristippe, on pourroit encore citer l'exemple de cet Hégésias, qui dissertoit d'une manière si touchante et si sérieuse sur les calamités de la vie humaine, qu'il fut cause que plusieurs de ses auditeurs se donnèrent la mort, raison pourquoi le roi Ptolémée fut obligé de lui défendre d'enseigner. Cic. Tusc. Quæst. I. 34. Val. Max. VII. 9. ext. 3.

Hume a très bien dit que les théistes et les polythéistes doivent se regarder mutuellement comme athées. Les Athéniens condamnèrent Diagoras, non seulement parcequ'il nioit l'existence de la divinité, mais aussi, ou principalement, parcequ'il nioit l'existence de Jupiter, de Minerve et des autres dieux qu'on adoroit à Athènes, et ils l'auroient condamné quand même il eut cru en Jéhovah, ou, s'il avoit vécu plus tard, quand même il eut été Chrétien. Ils intentèrent une action d'impiété à Anaxagore, et cependant je n'ai jamais lu qu'Anaxagore fut considéré comme athée. Mais Anaxagore avoit osé dire que le Soleil, adoré par les Athéniens comme une divinité, étoit une pierre ignée. De l'autre part, plusieurs pères de l'église approuvoient hautement les opinions de Diagoras, de Théodore, d'Hippon et de tous ceux que les anciens ont rangés parmi les athées, ce qui certainement est moins étonnant que si les Grecs eux-mêmes les avoient excusés, comme l'auroit voulu Clément d'Alexandrie, oubliant sans doute que ce qui pour lui étoit le premier pas pour reconnoître la vérité, étoit pour eux le comble de l'impiété (190). Les pères de l'église jugeoient ainsi par le même motif qui leur fit prétendre que tout ce que Platon et les autres auteurs avoient de sublime et de bien pensé dans leurs écrits, avoit été emprunté, ou, comme ils s'exprimoient souvent dans leur zèle, volé aux Juifs (191), motif qui souvent leur fit croire que ces auteurs avoient parlé de choses dont nous som-

(190) Clem. Alex. Cohort. ad Gent. p. 20, 21. *Εἰ καὶ τὴν ἀλήθειαν αὐτὴν μὴ νενοηκότας, ἀλλὰ τὴν πλάνην γε ὑπωπτευκότας· ὅπερ ὃ σμικρὸν εἰς ἀληθείας φρονήσεως ζώπυρον ἀναφύεται σπέρμα.* Il est très content de Diagoras, qui se servit d'une statue d'Hercule en bois pour faire cuire son potage. Arnobius (c. Gent. IV. 29) dit des mêmes athées : Qui scrupulosæ diligentiæ cura in lucem res abditas libertate ingenua protulerunt.

(191) Suivant Clément d'Alexandrie, la doctrine des prophètes a été volée et falsifiée par les philosophes grecs. Strom. I. p. 369 fin. cf. Aristob. ap. Euseb. Præp. Euang. XIII. 12.

mes bien persuadés qu'ils n'ont jamais eu aucune connoissance ([192]). Mais aussi, par le même motif, Orphée et les autres poëtes, dont les Grecs ont toujours honoré la mémoire, puisqu'ils les considéroient comme les auteurs de leur foi religieuse et comme les bienfaiteurs du genre humain, sont représentés par ces hommes pieux comme les plus insignes fourbes qui aient jamais existé ([193]). Et, bien qu'on soit loin aujourd'hui de les imiter en ceci, ou même de les approuver, il y a cependant plusieurs auteurs modernes qui sont d'avis qu'il ne faut pas juger trop sévèrement les sophistes ou les Cyrénaïques athées, parceque les dieux dont ils nioient l'existence ne valent pas la peine qu'on s'intéresse à eux ([194]).

La cause de la différence d'opinions ainsi constatée, je crois qu'il ne me sera pas difficile de répondre à l'objection que je me suis faite à moi-même. Le jugement défavorable que j'ai porté sur les philosophes esprits-forts, dont nous venons de parler, provient uniquement de ce que je suis d'avis qu'il est du devoir de celui qui entreprend d'écrire l'histoire de la civilisation morale et religieuse d'une nation quelconque de se mettre autant que possible à la place de ceux dont il veut faire connoître la religion et les moeurs, et que par conséquent il ne faut pas demander ce que nous voudrions qu'ils eussent pensé

([192]) Nous avons déjà vu que Clément d'Alexandrie croyoit avoir trouvé dans Platon la trinité et la résurrection (Strom. V. p. 710, 711). Suivant lui, Épicharme, parlant de l'utilité de l'arithmétique (ἀριθμὸς καὶ λογισμὸς) pour la vie humaine, a pensé au Verbe (λόγος). ib. p. 719.

([193]) Clem. Alex. Cohort. ad Gent. p. 3 fin. 4 in. Il est curieux de voir les épithètes honorables qu'il accumule dans cet endroit: ἄνδρες οὐκ ἄνδρες, ἀπατηλοὶ, προσχήματι μουσικῆς λυμηνάμενοι τὸν βίον, ἐντέχνῳ τινὶ γοητείᾳ δαιμονῶντες εἰς διαφθορὰς, etc.

([194]) Voyez les auteurs modernes qui se sont occupés de cette matière, dans Tennemann, Grundr. d. Gesch d. Philos., p. 81,

ou écrit, mais uniquement ce que, d'après le degré de civilisation auquel ils s'étoient élevés, d'après leurs opinions et leurs besoins, il leur convenoit le plus de penser et d'écrire. Lorsque nous en serons venus à la civilisation religieuse, j'aurai plus d'une fois occasion d'en appeler à ce principe, que j'énonce ici une fois pour toutes, pour empêcher qu'on ne se méprenne sur le sens de mes paroles.

Certes, il vaut mieux avoir une fausse religion que de n'en avoir point du tout, et, comme j'ai parlé des pères de l'église, je me fais un plaisir d'en citer deux qui ne pensoient pas autrement. Théodorète, bien différent en cela de Clément d'Alexandrie et d'Arnobius, considère Diagoras et Théodore comme de véritables athées, et il condamne leurs opinions (195). Athénagoras dit que les empereurs romains auroient eu raison de persécuter les Chrétiens, s'ils avoient nié l'existence de la divinité, comme le faisoient Diagoras et les autres athées(196).

J'ose supposer que ces auteurs et tous ceux qui ont fait aux anciens la justice de leur accorder le droit de condamner ceux qui méprisoient la religion existante, auront été persuadés qu'il y a un rapport si nécessaire entre la religion et le sentiment moral, que, comme, sans ce sentiment, la religion perd son plus ferme soutien et le seul moyen de se développer et de se défaire de ses erreurs (je parle toujours de la religion des peuples anciens), de même l'impiété est sinon toujours accompagnée de la corruption du coeur, au moins la cause la plus naturelle de la dépravation du sentiment moral et de la licence des moeurs. Il ne faut pas ici demander ce que pensoient des prêtres chrétiens, mais il faut voir comment des hommes sages et vertueux parmi les anciens ont

(195) Theodor. cur. Gr. affect. T. IV. p. 504 in.
(196) Athen. legatio pro Christ. p. 5. A. (ad calc. Just. Mart.)

parlé de la providence et de la justice des dieux qu'ils adoroient; il faut voir, dans Xénophon, ce que Socrate en disoit à ses disciples; il faut voir comment Plutarque en parle dans ses écrits contre les Épicuriens; il faut voir, chez le même auteur, les suites funestes qu'avoient les principes licencieux de ces athées soi-disant honnêtes, comme les appelle Clément d'Alexandrie ([197]). Lorsqu'on lit les réflexions de Plutarque sur le bonheur de ceux qui considèrent la divinité comme la source de toute félicité, comme le principe de tout ce qui mérite le nom de bon et d'honnête, comme un être parfait, qui ne connoît ni l'envie, ni la crainte, ni la colère, ni la haine, auquel le désir de nuire est aussi étranger que le froid est étranger à la chaleur ([198]), ne croiroit-on pas que, quand même ceux qui penseroient ainsi, appelleroient cette divinité Jupiter ou Minerve, quand même ils croiroient, comme Pindare, que cette divinité chantoit les odes qu'ils avoient composées, ou, comme Sophocle et Phormion, qu'ils l'avoient reçue chez eux ([199]), ne croiroit-on pas qu'il vaudroit mieux se tromper ainsi que d'entrevoir l'absurdité du polythéisme, comme le firent Diagoras et Théodore? En effet, Plutarque avoit raison de dire que, quand même il n'y auroit ni lois, ni institutions, les préceptes de Socrate et de Platon nous empêcheroient de faire du mal, nous feroient haïr l'injustice et l'incontinence, et nous feroient adorer les dieux et aimer la vertu; mais que la vie humaine seroit égale à celle des bêtes féroces, si nous ne trouvions dans les lois une garantie

([197]) Voyez aussi les observations de Plutarque sur l'influence de la religion sur les moeurs (non posse suav. vivi sec. Epic. T. X. p. 530, 531). ([198]) Plut. l. l. p. 535 sq.

([199]) Ib. p. 538. Si on lisoit les paroles d'Hermogène, citées par lui dans le même endroit, dans un ouvrage d'un père de l'église, ne les attribueroit-on pas à l'influence salutaire du Christianisme?

contre une doctrine qui nie la Providence et l'immortalité de l'âme [200], qui se moque de ces sentences des anciens sages : Il y a une Justice, dont l'oeil toujours ouvert voit tout ce que font les humains, une doctrine qui fait l'éloge de ceux qui méprisent la vertu et qui prétendent que le seul véritable bonheur est la volupté, et que, pour l'obtenir, il faut se soustraire aux devoirs que nous impose la patrie, étouffer tous les sentiments qui nous attachent à nos semblables, ne penser qu'à soi-même et passer sa vie à manger et à boire et à satisfaire tous ses caprices et toutes ses passions [201].

---

[200] Voyez surtout, à ce sujet, ib. p. 550—555.
[201] Plut. adv. Colot. T. X. p. 622 sq.

CHAPITRE XVIII.

Les ministres de la religion. Les prêtres. — Les interprètes de la volonté divine. — Les philosophes les plus anciens de cette période remplissant cette fonction. Leur ressemblance avec les sages de la période précédente. — Leurs connoissances en physique et en astronomie etc. Faculté de prédire l'avenir. — Connoissance du langage des animaux. — Leur pouvoir d'éloigner et de mitiger les calamités publiques, de guérir les maladies etc. — Leurs miracles, et l'admiration qu'ils excitoient. — Leur pouvoir d'apaiser le courroux céleste et de purifier les états et les individus. — Changement dans l'opinion publique à leur égard. — Suites de ce changement. Distinction faite entre les philosophes, les médecins et les devins d'un côté, et les sorciers, les agyrtes et les diseurs de bonne aventure de l'autre. — Coup-d'oeil général. — Interprètes de la volonté divine dont l'autorité étoit reconnue. — Les prophètes. — Les devins. — Sur la différence qu'on faisoit entre les interprètes de la volonté divine réputés véridiques et ceux qui n'étoient pas accrédités. — Les astrologues. — Les interprètes de songes. — Les devins non accrédités. — Les ventriloques et les nécromanciens. — Les purificateurs, cathartes, orphéotélestes. — Les sorciers. — Leurs miracles bienfaisants. — Leurs maléfices. — Miracles de tout genre. — Généralité de cette superstition. Ses suites funestes. — Persécution des sorciers.

Les ministres de la religion. Les prêtres.

Nous venons d'examiner les rapports qui existoient, en Grèce, entre les institutions et la civilisation morale et religieuse; nous avons tâché de déterminer la direction qu'ont donnée à celle-ci les écrits des poëtes et les leçons des philosophes. D'après le plan annoncé dès le commencement de ce volume, nous passons aux ministres de la religion.

Nos recherches sur l'histoire des siècles héroïques nous ont déjà fait entrevoir la grande différence qui existoit à ce sujet entre les Grecs et les peuples de l'Orient. En

Asie et en Égypte les ministres de la religion étoient astronomes, naturalistes, devins, médecins, philosophes, et, hormis les prêtres, personne ne se seroit jamais avisé de s'attribuer l'un ou l'autre de ces titres. Nous avons pu nous convaincre qu'il s'en falloit beaucoup qu'en Grèce la philosophie fût toujours entre les mains des ministres de la religion, ou même des hommes religieux. Il n'en étoit pas autrement à l'égard de toutes les autres sciences, dont l'étude, bien loin d'être réservée à une caste privilégiée, étoit un bien commun de toute la nation et répandue dans toutes les classes de la société. Encore les prêtres n'étoient-ils pas même les seuls ministres de la religion. D'abord les rois faisoient des offrandes pour le peuple, aussi bien que les prêtres; ensuite chacun pouvoit le faire pour soi-même et pour sa famille, et, hormis les prêtres, il y avoit encore une classe très étendue d'hommes sacrés, celle des devins et des prophètes.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons déjà amené plusieurs preuves à l'appui de chacune de ces assertions. Nous allons y ajouter quelques-unes qui appartiennent exclusivement aux temps qui font l'objet de nos recherches actuelles, et qui nous fourniront les moyens de mieux entrevoir les rapports entre l'autorité des ministres de la religion et la civilisation morale et religieuse.

Comme nous l'avons fait alors, nous commençons par les prêtres proprement dits.

Anciennement, avons-nous dit, les rois offroient des sacrifices [1]. L'Iliade nous en a fourni plusieurs preuves. Le nom de *roi*, conservé à ces magistrats qui, dans les républiques libres, étoient chargés de cette partie im-

[1] Voyez le passage classique, Demosth. c. Neær. (Or. Att. T.V. p. 565), où il dit entr'autres: *τὰς δὲ θυσίας ἁπάσας ὁ βασιλεὺς ἔθυε.* *cf.* Aristot. Rep. III. 14.

portante du ministère des monarques, a été allégué par les anciens mêmes pour le prouver ([2]), et à Sparte l'ancienne coutume a toujours été conservée ([3]). Dans d'autres états les prêtres n'étoient souvent considérés que comme magistrats, et, bien que dans les petites villes on trouve quelquefois ces dignités réunies dans la même personne, ordinairement les prêtres étoient distingués de ceux qui administroient les revenus du temple et des inspecteurs des édifices sacrés ([4]).

Encore faut-il distinguer des prêtres les exégètes, qui s'occupoient à conduire les étrangers dans les temples, et à leur expliquer l'origine des statues et des monuments et les traditions qui s'y rattachoient ([5]); quoique à Athènes le nom d'exégète fût aussi affecté aux prêtres ou aux devins qu'on consultoit sur les expiations, sur les sacrifices à faire pour détourner les mauvais effets de quelque prodige, et qui semblent même avoir eu une sorte de juridiction, en sorte qu'ils ne différoient pas beaucoup des augures à Rome ([6]).

([2]) Le βασιλεὺς à Athènes, les βασίλαι en Élide. Paus. VI. 20. 1.

([3]) Herod. VI. 56. Les pythies, envoyés à l'oracle de Delphes, étoient nommés par les rois, et ils conservoient avec eux les réponses qu'ils avoient obtenues (ib. 57.).

([4]) Aristot. Rep. VI. 8. (T. II. p. 320.) Chez Euripide, Ion, qui exerce la charge de néocore, dit que les avenues du temple étoient sous sa garde, tandis que les prêtres proprement dits soignoient l'intérieur. Armé d'un arc et de flèches, il chassoit les oiseaux qui osoient approcher des portiques sacrés. Eurip. Ion. 126—183. 309 sq. 414 sq. 633 sq. Pour les différentes classes de personnes attachées au service divin, voyez L. Bos, Antiq. Gr. P. I. c. IV.

([5]) Ce sont ces exégètes qu'on trouve si souvent mentionnés par Pausanias, mais dont le savoir paroît avoir été quelquefois en défaut. Voyez, p. e., Paus. I. 31. 3. II. 9. 7. La signification primitive de ce titre n'indique autre chose qu'un homme qui accompagne les étrangers pour leur montrer les lieux et les objets dignes de remarque. Voyez, p. e., Paus. I. 41. 2.

([6]) Tels étoient les πυθόχρηστοι à Athènes, auxquels se rapporte la glose de Timée (Lex. voc. platon. in v.). Ruhnkenius (ad h. l.) cite un passage de Plutarque pour démontrer qu'ancien-

Ensuite il ne faut pas confondre avec les prêtres les sacrificateurs, personnages qui savoient ordinairement aussi bien apprêter les viandes pour les hommes que les arranger sur les autels des dieux, ce qui a fait que les noms de prêtre et de cuisinier ont souvent été considérés comme synonymes. Olympias, en envoyant à Alexandre un cuisinier, lui écrivit que c'étoit un homme qui connoissoit tous les sacrifices usités dans son pays, comme ceux en usage dans les cérémonies en l'honneur de Bacchus etc. (7). Les céryces à Athènes étoient sacrificateurs et cuisiniers en même temps (8). A cette classe appartenoient les prêtres qui alloient dans les maisons faire les sacrifices (9), quoique les citoyens en offrissent souvent pour eux-mêmes (10), et quoique souvent ils connussent, aussi bien que les prêtres, l'art de présager l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes (11).

Les prêtres proprement dits étoient ordinairement choisis dans les familles les plus illustres (12); l'on n'exigeoit pas seulement qu'ils fussent d'une bonne constititution et sans défauts corporels (13), mais souvent on les choisissoit de préférence parmi ceux qui se distin-

nement ces exégètes n'étoient autres que les Eupatrides, et plusieurs autres qui prouvent que le nom d'exégète étoit indistinctement affecté aux théologiens (s'il m'est permis de me servir de cette expression), puisqu'il y en avoit même un qui laissa un écrit sur les sacrifices et les fêtes. Par conséquent le même nom fut aussi donné aux devins, aux célèbres Telmessiens p. e., Herod. I. 78, cf. Paus. I. 34. 3. Sur la juridiction des prêtres voyez de Sainte-Croix, etc. T. I. p. 250—253.

(7) Athen. XIV. 78. (8) Ib. 79.

(9) Lucian. Hermot. 57 (T. I. p. 797 fin.).

(10) P. e. Antiph. Venef. accus. (Oratt. Att. T. I. p. 9). Aristoph. Thesm. 37 sq.

(11) Xénophon p. e. (Diog. Laërt. p. 47. B fin.). Thrasycle (Isocr. Æginet. Oratt. Att. T. II. p. 460) apprit l'art de présager l'avenir en étudiant les livres qu'il avoit hérités d'un devin.

(12) P. e. Paus. VII. 27. 1.

(13) Voyez les auteurs cités par Bos, Antiq. Gr. P. I. c. IV. § 9.

goient par leurs forces et par leur beauté [14]. L'on trouve, il est vrai, des exemples de prêtres choisis parmi les citoyens, sans qu'il y soit question du plus ou du moins de noblesse [15], mais il paroît assez que, même lorsqu'on les choisissoit par le sort, on avoit soin de n'admettre que des candidats de familles distinguées [16]. D'ailleurs je ne crois pas que tous les citoyens, les pauvres comme les riches, prétendissent devenir prêtres, les dépenses nécessaires pour s'acquitter convenablement de cette charge devant déjà les en exclure, ainsi que de plusieurs autres dignités.

Au moins est-il bien certain que l'on n'admettoit jamais d'étrangers, quand même ils auroient reçu du peuple le droit de cité [17]; car il faut bien distinguer des prêtres élus par le peuple, ces impudents mendiants qui, surtout sous la domination romaine, parcouroient la Grèce et l'Asie, et qui, sous prétexte de rassembler des dons pour le service de la Mère des dieux, voloient souvent ceux qui les accueillirent et portoient même quelquefois une main sacrilège sur les trésors qu'ils trouvoient dans les temples [18].

(14) P. e. Paus. IX. 10. 4.

(15) P. e. Paus. VIII. 42. 5. Démosthène assure, il est vrai, qu'il a été choisi prêtre des Euménides ἐξ Ἀθηναίων ἁπάντων (c. Mid. Oratt. Att. T. IV. p. 496. l. 115) et Isocrate dit que les hommes croient mal-à-propos que la dignité royale puisse être remplie par chacun, comme celle de prêtre (τὴν βασιλείαν ὥσπερ ἱερωσύνην παντὸς ἀνδρὸς εἶναι νομίζουσιν. ad Nicocl. Oratt. Att. T. II. p. 17 in.) : mais il est assez évident que dans l'un et l'autre passage il n'est question que d'une règle générale.

(16) P. e. Demosth. c. Eubul. (Oratt. Att. T. V. p. 516 fin.) Προεκρίθην ἐν τοῖς εὐγενεστάτοις κληροῦσθαι τῆς ἱερωσύνης τῷ Ἡρακλεῖ.

(17) Demosth. c. Neær. (Oratt. Att. T. V. p. 570. l. 92 fin.). Ils étoient aussi exclus de la dignité d'archontes. ib.

(18) Appulée (Metam. VIII. p. 571 sq. 578 sq.) donne une description détaillée de leur habillement fantastique, de leurs bouffonneries et de leurs impostures. cf. Æsop. fabb. ed. Schneid. p. 125. Il paroît que dans les Xanthries d'Euripide il a été question de prêtresses qui rassembloient de l'argent pour le service des Nym-

Nous avons déjà fait mention auparavant des familles dont les membres avoient le privilège de remplir quelque fonction sacerdotale, comme les Eumolpides et les Étéobutades ([19]) : cependant, comme nous l'avons aussi remarqué alors, ces privilèges ne leur étoient assurés que par suite d'une convention spéciale ; aussi s'en falloit il beaucoup que tous les membres de la même famille fussent consacrés au service de la même divinité, et même que tous fussent prêtres. Dans la famille des Étéobutades l'on trouve des prêtres de Neptune et des prêtresses de Minerve ([20]). Dans la famille des Télines Gélon avoit embrassé l'état militaire ([21]). Enfin le sacerdoce n'étoit pas le seul privilège héréditaire attribué à quelque famille. On avoit à Sparte une famille de hérauts ([22]). En Élide les descendants de Phidias étoient chargés de nettoyer la statue de Jupiter, l'ouvrage de leur illustre prédécesseur ([23]).

phes. fr. Eurip. T. II. p. 479 fin. ed. Barnes. cf. Suidas in v. Ἀγυρτής. Tzetzès (Chil. XIII. 224—273) explique l'origine de ces agyrtes, il les décrit, il donne un fragment de leurs chansons, et il fait observer que les Chrétiens en faisoient de même.

([19]) T. I. p. 264. On peut y ajouter Herod. VII. 153. Il ne me paroît pas certain que toutes les terminaisons patronymiques désignent une famille, comme les Ἡσυχίδαι, Callim. fr. p. 237, les Πραξιεργίδαι, Plut. Alc. 34. Voyez sur les prêtrises héréditaires Bos, Antiq. Gr. P. I. c. IV. § 12. et Boeckh., in Philol. Mus. n°. 5. 1833.

([20]) Plut. X oratt. vit. T. IX. p. 352. cf. 355, où Habron cède le sacerdoce à son frère Lycophron. On trouve même un exemple d'une famille qui fut privée de son privilège. Plut. Quæst. gr. T. VII. p. 198.

([21]) Herod. VII. 154. On sait d'ailleurs que la ligne de démarcation entre la classe des prêtres et celle des militaires n'étoit pas assez fortement tracée pour qu'on ne trouve souvent les premiers dans le combat. Heeren (Hist. Werke, T. XV. p. 85 not.) cite très à propos le dadouche Callias qui combattoit à Marathon. Le tyran Agathocle étoit prêtre tandis qu'il commandoit les armées. Diod. Sic. T. II. p. 446. l. 45.

([22]) Herod. VII. 134. cf. VI. 60.

([23]) Paus. V. 14. 5. C'étoit une charge distinguée par un titre

Il n'en étoit pas autrement de plusieurs sciences ou arts dont la connoissance se perpétuoit souvent dans la même famille. Nous avons déjà parlé des familles célèbres de devins, des Iamides, des Amythaonides. On pourroit y ajouter les Telliades ([24]). On disoit qu'en Thessalie les seuls descendants de Chiron avoient le secret des qualités occultes d'une plante indigène, secret qui, suivant la fable, ne fut connu d'abord qu'au centaure, et qui s'étoit conservé par la tradition dans cette famille ([25]). Comme les Iamides étoient célèbres par leurs connoissances en fait de divination, la famille de Diagoras comptoit parmi ses membres une série presque non interrompue de vainqueurs dans les jeux publics ([26]).

Ces faits viennent à l'appui de ceux que nous avons déjà allégués auparavant, pour prouver la différence entre les ministres de la religion en Grèce et les castes séparées de prêtres qui existoient en Asie et en Égypte. Ajoutons cependant que cette partie de la nation, qui sous tant de rapports différoit des autres Grecs, se distinguoit encore par une séparation plus manifeste des différents métiers. Aristote attribue aux Crétois une distinction de métiers qu'il compare à celle des Égyptiens ([27]). A Sparte les tribus des joueurs de flûte, des hérauts et des cuisiniers étoient séparées du reste de la nation ([28]).

Mais je ne crois pas que ces exceptions, si exception

particulier (Φαιδρυνταί), et l'oeuvre même étoit une solennité religieuse. Elle étoit précédée d'un sacrifice à Minerve.

([24]) Herod. VIII. 27. IX. 37. cf. Paus. X. 1. 5.

([25]) Dicæarch. descr. mont. Pel. p. 30 fin. (Hudson, Geogr. vet. scr. gr. T. II). ([26]) Paus. VI. 7.

([27]) Aristot. Rep. VII. 10 in. Voyez les renseignements que donne Plutarque (Quæst. gr. T. VII. p. 186, 187) sur les classes séparées des prêtres et des κατακαύται, dans cette île.

([28]) Herod. VI. 59.

y a (car il faut avouer que nous savons trop peu de ces distinctions en Crète et en Laconie pour que nous osions en tirer quelque conclusion), je ne crois pas que ces exceptions prouvent quelque chose contre la règle générale, qui est constatée par des faits trop certains et trop multipliés pour qu'il soit permis d'en douter un seul moment. Et même, quoique nous trouvions quelques prêtres ou quelques prêtresses qui conservoient leur emploi pendant toute leur vie (29), pour la plupart ils n'étoient élus que pour un temps, qui souvent ne s'étendoit pas au-delà d'une année. A Célées en Argolide l'hiérophante des mystères de Cérès changeoit à chaque nouvelle initiation (30). Le prêtre de Jupiter à Messène ne conservoit sa dignité que pendant une année (31). Il n'en étoit pas autrement de celui d'Apollon à Cyrène (32). A chaque fête de Junon en Élide, qui se célébroit tous les cinq ans, seize femmes d'un certain âge étoient désignées pour la présider et pour tisser le vêtement qu'on consacroit alors à la déesse (33). Anciennement le sacerdoce de Jupiter et d'Hercule à Aegium en Achaïe étoit rempli par un jeune homme qui se démettoit de son emploi à l'âge de puberté (34). A Aegires la prêtresse de Diane étoit une jeune fille qui conservoit sa place jusqu'au temps où elle devenoit nubile (35). La même précaution étoit observée à Alées en Arcadie, à l'égard de la prêtresse de Minerve (36). Le jeune prêtre de Minerve à Élatée gardoit son emploi

(29) P. e. le prêtre et la prêtresse de Diane à Mantinée et à Éphèse (Paus. VIII. 13. 1), la prêtresse d'Hercule à Thespies (Paus. IX. 27. 5), le prêtre d'Hippolyte à Trézène (Paus. II. 32. 1.).

(30) Paus. II. 14. 1. (31) Paus. IV. 33. 3.

(32) Posidonius ap. Athen. XII. 73. Platon voulut que les prêtres changeassent chaque année. Voyez le passage cité par Heeren, Hist. Werke, T. XV. p. 85, où l'on trouve plusieurs réflexions intéressantes à ce sujet, p. 81—88.

(33) Paus. V. 16. 2. (34) Paus. VII. 24. 2.

(35) Paus. VII. 26. 3. (36) Paus. VIII. 47. 2.

pendant cinq ans, mais on avoit grand soin, dit Pausanias, qu'il s'en démît avant qu'il eût atteint l'âge des passions ([37]).

Il résulte de ces faits que les prêtres ne constituoient point en Grèce un corps séparé; que par conséquent il ne pouvoit y avoir de doctrine sacerdotale proprement dite; que l'autorité des prêtres, pris parmi les citoyens, comme les autres magistrats, et rentrant ensuite dans la société, ne pouvoit être ni très étendue ni très active; que les Grecs ne connoissoient pas d'hiérarchie; que la religion n'étoit pas chez eux un domaine séparé, dont les ministres se trouvassent en opposition avec les autorités civiles; qu'elle étoit plutôt intimement liée à la constitution de l'état, et que, les prêtres n'ayant aucun intérêt à s'assurer des privilèges ou à augmenter leur autorité, puisqu'ils n'étoient prêtres qu'autant qu'ils étoient citoyens, toute collision entre le sacerdoce et l'autorité séculière pouvoit facilement être évitée, ou même étoit déjà prévenue de fait par les arrangements dont nous venons de faire mention ([38]). Nous nous proposons d'en revenir à ce sujet par la suite.

Les interprètes de la volonté divine.

Toutefois on se tromperoit étrangement, si l'on croyoit que, parcequ'il n'y avoit pas d'hiérarchie en Grèce, les prêtres y fussent exempts d'ambition. Nous en avons déjà cité quelques exemples dans la première partie de cet ouvrage. Mais cette ambition étoit l'ambition des individus, et nullement celle de la congrégation; et, si nous parlons d'individus, il y en avoit une foule qui, quoique n'ayant aucune part au sacerdoce, n'en étoient pas moins comptés parmi

([37]) Paus. X. 34. 4. Voyez quelques autres exemples que nous avons déjà cités, T. I. p. 272, et qu'il est inutile de répéter dans cet endroit, quoiqu'ils appartiennent à l'époque qui nous occupe présentement.

([38]) Voyez, à ce sujet, Benjamin Constant, de la Religion, T. II. p. 314—318.

les ministres de la religion, tels que les interprètes des signes par lesquels on croyoit que la divinité annonçoit ses décrets aux hommes, des miracles, des prodiges, des songes, en un mot, de tous les phénomènes où la superstition croyoit voir une révélation de l'avenir. Or, comme l'homme prend ordinairement un intérêt bien plus vif aux choses qui le concernent lui-même qu'à ses devoirs religieux, il est facile de concevoir que l'autorité des devins devoit être bien plus grande que celle des prêtres. Les prêtres, pour autant qu'ils ne présageoient pas l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes, ne pouvoient servir qu'à diriger les cérémonies religieuses. Les devins levoient, à ce qu'on croyoit, le voile qui couvre un avenir incertain : ils pouvoient calmer les inquiétudes d'une âme flottante entre l'espoir et la crainte ; ils pouvoient la consoler en lui indiquant les moyens d'éviter le malheur que de mauvais augures ou des signes sinistres sembloient présager ; ils pouvoient même éloigner une calamité déjà présente, en enseignant la manière la plus efficace d'assoupir le ressentiment d'une divinité courroucée. Il est superflu de dire auxquels des deux, des devins ou des prêtres, on avoit le plus fréquemment recours. Ce n'est pas qu'on ne trouve souvent des prêtres qui remplissent les fonctions que nous attribuons aux devins : mais d'abord il n'y avoit certainement pas moins de devins qui offrissent des sacrifices, tout comme les prêtres, puisque ce devoir faisoit naturellement partie de leurs attributions ; et d'ailleurs, lorsque nous distinguons ici ces deux classes de ministres de la religion, nous ne distinguons pas autant les personnes que les fonctions et l'influence que par elles le sacrificateur, aussi bien que le prophète, pouvoit avoir sur la société et sur le sort des individus, sur la religion et sur la mo-

rale, et par conséquent sur la civilisation et sur le caractère national. Il est donc absolument nécessaire, avant de pouvoir examiner quelle a pu être l'autorité des prêtres, de nous occuper des devins et de tous ceux qui pouvoient être regardés comme interprètes de la volonté divine, surtout parceque ce que nous aurons à dire à l'égard des premiers se lie intimement aux recherches sur l'influence exercée par les interprètes de l'avenir.

Nous avons déjà pu nous convaincre, par nos recherches sur les siècles héroïques, qu'anciennement c'étoit surtout la connoissance des phénomènes physiques qui assuroit aux anciens pères de la nation cette prééminence qui les fit regarder comme des hommes élevés au-dessus du vulgaire et honorés de la confiance spéciale de la divinité. Nous les avons vu naturalistes, astronomes, devins, poëtes, médecins; et les traditions qui nous ont été conservées au sujet d'Orphée et de plusieurs autres anciens poëtes nous en ont offert plus d'un exemple.

Les philosophes les plus anciens de cette période remplissant cette fonction. Leur ressemblance avec les sages de la période précédente.

Mais où chercher cette connoissance, au moins au commencement de cette période, sinon auprès des philosophes? Et nous en voilà encore réduits au point où nous en étions au commencement du seizième chapitre; dans ce chapitre nous avons considéré les philosophes sous le point de vue qui leur convient plus spécialement, mais nous avons donné à entendre qu'il faudroit nous occuper encore d'eux, d'après la manière de voir des peuples mêmes qu'ils instruisoient.

En effet, les devins, les naturalistes, les médecins, les sorciers (ne soyons pas scrupuleux sur le terme à employer, lorsqu'il convient à la chose que nous voulons exprimer), les sorciers, dis-je, les plus anciens de cette époque, comme des siècles héroïques, c'étoient les philosophes.

Comme Orphée, comme les Telchines et les Dactyles, comme les anciens sages de l'Égypte et de l'Orient, Phérécyde, Thalès, Épiménide, Pythagore, Empédocle se distinguoient de leurs contemporains par une étude plus approfondie des phénomènes de la nature. Comme à eux, cette supériorité leur assuroit la renommée d'hommes sages et prévoyants, et, par une exagération naturelle aux nations encore peu civilisées, elle les faisoit regarder comme doués de la faculté de prédire l'avenir, de reconnoître les signes par lesquels les dieux immortels annoncent aux humains leur volonté et les décrets du destin. Comme auparavant, on avoit recours à leurs lumières, tant dans les maladies qui attaquent le corps humain, que dans les calamités qui menaçoient ou affligeoient la nation entière. Comme auparavant, on employoit leur ministère pour délivrer soit la nation soit les individus des effets de la colère divine, et on se soumettoit avec la plus grande confiance aux lustrations et aux cérémonies religieuses qu'ils prescrivoient. Enfin, comme les anciens docteurs des siècles héroïques, les premiers philosophes de cette période étoient souvent regardés comme doués du pouvoir de modifier ou de changer les effets ordinaires des phenomènes de la nature.

Amenons quelques exemples à l'appui des différentes parties de cette observation. Les connoissances des premiers philosophes de cette période étoient aussi universelles que celles des sages des temps anciens. Pythagore, célèbre par son astronomie, par sa géométrie, par ses nombres, étoit naturaliste, médecin, musicien, devin, poëte (39). Empédocle étoit medecin, devin, orateur, poëte, législateur, philosophe, sorcier (40). La divination, la poésie et la

(39) Diog. Laërt. Jambl. etc. Vit. Pyth.
(40) Diog. Laërt. p. 229 in. cf. Stürz, Emped. p. 71.

médecine se trouvent souvent mentionnées comme exercées par la même personne ([41]).

Leurs connoissances en physique et en astronomie, etc. Faculté de prédire l'avenir.

On dit que Phérécyde, le premier qui, suivant Théopompe, écrivit en Grèce sur la nature et sur les dieux ([42]), se distinguoit par ses connoissances en physique et en astronomie ([43]), qui le mirent en état de prédire des événements qu'on auroit cru ne pouvoir jamais être prévus par personne ([44]).

Thalès, par ses connoissances en astronomie, prédit l'éclipse du soleil qui fit cesser le combat que se livrèrent les Lydiens et les Mèdes ([45]). De même on racontoit qu'il avoit prévu la bourrasque qui vint éteindre le bûcher où Crésus attendoit son supplice ([46]), et qu'il prédit une abondance extraordinaire d'olives ([47]). Parmi les sages renommés par leur connoissance de l'avenir Clément d'Alexandrie place aussi Pythagore, Abaris, Aristéas de Proconnèse, Épiménide et Empédocle ([48]). Philostrate rapporte plusieurs prédictions d'Anaxagore ([49]). Les prophéties avoient même encore une

([41]) Stürz, Emp. p. 532. vs. 407.
Εἰς δὲ τέλος μάντεις τε, καὶ ὑμνοπόλοι, καὶ ἰητροὶ,
Καὶ πρόμοι ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισι πέλονται.

([42]) Pherec. fr. ed. Stürz, p. 28. ([43]) Ib. p. 34.

([44]) Toutefois il est bien apparent que les exemples qu'en rapportent les auteurs appartiennent aux traditions concernant Pythagore, comme la prédiction du naufrage d'un vaisseau, celle d'un tremblement de terre, qu'il auguroit par la saveur particulière de l'eau d'un puits qu'on lui avoit donnée à boire, enfin celle de la prise de Messène. Ib. p. 36, 37. D'autres encore attribuent la seconde prédiction à Anaxagore, ib. p. 37. not. x. cf. Philostr. Vit. Apoll. VIII. 9. ([45]) Herod. I. 74.

([46]) Nicol. Damasç. fr. ed. Orell. p. 67, 68.

([47]) Arist. Rep. I.4. Philostr. Vit. Apoll. VIII 9. Cic. Div. I. 49.

([48]) Strom. I. p. 399.

([49]) Vit. Apoll. I. 2. cf. Diog. Laërt. p. 35. Suidas in v. On voit ici combien il falloit peu pour se concilier la faveur et l'admiration du vulgaire, et combien les premiers pas de ces prétendus faiseurs de miracles étoient simples et naturels. Parmi les titres

ressemblance frappante avec celles des devins de la période précédente. Calchas et Mopsus se défioient à qui détermineroit d'avance le nombre de fruits que porteroit un arbre. Pythagore, disoit-on, prédit d'avance le nombre exact de poissons que des pêcheurs prendroient en un jet ([50]). Pythagore, Empédocle, Épiménide, Abaris présageoient des tremblements de terre ([51]), des révolutions dans l'atmosphère, et même des événements ([52]). Démocrite dut sa réputation en grande partie à des prédictions ([53]). Il ne faut donc pas s'étonner de voir ces philosophes représentés quelquefois comme de véritables devins. Chilon, par exemple, l'un des sept sages, reconnut, dit-on, la signification du présage de la puissance future de Pisistrate ([54]).

Connoissance du langage des animaux.

Les connoissances en physique de ces anciens philosophes ne leur assuroient pas seulement la renommée de pouvoir conclure du présent sur l'avenir, mais on leur attribuoit aussi la faculté de voir ou d'entendre ce qui étoit caché aux yeux du vulgaire. Nous verrons qu'ils se vantoient de comprendre le langage des dieux ; ils n'avoient pas, à ce qu'on disoit, une moindre connoissance de celui des animaux, connoissance qui faisoit même une partie de la divination, comme nous l'avons vu par l'ex-

qu'avoit Anaxagore à l'admiration de la Grèce, on citoit la rare prévoyance par laquelle il vint un jour assister aux jeux olympiques, couvert d'un manteau de laine, quoiqu'il fît alors le plus beau temps du monde, précaution qui se trouva bientôt justifiée par l'événement, puisque quelques moments après il pleuvoit à verse. Parmi les miracles de Pythagore on cite la docilité d'un aigle, qu'il avoit accoutumé à reconnoître sa voix et à y obéir. Plut. Num. 8. cf. Jambl. Vit. Pyth. 62.

([50]) Jambl. Vit. Pyth. 36. Voyez un autre exemple ib. 141, 142. ([51]) Ib 135.

([52]) Épiménide p. e., Diog. Laërt. p. 30. Voyez sa prophétie sur la guerre avec les Perses. Plat. Leg. I. p. 572. D.

([53]) Diog. Laërt. p. 247. A. Clem. Alex. Strom. VI. p. 755. Plin. H. N. XVIII. 28. ([54]) Herod. I. 59.

emple de Mélampus. On raconte que Pythagore dompta les animaux les plus féroces, qu'il parla aux ours et aux aigles, qu'il signifia même à un boeuf de ne plus manger des fèves, ordre que cet animal observa avec la plus grande exactitude([55]). Philostrate attribue la même faculté à son héros Apollonius ([56]), quoique d'ailleurs elle semble n'avoir pas été l'apanage exclusif des philosophes, puisqu'on trouve des peuplades entières qu'on en croyoit douées, les Arabes par exemple, dont Apollonius l'apprit, et les Tyrrhéniens ([57]). Oppien assure que les cornacs des éléphants savoient la langue de ces animaux, inconnue aux autres hommes ([58]), probablement par la même raison qui fait que le berger connoît mieux que tout autre les besoins de son troupeau. Sous ce rapport, les anciens philosophes ne différoient pas beaucoup des psylles ou exorciseurs de serpents, dont nous parlerons bientôt.

Leur pouvoir d'éloigner et de mitiger les calamités publiques, de guérir les maladies etc.

Mais non seulement ces philosophes prévoyoient-ils les calamités ou les événements extraordinaires: ils possédoient aussi, à ce qu'on croyoit, le pouvoir de les faire cesser ou d'en amortir les effets. Empédocle commandoit, dit-on, aux vents et aux tempêtes ([59]). Il fit cesser

([55]) Jambl. Vit. Pyth. 60. Porphyr. Vit. Pyth. 24.

([56]) Philostr. Vit. Apoll. I. 20. IV. 3.

([57]) Porphyr. Abstin. III. 4. Cet auteur fait même mention d'un enfant qui possédoit cette qualité. Sa mère l'en priva, pour empêcher qu'on ne l'envoyât au roi, καθεύδοντος εἰς τὰ ὦτα ἐνερησάσης. ib. 3 fin.; moyen qui convient très bien avec la méthode par laquelle les anciens sages obtenoient cette faculté. Nous en avons parlé auparavant.

([58]) Oppian. Cyneg. II. 540 sq. Voyez, dans Orph. Lith. 693—741, la description des cérémonies qu'employa Hélénus, pour obtenir la faculté de comprendre le language des animaux.

([59]) Porphyr. Vit. Pyth. 29. On lui donna pour cela le nom de κωλυσανέμας (Clem. Alex. Strom. VI. p. 753.) ou d'ἀλεξάνεμος. Jambl. Vit. 136. La manière dont il s'y prit pour opérer ce miracle a été décrite par Timée (ap. Diog. Laërt. p. 228. D). Voyez

les maladies contagieuses [60], il arrêta une trombe qui inondoit la ville d'Agrigente [61]. Démocrite délivra de la peste la ville d'Abdère, sa patrie. On attribuoit encore à Sophocle le pouvoir de faire cesser les vents contraires [62]. En un mot, il n'y avoit pas d'élément qui ne leur obéît [63].

Et, s'ils étoient en état de délivrer des nations entières des calamités qui les affligeoient, combien plus facile n'a-t-il pas dû paroître de guérir les maux des individus! Or, la thérapie de ces anciens médecins étoit encore absolument la même que celle d'Orphée et des sages des siècles héroïques. Pythagore, dit-on, par sa musique et par ses incantations fit cesser les maladies aussi bien que les passions trop violentes [64]; c'est ici la même liaison entre la musique, la médecine, la divination et la sorcellerie qu'on remarque chez Orphée [65]. Même ou il n'est pas question d'incantations ou de cérémonies mystérieuses, les effets de cette manière de guérir étoient si étonnants, d'après les récits des panégyristes du philosophe de Samos, que par là même le nom de sorcellerie leur convenoit à merveille. Les passions les plus violentes domptées en un instant, par le son d'un instrument de

d'autres endroits où il est fait mention de ce miracle chez Stürz, Empedocl. p. 48, 49, auxquels il faut encore ajouter Eustath. ad Od. p. 379 in.

[60] Voyez la note suivante, et Diog. Laërt. p. 230 fin.

[61] Philostr. Vit. Apoll. VIII. 7. 8 fin. Il est cependant probable que Philostrate parle ici de la même tradition dont fait mention Porphyre.

[62] Philostr. l. l. Voyez encore, sur les miracles de Démocrite, Tzetz. Chil. narr. 61.

[63] Voyez en des exemples Jambl. Vit. Pyth. 135.

[64] Porphyr. Vit. Pyth. 30. *Κατεκήλει δὲ ῥυθμοῖς καὶ μέλεσι καὶ ἐπῳδαῖς τὰ ψυχικὰ πάθη καὶ τὰ σωματικά.* Jambl. Vit. Pyth. 64. C'est la *κάθαρσις*, la *διὰ τῆς μουσικῆς ἰατρεία*, dont il est si souvent fait mention dans la doctrine de Pythagore. Jambl. Vit. Pyth. 110 sq. 224, *ἐπῳδαὶ*, 164. *μαγεῖαι*. Porph. Vit. Pyth. 33,

[65] Diog. Laërt. p. 216 fin.

musique ou par un seul vers ([66]), taut par Pythagore ([67]), que par Empédocle, la guérison même des maladies les plus invétérées et les plus opiniâtres par la musique ([68]) en offrent des exemples. Et, pour se convaincre qu'aux yeux de leurs contemporains l'art de guérir de ces hommes extraordinaires n'étoit autre chose qu'un pouvoir miraculeux, il suffit de se rappeler les traditions relatives aux personnes rendues à la vie, par exemple par Empédocle ([69]).

Leurs miracles, et l'admiration qu'ils excitoient.

Il n'en faut certainement pas davantage pour expliquer comment ces anciens sages aient pu être regardés comme des faiseurs de miracles, comme des sorciers (car ce nom n'impliquoit pas encore cette notion injurieuse qu'on lui attribua dans la suite), et même comme des êtres divins, soit que la seule admiration de leurs compatriotes leur assurât cette renommée, soit qu'ils y contribuassent eux-mêmes, en éblouissant les yeux de la multitude par de prétendus miracles, par des cérémonies ou par une conduite propre à entretenir et à augmenter le respect que sembloient exiger leurs talents et les bienfaits dont on leur étoit redevable. Aussi Phérécyde et Pythagore avoient-ils cette renommée l'un et l'autre ([70]). Tertullien rapporte que le premier de ces philosophes fut regardé comme un être divin, ainsi qu'Orphée et Musée ([71]), honneur qui

([66]) Ib. 113. ([67]) Jambl. Vit. Pyth. 111 sq.

([68]) Ib. 164. Souvent même un seul mot suffisoit. On rentre ici entièrement dans le domaine des miracles. Cf. Clem. Alex. Strom. VI. p. 754. Voyez, à ce sujet, les auteurs cités par Stürz, Emped. p. 65 sq., et les remarques qu'il y ajoute, pour expliquer ces prétendus miracles par des causes naturelles.

([69]) Diog. Laërt. p. 230. B. cf. Stürz, Emped. p. 58 sq.

([70]) Apollonius Dyscolus attribue à Phérécyde ce qu'il appelle τερατοποιΐαν, et Eusèbe à Pythagore σοφίαν τερατώδη. Voyez les endroits cités par Stürz, Pherec. fr. p. 25.

([71]) Ib. p. 31.

ne lui parut pas trop exagéré à lui-même, à en juger par les rapports que nous ont laissés les auteurs sur l'opinion favorable qu'il avoit de sa propre sagesse (72). On veut même qu'il prétendit que les dieux immortels daignoient l'honorer de leurs révélations immédiates (73). Nous voyons déjà par cet exemple combien il s'en falloit que les prêtres fussent les seuls représentants de la divinité en Grèce, et que ce n'étoit ni la naissance ni la dignité qui éleva ceux-ci au-dessus du niveau de leurs compatriotes, mais le respect et l'admiration que commandoient leurs talents et leurs connoissances; quoiqu'il faille avouer qu'il est impossible de méconnoître dans ces prétentions (que d'ailleurs nous ne voulons nullement attribuer toutes à la vanité ou à une mauvaise intention) le désir, qui de tout temps a animé les interprètes de la volonté divine, de se prévaloir de ce titre auguste pour s'élever au-dessus du reste des humains. Au moins Phérécyde paroît avoir été si loin qu'il prétendit connoître la manière de vivre des dieux et de comprendre leur langue (74); familiarité qui cependant n'empêcha pas que l'on ne racontât qu'Apollon le fit périr par une maladie cruelle, à cause de son impiété (75). Il me semble que cette tradition s'explique assez facilement par l'envie que ses prétentions auront excitée.

Son disciple Pythagore, avec plus de modestie (76),

(72) *Τῆς σοφίης πάσης ἐν ἐμοὶ τέλος.* ib. p. 31. not. b.

(73) Suivant Théopompe, il prétendit qu'Hercule, lui ayant apparu en songe, lui ordonna de recommander aux Lacédémoniens de s'abstenir de l'usage de l'or et de l'argent. ib. p. 34.

(74) Ib. p. 35. (75) Ib. p. 23 sq.

(76) Plutarque cependant (Num. 8) lui attribue *ὄγκον καὶ σχηματισμόν*, et il cite à ce sujet les vers de Timon de Phlius :

Πυθαγόρην δέ γόητος ἀποκλίνοντ' ἐπὶ δόξας,
Θήρῃ ἐπ' ἀνθρώπων, σεμνηγορίης 'δαριστήν.

Mais, tandis que Phérécyde et les autres étoient encore appelés

n'avoit pas une réputation moins brillante. Ce fut lui, disoient ses disciples, qui le premier apprit aux humains la manière dont les dieux veulent être adorés, parce-que, par sa connoissance de leur nature et de leurs attributs, et par les entretiens qu'il avoit eus avec eux, il étoit en état d'enseigner avec certitude ce que jusqu'alors on avoit envain tâché de connoître ([77]).

On dit que Pythagore descendit avec Épiménide dans la caverne de Jupiter, dans l'île de Crète, et qu'il y apprit des secrets cachés aux autres mortels ([78]). La haute opinion qu'on avoit de la sagesse des prêtres égyptiens, des mages et des Chaldéens de l'Asie, dont on vouloit que Pythagore fut le disciple, devoit aussi augmenter considérablement sa réputation parmi les Grecs, tandis que la doctrine de la métempsychose, qui, acceptée littéralement par un peuple ignorant et peu civilisé, donna occasion à une foule de contes ridicules, ne pouvoit manquer de fournir à l'imagination exaltée un vaste champ de conjectures, qui aux yeux d'une multitude crédule se changèrent bientôt en certitude ([79]). Je crois au moins que cette doctrine a été la source de tous les miracles qu'on a racontés d'Hermotime de Clazomène ([80]), d'Aristéas de Proconnèse ([81]) et de sem-

σοφοὶ, Pythagore prit le nom plus modeste de φιλόσοφος. Diog. Laërt. p. 216 in. Jambl. Vit. Pyth. 44, 58.

([77]) Philostr. Vit. Apoll. I. 1.

([78]) Diog. Laërt. p. 214. D.

([79]) Voyez, p. e., Diog. Laërt. p. 214 fin., 215, 217. D, 223 in. Jambl. Vit. Pyth. 63. Porphyr. Vit. Pyth. 26, 45. On commençoit par dire que l'âme de Pythagore avoit habité plusieurs corps à différentes époques: on finit par assurer que son âme se trouvoit au même instant dans deux corps absolument semblables, et dont l'un avoit été vu en Sicile, l'autre en Italie. Jambl. Vit. Pyth. 134. Ælian. V. H. II. 26. IV. 17.

([80]) Voyez, à ce sujet, I. Denzinger, de Hermot. Clazom. comm. Leod. 1825.

([81]) Max. Tyr. Diss. XXXVIII. (T. II. p. 222).

blables philosophes exstatiques, dont l'âme auroit abandonné le corps et voyagé en différentes contrées.

Il peut paroître inutile de parler de la cuisse d'or de Pythagore ([82]), ou des miracles innombrables dont font mention Jamblique, Diogène Laërce et les autres auteurs qui se sont occupés de lui : mais il est digne de remarque que, suivant eux, non seulement les acolytes de Pythagore mais même les étrangers le considéroient comme un être divin, comme un génie ([83]), ou au moins comme le fils de quelque divinité ([84]), tandis que ses paroles étoient écoutées comme des oracles ([85]) ; et il faut avouer que le mystère dont il entouroit sa doctrine, que les abstinences, les cérémonies, les épreuves auxquelles il assujettit ses disciples, ont dû contribuer beaucoup tant à donner à ceux-ci une haute idée de leur maître et parfois d'eux-mêmes, qu'à augmenter auprès du vulgaire le respect dont il jouissoit. Il n'est pas nécessaire pour cela de croire qu'il ait prétendu être le seul qui pût entendre l'harmonie des sphères ([86]), ou avoir été dans le séjour des morts ([87]), ni même que tout ce que Jamblique et les autres auteurs racontent de ses miracles, ait été admis même par ses contemporains.

Si nous pouvions croire authentiques les fragments de ses ouvrages que citent les auteurs, personne n'auroit égalé Empédocle en orgueil. Les vers que cite Diogène Laërce ont une parfaite ressemblance avec les

([82]) Diog. Laërt. p. 216. E. Jambl. Vit. Pyth. 92.
([83]) Jambl. Vit. Pyth. 10, 11, 30.
([84]) P. e. l'équipage du navire qui le transportoit de l'Égypte en Syrie, lorsqu'ils virent combien sa présence facilitoit la course de leur vaisseau. Jambl. Vit. Pyth. 14.
([85]) Ælian. V. H. IV. 17.
([86]) Jambl. Vit. Pyth 66. Porph. Vit. Pyth. 30.
([87]) Diog. Laërt. p. 224. A. B.

annonces des charlatans dans les foires de campagne. Il y promet des remèdes pour tous les maux, des moyens pour éloigner, tous les malheurs. Il assure pouvoir réprimer la violence des vents, changer le cours des eaux, amener la pluie ou la sécheresse, intervertir l'ordre des saisons, réculer la vieillesse, rescusciter les morts. Il se montroit en public magnifiquement vêtu, la tête ceinte d'un diadême; ses conseils étoient autant d'oracles, et il n'hésitoit pas à se donner à lui-même le titre de dieu (88); présomption qui cependant ne parut pas trop grande à ses contemporains, puisqu'ils l'adorèrent en effet comme une divinité (89), et qu'ils firent frapper des médailles pour perpétuer le souvenir des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui (90). On sait d'ailleurs ce qu'on racontoit du genre de mort qu'il auroit choisi, pour faire croire qu'il avoit disparu, comme une divinité; mais on sait aussi que les anciens même doutoient déjà de la vérité de ce fait (91), et nous n'avons garde d'aller plus loin, dans les conséquences à déduire de ces traditions, ou de toutes les autres dont nous faisons mention ici, qu'il ne le faut pour établir l'opinion qu'on avoit en général de ces anciens sages, surtout lorsque nous voyons que leurs miracles sont souvent expliqués par les anciens auteurs eux-mêmes comme les effets de connoissances extraordinaires à la vérité pour l'âge où ils vécurent, mais qui d'ailleurs n'avoient rien de merveilleux (92).

(88) Diog. Laërt. p. 228—230, 231. D. Suidas in v. Ἀμύκλαι. Philostr. Vit. Apoll. VIII 6. cf. Stürz, Emped. p. 99 sq.

(89) Diog. Laërt. p. 231 in.

(90) Voyez, à ce sujet, Stürz, Emped. p. 54 sq.

(91) P. e Strabon (p. 420 fin., mais cf. 423 B.). Voyez les différents rapports des auteurs sur cet événement, consignés par Diogène Laërce, p. 230, 231, avec lesquels il faut comparer les remarques doctes et judicieuses de Stürz, Emp. p. 122 sq.

(92) P. e. la manière dont Plutarque (de curios. T. VIII. p. 47, 48) raconte qu'il fit cesser la peste. On consultera avec fruit les remarques de Stürz sur cet endroit, Emped. p. 51 sq.

Tous les autres sages de cette époque ont été célèbres par de semblables traditions. Il suffit de citer les miracles opérés par Épiménide, son long sommeil, sa vie prolongée non moins miraculeusement [93], la flèche sur laquelle l'éthrobate Abaris traversa les airs [94], et qui lui servoit en même temps pour purifier les villes et les contrées où il abordoit, et pour les délivrer de la peste et des tempêtes [95], la sage Diotime enfin qui, par ses prières, fit différer pendant dix ans la peste dont Athènes étoit menacée [96]. Oui, longtemps après l'époque dont il est question ici on voit un certain Laïus délivrer de la peste la ville d'Antiochie [97], Apollonius de Tyane apprendre des Arabes la langue des oiseaux [98], prédire la peste, les tremblements de terre et plusieurs événements [99], éloigner les calamités [100], exorciser les démons [101], rescusciter les morts [102], disparoître comme un autre Abaris [103], et faire une infinité de prodiges et de miracles; et même, au temps de l'empereur Commode, le rhéteur Hadrien de Tyr eut encore la réputation d'être sorcier, accusation refutée avec soin par son biographe [104].

[93] Voyez p. e. Theopomp. fr. ed. Eyssonius Wichers, p. 70. fr. 69, et Diog. Laërt. p. 29.

[94] Jambl. Vit. Pyth. 136. Porphyr. Vit. Pyth. 29.

[95] Jambl. Vit. Pyth. 91, 92.

[96] Schol. Aristid. T. II. p. 468. Elle y est appelée τελεστικὴ φιλόσοφος. Clem. Alex. Strom. VI. p. 754 fin. 755, qui ajoute qu'Épiménide différa ainsi l'explosion de la guerre avec les Perses.

[97] Sous le règne du roi Antiochus, mais on ne sait pas duquel. Chez Tzetzès, qui en parle (Chil. II. 920 sq.), Laïus est φιλοσόφος τελεστὴς καὶ μυστικὸς καὶ τερατοεργάτης. La cérémonie dont il fit usage avoit tout l'air d'un exorcisme.

[98] Philostr. Vit. Apoll. I. 20. IV. 3.

[99] Ib. IV. 4, 6, 24, 42, 43. V. 12, 13. VII. 8, 9.

[100] Ib. IV. 10, 11. [101] Ib. IV. 20, 25.

[102] Ib. IV. 45. Ici cependant son panégyriste lui-même semble n'être pas sûr de son fait.

[103] Ib. VIII. 5. cf. 10. cf. Tzetz. Chil. II. 925 sq.

[104] Philostr. Vit. Soph. II. 10. 6. (p. 590 in.) Voyez l'his-

Leur pouvoir d'apaiser le courroux céleste et de purifier les états et les individus.

Mais, si l'on croyoit que ces anciens philosophes avoient été admis au conseil des dieux immortels, que par eux ils avoient été doués d'un pouvoir surnaturel, de sorte que les vents et les tempêtes obéissoient à leur voix, que la peste et la famine et les maux qui affligent le corps humain fuyoient à leur approche, est-il étonnant qu'on attendoit d'eux l'indication des moyens de calmer le ressentiment de la divinité auquel l'ignorance et la pusillanimité attribuent ordinairement les calamités de la vie humaine. Pythagore avoit déjà, disoit-on, enseigné la manière la plus propre d'adorer la divinité: qui, mieux que lui, pouvoit apprendre aux mortels ce qu'ils avoient à faire pour fléchir son courroux; et, en éloignant les maladies et les malheurs qui en étoient regardés comme les effets, ne démontroit-il pas par le fait que cette science ne lui étoit pas inconnue? Ce furent encore Pythagore et Empédocle (105), Épiménide et plusieurs autres de ces anciens sages (106), auxquels on attribua l'invention de plusieurs cérémonies religieuses qui devoient servir à purifier l'âme souillée par le crime et à expier les attentats commis contre les lois divines et humaines. Les Athéniens, lorsqu'ils voulurent purifier la ville, infestée par la peste, invitèrent Épiménide à les délivrer de ce fléau, par des sacrifices et des lustrations. Le récit que fait Plutarque de cet événement nous transporte

toire de l'exorc seur de la peste dont fait mention M. Pouqueville (Voyage en Grèce, T. IV. p. 408. not. 1).

(105) Philostr. Vit. Apoll. VI. 5 fin. On disoit de Pythagore qu'il venoit οὐ διδάξων, ἀλλ' ἰατρεύσων. Ælian. V. H. IV. 17.

(106) Abaris, p. e., qui par des κωλυτήρια préserva de la peste la ville de Sparte (Jambl. Vit. Pyth. 141. cf. 91, 92.), Bacis, qui guérit par des purifications la manie des femmes spartiates, comme jadis Mélampus les femmes argiennes. Theopomp. fr. ed. Eyss. Wichers, p. 75. fr. 81.

entièrement dans cet âge d'ignorance et de superstition où les peuples, dans les malheurs qui les accablent, s'attachent avec ferveur à l'homme dont les connoissances et la piété leur inspirent une confiance qu'ils n'ont plus en eux-mêmes. La ville étant infestée par une maladie contagieuse et troublée par la discorde, l'imagination exaltée par la terreur aggrava, par des maux imaginaires, les calamités réelles, tandis que les devins (qu'on n'oublie pas ceci) assuroient que la colère des dieux pesoit sur les malheureux habitants. Épiménide, qu'on croyoit fils d'une nymphe, et auquel on donna le nom du nouveau Curète, Épiménide purifia la ville; mais, tandis que les Athéniens le célébroient comme leur sauveur, puisqu'ils croyoient qu'il étoit parvenu à apaiser le courroux céleste, ils ne voyoient pas que les véritables purifications que leur avoit administré le sage, étoient les conseils qu'il avoit donnés à Solon, pour la législation que celui-ci concertoit dans ce moment, et les sages mesures qu'il prit lui-même pour rétablir l'ordre public et pour préparer les individus à apprécier les avantages de la civilisation (107).

Remarquons toutefois que ce ne sont pas seulement des bienfaits accordés aux hommes par l'intercession des philosophes-devins dont il est question dans ces récits, mais tout aussi bien des peines et des calamités infligées à ceux qui s'opposoient à leurs desseins (108). Épiménide lui-même nous en offre une preuve. Pour confondre ses ennemis, il invoqua le secours des Furies et des divinités

(107) Plut. Solon. 12. *'Εδόκει δὲ τις εἶναι θεοφιλὴς καὶ σοφὸς τὴν ἐνθουσιαστικὴν καὶ τελεστικὴν σοφίαν.* cf. Diog. Laërt. p. 29. Il en avoit le surnom *καθαρτής.* Jambl. Vit. Pyth. 136. *ὁ τὸυς καθαρμὸυς ποιήσας διὰ τῶν ἐπῶν.* Strab. p. 734 D. cf. Neanthes ap. Athen. XIII. 78. Max. Tyr. Diss. XXXVIII. (T. II. p. 222.)

(108) Que ceux-ci étoient toujours des impies et de grands malfaiteurs ceci se conçoit sans qu'on en avertît le lecteur.

vengeresses, qui, ayant semé entre eux la discorde, les envénimèrent au point qu'ils s'entr'égorgèrent lès uns les autres. On dit que le doux Pythagore lui-même punit de mort un grand coupable (109). En général les exemples de tentatives faites pour s'élever au-dessus du vulgaire sont bien plus fréquents chez ces philosophes-devins, que chez les prêtres proprement dits (110).

Après ce qu'on vient de lire, il ne sera pas nécessaire, je crois, de faire remarquer la ressemblance des premiers philosophes de cette époque et même de quelques-uns dont l'âge est plus rapproché de nous, aux devins, aux poëtes, aux médecins, aux mages, dont il est question dans le septième chapitre de la première partie de cet ouvrage. D'ailleurs, quoique, dans les temps dont parle Homère, ces différentes attributions fussent déjà séparées, non seulement le siècle de Solon, mais celui de Périclès même vit encore des philosophes dont les connoissances dans différentes sciences parurent si vastes et si extraordinaires à leurs contemporains, que ceux-ci n'hésitèrent pas à les comparer aux Orphée, aux Musée et aux autres sages des siècles primitifs; aussi la liaison qui existoit anciennement entre ces diverses branches d'étude restoit-elle toujours la même.

Changement dans l'opinion publique à leur égard. Cependant, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, les progrès que faisoit la civilisation ne pouvoient manquer d'influer considérablement tant sur la manière d'envisager les découvertes de ces hommes éminents, que sur l'usage qu'ils en faisoient eux-mêmes.

(109) Jambl. Vit. Pyth. 221, 222.

(110) Il est à remarquer que, de tous les personnages dont nous venons de parler, il n'y en avoit que deux qui exerçassent le sacerdoce. Abaris étoit prêtre d'Apollon, Diotime prêtresse de Jupiter Lycée. Jambl. Vit. Pyth. 91. Schol. Aristid. T. III. p. 468. l. 15.

Nous avons vu quelle fut la différence, sous ce rapport, entre le siècle de Pythagore et celui de Socrate, et, si la masse du peuple restoit toujours superstitieuse, le nombre de ceux qui avoient commencé à réfléchir et à raisonner étoit devenu trop considérable pour que les philosophes eux-mêmes pussent espérer de renouveler avec succès les miracles des Pythagore et des Empédocle. Lorsque les philosophes commençoient à révoquer en doute l'existence des dieux, il n'y avoit certainement pas grande apparence qu'ils prétendissent être adorés eux-mêmes.

L'effet de ce changement, qui cependant ne s'opéra ni brusquement, ni partout de la même manière, et qui certainement fut le plus sensible à Athènes, fut une nouvelle distinction plus manifeste entre les différentes fonctions dont nous venons de parler; distinction qui toutefois est aussi difficile à suivre dans ses nuances que toutes les autres variétés que présente l'histoire de la civilisation religieuse et de la philosophie en Grèce. La réunion des qualités dont nous venons de nous occuper dans les mêmes personnages n'étoit que l'effet du hasard. La séparation qui s'en suivit ne fut pas plus préméditée. Elle étoit la suite naturelle tant des progrès que firent les sciences elles-mêmes (puisqu'à mesure qu'elles se perfectionnoient, il devenoit plus difficile pour un seul individu de les embrasser toutes), que de la tournure différente des esprits, du caprice de l'opinion publique. Ici, comme ailleurs, il ne faut jamais oublier que le caractère distinctif de tout ce qui concerne les Grecs, sous quelque point de vue qu'on les envisage, c'est la variété. Dans une histoire de la civilisation religieuse ou intellectuelle des Égyptiens ou des Assyriens, il est facile de ranger chaque savant dans la classe à laquelle il appartient. En Grèce il n'y avoit ni classes ni castes, ni lois qui empêchassent le libre essor du génie ou qui gênassent le développement des différentes branches d'étude aux-

quelles ses habitants se livrèrent sans contrainte et sans entraves.

Longtemps avant l'époque où les philosophes n'étoient plus considérés comme devins ou comme prophètes, il y eut des devins qui n'étoient pas philosophes. Personne, sans doute, ne refusera à Hippocrate le nom de philosophe, mais personne aussi n'hésitera à avouer la différence entre la médecine d'Hippocrate et celle d'Empédocle, l'un des plus illustres philosophes de la Grèce. Les moyens dont se servoit celui-ci, et qu'employoit aussi, s'il faut en croire Pindare, Esculape, le père de la médecine, les incantations et les amulettes (111), moyens absolument analogues à la qualité de devin et de sorcier, sembloient d'abord devoir être inséparables de la médecine, surtout puisque l'usage d'amulettes et d'incantations étoit si généralement reçu qu'on lit rarement de malades sans qu'il y soit en même temps question d'incantations, d'amulettes ou de frictions (112), et puisqu'il étoit, pour ainsi dire, sanctionné par la réunion des qualités de devin et de médecin dans la personne d'Apollon (113).

(111) Pind. Pyth. III. 91 sq.

——— τὸς μὲν μαλακαῖς
'Επαοιδαῖς ἀμφέπων,
Τὸς δὲ προσανέα πι-
-νοντας, ἢ γυίοις περιάπτων πάντοθεν
Φάρμακα, τὸς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὀρθός.

(112) Dans Platon (Rep. IV. p. 447 G.) les ἐπῳδαὶ et les περίαπτα sont mentionnés avec les autres remèdes, φάρμακα, καύσεις, τομαί. Socrate, en s'amusant de l'ingénuité du jeune Charmide, lui recommande des herbes contre le mal de tête; mais il ajoute qu'il lui faut encore une incantation, puisque sans cela le remède n'auroit aucun effet, et le beau Charmide est aussitôt prêt à copier les vers. Plat. Charm. p. 236. E. Dans le Theætète (p. 117. C.) il est question de sages-femmes qui employoient les φάρμακα et les ἐπῳδαὶ, pour avancer et faciliter l'accouchement. D'ailleurs le mot φάρμακον lui-même signifie aussi bien une médecine qu'un philtre ou potion magique.

(113) P. e. dans l'endroit remarquable du Cratylus de Platon (p. 266. B.), où la divination, la médecine et la purification de l'âme se trouvent toutes réunies dans la personne d'Apollon,

Et cependant cette réunion des qualités de devin et de médecin n'empêchoit pas que d'abord leurs fonctions ne soient mentionnées séparément par les auteurs (114), et que par la suite plusieurs médecins, dignes de ce nom, ne méprisassent les prestiges des mages et des devins, auxquels ils ne ressembloient pas davantage eux-mêmes que les philosophes ne ressembloient aux joueurs de passe-passe, qui couroient le pays pour faire leur profit de la crédulité de la multitude. Certes, il y avoit une grande différence entre les devins et ce Démocède dont les républiques de la Grèce et les princes se disputoient les soins et qui jouit d'abord d'une grande autorité auprès de Polycrate, tyran de Samos, et ensuite auprès du roi Darius (115). Non seulement Hippocrate se moque des mages et des charlatans, qui, ne connoissant pas la nature de l'épilepsie et ne sachant pas trop comment s'y prendre pour la guérir, en avoient fait une maladie sacrée et s'étoient contentés de la combattre par des incantations et par des prescriptions absurdes et ridicules, afin de cacher leur ignorance sous une apparence de piété (116), mais

comme dans celle des anciens sages dont nous venons de parler. *Ἡ κάθαρσις καὶ οἱ καθαρμοὶ καὶ κατὰ τὴν ἰατρικὴν καὶ κατὰ τὴν μαντικὴν, καὶ αἱ τοῖς ἰατρικοῖς φαρμάκοις καὶ αἱ τοῖς μαντικοῖς περιθειώσεις τε καὶ λυτρὰ τὰ ἐν τοῖς τοιύτοις, καὶ αἱ περιῤῥάνσεις, πάντα ταῦτα ἕν τι δύναιντ' ἂν καθαρὸν παρέχειν τὸν ἄνθρωπον καὶ κατὰ τὸ σῶμα καὶ κατὰ τὴν ψυχήν.* J'ai copié cet endroit en entier, parcequ'il contient, pour ainsi dire, le texte auquel se rattachent presque toutes nos observations dans ce chapitre.

(114) Solon. fr. ed. Nic. Bach. p. 77, 78.

Ἄλλον μάντιν ἔθηκεν ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων.

—— —— —— —— ——

Ἄλλοι, Παιῶνος πολυφαρμάκυ ἔργον ἔχοντες,
Ἰητροί. —— ——
Τὸν δὲ κακαῖς νύσοισι κυκώμενον ἀργαλέαις τε
Ἁψάμενος χειροῖν, αἶψα τίθησ' ὑγιῆ.

Dans l'armée des Spartiates on trouve des *μάντεις καὶ ἰατροί*. Xenoph. Rep. Laced. XIII. 7.

(115) Herod. III. 125. 129 sq. cf. Athen. XII. 22.

(116) Hippocr. de morb. sacr. p. 301. *Ὁκόσοι δὴ προσποιέον-*

le même auteur semble aussi s'amuser de la présomption qu'avoient quelques médecins de faire des prognoses qui avoient tout l'air de prophéties ([117]). Il est inutile de faire observer que ces remarques n'auront pas contribué à augmenter le crédit du philosophe-médecin auprès d'une foule de gens qui préféroient les jongleries des charlatans aux sages préceptes de l'expérience et du bon sens : il est connu qu'en Grèce la médecine a eu toujours un rapport intime avec la superstition, et que le nom d'agyrte, de devin, de joueur de gobelets a été souvent synonyme de celui de médecin ([118]).

Mais encore, quoique Hippocrate et un grand nombre de médecins qui ont illustré leur art et leur patrie, comme le prouvent ceux de leurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, méritent le nom de philosophes, et quoique plusieurs philosophes dont il est bien probable qu'ils ne se seront jamais mêlés d'incantations ou d'amulettes, ne dédaignoient pas de s'occuper de la mé-

ται σφόδρα θεοσεβέες εἶναι καὶ πλέον τι εἰδέναι. Parmi leurs prescriptions on trouve la défense de porter des vêtements noirs, parceque cela signifie la mort, de ne pas croiser les mains ou les pieds, etc. ([117]) Hippocr. Prorrhet. II. in. p. 83.

([118]) Aristote (Oeconom. II. T. II. p. 389. F.) place au même rang les θαυματοποιοὶ, les μάντεις et les φαρμακοπωλοί. Aristide compare (or. XVIII. T. I. 413) les θαυματοποιοὶ aux ἰατροί. Il donne même le premier de ces titres à Esculape, mais naturellement dans un autre sens. Aussi, comme l'art de ces charlatans consistoit surtout dans la faculté de guérir, par des exorcismes, les morsures des serpents, on comprend combien le nom de faiseur de miracle étoit bien appliqué. Voyez, p. e., le Philopseudes de Lucien, surtout § 6 sq. (T. III. p. 34 sq.) Voilà pourquoi la rhétorique destinée à fléchir les juges et le peuple est comparée, dans Platon (Euthyd. p. 222. C.), à l'art d'exorciser des serpents, des scorpions et des araignées. Que d'ailleurs, même dans un siècle beaucoup plus éclairé, les médecins, et ceux même qui n'appartenoient pas à la classe des jongleurs ou des charlatans, avoient les mêmes prétentions à la divinité qu'y avoit Empédocle, ceci est prouvé par l'exemple connu de Ménécrate, contemporain de Philippe de Macédoine. Ælian. V. H. XII. 51.

docine ([119]), on se tromperoit grossièrement, si l'on croyoit que la superstition n'avoit pas ses ministres parmi des hommes hautement respectés par le peuple, et non seulement honorés de la confiance du gouvernement, mais souvent récompensés par lui de la manière la plus magnifique.

Suites de ce changement. Distinction faite entre les philosophes, les médecins et les devins d'un côté, et les sorciers, les agyrtes et les diseurs de bonne aventure de l'autre.

Dans les premiers siècles de la Grèce, et même dans la première partie de la période qui nous occupe, la crédulité regardoit comme des miracles les effets les plus ordinaires de la connoissance de la nature, et elle appeloit sorciers les philosophes qui en donnoient des preuves, sans se douter que dans la suite on attacheroit à ce titre les notions les plus injurieuses. Mais, lorsqu'on eut commencé à distinguer les philosophes des sorciers et les médecins des agyrtes, on distingua aussi les devins des exorciseurs et des diseurs de bonne aventure, distinction qu'il ne faut pas perdre de vue, lorsqu'il est question de déterminer les rapports entre ces différentes classes d'hommes et la civilisation morale et religieuse.

Coup d'oeil général.

Le désir de connoître l'avenir et d'éloigner les dangers ou les malheurs qu'on croit avoir à craindre est si naturel qu'on en trouve des traces, je ne dirai pas chez tous les peuples anciens, soit barbares soit plus cultivés, mais à peu-pres chez toutes les nations, celles même dont la civilisation et la foi religieuse semblent devoir leur inspirer plus de résignation dans leur sort et moins de curiosité au sujet des desseins de la providence.

Chez les Grecs, comme ailleurs, ce désir est aussi ancien que la nation. Les Grecs étoient persuadés que les

([119]) Voyez, p. e., Ælian. V. H. IX. 22.

dieux, par des signes, soit naturels, soit miraculeux, révéloient souvent l'avenir aux mortels, et que les hommes pouvoient, par une étude suivie de ces signes, et en les comparant avec les événements qui les suivirent, acquérir un certain degré de connoissance de leur signification. Parmi ces signes, il y en avoit qui se manifestoient, suivant eux, à tout homme et dans toutes les occasions, et leur signification étoit si connue qu'on ne croyoit pas avoir besoin de consulter personne, pour la connoître. C'étoient les présages ordinaires, dont une bonne partie ne nous est pas moins connue qu'aux Grecs, un éternuement, une salière renversée, la rencontre de certains animaux, des sons de voix, des tintements d'oreille, et une infinité d'autres. Quelques-uns de ces signes présentoient cependant une plus grande difficulté, par exemple les songes, parcequ'il paroissoit impossible d'en deviner toujours la signification; de même ces signes qui sembloient avoir quelque chose de miraculeux ou d'extraordinaire, comme le bélier unicorne dont nous avons déjà parlé, la naissance de monstres, des portes ouvertes ou fermées spontanément, des mouvements d'objets inanimés, des météores extraordinaires, tous les phénomènes enfin et tous les événements qui semblent contraires à l'ordre naturel des choses, soit dans le monde physique soit dans le monde moral. Ces prodiges étoient regardés communément comme des présages de quelque malheur, qu'on ne croyoit pouvoir mieux éloigner qu'en ayant recours aux devins, pour apprendre d'eux les moyens de prévenir la calamité qu'on croyoit avoir à craindre, ou pour se rassurer par leurs renseignements sur la nature et la signification du prodige.

Un autre genre de signes étoit ceux qu'on attendoit de la bonté divine, après avoir prié les dieux de vouloir bien manifester leur volonté au sujet

d'un objet déterminé, d'une entreprise, d'un projet, ou de quelque autre chose dont on désiroit connoître l'issue. C'est de la divination proprement dite que je veux parler, de l'observation du vol et des cris des oiseaux, de l'examen des entrailles des victimes, de l'observation des mouvements et de la position relative des astres.

Mais non seulement étoit-on persuadé que les dieux ne dédaignoient pas confier ainsi leurs secrets aux mortels, on croyoit aussi que, soit pour satisfaire au désir de leurs fidèles serviteurs, soit sans en avoir été priés, ils leur révéloient l'avenir, en l'annonçant verbalement, soit par les oracles, soit par quelques hommes privilégiés dont ils faisoient les interprètes de leur volonté auprès des autres humains, soit même en accordant, par une inspiration subite et momentanée, cet honneur à des hommes ordinaires (120). C'est cette inspiration qui distingue essentiellement des devins les prophètes, soit qu'ils fussent attachés à quelque oracle, soit qu'ils prédissent l'avenir sans se borner à un lieu déterminé. Les devins n'étoient que les explicateurs des signes dont ils avoient acquis la connoissance, comme on l'obtient de toute autre science ou de tout autre art: les prophètes étoient les interprètes immédiats de la volonté divine, ou plutôt les instruments dont elle se servoit, pour se manifester aux mortels, puisque, dans l'enthousiasme ou

(120) P. e. ce pédagogue des enfants de Nicogène, auprès duquel Thémistocle se trouva, dans son exil, qui devint tout-à-coup ἔκφρων καὶ θεοφόρητος, et qui prononça un vers qui sembla annoncer à Thémistocle qu'il devoit attendre d'un songe la révélation de son sort. Plut. Them. 26. Le même auteur parle d'un homme qui donnoit des oracles une fois par année, de orac. defect. T. VII. p.658. On peut ranger dans la même classe les hommes qui annonçoient l'avenir, au moment de quitter la vie. Voyez, à ce sujet, Diod. Sic. T. II. p. 257.

l'extase qui s'emparoit d'eux, ils prononcoient souvent les oracles les plus importants, sans en connoître eux même ni la signification ni la tendance ([121]). Enfin on trouvoit souvent des personnes qui, sans être devins ni prophètes elles-mêmes, chantoient les oracles donnés auparavant par quelque prophète, et qui les colportoient par les différentes villes tant de la Grèce que de l'étranger ([122]).

([121]) cf. Plat. Io, p. 145. D. Ὁ θεὸς, ἐξαιρούμενος τούτων νοῦν, τούτοις χρῆται ὑπηρέταις, καὶ τοῖς χρησμῳδοῖς καὶ τοῖς μάντεσι τοῖς θείοις. Voyez aussi, dans le Phèdre, son explication du rapport entre la μανία et la μαντική, p. 543. G. Cicéron fait très bien sentir cette différence (Div. I. 18): Iis igitur assentior qui duo genera divinationum esse dixerunt: unum, quod particeps esset artis; alterum quod arte careret. Est enim ars in iis, qui novas res conjectura persequuntur, veteres observatione didicerunt. Carent autem arte ii, qui non ratione aut conjectura, observatis ac notatis signis, sed concitatione quadam animi, aut soluto liberoque motu futura præsentiunt. Voyez encore Simon Socr. etc. dial. ed. Boeckh. p. 95, où il dit des θεῖοι τῶν μάντεων et des χρησμολόγοι: οὗτοι γὰρ οὔτε φύσει οὔτε τέχνῃ τοιοῦτοι γίγνονται, ἀλλ' ἐπιπνοίᾳ ἐκ τῶν θεῶν γιγνόμενοι τοιοῦτοι εἰσιν. Il y avoit cependant des exceptions, cette femme p. e. dont parle Dion Chrysostome, qui prétendoit avoir μαντικὴν, ἐκ μητρὸς θεῶν δεδομένην, et qui fut fréquemment consultée par les bergers et par les laboureurs du voisinage sur leurs récoltes, sur leur bétail etc. or. I. (T. I. p. 61, 62). Il y fait encore mention d'hommes et de femmes qui étoient ἔνθεοι, et qui, en annonçant l'avenir, se démenoient comme des forcenés, en jetant la tête en arrière, en faisant des contorsions etc.

([122]) Musée, par exemple, étoit prophète, tandis qu'Onomaerite récitoit et falsifioit ses oracles, Herod. VII. 6. C'est ainsi que Mardonius demanda s'il n'y avoit pas quelque oracle (χρησμὸς, λόγιον) qui eût rapport aux malheurs des Perses en Grèce. Herod. IX. 42. Dans le chapitre suivant cet auteur cite un oracle de Bacis qui y avoit rapport. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, dit Thucydide, on chantoit une foule d'oracles (πολλὰ μὲν λόγια ἐλέγετο, πολλὰ δὲ χρησμολόγοι ᾖδον. II. 8. cf. 21). Alcibiade, pour encourager les Athéniens à entreprendre l'expédition en Sicile, leur amena des devins, qui, par leurs oracles, leur annonçoient la victoire (ἐκ δή τινων λογίων πρόφερε παλαιῶν, etc. Plut. Alcib. 13). Tel étoit l'oracle que récitoit à Sparte Diopithes au sujet d'Agésilas (Plut. Lys. 22. Ages. 3.); tel l'oracle dont Pyrrhus se

Interprètes de la volonté divine dont l'autorité étoit reconnue.

Or, c'est à toutes ces différentes classes d'interprètes de la volonté divine qu'on peut appliquer la distinction que nous avons faite plus haut. Parmi les prophètes ([123]), parmi les devins, parmi les réciteurs d'oracles, on en trouvoit qui étoient respectés et honorés tant par les gouvernements que par les individus, et d'autres qui, bien qu'ils eussent souvent une grande influence sur le bas peuple et même sur des personnes d'une condition plus élevée, étoient considérés en général comme des imposteurs et des charlatans.

Nous commencerons par quelques réflexions sur ces différentes classes d'interprètes de la volonté divine et

souvint (Plut. Pyrrh. 32.). Ces oracles n'étoient souvent que des traditions populaires. Voyez en un exemple, Diod. Sic. T. II. p. 400 fin. Dans Aristophane (Eq. 109 sq. 956 sq. 993 sq. Lysistr. 768 sq.) on voit que les personnes privées avoient souvent chez elles de ces *χρησμοί*. Eq. 998 il est question de ceux de Bacis, qui étoient presque aussi célèbres que les oracles des Sibylles. Voyez, p. e., Ælian. V. H. XII. 35. cf. Perizon. ad h. l. et Herod. VIII. 96. Phlégon de Tralles rapporte l'origine de toute la divination à la Sibylle Érythrée (de Longaev. 4. ed. J. G. F. Franz, p. 116 sq.). Voyez, en général, sur les Sibylles, la note de Perizonius ad Ælian. l. l. et Schol. Plat. p. 60 fin. sq. Pausanias (X. 12) donne une énumération des différentes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui promulguèrent des oracles. Il assure les avoir presque tous lus. La dernière dont il fasse mention est Phaënnis, qui vécut du temps d'Antiochus I (Soter) et qui prédit l'invasion des Gaulois (ib. 15. 2), et il ajoute qu'il ne doute nullement qu'il n'y en aura encore plusieurs autres dans la suite.

([123]) Je prends ici le mot prophète dans le sens que nous y attachons ordinairement. Les anciens n'observoient pas de règle fixe pour distinguer ces dénominations. Platon, p. e. (Phædr. p. 544 in.), appelle *μάντις* le prophète inspiré, et *προφήτης* l'interprète des signes. Pausanias les distingue d'une autre manière (I. 34 fin.): *Χωρὶς δὲ πλὴν ὅσους ἐξ Ἀπόλλωνός μανῆναι λέγουσι* (ce sont ceux que j'appelle prophètes) *τὸ ἀρχαῖον μάντεων γε οὐδεὶς χρησμολόγος ἦν, ἀγαθοὶ δὲ ὀνείρατα ἐξηγήσασθαι καὶ διαγνῶναι πτήματα ὀρνίθων, καὶ σπλάγχνα ἱερῶν.* Ce sont ceux que j'appelle devins. Au reste, voyez, sur ces différentes dénominations, Pollux. I. 18.

d'opérateurs de miracles, pour les examiner en suite en rapport avec notre sujet.

Le premier rang est dû aux oracles, mais, comme nous nous proposons d'y consacrer un chapitre séparé, nous ne nous occuperons ici que des individus, des prophètes, des devins etc.

Les prophètes. Suivant Hérodote, deux vers, que récita devant Pisistrate un prophète d'Acarnanie, suffirent pour engager ce prince à aller attaquer l'armée des Athéniens. Hérodote parle de ce prophète avec le plus grand respect, et il le considère à peu près comme un messager céleste ([124]). Polycrate avoit des prophètes à sa cour, qui tachèrent, quoique envain, de le détourner du voyage qui lui devint fatal ([125]). Lorsque les généraux d'Alexandre le Grand, ne songeant chacun qu'à son propre intérêt, tâchoient de s'assurer de la succession à l'empire, sans même songer à donner une honnête sépulture à leur maître, le prophète Aristandre, animé par la divinité, leur annonça que les dieux immortels avoient déclaré que la terre qui recevroit en son sein le corps où avoit logé une âme si grande, seroit toujours heureuse et invincible. Ce fut alors que Ptolémée s'empressa de transporter le cadavre à Alexandrie ([126]).

Les devins. Comme les prophètes, les devins jouissoient de beaucoup d'estime en Grèce. Le devin Mégistias, qui accompagna Léonidas aux Thermopyles et qui refusa de le quitter, quoi-qu'il sût, par l'inspection des victimes, l'issue malheureuse qu'alloit avoir le combat qui se préparoit, fut honoré d'une épitaphe particulière par Simonide ([127]). Le devin Tisamène, se prévalant de la réputation que lui avoit faite la dé-

([124]) Herod. I. 62. Θείῃ πομπῇ χρεώμενος.
([125]) Herod. III. 124. cf. 132. ([126]) Ælian. V. H. XII. 64.
([127]) Herod. VII. 219, 221, 228.

claration de l'oracle de Delphes qu'il remporteroit cinq victoires, et suivant l'exemple de Melampus, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, refusa d'entrer au service des Spartiates, à moins qu'ils ne lui accordassent, ainsi qu'à son frère, le droit de cité; et les Spartiates, qui avoient d'abord refusé de l'accorder à lui seul, voyant qu'au lieu de rabattre sur ses prétentions, il les augmentoit à mesure qu'ils sembloient moins disposés à les satisfaire, résolurent d'accepter ses conditions (128). Le devin qu'employa Tolmidas eut l'honneur d'une statue à côté de celle de ce général célèbre (129), ainsi qu'Agias, le devin de Lysandre (130). Observons en passant que ces devins, qu'on trouvoit dans toutes les armées, remplissoient en même temps les fonctions de prêtres, puisque, pour pouvoir consulter les entrailles des victimes, il leur falloit faire un sacrifice (131); et, comme on n'auroit jamais osé entreprendre une expédition ou livrer une bataille sans consulter la volonté des dieux, il est évident d'abord qu'on ne pouvoit jamais se passer de devins, et ensuite que les devins jouissoient de beaucoup de considération (132).

(128) Herod. IX. 33, 34. cf. Paus. III. 11. 6. VI. 14 fin.
(129) Paus. I. 27. 6. (130) Paus. III. 11. 5.
(131) Comme les Spartiates avoient à Platée Tisamène, ainsi les troupes grecques auxiliaires de Mardonius avoient un devin, appelé Hippomaque, Herod. IX. 38. Lors de la bataille de Mycale, les Spartiates avoient dans leur armée le devin Déiphonus, ib. 92. Il est remarquable que la plupart de ces devins étoient originaires des parties occidentales de la Grèce, de l'Acarnanie et de l'Élide, patrie des célèbres Iamides. Dans la fête que donna Alexandre et dont parle Arrien (p. 464), les devins officioient à table pour les Grecs, les mages pour les Perses.
(132) On n'en finiroit pas si l'on vouloit citer tous les exemples qu'on en trouve chez les auteurs anciens. Il suffit de faire remarquer l'exactitude scrupuleuse avec laquelle on consultoit les entrailles des victimes, dans toutes les occasions. Voyez, p e., Xenoph. Hell. VII. 2. 20, 21. Anab. IV. 3. 18. Plut. Dion, 27. Pausanias désapprouve évidemment l'impiété de Brennus, qui marcha au combat sans avoir consulté un devin, ni observé quelque cérémonie néces-

On les consultoit, même lorsqu'il n'étoit pas question de sacrifices, et leurs conseils avoient souvent une influence remarquable sur l'issue des événemens. Les devins qui conseillèrent à Nicias de rester trois fois neuf jours dans une position extrêmement périlleuse, seulement à cause d'une éclipse de lune, ont certainement eu à se reprocher une partie au moins des malheurs qui accablèrent bientôt après l'armée des Athéniens (133). Nous en citerons d'autres preuves dans la suite. Dans un autre cas on les voit expliquer les songes du général de l'armée qu'ils suivoient (134). Quelquefois même ils donnoient des conseils pour lesquels il ne falloit certainement aucune connoissance de l'avenir, et qui nous paroîtroient assez ridicules. Je veux parler de la victoire remportée par les Phocéens sur les Thessaliens, avantage qu'ils obtinrent en s'affublant comme des spectres, d'après le conseil du devin Tellias de l'Élide (135). Ce récit prouve aussi bien la simplicité des combattants de part et d'autre, que la facilité avec laquelle on pouvoit alors s'assurer la réputation d'homme d'esprit. Et non seulement on n'entreprenoit jamais une expédition, on ne livroit jamais une bataille, sans le ministère des devins, il y avoit aussi dans les villes des devins publics, qu'on consultoit pour chaque entreprise de quelque importance et pour chaque prodige qui sembloit menacer l'état de quelque danger. Il y en avoit à Athènes, où ils étoient entretenus aux frais du gouvernement dans le Prytanée (136); à Sparte,

saire pour s'assurer de la volonté des dieux, si toutefois, ajoute-t-il, les Gaulois se soucient jamais de connoître l'avenir (*εἰ δὴ ἐστὶ γε μαντεία Κελτική*. X. 21. 2.). *Σφάγια τὰ νομιζόμενα* dit Thucydide, VI. 69.

(133) Thucyd. VII. 50.

(134) Diod. Sic. T. I. p. 621 in. Avant la bataille auprès des îles Arginuses.

(135) Herod. VIII 27.

(136) Aristoph. Pax, 1084. cf. Schol. ad h. l. Plut. Sol. 12.

les pythies, qu'on envoyoit à Delphes pour consulter l'oracle, et qui gardoient avec les rois les sentences de la prêtresse d'Apollon, jouissoient du même honneur ([137]); de même à Olympie ([138]), et dans plusieurs autres endroits. Enfin non seulement les généraux et les magistrats consultoient-ils souvent les devins: les particuliers ne les employoient pas moins fréquemment. Lorsque Xénophon se trouva à Lampsaque, au retour de son expédition avec Cyrus, le devin Euclide, qui paroît avoir été à Athènes son devin ordinaire, se présenta à lui et lui annonça que les difficultés dans lesquelles il se trouvoit n'avoient d'autre cause que sa négligence à offrir un sacrifice à Jupiter Milichius ([139]). Nicias avoit dans sa maison un devin, avec lequel il consultoit journellement les entrailles des victimes ([140]). Dans les familles on se contentoit rarement du conseil des médecins pour guérir une maladie: il falloit encore consulter les devins et les prêtres ([141]). Les bergers s'en rapportoient à eux pour la santé et le bien-être de leur bétail ([142]). Avoit-on eu un mauvais songe ou vu quelque chose d'extraordinaire dans la maison, on alloit consulter les interprètes de songes et les devins ([143]).

([137]) Herod. VI. 57. Xenoph. Rep. Laced. XV. 5. cf. not. Schneid. cf. Cic. Div. I. 43. Le passage de Plutarque (Lacon. apophth. T. VI. p. 845 in.), où il dit qu'on n'admettoit point de devins à Sparte, doit s'entendre des agyrtes et des imposteurs non accrédités. ([138]) Paus. V. 13. 5 fin. ib. 15. 6.

([139]) Xenoph. Anab. VII. 8 in. cf. not. Schneid. ad verba ἐγὼ ὑμῖν. ([140]) Plut. Nic. 4.

([141]) Xenoph. Eph. I. 5.

([142]) Theocr. Id. VI. 23. Dion. Chrysost. or. I. (T. I. p. 61 sq.)

([143]) Theophr. Charact. p. 487 fin. 489. med. Æsop. fab. ed. C. E. C. Schneid. p. 49. ριγ'.

Sur la différence qu'on faisoit entre les interprètes de la volonté divine réputés véridiques et ceux qui n'étoient pas accrédités.

Mais il s'en falloit beaucoup que les devins que consultoient les particuliers et surtout les gens de basse condition, fussent tous aussi respectés que ces hommes célèbres qu'on regardoit comme honorés de la faveur spéciale d'Apollon, et que les états ou les princes tâchoient à l'envi d'attirer chez eux.

D'abord on conçoit aisément que la superstition, sanctionnée par la conduite des plus grands hommes, rendoit le métier de devin très lucratif, et qu'il y aura eu une foule d'imposteurs qui en profitèrent.

Quoique, du temps de Solon et longtemps après, plusieurs philosophes parussent réunir les différentes fonctions de médecin, de devin, de sorcier même, cependant ces personnages constituoient alors, comme dès les temps auxquels se rapportent les poëmes d'Homère, des classes separées [144]. Déjà alors on avoit une foule de gens qui alloient réciter leurs oracles à quiconque vouloit les entendre et les en récompenser [145], et à mesure que nous avançons dans l'histoire de la Grèce, le nombre et la variété des différentes manières dont ces devins prétendoient faire connoître l'avenir à ceux qui les employoient, augmente à chaque pas.

Il ne sauroit entrer dans notre plan de les énumérer et de les décrire toutes: mais, comme les recherches qui nous occupent dans cette partie de notre ouvrage font, pour ainsi dire, la transition de celles sur la civilisation morale aux investigations sur la civilisation religieuse, on me permettra, j'espère, de m'arrêter quelques moments à ce sujet, qui d'ailleurs ne me paroît pas sans intérêt pour le lecteur curieux de connoître toute l'étendue de la superstition des anciens Grecs.

(144) Solon. fr. ed. N. Bach. p. 77.
(145) Ib. p. 105.

Les anciens eux-mêmes, qui avoient la foi la plus implicite dans les oracles et dans les sentences des prophètes, traitoient souvent avec le dernier mépris ces diseurs de bonne aventure et ces prétendus purificateurs qui couroient le pays pour faire leur profit de la crédulité de la multitude.

Et cependant, chose remarquable, ce sont ces imposteurs qui nous rappelleront les différentes qualités que nous avons remarquées dans les philosophes les plus anciens de cette période, et qui, dans les temps où nous sommes arrivés maintenant, se remarquent encore dans les oracles, dans les mystères et dans les effets du pouvoir des dieux et de leurs ministres; c'est à dire la faculté divinatrice, celle de faire des lustrations ou purifications et celle d'opérer des miracles.

Les imposteurs dont nous voulons parler sont les devins, les agyrtes et orphéotélestes et les sorciers.

Un auteur, trop récent, il est vrai, pour que nous osions nous servir des renseignements qu'il nous donne pour l'époque qui nous occupe dans ces pages, Artémidore, mérite cependant d'être cité dans cet endroit, parceque nul autre ne nous fournit une distinction aussi claire et aussi précise entre les devins dignes de foi et les imposteurs. Parmi les premiers il place d'abord les devins qui examinoient les entrailles des victimes, ceux qui observoient le vol et le cri des oiseaux, les astrologues et les interprètes de songes(146).

Il faut cependant observer qu'il s'en falloit de beaucoup que tous ceux qui se donnoient ces qualifications fussent tous regardés comme dignes de foi. Artémidore lui-

(146) Artemid. Oneiroer. II. 69. Θυταὶ, auxquels appartiennent les ἡπατοσκόποι, les οἰωνισταὶ, les ἀστεροσκόποι, les ὀνειροκρίται. Pour nous rassurer sur l'autorité d'Artémidore dans cet endroit, il suffit de jeter un coup-d'oeil dans Æsch. Prom. 484 sq., où les mêmes genres sont énumérés, excepté l'astrologie.

même distingue des astrologues les mathématiciens ou génésiologues (ceux qui dressoient l'horoscope).

Quant à ceux qui tâchoient de connoître l'avenir par l'extispice et par l'observation des oiseaux, manière qui étoit aussi la plus usitée, nous venons d'en parler([147]).

Les astrologues. L'astrologie appartient presque entièrement à la période romaine, et encore ceux qui l'exerçoient étoient-ils ordinairement des étrangers, des Chaldéens ou des Égyptiens ([148]). Origène assure qu'elle se soutint longtemps après que les autres genres de divination eurent déjà perdu toute leur autorité ([149]). L'histoire du moyen âge, et plus encore les avertissements de nos magistrats, à l'occasion des foires à célébrer, confirment son témoignage.

([147]) Ils étoient aussi les plus respectés chez les Romains (augures et haruspices). Seulement il faut observer que la superstition étoit ici aussi capricieuse que dans tout ce dont elle se mêle. On examinoit les entrailles des boeufs, des agneaux, des veaux, et même des poissons. Mais il n'y eut, dit Pausanias, qu'un seul devin qui s'avisât d'examiner les entrailles des chiens. Ce fut Thrasybule, de la famille des Iamides. Paus. VI. 2. 2. L'ἰχθυομαντεία, dont parlent Élien (H. A. VIII. 5.) et Pline (H. N. XXXII. 8.) est encore différente de celle dont je parle ici. Elle consistoit à examiner les mouvements des poissons, comme les augures examinoient ceux des oiseaux. Pausanias assure que les Chypriens ont été les premiers à examiner les entrailles des cochons.

([148]) Il sera superflu de rappeler à mes lecteurs que le nom d'*astrologue* est chez les anciens grecs synonyme de celui d'*astronome*. Diogène Laërce dit que Thalès fut le premier qui étudia l'*astrologie* (p. 6. C.), et Elien (V. H. X. 7.) donne le nom d'*astrologues* à Oenopide de Chios et à Méton. Lucien (Dial. Mort. XI. 1. T. I. p. 377) fait parler Diogène et Cratès d'astrologues proprement dits, mais ce sont encore ici des Chaldéens. Sextus Empiricus, qui, dans son V^e^ livre c. Mathem., nous fournit des renseignements très intéressants sur l'astrologie, dit, au commencement de ce livre (p. 338 in.), que de son temps quelques-uns distinguoient la science des Eudoxe et des Hipparque par le nom d'*astronomie*. Cf. not. ad h. l.

([149]) Ap. Euseb. Præp. Euang. VI. 11. (T. I. p. 293. D.)

Les interprètes de songes.

Des devins réputés véridiques par Artémidore, il ne reste donc que les interprètes de songes. Nous les avons déjà trouvés chez Homère, et il paroît assez qu'on leur accordoit une grande confiance à toutes les époques. Aussi le grand nombre d'ouvrages onirocritiques, dans lesquels cet art étoit traité avec des détails qui doivent nous paroître le comble du ridicule([150]), prouve suffisamment qu'Artémidore, qui lui-même disserte sur ce sujet avec beaucoup de gravité, pouvoit avec le plus grand droit le ranger parmi les espèces de divination qui inspiroient une entière confiance.

Mais, de même que les songes ne paroissoient pas mériter tous une égale confiance, on observoit la même distinction à l'égard des interprètes. Il y aura eu d'abord une assez grande différence, par exemple, entre ceux qu'Hipparque avoit à sa cour([151]) et ceux qui, assis auprès du temple de Iacchus à Athènes, lisoient aux passants l'explication de leurs songes sur des tablettes onirocritiques qu'ils exposoient aux yeux de la multitude([152]); et d'ailleurs les charlatans et les mages qui prédisoient l'avenir, n'expliquoient pas moins les songes que ne le faisoient les plus savants docteurs dans cet art. Tels étoient, par exemple, ces interprètes dont parle Lucien, qui, consultés par deux hommes qui aspiroient à la même hérédité, faisoient pencher la balance tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre([153]).

Les devins non accrédités.

Les autres espèces de divination sont réputées trompeuses par Artémidore. Il fait mention de devins qui faisoient connoître l'avenir par l'inspection des traits du visage([154]) ou des lignes de la

([150]) Voyez, p. e., les auteurs cités par Artémidore, Oneirocr. II. 44. ([151]) Herod. V. 56.
([152]) Plut. Arist. 27 fin. Alciphr. Epist. III. 59.
([153]) Lucian. Dial. mort. XI. 1. (T. I. p. 377.)
([154]) Artem. II. 69. Φυσιογνωμονικοί.

main ([155]), par le moyen de tablettes, qu'ils faisoient tirer aux curieux ([156]), par les mouvements d'un panier qu'on suspendoit au-dessus du feu ([157]), et par plusieurs autres manoeuvres. L'on trouve d'ailleurs des devins qui prétendoient prévoir les événements futurs par la lueur que jetoient dans un gobelet rempli d'eau des flambeaux allumés qu'ils plaçoient à l'entour ([158]), par l'inspection des membranes d'un oeuf cassé ([159]), par le reflet de la lumière sur un miroir ([160]), par la forme de la flamme dans les sacrifices ou dans les fumigations ([161]), et par une foule d'autres méthodes que je me garderai bien d'énumérer ([162]). Seulement il faut que je fasse encore

([155]) Artem. ib. *Χειροσκόποι*. cf. Aristot. Probl. XXXIII. 9. (T. II. p. 638 in.)

([156]) *Ἀστραγαλομάντεις*. On les appeloit aussi *ψηφο- κυβο- πεσσο-* ou *κληρομάντεις*. Il faut pourtant observer qu'il y avoit aussi des oracles en Grèce qui donnoient leurs réponses de cette manière, p. e. celui d'Hercule en Achaïe, Paus. VII. 25. 6.

([157]) *Κοσκινομάντεις*. C'étoient ordinairement de vieilles femmes qui, munies d'un semblable panier, alloient offrir leurs services aux bergers. Philostr. Vit. Apoll. VI. 11. p. 248. Voyez en un exemple, Theocr. Id. III. 31 sq.

([158]) *Γαστρομάντεις*. Alciphr. Epist. II. 4. Les difficultés que cet endroit a causées aux interprètes (vid. nott. T. I. p. 336. ed. J. A. Wagner) proviennent en grande partie de ce qu'ils ont cru qu'il étoit ici question de l'*ἐγγαστριμαντεία*, l'art des ventriloques. Le *γαστὴρ* dont on parle ici n'étoit pas celui de la Phrygienne que Glycère vouloit consulter: c'étoit un large gobelet, appelé *γαστὴρ*, dont Athénée entre autres parle souvent. Le savant Arnaldus dit, dans sa note, ne pouvoir comprendre ce que ces mots *σπαρτῶν διατάσις* et *νύκτωρ* peuvent avoir de commun avec l'art des ventriloques; mais, expliquée de la manière dont je viens de le faire, on voit d'abord que cette *σπαρτῶν διατάσις* signifie les cordes avec lesquelles les flambeaux étoient liés autour du gobelet; et qu'on exerçoit cette sorte de divination de nuit, ceci est encore plus facile à concevoir.

([159]) *Ὠοσκοποί*. Josepp. ap. Gal. ad Jambl. de Myst. p. 215.

([160]) *Κατοπτρομάντεις*.

([161]) *Πυρομάντεις*. Philostr. Vit. Apoll. V. 25.

([162]) Je me contente d'indiquer à mes lecteurs le passage que cite Galeus d'un manuscrit de Joseppus, ad Jambl. de Myst. p. 215, et, des modernes, Potter Archæol. II. 7, Fabricius, Bibliogr. Antiq. p. 409 sq. et Böttiger, Kunstmyth. p. 60 sq. Plusieurs de

mention de deux espèces d'imposteurs qui sont souvent mentionnés chez les anciens et qui font, pour ainsi dire, la transition aux purificateurs et aux sorciers. C'étoient ceux qui prétendoient avoir des rapports avec des démons ou génies, soit que ceux-ci fissent entendre leurs oracles par l'intermédiaire du devin lui-même, soit qu'ils obéissent à sa voix, lorsqu'il les évoquoit ou leur ordonnoit de quitter une personne qu'ils obsédoient. Les premiers sont les ventriloques, les derniers les nécromanciens.

Les ventriloques et les nécromanciens.

On croyoit que les ventriloques, appelés fréquemment Eurycles par les Athéniens, d'après un ventriloque célèbre de ce nom ([163]), avoient un démon dans le ventre, qui les forçoit à prédire l'avenir ([164]).

ces devins étoient ou des Grecs qui, exilés de leur patrie, avoient appris ailleurs cet art fallacieux (Solon ap. Aristid. or. XLIX. T. II. p. 538 fin.), ou des étrangers, surtout de l'Égypte (Arist. or. XLV. T. II. p. 52. Reiske, dans sa note, les compare aux *Gyptiens* (Gypsies, Zigeuner) des siècles plus récents). Cependant ces devins égyptiens, comme les prêtres de la mère des dieux, appartiennent plutôt à l'époque romaine. Voyez Plut. de Pyth. orac. T. VII. p. 604 in. *Τὸ ἀγυρτικὸν καὶ ἀγοραῖον καὶ περὶ τὰ μητρῷα καὶ σεράπεια βωμολόχον καὶ πλανώμενον γένος.*

([163]) Plat. Soph. p. 165 fin. On les appeloit ordinairement *ἐγγαστρίμυθοι*, *ἐγγαστριμάντεις* ou *στερνομάντεις*.

([164]) Schol. Plat. p. 36. Plut. de orac. defect. T. VII. p. 632 fin., qui ajoute qu'on les appeloit de son temps *Πυθῶνες*, ce qui explique le passage dans les Actes des Apôtres (XVI. 16), où il est question d'une fille qui avoit un *πνεῦμα Πυθῶνος*. S. Paul s'accommoda à l'opinion généralement reçue que la voix qu'on entendoit étoit celle d'un démon (vs. 18). D'ailleurs on les trouve déjà chez les Juifs longtemps avant lui : Jes. VIII. 19; passage que les LXX ont rendu ainsi: *Ζητησάτε τὲς ἐγγαστριμύθες, καὶ τὲς ἀπὸ τῆς γῆς φωνέντας τοὺς κενολογῦντας οἳ ἐκ τῆς κοιλίας φωνῦσιν.* Notre savant interprète Van der Palm emploie tout simplement *doodenbezweerders en wigchelaars.* Aristophane compare élégamment à un semblable démon un poëte qui souffle ses vers à un autre, Vesp. 1014.

Μιμησάμενος τὴν Εὐρυκλέυς μαντείαν καὶ διάνοιαν,
Εἰς ἀλλοτρίας γαστέρας ἐνδὺς, κωμῳδικὰ πολλὰ χέασθαι.

Les nécromanciens prétendoient avoir le pouvoir d'évoquer les mânes. Nous voyons, par un passage remarquable de Pausanias, que ces devins purifioient aussi les hommes des crimes qu'ils venoient de commettre, et qu'au moins ceux de Phigalie, en Arcadie, par lesquels Pausanias, roi de Sparte, voulut se faire purifier du meurtre dont il s'étoit rendu coupable, n'appartenoient pas au nombre des charlatans (165).

Je crois que nous pouvons dire la même chose de ces nécromanciens que les Spartiates firent venir de la Thessalie, pour les délivrer du spectre de ce même Pausanias qui hantoit les environs du temple de Minerve Chalcioecos (166).

L'art de rendre les morts à la vie, tel que le pratiquoient les Égyptiens, me paroît plutôt appartenir à la période romaine (167), ainsi que l'art de faire paroître et disparoître les dieux, qui faisoit partie de la théurgie (168), quoique les rapports entre les mages et les dieux semblent avoir été connus depuis longtemps (169); et d'ailleurs il est évident que, dès l'in-

(165) Paus. III. 17 fin.

(166) Voyez les passages de Plutarque cités par Siebelis ad Paus. l. l. (T. II. p. 52 Adnot.) Ces gens sont appelés ici *ψυχαγωγοὶ* et *γοήτες*.

(167) Voyez, p. e., Appul. Metam. II. p. 158 sq., et surtout la description intéressante qu'en donne Héliodore, dans son roman (Æthiop. VI. 16 sq.), où cet art est blâmé comme une sorcellerie (*γοητεία καὶ παρανομόν τι*), et comme une violence faite aux Moires (*τὲς ἐκ μοιρῶν θεσμὲς ἐκβιαζέσθαι καὶ τὰ ἀκίνητα μαγγανείαις κινεῖν*).

(168) Porphyr. ap. Euseb. Præp. Euang. V. 8—15. La faculté de distinguer les apparitions des dieux et celles des héros, lorsqu'ils prennent une forme humaine, dont parle Apollonius, dans Philostrate (Vit. Apoll. VI. 11. p. 243), y appartenoit également. L'évocation des ombres, décrite Orph. Argon. 953 sq., est aussi évidemment d'une date très récente.

(169) Voyez, p. e., Theocr. Id. II. 33, et surtout Plat. Rep. II. p. 424. C. *Ἐπαγωγαῖς τισὶ καὶ καταδέσμοις τὲς θεὲς (ὥς φασι) πείθοντες σφίσιν ὑπηρετεῖν.*

troduction de la doctrine de la métempsychose, qui donna sans doute occasion aux fables d'Hermotime et d'Aristéas, dont nous avons parlé auparavant, l'opinion que l'âme pouvoit rentrer dans le corps qu'elle venoit de quitter, aussi bien que se loger dans un autre, avec toutes les autres absurdités qui en sont, pour ainsi dire, les conséquences naturelles, a dû se répandre parmi la multitude crédule et superstitieuse. Et, si l'on croyoit pouvoir être obsédé par un démon familier qui prononçoit des oracles, il ne pouvoit pas paroître tout-à-fait inconséquent de croire qu'il y eut des devins qui avoient le pouvoir de chasser un pareil esprit du corps qu'il avoit choisi pour sa demeure (170), ni qu'il y eut des rapports secrets entre les sorciers et les âmes qui, après la mort, venoient encore errer autour des corps dont elles avoient été séparées (171), opinion qu'on trouve déjà dans Platon, pour ne pas dire qu'Hippocrate fait distinctement mention de charlatans qui prétendoient pouvoir délivrer les malades des terreurs que leur inspiroient Hécaté ou les héros (172).

Ce sont, il est vrai, les auteurs de la période romaine qui font le plus fréquemment mention de cette superstition, par exemple Lucien, qui, dans son Philopseudes, fait parler un de ses interlocuteurs de devins qui, par leurs incantations, chassent les démons (173);

(170) Xenoph. Eph. I. 5.

(171) Porph. Abstin. II. 47. (p. 190). Appul. Metam. IX. p. 649, où une sorcière envoie à quelqu'un, pour le maltraiter, l'esprit d'une personne morte de mort violente.

(172) Hippocr. de morb. sacr. p. 303. l. 10. Ἑκάτης ἐπιβολαὶ καὶ ἡρώων ἔφοδοι. Ceci est conforme au passage de Plutarque (de superstit. T. VI. p. 632 fin.) Εἴτ' ἔνυπνον φάντασμα φοβῇ, χθονίας θ' Ἑκάτας κῶμον ἐδέξω.

(173) Lucian. Philops. 16. (T. III. p. 43). Ὅσοι τὲς δαιμονῶντας ἀπαλλάττεσι τῶν δειμάτων, ἄτω σαφῶς ἐξάδοντες καὶ τὰ φάσματα.

cet interlocuteur ajoute que les démons répondent, en grec ou en langue barbare, aux questions qu'on leur adresse au sujet de l'endroit d'où ils viennent et de la manière dont ils ont pris possession de l'homme qu'ils obsèdent, et il assure qu'il les a souvent vu sortir : mais on n'a qu'à comparer ce passage avec le livre d'Hippocrate sur l'épilepsie, pour se persuader que ces exorciseurs existoient déjà du temps de ce médecin ; la conduite des obsédés, décrite par Lucien, ainsi que dans le Nouveau Testament, prouve évidemment qu'ils étoient épileptiques (174) ; et le principal moyen qu'employoient les docteurs dont parle Hippocrate c'étoient des incantations (175). Suivant Plutarque on croyoit ces incantations si efficaces, que pour chasser le démon il étoit souvent suffisant que l'obsédé les lût (176), ce qui s'accorde encore parfaitement avec les opinions de l'époque dont il s'agit ici, puisque les mêmes incantations dont Plutarque fait mention étoient déjà connues de Ménandre (177), et que, suivant la tradition, Crésus s'en servit déjà (178), tandis que l'opinion généralement répandue en Grèce que les morceaux de pain auxquels on

(174) Ib. *Καταπίπτοντες πρὸς τὴν σελήνην, καὶ τὼ ὀφθαλμὼ διαστρέφοντες, καὶ ἀφρῦ πιμπλάμενοι τὸ στόμα.*

(175) Les interprètes prétendent même que Lucien, par *τὸν Σῦρον τὸν ἐκ τῆς Παλαιστίνης, τὸν ἐπὶ τέτων σοφιστὴν* (ib.), a voulu désigner l'un des apôtres de Jésus-Christ.

(176) Plut. Sympos. VII. 5. (T. VIII. p. 823). *Ὥσπερ γὰρ οἱ μάγοι τὲς δαιμονιζομένες κελεύεσι τὰ Ἐφέσια γράμματα πρὸς αὐτὲς καταλέγειν*, ce qui convient très bien avec le récit que nous trouvons chez Philostrate, où les sages indiens chassent un démon par une lettre. Vit. Apoll. III. 38. Il est remarquable qu'on croyoit que les noms des Dactyles de l'Ida, récités d'une certaine manière, avoient le pouvoir d'éloigner les spectres. Plut. de prof. virt. sent. T. VI. p. 316. On se rappelle que ces Dactyles étoient considérés eux-mêmes comme des sorciers.

(177) Menandr. fr. in H. Grot. Exc. p. 739.

Ἐφέσια τοῖς γαμῦσιν οὗτος περιπατεῖ
Λέγων ἀλεξιφάρμακα.

(178) Eustath. ad Od. p. 694. l. 30.

s'essuyoit les mains à table pouvoient servir à chasser les spectres, envoyés par Hécaté, donne suffisamment à entendre qu'alors aussi bien que plus tard on croyoit à des rapports avec les esprits ou démons [179].

Les purificateurs, cathartes, orphéotélestes.

Mais ainsi nous nous trouvons déjà au milieu des sorciers, tandis que nous nous étions proposé de dire encore quelque chose de ces imposteurs qui prétendoient non seulement guérir les maladies du corps, mais aussi celles de l'âme, imposteurs qui eux-mêmes avoient déjà, comme l'on voit, un rapport intime avec les exorciseurs, et qui remplissoient aussi fréquemment les mêmes fonctions. En général, il est plus facile de distinguer les talents de ces docteurs que leurs personnes, puisque, par suite de cette liberté dont nous avons déjà parlé si souvent, personne n'étoit contraint de s'en tenir à une seule partie de la vaste science dont nous nous occupons ici. Dans ce moment nous avons spécialement en vue ceux qui, comme les Épiménide et les Abaris, prétendoient délivrer l'âme non seulement des peines que lui faisoient éprouver les démons, mais aussi des souillures qu'elle pouvoit avoir contractées elle-même par les péchés et par les crimes qu'elle avoit commis.

Platon, dans le second livre de la République, parle d'agyrtes et de devins qui se présentoient aux portes des riches, disant que les dieux immortels leur avoient accordé le pouvoir de délivrer les hommes, par des incantations et par des sacrifices, des péchés qu'ils avoient commis eux-mêmes ou dont leurs ancêtres s'étoient rendus coupables. Ils ajoutoient, ce qui est assez remarquable, qu'ils pouvoient aussi, si l'on vouloit, faire tout le mal possible aux

[179] Eustath. ad Od. p. 728. l. 20.

ennemis de leurs clients, qu'ils fussent hommes de bien ou méchants, et cela pour très peu d'argent. On voit bien qu'ils ne haïssoient pas tant le péché que la peine qui pouvoit en être la conséquence, et qu'ils n'attendoient rien moins de ceux auxquels ils offroient leurs services. Platon assure que ces devins possédoient des livres d'Orphée et de Musée, contenant des préceptes pour les sacrifices et pour les purifications par les quelles ils prétendoient délivrer non seulement les individus, mais des villes entières, de toutes les peines qu'ils avoient à craindre dans cette vie et dans une vie à venir [180].

Ce passage remarquable confirme pleinement ce que nous venons de dire sur la manière dont il faut envisager ceux qui prétendoient posséder les qualités admirables de prévoir l'avenir, de purifier l'âme de ses péchés et de faire des miracles. Nous en verrons d'autres preuves, lorsque nous en serons venus à la partie la plus intéressante de ces recherches, les mystères. Non seulement Platon, mais tous les Grecs parloient avec le dernier mépris de ces agyrtes, ainsi que des discurs de bonne aventure: et cependant, comme nous l'avons déjà vu, et comme la suite le prouvera encore plus évidemment, les devins, qu'honoroient de leur confiance les princes et les gouvernements des ré-

[180] Plat. Rep. p. 424. Les devins sont appelés ici ἀγύρται et μάντεις, les moyens qu'ils emploient pour purifier les malfaiteurs θυσίαι, ἐπῳδαὶ, λύσεις, καθαρμοὶ, τελεταὶ, les moyens enfin par lesquels ils obligent les dieux à satisfaire leurs désirs ἐπαγωγαὶ et καταδέσμοι. On peut comparer avec cet endroit Leg. X. p. 673, 674, où l'on trouve (p. 674. C.) les peines que Platon veut qu'on inflige à ces devins ou prétendus purificateurs. Ajoutons qu'il y en avoit pour les pauvres comme pour les riches. C'est ainsi que les détracteurs d'Épicure disoient que dans sa jeunesse il avoit accompagné sa mère, qui alloit lire des καθαρμοὶ, ἐπὶ τὰ οἰκιδία. Diog. Laert. p. 268. in.

publiques grecques, ne différoient en rien, à nos yeux au moins, de ces pauvres charlatans qui n'en savoient certainement ni plus ni moins qu'eux; les lustrations que les agyrtes prétendoient être contenues dans leurs livres orphiques, portoient absolument le même nom que les mystères sacrés, révérés et respectés par toute la Grèce (τελεταί), et ces mystères avoient absolument le même but, celui de préserver les fidèles des dangers et des châtiments qu'ils pouvoient avoir à craindre, tant dans cette vie que dans une vie à venir.

Aussi les agyrtes dont nous parlons étoient-ils appelés non seulement Orphiques, Orphéotélestes, mais même Pythagoriciens ([181]). Comme ces philosophes, ils prétendoient pouvoir guérir les malades et délivrer l'âme de ses péchés; comme eux, ils le faisoient par la musique et par les incantations ([182]). Hippocrate, dans son ouvrage intéressant sur l'épilepsie, en parle absolument de la même manière que Platon; il y fait voir l'absurdité et l'impiété des prétentions de ces charlatans qui, au lieu de conduire

([181]) Si l'on ne connoissoit pas ces caprices de la mode religieuse, on auroit sans doute raison de s'étonner de voir le nom d'une des sectes les plus illustres de la Grèce destiné à désigner tout ce que l'imposture a de plus vil et de plus méprisable. Dans le passage précité d'Artémidore (Oneir. II. 69) nous trouvons parmi les devins fallacieux les πυθαγορικοί. Ici (dans le passage de Platon) nous les voyons se servir de prétendus ouvrages d'Orphée.

([182]) Platon, en parlant de la nécessité de tenir toujours l'âme et le corps des enfants en activité, apporte comme exemple la manière d'agir de celles qu'il appelle αἱ περὶ τὰ τῶν Κορυβάντων ἰάματα τελοῦσαι (un peu plus loin αἱ τῶν ἐκφρόνων βακχειῶν ἰάσεις). Legg. VII. p. 628. D. Observons toutefois que ces charlatans prétendoient aussi quelquefois guérir l'âme des vices mêmes qui l'obsédoient. Tel est, p. e., celui dont parle Plutarque, qui auroit ramené les femmes samiennes de leurs déréglements. Quaest. graec. T. VII. p. 209. On trouve même un exemple d'une pierre qu'on croyoit pouvoir garantir les enfants de jamais manquer à la piété filiale (Aristot. Mirab. Auscult. T. I. p. 887. med.), comme il y en avoit une autre dont l'effet étoit tout à fait contraire. ib.

les pécheurs aux temples des dieux, pour leur y faire obtenir le pardon de leurs crimes, se contentent de les purifier, comme ils l'appeloient, par quelques cérémonies ridicules, qui sont aussi peu efficaces pour atteindre le but qu'on se propose, ajoute-t-il, qu'il est impie de croire, ou que la divinité, qui est la sainteté même, pourroit souiller le corps par des maladies, ou que, si l'âme est souillée de crimes, ce ne seroit pas Elle dont on dût avant tout attendre le pardon et la sanctification ([183]). Ce sont encore les mêmes agyrtes dont parlent Théophraste ([184]) et Plutarque, auxquels, suivant eux, les personnes superstitieuses avoient recours pour éloigner les malheurs dont ils se croyoient menacés en songe ([185]).

Les sorciers.

Enfin, si ces devins étoient semblables aux anciens philosophes, par leur connoissance de l'avenir et par leur prétendu pouvoir de délivrer le corps de ses maladies et l'âme de ses souillures, ils leur ressembloient en général par les talents les plus extraordinaires et par un pouvoir tout-à-fait surhumain qu'on leur attribuoit. C'est plus spécialement dans ce sens qu'on leur appliqua le nom de sorciers, titre qu'on leur donna cependant également en leur qualité de purificateurs ou de devins ([186]). Ceci est confirmé par la

([183]) Hippocr. de morb. sacr. p. 303. Je voudrois bien que ceux qui ont toujours la bouche pleine des aveugles payens et des péchés brillants de l'antiquité, lussent cet ouvrage de ce médecin éclairé. ([184]) Theophr. Charact. p 487. fin.

([185]) Plut. de superstit. T. VI. p. 632. fin. 633. περιμάκτρια γραῦς. On trouve ici plusieurs moyens de purification, πηλώσεις, καταβορβορώσεις, βαπτισμοὶ εἰς θάλασσαν, σαββατισμοὶ, ῥίψεις ἐπὶ πρόσωπον, προσκαθίσεις etc.

([186]) Le nom général étoit γοής, qu'on donnoit déjà, comme nous l'avons vu, à Empédocle et à plusieurs autres philosophes. Je me contente de renvoyer le lecteur aux savantes recherches de M. Stürz et aux auteurs qu'il cite, sur les différentes significations de ce mot. Emped. p. 36 sq. La distinction faite par Suidas (ib. p. 41) suivant la quelle μαγεία se rapporteroit à l'évocation des bons démons et γοητεία à celle des esprits malins, n'est certai-

définition qu'en donne Philostrate. Suivant lui, un sorcier est celui qui évoque les spectres, qui s'occupe de sacrifices barbares, et qui, par des incantations et des frictions, prétend pouvoir changer le cours naturel des choses ou le destin (car c'est ainsi qu'il s'exprime) (187). Pline explique l'origine de cet art fallacieux, en disant que le désir de recouvrer ou de conserver la santé, celui de connoître l'avenir et la piété en ont été les principales sources (188).

Aussi, si les sorciers et les sorcières (le nombre de ces dernières n'étoit pas le moins considérable) s'étoient-ils contentés de promettre à ceux auxquels ils offroient leurs services de les préserver des malheurs qu'ils craignoient, ou de les délivrer de ceux qui les avoient déjà accablés, la différence entre eux et les philosophes-mages ne seroit pas si remarquable: mais, comme le bonheur de l'un est souvent le malheur de l'autre, la ligne de démarcation entre les miracles bienfaisants et les operations nuisibles devoit bientôt devenir imperceptible, tandis que, pour augmenter leur autorité, ces imposteurs y ajoutoient encore un bon nombre de farces, qui, sans avoir un but déterminé, ne devoient servir qu'à démontrer aux yeux de la multitude crédule leur pouvoir illimité sur les phénomènes de la nature.

nement pas confirmée par l'usage constant des auteurs anciens, qui pour la plupart emploient ces expressions indistinctement pour indiquer la même chose.

(187) Philostr. Vit. Apoll. V. 12. *Οἱ μὲν ἐς βασάνυς εἰδώλων χωρῦντες, οἱδ' ἐς θυσίας βαρβάρυς, οἱ δὲ ἐς τὸ ἐπᾷσαί τι, ἢ ἀλεῖψαι, μεταποιεῖν φασι τὰ εἱμαρμένα.* Platon prend tout ensemble: *Ἡ μαντικὴ πᾶσα, καὶ ἡ τῶν ἱερέων τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας καὶ τὰς τελετὰς καὶ τὰς ἐπῳδὰς, καὶ τὴν μαντείαν πᾶσαν καὶ γοητείαν.* Symp. cité par Stürz. l. l. p. 41. Sur le pouvoir de changer le destin, voyez encore Porphyr. ap. Euseb. Praep. Euang. VI. 4.

(188) Plin. H. N. XXX. 1.

Leurs miracles bienfaisants.

On peut ranger dans la première classe tous les moyens qu'on employoit soit pour assurer quelqu'un de l'amour d'une personne chérie, soit pour le préserver des attentats d'autres sorciers, soit pour le garantir des dangers et des maladies.

Si notre plan nous le permettoit, nous aurions ici un vaste champ à parcourir, pour faire connoître les différentes variétés des philtres, pour lesquels on employoit les matières les plus différentes([189]).

Notre tâche ne seroit pas moins laborieuse, si nous voulions y ajouter la description des différentes cérémonies usitées pour allumer l'amour dans les coeurs les plus insensibles([190]), les rhombes([191]), les iynges([192]),

([189]) Voyez en général Alciphr. Epist. 1. 37. (T. I. p. 218. l. 23 sq.). On se servoit pour les philtres de plusieurs parties du lièvre. Philostr. Icon. I. 6. p. 772. Le savant Oléarius cite à cette occasion une histoire d'une jeune fille qui, par l'application d'une queue de lièvre, inspira de l'mour à un étudiant. Il l'avoit trouvée dans la Lagographia curiosa de Paulinus. Nous engageons nos lecteurs à la lire: elle est curieuse. On y employoit encore le poisson miraculeux, appelé rémora (Aristot. H. A. II. 14.), et le célèbre hippomanès dont Aristote donne deux explications différentes, H. A. VI. 18. T. I. p. 668. C. (ἐκρεῖ δὲ ταῖς ἵπποις ἀφροδισιαζομέναις ἐκ τῦ αἰδοίυ ὅμοιον γονῇ.), et H. A. VIII. 24. (p. 699 fin. 700 in.), où c'est une excrescence au corps des jeunes poulains. Élien (H. A. XIV. 18. cf. III. 17) confirme la dernière de ces opinions, et il expose fort au long la manière dont il faut s'y prendre pour l'avoir et l'efficacité étonnante de cette substance. Voyez encore Antig. Caryst. Hist. mirab. 24., avec la savante note de J. Beckmann ad h. l. Encore trouve-t-on parmi les ingrédients des philtres, la plante charisia (Aristot. Mirab. Auscult. T. I. p. 887 med. Cleanthes et Sosthenes ap. Plut. de fluv. T. X. p. 777 fin. 778 in.), la cervelle des grues (Ælian. H. A. I. 44) et une infinité d'autres substances.

([190]) Voyez en une description Lucian. Philops. 14. (T. III. p. 41, 42) et surtout l'intéressante seconde idylle de Théocrite.

([191]) Lucian. Dial. meretr. 4. (T. III. p. 288).

([192]) Un oiseau dont on se servoit comme philtre. Mais on donnoit ce nom également à la roue qu'on tournoit dans la même intention, et sur laquelle on attachoit l'oiseau quelquefois. Voyez surtout, pour la description, le scholiaste d'Aristophane, ad Ly-

les incantations ([193]).

Les moyens usités pour guérir les maladies déjà présentes, ou pour garantir de celles qu'on avoit à craindre, portoient en général le nom d'amulettes. Tel étoit cette herbe prométhée qui rendoit invulnérable et incombustible. Apollonius décrit la manière dont il falloit la chercher et la cueillir ([194]). Tels étoient les amulettes, qu'on suspendoit au cou des malades pour hâter la guérison ([195]), tels ces remèdes par lesquels on tâchoit de prévenir les mauvais effets des maléfices mêmes des sorciers ([196]), ceux par lesquels on se

sistr. 1112, et la seconde idylle de Théocrite, cf. Tzetz. Chil. XI. 576 sq. Schol. Pind. Pyth. IV. 380, 385. Il ne faut pas confondre avec ces iynges celles qu'Apollonius vit à Babylon, suivant Philostrate (Vit. Apoll. I. 25. cf. Olear. ad h. l.), ni avec celles dans le temple de Delphes (ib. VI. 11. p. 247. cf. Pind. ed. Heyne, T. III. p. 54 sq.). Voyez, au sujet de ces instruments et des amulettes, talismans, abraxas etc., Selden, de Dîs Syr. p. 113 sq.

([193]) Xénophon compare le chant des Sirènes à une semblable ἐπῳδή. Mem. II. 6. 10, 11. cf. III. 11. 17.

([194]) Apoll. Rhod. III. 845 sq.

([195]) Périclès avoit souffert qu'on l'en affublât (Plut. Pericl. 38), et Bion, l'un des esprits-forts les plus audacieux de l'antiquité, ne dédaignoit pas de s'en servir. Diog. Laërt. p. 110. B. Voyez un amulette contre l'ophthalmie, Ælian. H. V. XIV. 15. Voyez encore les remèdes ridicules dont fait mention Pline, H. N. XXVIII in. et tout le XXXe livre.

([196]) La corne de l'unicorne (Tzetz. Chil. V. 411), la rute (Aristot. Probl. XX. 34), la squille (Theophr. Hist. Plant. VII. 12), et une infinité d'autres plantes (ib. IX. 21.). Remarquons que, suivant Tzetzès (ad Lycophr. 679, 680), la rute (πηγάνον ἄγριον) n'est autre chose que le moly que Mercure donna à Ulysse. Voyez, à ce sujet, F. A. W. Miquel, Tentamen Floræ Homericæ (Bijdr. tot de gesch. der botanische wetenschap), aux savantes recherches duquel on pourroit ajouter le passage cité dans cet endroit. Voyez encore, sur les plantes dont on se servoit, tant comme antidote que pour les différentes espèces de magie, Plin. H. N. XXIV. 99 sq.; sur les bagues qui faisoient connoître le danger, ou en préservoient, Aristot. fr. T. II. p. 843. b. cf. Clem. Alex. Strom. I. p. 399. l. 25; sur celle de Gygès, Ptolem. Heph. f. Hist. poët. ser. antiq. p. 324. Tzetz. Chil. VII. 195 sq.; sur une autre bague miraculeuse, Ælian. H. A. V. 47. Suivant quelques-uns,

croyoit en sûreté contre les spectres et les démons ([197]), et surtout les antidotes contre les morsures des serpents ([198]), et des insectes vénimeux ([199]), avec la prodigieuse variété de cérémonies usitées pour les tuer ou même pour les apprivoiser ([200]), art que possédoient dans la perfection les psylles ou exorciseurs de serpents, dont les anciens rapportent des histoires en effet très amusantes ([201]).

Leurs maléfices.

Mais, non contents de servir les caprices d'autrui, les mages et les sorcières ne manquoient pas, à ce qu'on croyoit, de profiter pour eux-mêmes de l'art qu'ils possédoient, soit pour satisfaire leurs passions, soit par le seul plaisir de faire du mal. Telle est cette Thessalienne dont Appulée retrace l'image, qui ensorceloit les jeunes gens qui avoient eu le malheur de lui plaire, et qui métamorphosoit ceux qui ne se rendoient pas à ses désirs, en pierres, en monstres ou en animaux

le célèbre Palladium n'étoit autre chose qu'un talisman. Eustath. ad Dion. Perieg. 620. Geogr. gr. min. ed. Bernh. T. I. p. 222.

([197]) Aristot. Mirab. Auscult. p. 887. med.

([198]) Tzetz. Chil. VIII. 132 sq. 920 sq. La pierre Modon (Aristot. Mirab. Ausc. p. 887. med.), le hélénium (Ælian. H. A. IX. 16.). Il paroît qu'il étoit plus facile de se garantir de la morsure d'un serpent que de celle d'un sycophante. Voyez Suid. in v. 'Αλλ' ὀυκ ἔνεστι etc.

([199]) Une incantation contre la piqûre d'une abeille, Achill. Tat. II. 7.

([200]) Voyez en un exemple Aristot. Mirab. Ausc. (T. I. p. 886 fin. 887 in.)

([201]) Voyez, p. e., Ælian. H. A. I. 57. V. 2. XVI. 27. Lucian. Alex. 1. Pseudom. 712 sq. Plin. H. N. XXVIII. 6. Les Bacchantes, qui portoient des thyrses, entrelacés de serpents apprivoisés, peuvent être rangées dans la même classe. Plut. Alex. 2. Strabon (p. 880. B.) parle d'une famille de psylles, à Parium, dans l'Asie-Mineure, dont l'un des ancêtres, ayant été lui-même serpent, avoit été métamorphosé en héros. Il n'est pas étonnant que les serpents fussent bien disposés envers eux, puisqu'ils étoient leurs parents (συγγενείαν τινα ἔχοντες πρὸς τὸς ὄφεις). On les trouve encore en Grèce, Sonnini, Voyage en Grèce, T. II. p. 259, 260.

quelconques ([202]), elle-même pouvant aussi prendre toutes les formes possibles.

Encore, le ministère des sorciers eux-mêmes n'étoit-il pas toujours nécessaire pour nuire à ses ennemis : il suffisoit d'avoir en sa puissance quelque objet préparé par un sorcier pour obtenir le même effet ([203]) ; le regard même de celui qui contemploit avec envie le bonheur de son voisin étoit déjà considéré comme un moyen de l'en priver ou de lui en gâter la jouissance ([204]), opinion qui fit naître la crainte superstitieuse pour l'*oeil envieux* ou le *mauvais oeil*, généralement répandue dans la Grèce tant moderne qu'ancienne ([205]). On croyoit

([202]) Lucian. Luc. s. asin. 4 sq. 12 sq. Appul. Metam. II. p. 98 sq. 200 sq. Il n'est donc pas étonnant qu'elles changeassent les hommes en femmes. Æl. H. A. XIII. 27. Voyez l'histoire d'une métamorphose opérée par un Égyptien, Luc. Philops. 34 sq. (T. III. p. 60 sq.), et une sorcière qui vole pendant la nuit, Luc. Dial. mer. 1. (T. III. p. 281.)

([203]) On supposoit un semblable pouvoir à un simple ruban. Heliod. Æth. IV. 7 fin. Dénys le tyran fit mourir la mère de l'une de ses femmes, parcequ'il attribuoit à ses maléfices la stérilité de l'autre. Plut. Dion, 3 fin. Philippe de Macédoine, dit-on, craignoit les *μαγεῖαι* et les *φάρμακα* de sa femme Olympias. Plut. Alex. 2.

([204]) *Δυσμενὴς καὶ βάσκανος ὁ τῶν γειτόνων ὀφθαλμὸς, φησὶν ἡ παροιμία.* Alciphr. Epist. I. 15. Les Grecs de nos jours pensent absolument de même. Voyez, à ce sujet, Sonnini, Voyage en Grèce, T. II. p. 101, 102.

([205]) *Πολλοῖς γὰρ ἐστιν ὀφθαλμὸς προβλέψει βλάπτειν σθένων.* Tzetz. Chil. XII. 816 sq. Apollonius attribue ce genre de maléfice à Médée, lorsqu'elle emploie son art contre Talos de Crète, Argon. IV. 1669. — *θεμένη δὲ κακὸν νόον, ἐχθοδοποῖσιν*
Ὄμμασι χαλκείοιο Τάλω ἐμέγηρεν ὀπωπάς.
Il paroît que l'observation de la communication sympathique de l'ophthalmie, celle des effets de la crainte sur les oiseaux qui se trouvent dans le voisinage d'un serpent, qu'on attribuoit à une force attractive des yeux de cet animal, ainsi que de plusieurs autres phénomènes de ce genre, a beaucoup contribué à la propagation de cette opinion. Voyez une explication détaillée de ces différentes causes chez Heliod. Æthiop. III. 7, et sur la manière dont on croyoit pouvoir guérir une semblable fascination, ib. IV. 5. Voyez surtout

même qu'il y avoit des gens dont les yeux avoient une faculté nuisible, sans qu'il y eût de leur faute, maléfice auquel on attribuoit une force retroactive, lorsqu'on se regardoit dans un miroir (206).

Miracles de tout genre.

Enfin, la nature entière paroissoit être dans les mains de ces hommes admirables. Comme Phérécyde et Empédocle, ils commandoient aux tempêtes et aux éléments. Les sorcières thessaliennes arrêtoient le soleil et la lune dans leur course et les obligeoient, par leurs cérémonies et par leurs formules barbares, à descendre de leur station élevée (207). Il n'est pas difficile de trouver l'origine de ces opinions, pour peu qu'on veuille se rappeler les fables relatives à Endymion, et la terreur qu'inspirèrent de tout temps les éclipses (208).

Plut. Sympos. V. 7. On croyoit même que les animaux craignoient le maléfice du mauvais oeil (Ælian. V. H. I. 15. Athen. IX. 50), et qu'ils se servoient du même moyen que les hommes, pour en éloigner le danger (Theocr. Id. VI. 39.).

(206) Plut. Sympos. V. 7. T. VIII. p. 715 sq. Pline (H. N. VII. 2) fait mention d'une nation où plusieurs familles avoient cette qualité nuisible, de sorte que leur éloge suffisoit pour faire mourir les chevaux, les vaches, les arbres, les enfants même de leurs voisins. cf. A. Gell. IX. 4. On attribuoit à ces gens une double pupille.

(207) On se rappelle ici Médée (Apoll. Rhod. Rhod. III. 531 sq.), qui changeoit le cours des fleuves, et qui ôtoit au feu son pouvoir nuisible etc. Le scholiaste (ad 533) ajoute que, suivant l'opinion dont je viens de parler, on appeloit les éclipses καθαιρέσεις. Platon fait aussi mention de ces sorcières (Gorg. p. 308. D.) ainsi que Hippocrate (de morb. sacr. p. 302.).

(208) J'engage mes lecteurs à lire le raisonnement remarquable du scholiaste d'Apollonius de Rhodes (ad IV. 57), où il cite entre autres l'exemple d'une sorcière, Aglanice, qui, ayant su d'avance le temps où une éclipse de la lune devoit avoir lieu, prétendoit que ce phénomène avoit été produit par ses incantations (p. 275. T. II. ed. Brunck). Plutarque fait mention de la même Aglanice, Conjug. praec. T. VI. p. 549, et encore, de orac. def. T. VII. p. 641. Comme les Thessaliennes, de même les sorcières de l'Acarnanie (Aleiphr. Ep. III. 44.) étoient très renommées.

Comme les Thessaliens imitoient Thalès, les exorciseurs des tempêtes à Corinthe ([209]) et de la grêle à Cléones ([210]) prenoient Empédocle pour modèle. Mais aussi, semblables aux plus vils joueurs de passe-passe, ils amusoient les crédules spectateurs en dévorant à leurs yeux des épées et des poignards qu'ils faisoient sortir par une autre partie de leur corps ([211]), et en exécutant plusieurs autres tours semblables ([212]). L'ouvrage sur les pierres précieuses attribué à Orphée contient une foule de miracles qu'on prétend pouvoir être opérés par les qualités occultes de ces minéraux. Il y en a qui donnent la faculté de marcher sur la mer, celle de comprendre le language des oiseaux, de faire descendre la lune du ciel, de ressusciter les morts, etc. On trouve encore plusieurs renseignements sur ce sujet dans le livre sur les fleuves attribué à Plutarque. Quels miracles n'opèrent pas les plantes dont parle Pline dans son Histoire Naturelle! Il y en a qui font endurer les tourments les plus cruels. d'autres qui rendent toute nourriture inutile, d'autres encore qui forcent celui qui en prend à avouer toutes ses fautes, etc., etc. ([213]).

Généralité de cette superstition. Ses suites funestes.

Il ne sera pas difficile, je crois, après l'aperçu que nous venons de donner, de se figurer les suites funestes que ces préjugés ont dû entraîner, et l'influence nuisible que cette foule d'imposteurs a dû exercer sur le peuple.

Il est étonnant en effet de voir combien la foi dans leur pouvoir surnaturel fut implicite, et combien en

([209]) Ἀνεμοκοῖται. Suid. in v. Hippocr. l. l.

([210]) Clem. Alex. Strom. VI., p. 754 fin. On trouve des μάγοι χαλάζης et des μάγοι ὀφέων chez Jambl. ap. Phot. T. I. p. 75. l. 20. ed. Bekk.

([211]) On les trouve chez Xenophon, dans le Banquet, chez Appulée (Metam. I. p. 20 sq.) et sur nos foires.

([212]) Alciphr. Ep. III. 20.

([213]) Plin. H. N. XXIV. 97 sq. cf. XXVI. 9., où Pline se moque de cette superstition, et XXVIII. 12.

général l'opinion que des cérémonies ou chants magiques pouvoient changer le cours naturel des phénomènes physiques fut profondement enracinée dans ces âmes d'ailleurs susceptibles des sentiments les plus nobles et les plus élevés. Il est difficile de trouver une partie de la vie publique ou domestique qui en fût exempte. Il est inutile d'en appeler aux cérémonies qu'observoient les paysans en coupant et en recueillant des plantes (214), ou aux incantations par lesquelles les bergers tâchoient de guérir leurs brebis ou leurs porcs (215); il n'est pas même nécessaire de faire remarquer le ton sérieux dont un naturaliste décrit et recommande un moyen infaillible pour empêcher un coq de s'éloigner de la métairie (216), ou la crédulité ridicule avec laquelle tous ceux qui avoient recours aux sorciers (et le nombre de ceux qui le faisoient étoit immense); les marchands, les athlètes, les amants surtout, attribuoient leurs succès aux talismans et aux amulettes de ces imposteurs, sans s'en prendre jamais à eux de leurs revers, qu'ils attribuoient toujours soit à leur propre négligence à employer le moyen ou le remède qu'on venoit de leur recommander, soit à leur parsimonie qui les avoit empêchés de se procurer un talisman plus efficace ou de consulter un docteur plus renommé (217) : mais il faut voir comment, dans les discours qu'on prononçoit devant les tribunaux, on n'hésitoit pas à parler de maléfices, comme d'une chose très ordinaire (218); il faut voir comment un philosophe, qui d'ailleurs prouve assez qu'il ne partageoit pas la superstition du vulgaire, sem-

(214) Theophr. Hist. Plant. IX. 9. (215) Ib. IX. 11.
(216) Ælian. H. A. II. 30.
(217) Philostrate (Vit. Apoll. VII. 39) mérite d'être consulté sur ce sujet.
(218) Isaeus, de Astyph. haered. (Oratt. Att. T. III. p. 117. l. 37).

ble cependant supposer qu'il soit possible que les femmes attirent les hommes par des philtres et par des cérémonies magiques ([219]) ; il faut voir l'existence de ces remèdes supposée jusque dans le code de lois le plus célèbre de l'antiquité, dans celui de Solon, qui, parmi les moyens qui pourroient forcer quelqu'un à faire un testament contre son gré, place aussi les maléfices ([220]), ordonnance avec laquelle il faut comparer le raisonnement de Platon, dans le onzième livre des Lois, où, tout en méprisant la superstition qui prétendoit pouvoir nuire à quelqu'un par des maléfices ou par des incantations, il ne révoque nullement en doute le pouvoir surnaturel des sorciers, mais seulement l'efficacité des remèdes recommandés par eux, puisqu'il ajoute que, comme celui qui donne des médecines sans être médecin, ne sait pas ce qu'il fait, il en est de même de celui qui applique des sorcelleries sans être devin ou faiseur de miracles, tandis que la loi qu'il dicte un peu plus loin prouve évidemment qu'il admet la possibilité de nuire par de semblables moyens ([221]).

Aussi, s'il faut le dire, la différence entre les devins et les sorciers, quoique religieusement observée par les anciens, ne sauroit nous paroître très essentielle. Pour

([219]) Plut. Conjug. praec. T. VI. p. 525., où il dit que la femme qui auroit obtenu son mari de cette manière ne sauroit être heureuse.

([220]) Plut. Solon. 21 (T. I. p. 358) ἀλλ' εἰ μὴ νόσων ἕνεκεν, ἢ φαρμάκων, ἢ δεσμῶν, ἢ ἀνάγκῃ κατασχεθεὶς, ἢ γυναικὶ πειθόμενος. La loi se trouve en entier Demosth. c. Steph. II, (Oratt. Att. T. V. p. 367 in.). On y lit: Ἂν μὴ μανιῶν ἢ γήρως ἢ φαρμάκων ἢ νόσου ἕνεκεν, ἢ γυναικὶ πειθόμενος, ἢ ὑπὸ τῶν τε παρανόμων, ἢ ὑπ' ἀνάγκης, ἢ ὑπὸ δεσμοῦ καταληφθείς.

([221]) Il faut remarquer les expressions. Les moyens sont μαγγανεῖαι, ἐπῳδαὶ, καταδέσεις, ἐπαγωγαί. Tout cela est appelé φαρμακεία. Celui qui les emploie, sans en avoir connoissance, est γοητὴς, celui qui s'y connoît μάντις et τερατοσκόπος. Plat. Leg. XI. p. 683. C—F.

se faire une idée de cette différence, on n'a qu'à voir comment ils sont distingués dans le roman d'Héliodore. La magie y est méprisée comme un art qui s'occupe de spectres et de démons, qui emploie des incantations et des plantes vénéneuses, et dont le but est ordinairement très condamnable et rarement atteint : l'art des prophètes et des devins, au contraire, y est représenté comme un don du ciel, comme rapprochant les hommes de la divinité, comme pur dans ses intentions, et infaillible dans ses résultats [222]. Philostrate, dans l'introduction à son Histoire d'Apollonius, se donne beaucoup de peine pour prouver que les miracles opérés par ce philosophe ne sont pas les effets de la magie, mais de la philosophie, comme ceux qu'on attribuoit aux anciens sages de la Grèce [223]. Chez Homère et chez les anciens poëtes, les dieux font des miracles par le pouvoir qui leur est propre, et qui leur soumet la nature entière, tandis que Circé et Médée n'y parviennent que par des sorcelleries et par des incantations. Or, dans les poëtes d'un âge postérieur, les mêmes moyens sont employés par les divinités. Dans Nonnus, Junon s'en sert pour changer la forme des fils des Lamides [224] et pour exciter les Indiens contre Bacchus [225]. Ceci est remarquable. Comme les an-

[222] Heliod. Æthiop. III. 16. Ceci s'accorde parfaitement avec la distinction faite par Philostrate, Vit. Apoll. V. 12. VIII. 3.

[223] Philostr. Vit. Apoll. prooem. p. 3 sq. La question est de savoir s'il les faisoit par la *μαγεία* ou par la *σοφία*. Ce passage est remarquable pour le point de vue sous lequel nous avons auparavant considéré ces sages.

[224] Nonn. Dionys. XIV. 171 sq.

[225] Ib. XXII. 76 sq.

Θεσσαλίδων μάγον ὕμνον ἐφαψαμένη Διονύσῳ,
Καὶ Κίρκης κυκεῶνα θεοκλήτοις ἐπαοιδαῖς, etc.

La pierre de la lune (*πετρὸς Σελήνης*), l'un des plus puissants philtres, fait partie de sa toilette. ib. XXXII. 20.

ciens philosophes, les dieux d'Homère faisoient des miracles, par leur pouvoir, par la connoissance qu'ils avoient de la nature. Comme les sorciers, les dieux de Nonnus produisent les mêmes effets par la magie et par les incantations.

Persécution des sorciers.

Malheureusement la distinction même qu'on faisoit entre ces deux genres de superstition en rendoit les suites encore plus funestes. L'ignorance est toujours un mal, et, sans vouloir parler des effets immédiats de plusieurs de ces remèdes ([226]), il est assez évident que la foi implicite aux prophéties et aux sentences, tant des devins les plus honorés que des sorciers ou des mages, a dû causer souvent un dommage immense, soit en retardant ou en empêchant des entreprises utiles et nécessaires, soit en inspirant aux hommes une confiance aveugle à s'exposer à des dangers dont le bon-sens auroit pu les préserver facilement : mais ce qui causoit un mal bien plus sensible, jamais ou rarement compensé par quelque effet salutaire, c'est que, tout en croyant à leur infaillibilité, on persécutoit souvent comme des malfaiteurs des gens qui certainement n'en savoient ni plus ni moins que les devins les plus accrédités, mais qu'on avoit en horreur parcequ'on jugeoit à propos de les appeler mages ou sorciers.

Les Grecs se croyoient très éclairés, lorsqu'ils étoient parvenus à se persuader de l'impiété de ces imposteurs ; mais ils n'en croyoient pas moins à l'efficacité de leurs manoeuvres, et par là même l'horreur qu'ils en avoient devoit avoir des suites plus funestes. On n'a qu'à voir le ton dont les auteurs les plus célèbres en parlent. Nous avons déjà cité Solon, Plutarque, Platon ; ajoutons y

([226]) La femme dont il est question chez Aristot. Magn. Mor. I. 17, et qui tua son amant par un philtre, en fournit un exemple.

Philostrate ([227]), Pline ([228]) et Porphyre ([229]). Élien déclare que les magiciennes sont encore plus détestables que les serpents vénimeux ; car ceux-ci, dit-il, doivent mordre pour tuer, les magiciennes font des maux infinis par le seul attouchement ([230]) ; et voilà la porte ouverte aux persécutions les plus atroces et les plus ridicules. Aussi n'est-ce pas le moyen âge seul qui offre des exemples de gens innocents, ou tout au plus superstitieux eux-mêmes, exposés à la fureur populaire, ou traduits en justice, pour avoir prétendu, ou seulement pour avoir été soupçonnés de prétendre faire des miracles, soit par des artifices occultes, soit par le secours d'esprits malins. Ce n'est pas la période romaine seule qui offre des exemples de sorciers que le peuple voulut lapider ([231]) ou livrer aux flammes ([232]), mais dès les temps de Platon et de Démosthène on jugeoit les sorciers dignes de la peine capitale ([233]), et l'auteur du discours contre Aristogiton assure que les Athéniens condamnèrent à mort une sorcière avec toute sa famille ([234]). Abso-

([227]) Philostrate ne semble pas révoquer en doute que les mages pussent faire paroître des spectres. Il les appelle *κακοδαιμονεστάτοι ἀνθρώπων*. Vit. Apoll V. 12. Voyez encore Plutarch. de superst. T. VI. p. 653.

([228]) Voyez le commencement du trentième livre de son Histoire Naturelle.

([229]) Porphyr. Abstin. II. 41 fin. 42. Ici le pouvoir des sorciers est attribué à un pacte avec les esprits malins, absolument comme dans le moyen âge.

([230]) Ælian. Hist. Anim. I. 54.

([231]) Appul. Metam. I. p. 41. Suivant cet auteur, la sorcière dont il est ici question échappa à ce supplice, en consignant chaque citoyen dans sa maison, et en l'empêchant par ses maléfices d'en sortir.

([232]) Lucian. Luc. s. asin. 54. (T. II. p. 622.)

([233]) Plat. Menon. p. 16. D. fin. *Εἰ γὰρ ξένος ἐν ἄλλῃ πόλει τοιαῦτα ποιεῖς, τάχ' ἂν ὡς γόης ἀπαχθείης.*

([234]) Demosth. c. Aristog. I. (Oratt. Att. T. V. p. 89 fin.) cf. Æsop. fab. ed. C. E. C. Schneid. p. 21 fin., où une sorcière qui se donnoit pour faire des lustrations (*καταθέσεις θείων μηνιμάτων ἐπαγγελλομένη*) est condamnée à mort, *ὡς καινοτομοῦσα ἐπὶ τὰ θεῖα.*

lument comme dans des temps plus rapprochés, on regardoit les artifices de ces prétendus sorciers comme des tentatives pour intervertir l'ordre naturel des choses, pour s'opposer à la Providence ([235]). Plus on étoit persuadé de la véracité des oracles et de l'obligation où l'on étoit de remplir les devoirs religieux, soit publics soit secrets, et plus on regardoit les cérémonies des sorciers comme impies et contraires à la nature et aux lois ([236]), persuadé que les succès qu'ils obtenoient n'étoient dûs qu'à l'assistance d'esprits malins et des divinités infernales ([237]).

([235]) Raison pourquoi on l'appeloit souvent *βίαιη τέχνη*. Hippocr. de morb. sacr. p. 303 in. *Εἰ δὴ τῦ θείυ ἡ δύναμις ὑπὸ ἀνθρώπυ γνώμης κρατέεται καὶ δεδύλωται.*

([236]) *Ὃ καὶ φύσει διαβέβληται καὶ νόμῳ.* Philostr. Vit. Apoll. VII. 39 fin. Il dit que plusieurs s'en moquoient; mais il ajoute aussitôt que, pour lui, il ne veut pas que la jeunesse apprenne à connoître ces choses, quand même on voudroit le lui permettre comme un simple amusement. Voilà pourquoi, dans un autre endroit, il fait dire à Apollonius: *γοήτων δε ξυνυσίαι φεύγυσι μὲν ἱερὰ θεῶν, ἐχθρὰ γὰρ τοῖς περὶ τὴν τέχνην.* Aussi ne vouloit-on pas permettre aux sorciers de consulter les oracles. Ib. VIII. 1. 9 1. (p 363).

([237]) Il est vrai qu'on ne trouve pas ces opinions énoncées aussi distinctement par les auteurs de l'époque dont nous nous occupons ici, que, p. e., chez Porphyre (Abstin. II. 41) et chez Philostrate (VIII. 7. 9. p. 341), où Apollonius, pour prouver que ce n'est pas par la magie qu'il a délivré la ville d'Éphèse de la peste, qu'il avoit chassée (N.B.), lorsqu'elle s'y présenta sous la forme d'un mendiant, fait remarquer qu'il l'a fait par le secours d'Hercule, tandis que les mages ne parvenoient à de semblables résultats qu'en invoquant les dieux infernaux: cependant, pour se persuader que l'origine de cette superstition date de bien loin, on n'a qu'à se rappeler les sacrifices offerts à Hécaté.

CHAPITRE XIX.

Influence exercée par les ministres de la religion, accrédités par l'opinion publique. Réflexions préliminaires. — Différence entre la position des ministres de la religion en Grèce et celle des théologiens modernes. — Ressources des devins. Moyens qu'ils employoient pour établir et soutenir leur autorité. — Effets salutaires de leur influence. — Effets nuisibles. — Résistance qu'on opposoit à leur influence.

Influence exercée par les ministres de la religion, accrédités par l'opinion publique. Réflexions préliminaires.

Mais ces devins, ces prophètes, ces prêtres, qu'on respectoit comme les interprètes de la volonté divine, quelle étoit l'influence qu'ils exerçoient sur le peuple? Quelle part avoient-ils à la civilisation morale ou religieuse? Quelle enfin est la place que nous devons leur assigner?

Nous avons différé jusqu'ici l'examen de cette question, parcequ'il nous sembloit impossible de la traiter avec quelque succès, sans avoir au moins une idée générale de tous les personnages qui, en Grèce, étoient regardés comme les interprètes de la volonté divine, ou simplement comme les ministres du culte public. Pour pouvoir juger des rapports qu'ils avoient avec le reste de la nation, il ne suffisoit pas de connoître les prêtres: il falloit passer en revue les prophètes, les devins, les interprètes de songes, toutes les variétés enfin de cette classe nombreuse de citoyens et d'étrangers qui, soit par leurs connoissances et leur savoir, soit à cause des rapports plus immédiats qu'on leur supposoit avec la divinité, étoient considérés comme les médiateurs entre les dieux et les hommes; et, pour n'omettre aucun

des traits qui pourroient être regardés comme indispensables pour achever l'esquisse que nous nous étions proposé de tracer, il étoit nécessaire de fixer l'attention du lecteur d'abord sur les rapports qui existoient entre les fonctions qui faisoient l'objet de nos recherches et les qualités distinctives des anciens philosophes, ce qui en même temps devoit servir à faire connoître la transition graduelle de la simplicité et de la crédulité des siècles plus reculés aux lumières qui apprirent aux Grecs à se défier de l'autorité de ceux auxquels leurs ancêtres avoient accordé une confiance sans bornes; il étoit nécessaire ensuite de faire remarquer comment, par une contradiction qu'on n'observe pas seulement en Grèce, les progrès de la superstition tenoient un pas égal avec ceux de l'esprit d'irréligion, et comment, tandis qu'autrefois la nation entière avoit révéré les philosophes et les naturalistes comme des messagers du ciel et comme des faiseurs de miracles, on commençoit presque simultanément à douter non seulement de leur autorité, mais de l'existence des dieux mêmes dont auparavant on les croyoit les ministres, et à accueillir avec transport une foule de gens qui, certainement avec une intention moins louable, prétendoient être doués des mêmes talents qui jadis avoient distingué les philosophes. Aussi n'avons-nous pas manqué de faire observer que, tout en admettant la possibilité des effets étonnants de l'art fallacieux de ces imposteurs, on le distinguoit soigneusement de la divination, des mystères accrédités par l'autorité publique et des opérations miraculeuses qu'on attribuoit, soit à l'intervention immédiate de la divinité, soit à la piété de leurs serviteurs véritables.

Il ne nous étoit pas permis de garder entièrement le silence sur les personnes que les Grecs eux-mêmes regardoient comme indignes du nom de ministres

de la religion, et qu'ils abhorroient comme des mages et des sorciers ; car d'abord ils font une partie essentielle de cet ensemble que nous voulions mettre sous les yeux de nos lecteurs, et d'ailleurs, pour pouvoir juger de la marche de la civilisation religieuse d'une nation, il faut aussi bien connoître les suites funestes de la superstition que les effets salutaires de la piété. Mais, bien qu'il nous fallût parler des sorciers, qu'on condamnoit, tout en leur accordant sa confiance, comme nous avons dû parler des philosophes qui n'étoient pas moins sorciers aux yeux de leurs contemporains, mais qu'on honoroit à peu-près comme des divinités, il nous faut en revenir maintenant aux prêtres et aux devins accrédités par l'autorité et l'opinion publiques. Pour bien juger des rapports qui existoient entre eux et le reste de la nation, et par conséquent de l'influence qu'ils ont pu exercer et qu'ils ont exercée réellement, il ne suffit pas d'examiner la place qu'ils occupoient dans la société, comme nous avons tâché de le faire : il faut encore connoître le pouvoir qu'ils avoient sur elle ; il faut savoir jusqu'où alloient leurs tentatives pour étendre ce pouvoir, et jusqu'à quel point leurs concitoyens étoient disposés à s'y soumettre ; il faut enfin tâcher de se former une idée de leurs intentions, et des effets soit salutaires soit funestes de l'autorité qu'ils exerçoient.

Toutefois nous avertissons le lecteur que nous nous bornerons dans ce chapitre aux ministres de la religion en général, et que nous nous proposons de traiter ensuite séparément des oracles et des mystères qui peuvent être considérés comme les moyens dont les corporations spéciales ont pu se servir pour agir sur la marche des événements et sur la religion et les moeurs des individus. J'avoue que ce n'est qu'après avoir approfondi ces deux sujets importants que nous pourrons enfin parvenir à des résultats certains relativement au sujet qui nous

occupe ; mais on sera d'accord avec moi, j'espère, qu'il est impossible d'embrasser tout cela dans un seul point de vue, et que, plus nous mettons d'exactitude à bien connoître chaque partie de nos recherches, plus les résultats que nous pourrons en obtenir, seront satisfaisants et conformes au motif qui nous fit entreprendre cet ouvrage. Forts de l'intérêt qu'ils nous semblent devoir inspirer à nos lecteurs, nous nous en tiendrons donc ici aux recherches générales, et nous consacrerons le volume suivant à l'examen des deux sujets importants dont nous venons de parler et qui méritent bien qu'on s'en occupe séparément.

Différence entre la position des ministres de la religion en Grèce et celle des théologiens modernes.

Nos recherches sur les rapports qui existoient entre les prêtres et le pouvoir civil, nous ont déjà fourni quelques résultats qui peuvent servir à nous guider dans la route dans laquelle nous nous engageons dans ce moment. Nous avons vu qu'il y avoit des familles de prêtres et de devins en Grèce, mais que néanmoins chaque citoyen pouvoit aspirer au ministère sacré, le sacerdoce n'étant, à proprement parler, qu'une magistrature, et que quiconque se croyoit propre à en remplir les fonctions, pouvoit s'ériger en devin ou en prophète. Nous avons vu qu'il y avoit des corporations de prêtres en Grèce, mais que ni ces corporations, ni les prêtres ou devins isolés ne constituoient un corps séparé du reste des citoyens. Nous en avons conclu qu'il ne sauroit être question ici ni d'une doctrine sacerdotale proprement dite, ni d'une collision entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil.

Il faut répéter ici cette observation, parcequ'elle est nécessaire, tant pour fixer notre jugement sur la question qui nous occupe, que pour justifier la manière dont nous l'abordons.

Dans une histoire de la civilisation religieuse d'un peuple moderne, il faudroit d'abord examiner l'influence de

la doctrine de l'église sur l'état ; il faudroit rechercher jusqu'où l'église s'est arrogé le droit de soumettre à la décision de ses conciles tous les autres membres de l'état, considérés comme faisant partie de la communauté des fidèles, et tenus, comme tels, d'en professer les dogmes ; il faudroit demander ensuite quels sont les rapports entre cette église et le pouvoir séculier. La première question nous engageroit dans les labyrinthes de la théologie, l'autre dans le dédale du droit canon. Ici aucune de ces difficultés ne nous arrêtera. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, les prêtres, les devins, les prophètes ont pu tâcher d'augmenter leur autorité, les corporations même ont pu s'efforcer d'obtenir pour elles des privilèges, de s'assurer de l'influence sur le maniement des affaires : l'église, c'est à dire le corps entier des prêtres, ne le pouvoit pas, par la raison très simple qu'il n'y avoit pas d'église, dans le sens que nous attachons à cette expression. Encore, on pouvoit déterminer le plus ou le moins d'orthodoxie des membres de l'état, mais la mesure de cette orthodoxie ce n'étoit pas la théologie, la doctrine des prêtres : c'étoit la doctrine autorisée par l'état lui-même, ou plutôt, ce n'étoit autre chose que la fidélité au culte des divinités reçues. Diagoras, Protagoras, Anaxagore, Socrate ne furent pas accusés auprès des prêtres, mais auprès du peuple ; ils ne furent pas condamnés par un concile, mais par le souverain, qui étoit le seul juge en matière de religion, comme il étoit le seul qui punissoit les crimes contre l'état ou contre les droits des individus [1]. Dans une histoire de la civilisation religieuse d'un peuple moderne, il seroit impossible de parler des prêtres, sans faire mention de la théologie, et il faudroit tout de suite entamer les questions qui doivent contenir la conclusion de toutes nos recherches, les

[1] Les Eumolpides ne prononçoient qu'en première instance sur les causes d'impiété.

questions sur l'influence de la religion sur la morale. Ici c'est tout autre chose. La religion n'étant pas la doctrine des prêtres, nous pouvons, et nous devons même différer de parler de l'influence qu'elle avoit sur la morale, jusqu'au moment où nous l'aurons approfondie elle-même; et, en parlant des prêtres, nous n'avons qu'à examiner les relations individuelles et personnelles qu'ils ont eues avec l'état et avec les individus, et l'influence que, sous ce rapport seulement, ils ont pu exercer ([2]).

Ressources des devins. Moyens qu'ils employoient pour établir et soutenir leur autorité.

Pour fonder notre jugement sur des bases solides, il faut d'abord tâcher de connoître les moyens qu'employoient les prêtres et les devins pour établir leur autorité auprès de ceux qui avoient recours à leurs lumières, surtout pour connoître l'avenir.

Souvent, il est vrai, il ne falloit qu'une perspicacité très ordinaire pour prévoir l'issue probable de l'entreprise qu'on entamoit. Souvent aussi on ne demandoit des devins que d'expliquer, suivant les règles de leur art, les signes qui se présentoient à eux. Or, ces règles étant invariables et fixes, ils les délivroient de toute responsabilité. Aristandre, qui connoissoit Alexandre le Grand, sa persévérance et ses ressources, pouvoit, sans trop se hasarder, lui prédire qu'il se rendroit maître de la ville de Gaza, et, plus sûrement encore, l'avertir qu'il devoit prendre garde de sa personne, le jour où il feroit donner l'assaut à la ville ([3]). Il n'étoit certainement pas plus difficile de prévoir que la ville d'Alexandrie, la capitale d'un pays riche en bled, seroit toujours bien pourvue de toute sorte de grains ([4]). En général il paroît que,

([2]) Platon, qui, dans les Lois, veut soumettre le culte en entier aux prêtres et qui défend les cérémonies et les sacrifices privés, ne parle que du culte: il ne dit pas un mot de la doctrine. Legg. X. p. 674. E sq.

([3]) Arrian. Exp. Alex. II. p. 151. Curt. IV. 6. 11 sq.

([4]) Arrian. Exp. Alex. III. p. 157. Suivant Plutarque, les oiseaux

quant à l'issue des entreprises d'Alexandre le Grand, Aristandre s'en tint à ces deux prédictions générales, qu'il remporteroit la victoire, mais qu'elle lui coûteroit beaucoup. C'est ainsi qu'il expliqua le songe qu'eut ce prince, lorsqu'il assiégeoit Tyr, songe dans lequel Hercule lui apparut et lui tendit la main, pour l'introduire dans la ville ([5]). C'est ainsi qu'il expliqua la source d'huile qu'on prétendit avoir trouvée dans le voisinage de la tente royale ([6]). Aristandre savoit que les entreprises que projetoit son maître n'étoient pas faciles à exécuter, mais il savoit aussi que ce prince, jeune, ardent, avide de gloire, et n'épargnant jamais ses soldats, ne pouvoit manquer à la fin d'en venir à bout. Par la même raison Napoléon pouvoit taxer ses généraux de désobéissance, lorsqu'ils ne se rendoient pas maîtres des villes qu'il leur avoit ordonnées de prendre. Le devin qui prédit à Aratus qu'il se réconcilieroit bientôt avec ses ennemis, étoit certainement un homme d'esprit, comme il paroît par la manière dont il expliqua la structure abnormale des entrailles de la victime, mais, avec quelque connoissance du caractère foible de ce chef des Achéens et de son ambition démésurée, il n'étoit pas difficile d'en prévoir les suites ([7]).

Quant aux signes qu'offroient les entrailles des victimes, les devins, s'ils étoient de bonne foi, n'avoient qu'à les expliquer selon les règles de leur art. Il arrive

étant venus pour se régaler de la farine dont on s'étoit servi pour marquer le contour de la ville, les devins y virent un présage de l'arrivée d'une foule d'étrangers à Alexandrie. La situation de la ville pouvoit le faire prévoir; mais d'ailleurs ils se gardoient bien de dire quand ces étrangers viendroient. Plut Alex. 26. Curt. IV. 8. 6.

([5]) Arrian Exp. Alex. II. p. 129.

([6]) Ib. IV. p. 274, 275. Plut. Alex. 57 fin.

([7]) Plut. Arat. 43. La ressemblance entre le signe et la chose signifiée est assez comique. On avoit trouvé *δύο χολὰς ἐν ἥπατι*, et bientôt après, dans un banquet auquel Aratus assista avec Antigonus, celui-ci, ayant froid, demanda une couverture, dont il couvrit Aratus également. C'est bien en effet le proverbe hollandois: *Onder één' deken liggen.*

rarement que les auteurs anciens en parlent, sans ajouter que l'issue justifia pleinement la prédiction. Il faudroit savoir combien il y eut de prédictions démenties par l'événement. On s'explique facilement pourquoi les exemples en sont si rares dans les auteurs. Cependant on en trouve. Avant la bataille de Mantinée, les devins des deux partis prédirent également la victoire ([8]). Les avantages remportés par les Athéniens pouvoient, il est vrai, paroître confirmer cette prédiction: cependant il est bien certain que la victoire définitive fut du côté des Thébains. Avant la bataille navale auprès des Arginuses, les devins expliquèrent le songe de Thrasybule en disant que tous les généraux seroient tués dans la bataille ([9]). On sait qu'ils furent tués par le peuple, après qu'ils eurent ramené leur armée victorieuse à Athènes. Il est donc bien certain qu'après la bataille ils se seront moqués de la prédiction de leurs devins. Et combien n'y en aura-t-il pas eu qui en auront agi comme les devins dont il est question dans Lucien, qui promettoient une hérédité convoitée tantôt à l'un tantôt à l'autre des aspirants ([10]).

Mais d'ailleurs il est facile à concevoir que les prédictions auront été fréquemment démenties par l'événement, et il n'est certainement pas étonnant que ni ces démentis, ni la découverte des artifices ou des mensonges des devins n'aient ébranlé la foi des fidèles en Grèce plus que partout ailleurs. Arrien dit que les Indiens, lorsque leurs devins avoient manqué trois fois, leur imposoient le silence ([11]). En Grèce on ne voit pas qu'on leur ait jamais infligé aucun châtiment.

Souvent aussi la fortune venoit à leur secours; sou-

([8]) Diod. Sic. T. II. p. 69.
([9]) Diod. Sic. T. I. p. 620 fin. 621 in.
([10]) Lucian. Dial. mort. XI. 1. (T. I. p. 377 in.)
([11]) Arrian. Ind. p. 530.

vent, surtout dans les batailles, la prédiction de la victoire, en ranimant le courage des combattants, en fut la cause immédiate.

Lorsque les Grecs auxiliaires de Cyrus, dans leur retraite à travers les champs couverts de neige de l'Arménie, furent assaillis par un vent du nord qui leur glaçoit le sang dans les veines, et qui les incommodoit extrêmement dans leur marche, les devins ordonnèrent d'offrir des sacrifices au vent. On suivit leur conseil, et le vent cessa ([12]). Si le vent n'avoit pas cessé, on s'en seroit pris à lui, mais point du tout aux devins; et, si l'on en avoit eu le temps, on auroit bâti un temple pour le vent, comme le fit Pâris, lorsque des vents contraires le retenoient dans l'île de Cythère, moyen qui étoit infaillible, puisque le même vent souffle rarement pendant tout le temps qu'il faut pour bâtir un temple.

Peu de temps avant la mort d'Héphestion, Apollodore, l'un des généraux d'Alexandre, ayant consulté son frère Pithagore, devin célèbre, sur la vie d'Héphestion, celui-ci lui écrivit sans hésiter qu'Héphestion ne tarderoit pas à mourir. Le seul fondement de cette prédiction étoit que Pithagore avoit trouvé que, dans la victime, qu'il avoit immolée pour connoître le sort d'Héphestion, le foie n'étoit pas entier. On dit que le même signe annonça la mort d'Alexandre. Arrien emprunte ce récit à Aristobule, l'un des auteurs les plus dignes de foi qui aient décrit l'histoire d'Alexandre, et qui tenoit ces particularités de Pithagore lui-même ([13]). Il faut supposer, avec le savant M. de Sainte-Croix, que ce rapport ait été controuvé soit par Apollodore, soit par Pithagore, ce qui cependant ne me paroît nullement nécessaire, ou il faut avouer que

([12]) Xenoph. Anab. IV. 5. 3, 4.
([13]) Arrian. Exp. Alex. VII. p. 481, 482. Plut. Alex. 73.

ce fut encore la fortune qui se chargea de l'accomplissement de cette prédiction ([14]).

Il est difficile d'expliquer autrement comment Alexandre prit la ville de Tyr le même jour qui lui avoit été assigné par Aristandre ([15]). Il faut qu'Aristandre ait été informé que la garnison n'étoit plus en état de soutenir l'assaut qui se préparoit, ou il faut croire qu'il a rapporté fidèlement ce qu'il avoit vu, et que l'événement a justifié sa prédiction. Il faut dire la même chose de la prédiction donnée à Hamilcar, lorsqu'il faisoit la guerre aux Syracusains ([16]), et de celle qui fut donnée à Cios, le chef des Mamertins, dans son combat avec le roi Hiéron ([17]). Les devins prétendoient avoir vu dans les entrailles des victimes que l'un et l'autre passeroient la nuit dans la place qu'ils assiégeoient. Ils y passèrent la nuit en effet, mais après avoir été pris par l'ennemi.

Je n'insiste nullement sur la vérité de tous ces rapports([18]),

([14]) M. de Sainte-Croix (Examen des hist. d'Alex. le Grand, p. 487, 483) est d'avis que les gouverneurs et les généraux d'Alexandre, craignant son retour, à cause des malversations qu'ils venoient de commettre, inventèrent, pour l'éloigner de la capitale de son empire, les présages alarmants dont il est question chez les historiens. Il suffit de faire remarquer qu'il n'y a guère de mort illustre ou de calamité de quelque importance dans l'histoire ancienne qui ne soit annoncée, suivant les auteurs, par plusieurs présages funestes. Il est assez probable que la plupart en aura été inventé après coup; mais, quant aux signes dans les entrailles des victimes, s'il n'est pas sûr que les devins en ont menti, il n'y a que le hasard qui puisse nous tirer d'affaire. Les Chaldéens ne voyoient de danger pour le roi qu'à Babylone (Arrian. l. l. p. 479). S'il eut écouté leur avis, et si la maladie qui le conduisit au tombeau ne l'eut pas accablé alors, les Chaldéens auroient été regardés comme les vrais interprètes du destin, et le foie en auroit menti.

([15]) Plut. Alex. 25.

([16]) Diod. Sic. T. II. p. 426, 427.

([17]) Ib. p. 499.

([18]) Il est certain qu'il faut retrancher une bonne partie des exemples rapportés par les auteurs, soit parcequ'ils ne méritent aucune foi, soit parcequ'ils aient été inventés après coup. Je fais cette réflexion une fois pour toutes.

mais il y en a d'autres, et en si grand nombre, que, si le lecteur ne m'en accorde que la dixième partie, et moins encore, il m'en reste toujours assez pour prouver que l'événement a souvent admirablement bien secondé les devins pour établir leur autorité parmi la multitude crédule, surtout lorsqu'il arriva que quelque expédition, entreprise contre leur avis, eut un mauvais succès ([19]).

Et cette crédulité même combien n'a-t-elle pas dû contribuer à l'accomplissement des prédictions! D'après le témoignage de Xénophon, la confiance dans l'assurance donnée par les prêtres fut la principale cause du succès qu'il obtint dans l'attaque d'ailleurs assez imprudente dirigée contre la forteresse des Driles, décrite dans le cinquième livre de l'Anabase ([20]). L'enthousiasme excité par les prêtres qui prétendoient avoir vu Apollon lui-même, venant au secours de ceux qui défendoient son sanctuaire, leur inspira le courage nécessaire pour soutenir le choc des Barbares qui l'attaquoient ([21]).

Mais, en tout cas, soit que la fortune vînt à leur secours, soit que la superstition elle-même rehaussât l'éclat de leurs succès, en excusant leurs bévues, toujours est-il vrai, que les devins ne pouvoient soutenir leur crédit, sans en imposer quelque-fois à ceux qui les employoient, et sans une certaine sagacité qui les mît en état, ou de prévoir l'issue probable d'une entreprise projetée, ou d'arranger leurs prédictions de manière qu'elles pussent être interprétées de plusieurs manières.

Pour ce qui concerne les signes convenus dans l'extispice, il n'y avoit pas moyen d'en imposer, à moins d'un

([19]) P. e. Xenoph. Anab. VI. 2. 13 sq. cf. 23 sq.

)[20]) Ib. V. 2, surtout § 9.

([21]) Justin. XXIV. 8. Ce n'est pas sans raison qu'Onosandre (Strateg. X. p. 58) dit: *πάνυ γὰρ ἀναθαῤῥȣσιν αἱ δυνάμεις, ὅτ' ἂν μετὰ τῆς τῶν θεῶν γνώμης ἐξιέναι νομίζȣσιν ἐπὶ τὰς κινδύνȣς.*

mensonge formel. On en trouve des exemples ([22]), mais ils sont rares, et il devoit être d'autant plus difficile d'en imposer que ce n'étoient pas les devins seuls qui connoissoient la signification des signes dont je viens de parler. Lorsque Silanus, le devin de Xénophon, voulut l'empêcher de fonder une colonie dans l'Asie-Mineure, il n'eut garde de prétendre que les signes étoient contraires, puisque Xénophon, qui assistoit toujours aux sacrifices, pouvoit en juger aussi bien que lui : il employa un moyen très ordinaire, celui de rendre l'intention de Xénophon suspecte aux soldats. Il se contenta de dire que les entrailles dénotoient quelque embûche secrète, ce qu'il pouvoit dire avec d'autant plus d'assurance, que c'étoit lui-même qui tendoit des embûches à son général ([23]). Dans une autre occasion, Xénophon assure que les signes étoient si convaincants que personne, celui-là même qui n'avoit aucune connoissance de la divination, ne pouvoit s'y méprendre ([24]). Et, lorsque à Calpé les signes ne furent pas favorables, Xénophon, pour se justifier aux yeux de ses compagnons d'armes, les invita à assister au sacrifice, afin que quiconque s'y connût, pût se convaincre, par ses propres yeux, qu'il avoit dit la vérité. Le sacrifice fut répété trois fois, en présence d'une grande partie de l'armée, et trois fois les signes furent contraires ([25]). Dans la Cyropédie, Cambyse apprend à Cyrus les signes de l'avenir, afin, dit-il, que son fils ne dépendît pas des devins, s'ils vouloient le tromper, en an-

([22]) C'est pourquoi, lorsque les signes ne permirent pas de quitter le port de Calpé, les soldats soupçonnèrent Xénophon d'avoir engagé le devin à faire un faux rapport sur l'issue de l'extispice, pour les obliger à rester dans le lieu où ils se trouvoient. Anab. VI. 2. 13, 14.

([23]) Xenoph. Anab. V. 6. 15—30.

([24]) Ib. V. 9. 31. ὥστε ἰδιωτὴν ἂν γνῶναι

([25]) Ib. VI. 2. 15, 16.

nonçant ce qui n'avoit pas été révélé par les dieux, et afin qu'il pût connoître l'avenir, dans le cas qu'il se trouvât sans devin ([26]) : passage qui prouve encore que, dans l'extispice même, les devins n'étoient pas toujours de bonne foi, comme nous venons de le dire. Onosandre, dans sa Stratégie, donne le même conseil aux chefs d'armée. Il dit qu'il seroit très utile que le général eût lui-même quelque connoissance de l'extispice, et que, si les signes sont favorables, il doit les montrer aux officiers, afin qu'ils puissent encourager leurs soldats, et leur annoncer que la volonté des dieux est qu'on livre bataille ([27]).

Dans l'observation du vol et des mouvements des oiseaux, il doit avoir été plus facile d'inventer quelque explication qui convînt à l'intention du devin ([28]); mais c'étoient surtout les prodiges et les signes extraordinaires qui lui laissoient le champ libre pour les conjectures et les prédictions les plus arbitraires ([29]), comme il est prouvé par la manière souvent opposée dont on expliquoit le même prodige ou le même songe ([30]). Au reste les exemples de supercheries et

([26]) Xenoph. Cyrop. I. 6. 2.

([27]) Onosand. Strateg. X fin. p. 57, 58. ed. Schweb. Alexandre le Grand eut cette précaution, suivant Polyen (Strateg. IV. 3. 14).

([28]) Pour se persuader combien il y avoit d'arbitraire dans ces explications, on n'a qu'à voir le passage remarquable de Xénophon, Anab. V. 9 23.

([29]) On n'a qu'à voir les passages cités plus haut, surtout ceux sur Aristandre, devin d'Alexandre le Grand. L'explication du songe qu'eut ce prince lors du siège de Tyr nous fournit une preuve de l'esprit de ces devins. Il avoit cru voir un satyre, qui lui échappa toutes les fois qu'il tâcha de le saisir, mais qui enfin se laissa prendre. Les devins disoient que le satyre signifioit que le roi se rendroit maître de la ville, parceque le mot *σάτυρος* est le même que *σὰ Τύρος* (*σὴ γενήσεται Τύρος*, Tyrus est à vous). Plut. Alex. 24.

([30]) Voyez en des exemples Plut. de gen. Socr. T. VIII. p. 319—321 et Curt. III. 3. IV. 4. Apollonius prétendit que le cadavre d'une lionne, dans lequel on trouva huit lionceaux, si-

d'impostures, de miracles forgés par les prêtres, de présages supposés, sont si fréquents, qu'il n'y a presque pas d'auteur ancien qui n'en fournisse un nombre plus que suffisant pour prouver l'adresse des ministres de la religion, tant pour soutenir leur autorité que pour influer sur la marche des affaires.

Tel est ce devin qui, par haine contre le tyran Aristotime, le rassura au sujet du présage qui l'avoit effrayé, afin de l'empêcher de se mettre en garde contre la conjuration qui préparoit sa chute ([31]). Tel est le miracle qui se répétoit chaque année à l'Olympie, où les pots de cuivre, vuides et munis du sceau du gouvernement, déposés dans un lieu sacré, se trouvoient le lendemain remplis de vin ([32]). Épaminondas rassura ses concitoyens par un oracle de Trophonius, qu'il avoit inventé lui-même, tandis que, à son instigation, les prêtres d'Hercule placèrent auprès de la statue de ce dieu les vieilles armes suspendues dans le temple; ce qui ne manqua pas d'être pris pour un miracle par ceux qui le lendemain visitèrent ce lieu sacré ([33]). Nous ne sommes par forcés à en croire Diodore sur sa parole, lorsqu'il raconte que le tyran Agathocle lâcha une certaine quantité de hibous, pour persuader à

gnifioit que son voyage dureroit un an et huit mois. Son compagnon Damis prit la liberté d'observer que cependant Calchas interpréta le prodige des huit moineaux, que le serpent dévora avec leur mère, comme devant signifier neuf années. Tu as raison, lui répondit le philosophe, mais ces moineaux, étoient déjà nés: les lionceaux, au contraire, n'ont jamais vu le jour et ne le verront jamais. Ainsi ceux-là peuvent signifier le même espace de temps que signifie la mère; ceux-ci doivent dénoter une période contenue dans celle que présage la lionne. Philostr. Vit. Apoll. I. 22.

([31]) Plut. de virtut. mul. T. VII. p. 33, 34.

([32]) Athen. I. 61.

([33]) Diod. T. I. p. 45. Polyæn. Strateg. II. 3, 8. Il est remarquable que Xénophon (Hell. VI. 9. 7.) assure, sans aucune réserve, que plusieurs étoient persuadés que ces prodiges n'étoient que des τεχνάσματα. cf. Cic. Div. I. 34.

ses soldats que Minerve elle-même embrassoit leur parti contre les Carthaginois qu'ils alloient combattre ([34]) : mais il est certain que la plupart des moyens employés par les devins pour tromper la multitude n'étoient pas moins ridicules.

L'Alexandre Pseudomantis de Lucien contient une exposition remarquable de tous ces artifices et plusieurs preuves convaincantes de la crédulité des fidèles, que n'ébranloient ni la découverte des supercheries des devins ni les suites funestes qui en résultèrent. Il est vrai qu'il est question ici d'un sorcier, mais nous avons déjà fait remarquer qu'il n'est pas difficile de trouver des points de rapport entre les sorciers et les devins ([35]).

Dans la plupart des cas, les prédictions des devins dépendoient entièrement de leur fantaisie, comme la prétendue pesanteur de la pierre sacrée d'Apollon, qui, lorsque les prêtres approuvoient l'entreprise projetée, étoit plus légère qu'une plume, et qu'ils ne pouvoient soutenir, aussitôt que la chose étoit contre leur gré ([36]).

Je suis bien loin de croire que le seul plaisir de faire des dupes ait engagé les prêtres et les devins à employer ces artifices ; j'ose même assurer que c'étoient ordinairement la superstition et la crédulité elles-mêmes qui les obligeoient à s'en servir : mais cette crédulité et ces artifices peuvent nous convaincre de l'influence que les ministres de la religion avoient sur le sort des peuples et des individus. Et, ceci admis, il est évident que cette influence devoit être salutaire ou funeste d'après les intentions de ceux qui l'exerçoient.

([34]) Diod. Sic. T. II. p. 413 fin. 414.
([35]) Lucilius a très bien caractérisé la crédulité et l'impudence dont je viens de parler, Anthol. T. III. p. 37. XLIII, XLIV.
([36]) Antiph. in Anthol. T. II. p. 159. XVIII. cf. Dion. Chrysost. or. XIII. (T. I. p. 419 in.)

Effets salutaires de leur influence.

L'histoire de la Grèce nous offre des preuves frappantes de cette influence. Combien de fois les devins, par leurs prétendues prophéties ou par l'explication arbitraire de quelque prodige, n'ont-ils pas été la cause du gain ou de la perte d'une bataille! Combien de fois n'ont-ils pas dirigé seuls les entreprises des généraux d'armées! Combien de fois ne les ont-ils pas empêchés de se hasarder dans un pas dangereux, ou n'ont ils pas redressé les fautes qu'ils venoient de commettre! Combien de fois n'ont-ils pas amené la victoire, par la confiance qu'on avoit dans leur prévoyance et leur savoir! Mais aussi, combien de fois, soit par leur ineptie, soit par la superstition qui les aveugloit eux-mêmes, n'ont-ils pas été les causes des événements les plus funestes et les plus déplorables!

Qu'on lise dans Plutarque les prédictions et les prophéties répandues dans l'armée des Grecs, avant la bataille de Platée: peut on douter que ce furent les devins qui aient eu la plus grande part aux mesures prises alors? Tisamène, le célèbre devin dont nous avons déjà parlé plus haut, et qui sans doute ne fut pas moins général habile que devin prévoyant, fut cause qu'on attendît l'ennemi plutôt que de l'attaquer dans son camp, conseil qui sans doute a contribué beaucoup à la victoire remportée alors. Dans le même temps la Pythie ordonna à Aristide de livrer bataille dans le champ sacré de Cérès et de Proserpine, et la nuit suivante le général des Platéens, Arimneste, eut un songe par lequel Jupiter expliqua l'oracle de son fils, en disant que le temple de Cérès et de Proserpine dont avoit parlé celui-ci n'étoit pas celui d'Éleusis, comme le bon Aristide s'étoit imaginé, mais un vieux temple non loin du lieu où se trouvoient alors les Grecs. Or (qu'on remarque ceci), Aristide ne se fut pas plutôt transporté sur les lieux qu'il vit qu'il eût été impossible de choisir un endroit plus favorable

pour une armée de fantassins, comme la sienne, qui avoit à se défendre contre une cavalerie nombreuse et bien aguerrie, puisque le terrain situé immédiatement au-dessous du Cithéron étoit si inégal qu'il étoit presque impossible pour des cavaliers d'y manoeuvrer ([37]). Il me semble qu'il ne sauroit être douteux que la prédiction, l'oracle et le songe n'aient été tous puisés à la même source, et que ce fut à l'habileté de celui qui combina si bien ces diverses révélations que les Grecs durent en grande partie la gloire de cette journée remarquable. Rien en effet ne sauroit être comparé à la sagesse du conseil de Tisamène, puisque Mardonius manquoit de vivres et ne pouvoit différer la bataille, s'il ne vouloit voir périr son armée par la famine, tandis que l'abondance régnoit dans le camp des Grecs. L'événement justifia pleinement la sagacité de ses prévisions ([38]).

Ce fut un devin qui, de concert avec le commandant de Platée, encouragea la garnison de cette ville, assiégée par les Spartiates, à tenter l'escalade de leurs retranchements, pour se soustraire à la famine qui l'auroit forcée à se rendre; et, si tous avoient voulu écouter ce sage conseil, tous auroient été préservés d'une mort ignominieuse, et les Lacédémoniens de l'infamie

([37]) Plut. Arist. 11. Remarquons en passant la générosité et en même temps l'ingénuité de ces grands enfants. L'oracle avoit ajouté que les Athéniens devoient livrer bataille sur leur propre territoire. On croyoit déjà avoir satisfait à cette injonction, en combattant auprès d'un temple de Cérès, déesse qui avoit son siège principal en Attique: mais les Platéens, afin que rien ne manquât aux particularités indiquées par l'oracle, cédèrent ce terrain aux Athéniens, pour qu'ils pussent dire que la bataille se livroit sur leur territoire.

([38]) Ib. 15. Il est assez étonnant que M. Götte (Das Delphische orakel etc. p. 236. not 1.) cite l'oracle dont je viens de parler, pour prouver les mauvaises intentions de la Pythie.

dont ils se couvrirent en massacrant des hommes sans défense (39).

Peut-on douter que Thrasybule ne dût la victoire qu'il remporta sur les trente tyrans à l'enthousiasme qu'a dû exciter parmi les Athéniens la belle conduite du devin qui, leur ayant annoncé la victoire et la mort à lui-même, justifia sa prédiction en se jetant au milieu des ennemis, ce qui fit que les Athéniens, ne pouvant plus douter de l'accomplissement de l'autre partie de sa prophétie, culbutèrent les ennemis, seulement parcequ'ils étoient assurés de la victoire (40)?

Il est bien certain que le devin qui avertit Agésilas d'une conjuration qui fut découverte quelques jours après, et dont il prétendit avoir été informé par les indices que lui fournirent les entrailles des victimes, se servit de ce moyen, soit pour relever son art et sa propre sagacité, soit pour découvrir, sans se compromettre, le complot dans lequel il étoit peut-être engagé lui-même (41).

Ce furent les rapports des devins au sujet du résultat de l'extispice qui engagèrent les partisans de Sparte à quitter la ville de Corinthe (42); ce furent de semblables rapports qui firent que les Syracusains attendirent l'attaque des Athéniens, ce qui certainement étoit bien plus prudent, dans la position où ils se trouvoient, que de les attaquer eux-mêmes (43). Ce furent encore les devins qui conservèrent la paix entre les dix-mille et les Tibarènes (44).

L'avis, donné par Aristandre à Alexandre le Grand, que les victimes ne favorisoient pas sa résolution de passer l'Iaxarte, pour attaquer les Scythes, étoit bien

(39) Thucyd. III, 20.
(40) Xenoph. Hellen. II. 4. 18, 19.
(41) Ib. III. 3. 4, 5. (42) Ib. IV. 4. 5.
(43) Plut. Nic. 25. (44) Xenoph. Anab. V. 5 in.

évidemment un effet de la prudence de ce devin, plutôt qu'un rapport fidèle du résultat de l'extispice. En effet, Aristandre avoit bien raison d'empêcher le conquérant infatigable, qui avoit soumis l'Asie civilisée, de s'exposer à recevoir un échec dans une échauffourée avec les Barbares du désert, seulement pour avoir le plaisir de les châtier pour quelques injures qu'ils avoient proférées et qu'il ne pouvoit pas même comprendre. Mais ce qui est très remarquable dans cette histoire, c'est que, malgré la réponse assurée d'Aristandre, qui, comme un autre Tirésias, répondit au roi, mécontent de ces prédictions, qu'il ne pouvoit lui annoncer que ce que les dieux immortels lui révéloient, l'événement démentit cette morgue sacerdotale; puisque Alexandre, ayant passé la rivière, sans se soucier des victimes, repoussa les Scythes et les força à se soumettre; et cependant on ne voit pas que cette méprise diminùa le crédit du devin: preuve convaincante de la force de l'habitude et de la superstition (45).

L'influence qu'exerça ce devin est encore plus évidente, lors du mouvement excité dans l'armée par la résolution d'Alexandre de passer l'Hyphase. Toute l'armée déclara ne vouloir plus aller outre, et dans ce moment encore (il en étoit temps vraiment) les signes n'étoient pas favorables. Il n'est pas nécessaire d'en ajouter la raison (46).

Quelques faits isolés qui sont parvenus jusqu'à nous prouvent que parmi les devins il y avoit quelquefois des hommes éclairés et humains, qui, tout en s'accommodant aux opinions du vulgaire, tâchoient de prévenir les effets funestes de la superstition. Tel étoit ce devin Théocrite qui saisit une occasion favorable pour persuader à Pélopidas que la vierge blonde qu'il croyoit devoir sacrifier

(45) Arrian. Exp. Alex. IV. p. 246 sq. Curt. VII. 7. 8.
(46) Ib. V. p. 374.

aux mânes des jeunes filles maltraitées et tuées par les Spartiates, n'étoit autre chose qu'une jument à la crinière blonde qui venoit de passer par hasard, explication par laquelle il parvint à calmer les esprits agités et à détourner les suites funestes que, sans elle, la superstition des autres devins auroit eues probablement ([47]). Tel étoit encore ce devin Stilbidas, qui tâchoit de modérer les effets de la piété méticuleuse de Nicias ([48]).

Quant aux prêtres, ils étoient choisis, comme nous l'avons vu auparavant, dans les familles les plus distinguées. On exigeoit non seulement qu'ils fussent sains de corps et d'âme, mais l'opinion publique semble aussi avoir rendu témoignage à la décence qu'ils observoient ordinairement dans leur conduite ([49]). La suite de ces recherches prouvera évidemment que, par leurs oracles, les prêtres ont souvent été les bienfaiteurs de la Grèce. Nous savons que la médecine a été cultivée spécialement par les prêtres d'Esculape, et que leurs observations sont les sources où ont puisé les médecins les plus illustres de la Grèce ([50]).

Dans tous les cas dont je viens de parler et dans une foule d'autres qu'il est inutile de citer tous, l'influence des devins et des prêtres fut certainement salutaire, et il n'est pas étonnant que les exemples en soient plus fréquents que ceux qui prouvent le contraire, d'abord parceque la disposition ordinaire de l'esprit des auteurs anciens tend plutôt à relever la majesté de la religion et la véracité de ses ministres qu'à en signaler les défauts et les erreurs, et surtout parcequ'il est à présumer que, l'intérêt des

([47]) Plut. Pelop. 21. ([48]) Plut. Nic. 23.

([49]) Pour faire l'éloge de Périclès, Aristide dit que sa vie étoit si régulière qu'elle ne différoit en rien de la conduite des prophètes et des prêtres. Or. XLVI. (T. II. p. 159. l 10). Parmi les amis de Dion on remarque un devin, Miltas de la Thessalie, qui avoit entendu Platon. Plut. Dion, 22 fin.

([50]) Voyez Paus. II. 27. 3.

devins étant ordinairement celui du parti qu'ils servoient, ils auront, dans la plupart des cas, tâché de lui être utiles, même en le trompant par leurs prétendues prophéties.

Aussi avons-nous pu nous convaincre du respect qu'on avoit généralement pour les prêtres et pour les devins. On pourroit en citer plusieurs autres preuves. Les prêtresses de Junon à Argos obtenoient l'honneur d'une statue dans le temple de la déesse ([51]). On accorda la même distinction aux prêtresses de Cérès à Hermione ([52]). Dans les sacrifices les prêtres recevoient une portion de la victime ([53]). La pêche dans les marécages appelés Rheites, en Attique, étoit réservée aux prêtres de Cérès et de Proserpine ([54]). Même, si nous pouvons en croire Achille Tatius, le prêtre de Diane à Ephèse auroit eu le droit de faire relâcher un prisonnier, en répondant de lui ([55]). Les généraux qui tâchoient de persuader la multitude de leur respect pour la religion, avoient toujours soin d'honorer les prêtres. Alcibiade, certainement pour prouver l'injustice de l'accusation de sacrilège qui lui avoit été intentée, relâcha sans rançon les prêtresses et les prêtres qui étoient tombés entre ses mains dans l'Asie mineure ([56]). La manière dont il se conduisit ensuite à Athènes confirme pleinement le motif auquel nous croyons devoir attribuer cette action ([57]). Après le rétablisse-

([51]) Paus. II. 17. 3. ([52]) Paus. II. 35. 4.
([53]) Voyez les passages cités par Potter, Archæol. Gr. p. 220.
([54]) Paus. I. 38 in. Observons toutefois qu'on déclara ces eaux sacrées, et il n'est pas difficile à concevoir qui leur auront donné ce titre. Les oracles qui ordonnoient de faire des oblations et des dons aux temples pourroient, au besoin, confirmer nos soupçons à cet égard. Voyez, p. e., l'oracle de Dodone, Demosth. c. Mid. (Oratt. Att. T. IV. p. 478): mais nous reviendrons là dessus. ([55]) Achil. Tat. VII. 16.
([56]) Plut. Alcib. 29. ([57]) Ib. 34.

ment de la démocratie à Thèbes, Pélopidas se montra au peuple entouré de prêtres, qui encouragèrent la multitude à défendre la patrie et la liberté (58). Dans la même ville, Alexandre le Grand, apres l'avoir réduite à l'obéissance, fit grâce aux prêtres (59). En un mot, nous pouvons, je crois, admettre que, comme l'exprime Plutarque, les prêtres étoient généralement respectés et honorés, parcequ'on savoit qu'ils ne sollicitoient pas la grâce divine pour eux seuls, ou pour leurs amis et leurs familles, mais pour tous les citoyens (60).

Effets nuisibles. Cependant il y a des faits qui prouvent que les intentions des prêtres et des devins n'étoient pas toujours aussi louables; il y a même plusieurs exemples d'événements funestes amenés par leurs conseils. Soit qu'il y allât de son intéret propre, soit qu'il fût lui-même aveuglé par la superstition, le devin Théodote, par sa prédiction d'un soi-disant prodige, empêcha la paix qui alloit se conclure entre Pyrrhus et Lysimaque (61). De même le devin Diopithe, en appliquant à Agésilas l'oracle qui avertissoit les Spartiatis de se garder d'une *royauté boiteuse* (62), tâcha de l'exclure du trône, tandis que Lysandre, prétendant que la royauté seroit bien plus défectueuse, si l'un des deux rois n'étoit pas de la famille sacrée d'Hercule, empêcha une résolution, qui sans doute auroit privé la ville de Sparte d'un de ses princes les plus vaillants et les plus dignes de porter la couronne (63). Dans la consultation sur le songe de Pélopidas dont

(58) Plut. Pelop. 12 fin.

(59) Plut. Alex. 11 fin. Ælian. V. H. XIII. 7.

(60) Plut. Philosoph. essecum princ. T. IX. p. 115. *Τοῖς ἱερεῦσιν αἰδῶ καὶ τιμὴν αἱ πόλεις νέμουσιν, ὅτι τἀγαθὰ παρὰ τῶν θεῶν οὐ μόνον αὐτοῖς καὶ φίλοις καὶ οἰκείοις, ἀλλὰ κοινῇ πᾶσιν αἰτοῦνται τοῖς πολίταις.*

(61) Plut. Pyrrh. 6 fin. (62) *χωλὴ βασιλεία.*

(63) Xenoph. Hell. III. 3. 3, et les passages de Plutarque et de Pausanias, cités dans la note.

nous avons déjà parlé, la plupart des devins vouloient le prendre au pied de la lettre, et, sans l'intervention de Théocrite, on auroit probablement sacrifié une victime innocente à la superstition farouche et cruelle de ces prétendus interprètes de la volonté divine (64). Il ne seroit pas difficile d'en rapporter plusieurs autres preuves. Nous ne citerons pas le conseil que donna le devin Euphrantide à Thémistocle, d'immoler à Bacchus Omestès trois prisonniers de guerre (65), ni le supplice auquel on dit qu'avoit été condamné l'infortuné qui avoit osé se placer sur le siége royal d'Alexandre, supplice qui auroit été conseillé par les devins, pour détourner les suites funestes que ce présage pourroit avoir pour le roi (66), l'un et l'autre de ces faits étant trop peu avérés: mais les devins qui rejetèrent la faute du crime commis par Alexandre, sur la colère de Bacchus, irrité, à ce qu'ils disoient, de ce que le roi avoit négligé de lui faire un sacrifice, consultèrent certainement plutôt leur désir de se rendre agréables au monarque, en le disculpant du crime dont le souvenir tourmentoit sa conscience, et en lui offrant un moyen facile de redresser sa faute, qu'ils ne consultèrent leur devoir qui leur prescrivoit de lui faire envisager la nécessité de réprimer sa colère; quoiqu'il faille avouer que la consolation que lui offrit le philosophe Anaxarque fut bien moins propre encore à le ramener dans la bonne voie, celui-ci tâchant de lui persuader que la volonté du roi est la mesure de la justice et de l'equité (67).

(64) Plut. Pelop. 21.

(65) Plut. Themist. 13. Bien que je croie possible que ce conseil ait été donné, je ne puis croire qu'il ait été suivi, comme le raconte Phanias de Lesbos, auquel Plutarque emprunte son récit.

(66) Diod. Sic. T. II. p. 252. Arrien (VII. p. 496) n'en dit rien.

Résistance qu'on opposoit à leur influence.

On voit déjà par cet exemple qu'il arrivoit quelquefois que les prêtres ou les devins se trouvoient en opposition avec le pouvoir séculier. Aussi est-il assez évident que souvent les égards qu'on avoit pour les ministres de la religion étoient plutôt une suite de l'intérêt qu'on croyoit avoir à les ménager, que du respect pour la religion.

Il sera superflu de parler des passages des poëtes comiques, qui ne prouvent pas plus pour le manque de respect envers les ministres de la religion que pour le défaut de piété, puisque ces poëtes ne se moquoient pas moins des dieux et des héros que des prêtres [68]. Mais il est utile de faire remarquer qu'avec toute la confiance qu'on avoit dans l'art des devins, on étoit assez sensé pour comprendre que les devins eux-mêmes, pour être les interprètes de la volonté divine, n'en étoient pas moins des hommes. On le voit par les doutes qui s'élevèrent quelquefois, non sur l'infaillibité de leur art, mais sur leurs intentions. Les injonctions de Cambyse à son fils et le conseil qu'Onosandre donne aux chefs d'armée, dont nous avons parlé plus haut, en fournissent des preuves. De même Alexandre le Grand soupçonnoit que les avis des Chaldéens pour le détourner de faire son entrée à Babylone n'étoient pas tout-à-fait désintéressés [69]. Ce fut certainement aussi la crainte de

[67] Arrian. Exped. Alex. IV. p. 261, 262.

[68] Voyez, p. e., Aristoph. Plut. 676 sq., sur les prêtres d'Esculape, et ib. 1173—1197, sur ceux de Jupiter. Les scènes dans La Paix, vs. 1046—1126, et dans Les Oiseaux 973 sq., ont rapport à des diseurs de bonne aventure (χρησμολόγοι). Cf. Cratini fr. ed. Runkel, p. 19. n°. VI.

[69] Arrian. Exped. Alex. VII. p. 479 fin. 480 in.

l'influence que les devins pourroient exercer sur la multitude ou sur les soldats qui engagea le tacticien Énée à défendre les sacrifices privés dans une ville assiégée [70]. Aussi voyons-nous les Grecs traiter les ministres de la religion avec très peu de respect, aussitôt qu'ils croyoient pouvoir se passer de leurs prédictions, ou lorsque ceux-ci osoient interposer leur autorité dans les affaires qui ne les regardoient pas spécialement. Non seulement Euthyphron se plaint, dans Platon, que les Athéniens se moquoient ouvertement de ses prophéties, toutes les fois qu'il venoit les débiter dans l'assemblée du peuple [71], mais, lorsque le devin Silanus osa désapprouver la résolution prise par l'armée des Grecs, revenue de la Perse, de punir quiconque abandonneroit le camp, avant que toute l'armée fût en sûreté, les soldats lui annoncèrent sans détours, que, s'il avoit l'audace de faire la moindre tentative pour s'évader, on lui feroit subir la peine menacée comme à tout autre qui oseroit mépriser le décret de la majorité [72].

Ce fut envain que les prêtres s'opposèrent à l'entreprise projetée par Alcibiade; ce fut envain qu'on apporta de tous côtés les nouvelles les plus alarmantes de prodiges et de signes effrayants: Alcibiade avoit ses devins et ses oracles, auxquels le peuple ajouta foi, parceque leurs prédictions étoient plus à son gré, et la crainte de lui déplaire ferma la bouche aux autres [73].

D'ailleurs les prêtres, qui étoient responsables au peuple, comme tous les autres magistrats [74], et qui étoient

[70] Æneas Tact. et Poliorc. X. p. 29 (Suppl. ed. Polyb. Schweigh. T. X.) *Μηδὲ θύεσθαι μάντιν ἰδίᾳ καὶ ἄνευ τῦ ἄρχοντος.*

[71] Plat. Euthyphr. p. 48. D.

[72] Xenoph. Anab. V. 6. 34.

[73] Plut. Nic. 13.

[74] Æschin. c. Ctesiph. (Oratt. Att. T. III. p. 385. l. 18).

soumis à la même juridiction que tous les autres citoyens (75), étoient obligés de lui obéir, jusque dans l'exercice même de leurs fonctions; et, bien loin qu'un pontife pût de sa propre autorité, ou comme seul dispensateur des grâces divines, ouvrir ou fermer le ciel aux fidèles, d'après sa fantaisie, les prêtres athéniens ne lançoient leurs anathèmes que d'après un décret du peuple-souverain (76), et ils ne les révoquoient qu'après que le même souverain eût pardonné au coupable (77); preuves qui deviennent encore plus évidentes par l'observation qu'il s'en falloit bien que les prêtres se soumissent toujours de bon gré aux ordres du pouvoir séculier. Au moins est-il remarquable que, dans les deux cas que j'avois en vue ici, on remarque de l'opposition du côté des prêtres, d'abord de la part de la prêtresse Théano contre le décrét d'excommunication, auquel elle répondit par ce mot admirable: Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire (plût à Dieu que tous les ministres de la religion eussent toujours pensé ainsi!), et de la part de l'hiérophante Théodore contre l'absolution. La réponse qu'il donna, lorsqu'on lui en intima l'ordre, paroît prouver qu'il avoit tranquillisé sa conscience au sujet de l'exécration qu'on lui avoit fait prononcer, par une *reservatio mentalis*, qui est tout-à-fait dans le genre des bons pères auxquels Pascal déclara la guerre. Il répondit que, puisqu'il n'avoit prononcé l'anathème que contre le traître Alcibiade, il étoit

Eschine ajoute que cette loi ne regardoit pas seulement tous les prêtres individuellement, mais aussi les congrégations des Eumolpides et des Céryces en corps.

(75) La prêtresse Théoris, accusée par Phocion d'avoir appris aux esclaves à tromper leurs maîtres et à commettre d'autres crimes, fut condamnée à mort. Plut. Demosth. 14 fin. Les Spartiates firent subir la même peine au devin Hégésistrate. Herod. IX.37.

(76) Plut. Alcib. 22 fin. (77) Plut. Alcib. 33.

inutile de le révoquer, lorsqu'on trouvoit qu'Alcibiade étoit innocent. Belle leçon en effet pour les Athéniens, aussi prompts à pardonner aux coupables qu'à condamner les innocents! Remarquons enfin que Thucydide assure que, lorsque Pisandre fit la première proposition de rappeler Alcibiade, les Eumolpides et les Céryces conjurèrent le peuple de ne pas lui accorder son pardon, sans qu'on voie que le peuple ait fait quelque attention à leurs protestations (78).

La conduite de Cléomène de Sparte, qui, voulant offrir lui-même un sacrifice dans le temple de Junon en Argolide, ordonna à ses Hélotes de fustiger le prêtre qui avoit voulu l'en empêcher, en disant qu'il n'étoit pas permis qu'un étranger y fît le service (79), cette conduite ne sauroit sans doute être alléguée comme preuve de la manière dont on en usa ordinairement avec les prêtres, mais elle prouve au moins que, même dans l'exercice de leurs fonctions, les ministres de la religion n'étoient pas toujours à l'abri de la violence des laïques qui croyoient pouvoir se passer de leurs services.

Aussi toute la vénération qu'on avoit pour la prévoyance des devins dans la guerre n'empêchoit pas qu'on ne sentît la nécessité de s'opposer à ce qu'ils s'arrogeassent une trop grande influence sur les opérations des chefs d'armée, et Platon fait même mention d'une loi qui défendoit aux devins de commander au général, et qui permet-

(78) Thucyd. VIII. 53. Il ne faut pas oublier que Cornélius Népos, en rapportant l'un et l'autre de ces événements, dit que les prêtres furent contraints par le peuple. Postquam audivit — Eumolpidas sacerdotes a populo coactos ut se devoverent. Alcib. IV. 5. Iidemque illi Eumolpidæ sacerdotes rursus resacrare sunt coacti, qui eum devoverant. ib. VI. 5.

(79) Herod. VI. 81.

toit au général de commander au devin ([80]). En effet il est facile de prouver que les Athéniens, et les Grecs en général, agissoient souvent conformément à ce principe. Les Athéniens le firent, lorsqu'ils préférèrent l'explication de l'oracle de la Pythie donnée par Thémistocle à celle qu'en avoient donnée les interprètes: si l'on eut voulu suivre leur opinion, probablement la victoire de Salamine n'eût pas illustré les annales de la Grèce ([81]). Epaminondas le fit, lorsque, en dépit des devins qui vouloient le contraindre à s'arrêter dans sa marche, il passa outre et attaqua l'ennemi, en disant que le mauvais présage qu'on avoit observé n'étoit pas destiné pour lui, mais pour les ennemis ([82]). Iphricrate le fit, lorsque, les devins lui ayant annoncé que les signes étoient favorables, il répondit: Les signes que j'ai observés moi ne le sont pas. Il avoit raison, car ses soldats, quoique supérieurs en nombre à ceux de l'ennemi, étoient trop peu aguerris pour qu'il osât hasarder avec eux la bataille dans ce moment ([83]). En général, il paroît qu'Iphicrate se conforma rarement aux conseils des devins, et cependant il les traitoit toujours avec ménagement, ce qui prouve combien il lui paroissoit nécessaire d'avoir égard à ces préjugés profondément enracinés dans l'esprit du vulgaire ([84]). L'exemple d'Anaxagore ([85]) a déjà démontré que l'influence des philosophes, qui tâchoient d'ex-

([80]) Plat. Lach. p. 254. C. *Καὶ ὁ νόμος ὅτω τάττει, μὴ τὸν μάντιν τῦ στρατηγῦ ἄρχειν, ἀλλὰ τὸν στρατηγὸν τῦ μάντεως.*

([81]) Herod VII. 142, 143. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que Thémistocle connût mieux que les devins la signification de l'oracle, puisque ce fut lui vraisemblablement qui en fut l'auteur. cf. Aristid. or. XLVI. T. II. p. 249 fin. 250 in.

([82]) Polyæn. Strateg. II. 3. 3.

([83]) Ib. III. 9. 7. ([84]) Ib. III. 9. 9.

([85]) On pourroit y ajouter les protestations des philosophes contre les prophéties des Chaldéens, peu avant la mort d'Alexandre. Diod. T. II. p. 249.

pliquer les prodiges par des causes naturelles n'étoit pas toujours en état de contrebalancer celle des devins, aidée par la superstition et par le désir de connoître l'avenir. L'écrivain même qui raconte ce fait le prouve, par la remarque dont il l'accompagne ([86]).

Mais quel que fût le degré de confiance qu'on accordât aux devins et aux prêtres, il est certain (et le lecteur a pu s'en persuader par tout ce qui précède) que cette confiance n'étoit qu'une suite de l'intérêt qu'on croyoit y avoir soi-même, et que l'on ne les consultoit que rarement sur les objets auxquels nous bornons presqu'exclusivement les fonctions des ministres de la religion, savoir la religion et la moralité. Nous avons déjà observé que la théologie proprement dite étoit inconnue aux Grecs, et que le seul dogme auquel se bornoit toute leur croyance, l'existence des dieux populaires, bien loin d'être émané des décisions du clergé, n'étoit réellement qu'un article de la constitution. Quant aux moeurs, les prêtres ne s'en méloient que pour autant qu'ils étoient obligés d'empêcher les hommes souillés par quelque crime capital de prendre part aux sacrifices ou aux mystères, précaution qu'on prenoit également pour l'assemblée du peuple et pour les jeux publics. Et encore voit-on que ce droit même leur fut quelquefois disputé, comme il paroît par cette réponse remarquable que donna, soit Lysandre, soit Antalcidas, au prêtre de Samothrace qui, avant de l'initier aux mystères, lui demanda quel étoit le plus grand crime qu'il eut jamais commis. Qui me fait cette question, les dieux immortels ou vous, lui demanda Lysandre à son tour. Les dieux immortels, répondit le prêtre. Eh bien, réprit le Spartiate, de quoi

([86]) Plut. Pericl. 6.

vous mêlez vous donc? J'aurai bien soin qu'ils le sachent, aussitôt qu'ils voudront en être informés ([87]).

([87]) Plutarque rapporte trois fois ce mot dans ses Laconica Apophthegmata, la première fois d'Antalcidas (T.VI. p.814), ensuite de Lysandre (ib. p. 855), et encore une fois, sans y ajouter de nom (ib. p. 879). Dans le second passage il dit que le prêtre fit cette demande à celui qui vint consulter l'oracle, dans le premier et dans le troisième, qu'il le fit à l'occasion de l'initiation dans les mystères. J'ai suivi cette version, parceque je la crois plus exacte.

INDEX.

CHAPITRE XIV.

Page

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

Page

CHAPITRE XIX.

ERRATA.

P. 13. not. 29. l. 9, 10. *elle* lisez *il*
— 43. l. 11. *qui suivit Alexandre* lisez *qui suivit celui d'Alexandre*
— — l. 12. *les plus* lisez *les poëtes plus*
— 64. l. 3. *le* lisez *la*
— 111. l. 18. *ses amis* lisez *envers ses amis*
— 125. l. 8. *de* lisez *des*
— — l. 10. *il* lisez *ils*
— 128. l. 18. *fut générale* lisez *furent générales*
— 177. l. 15. *ar mi* lisez *parmi*
— 193. l. 11. *et il* lisez *et qu'il*
— 264. l. 12. *s'étoient-ils* lisez *s'étoient*
— 266. l. 4. *tel* lisez *telle*